

MEMOIRE DE D.E.A. de
L'ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES –
CENTRE KOIRE

CORPS DE L'OBSERVATEUR ET CORPS OBSERVE. LA
REPRESENTATION ESTHETIQUE DANS LA DERMATOLOGIE
DE JEAN LOUIS ALIBERT (1768-1837)

Présenté par
Elena Pasquinelli

En
Juin 2001

Directeur d'études
JEAN DHOMBRES

Rapporteur
CHRISTIANE SINDING



Touque Amiantacée.

INDEX

| | |
|---|------|
| INTRODUCTION : DESCRIPTION ET CREATION..... | p. 1 |
| PRESENTATION DU PROJET DE RECHERCHE : DISPOSITIFS DE L'OBSERVATION ET DE LA REPRESENTATION EN MEDECINE. LA CONSTRUCTION DU CORPS..... | p.6 |
| Le corps dans l'histoire de la médecine | |
| L'intérêt philosophique de Jean-Louis Alibert | |
| L'intérêt historique de Jean-Louis Alibert | |
| Le siècle de la peau | |
| PROJET POUR UNE RECHERCHE DOCTORALE..... | p.21 |
| BIBLIOGRAPHIE DES SOURCES, IMPLIQUEES DANS LA RECHERCHE PRESENTE ET ENVISAGEES DANS LE CADRE D'UNE RECHERCHE DOCTORALE..... | p.26 |
| ALIBERT ENTRE ART, MEDECINE ET PHILOSOPHIE..... | p.49 |
| L'EDUCATION MULTIDISCIPLINAIRE D'ALIBERT : LITTERATURE, IDEOLOGIE, MEDECINE. COMMENT SE PREPARE UNE SCIENCE DE L'HOMME | |
| Chez les Doctrinaires | |
| L'Ecole Normale de l'an III | |
| Le salon de Mme Helvétius | |
| L'Ecole de Médecine. <i>Dissertation sur les fièvres pernicieuses</i> (1799) | |
| La multidisciplinarité à l'épreuve des faits : les publications littéraires, philosophiques, médicales, pendant les années de la formation | |
| LA FONDATION DE LA DERMATOLOGIE : NOUVELLE SCIENCE DE L'HOMME | |
| L'hôpital Saint-Louis | |
| <i>Description des maladies de la peau</i> (1806-1814) | |
| Le retour à la dermatologie et l' <i>Arbre des dermatoses</i> (1832-1833) | |
| L'héritage dermatologique d'Alibert | |

ART ET MEDECINE : UN CONNUBE NECESSAIRE

Alibert dermatologue et artiste

Le salon de la rue de Varenne : Alibert protecteur des artistes

L'art qui soigne

LA PHILOSOPHIE DE L'HOMME ET DE LA MEDECINE : LE CORPS HUMAIN OBJET DE SCIENCE

Les *Eléments de thérapeutique* (1804). La thérapeutique comme science de l'homme total

La médecine comme science descriptive : observer et classer le corps humain. La *Nosographie naturelle* (1817)

Médecins et philosophes unis. La *Physiologie des passions* (1825)

LE RESEAU DES CONNAISSANCES D'ALIBERT : HOMME DU XVII ET DU XIX SIECLE

Le succès d'Alibert

Politique et religion

Constance des intérêts scientifiques et philosophiques d'Alibert

LA DERMATOLOGIE D'ALIBERT : DE L'ANALYSE DES METAMORPHOSES
DU CORPS A LA SCIENCE DE L'HOMME.....p.116

FAIRE DE LA MEDECINE UNE SCIENCE : LE MODELE DES SCIENCES NATURELLES ET L'ANALYSE
CONDILLACIENNE A L'OEUVRE SUR LA PEAU

Dominer la variété

Eloge de la méthode

Eloge de l'observation

Différencier et regrouper : éloge de la classification

LE LANGAGE DE LA SCIENCE MEDICALE : UNE PICTOGRAPHIE

La ressemblance. A la recherche des noms

Le langage des images : l'art de représenter le corps humain en mots et figures

LA CONSTRUCTION (DE L'IMAGE) DU CORPS DE LA SCIENCE MEDICALE

L'image du corps observé : littéraliser la métaphore

Le corps de l'observateur : instrument et produit de la science

DU CORPS A L'HOMME : LA DERMATOLOGIE COMME « SCIENCE TOTALE »

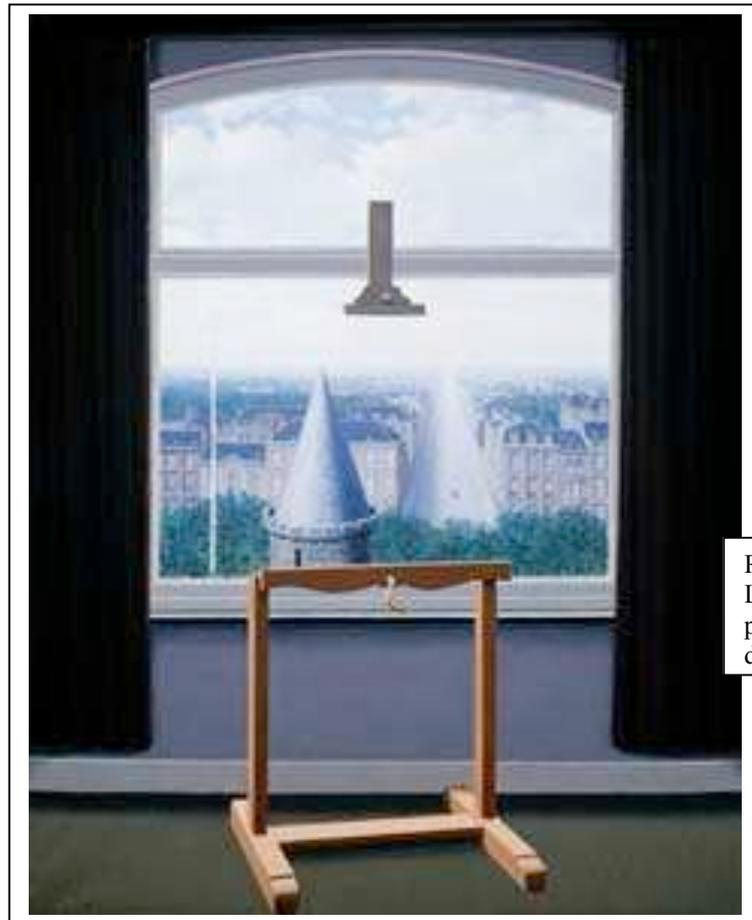
L'unité du corps dans la maladie

- Appendice I. Structure de l'œuvre
- Appendice II. Les maladies de la peau : groupes, espèces, variétés

CONCLUSIONS : SCIENCE ET REPRESENTATION DU CORPS.....p.185

BIBLIOGRAPHIE GENERALE.....p.189

INTRODUCTION : DESCRIPTION ET CREATION



R. Magritte:
Les
promenades
d'Euclide

Le mémoire que je présente avec le titre « *Corps de l'observateur et corps observé. La représentation esthétique dans la dermatologie de J.-L. Alibert* » naît de l'exigence d'approfondir les recherches que j'ai conduites pour l'élaboration de mon mémoire de maîtrise (ayant pour titre : « *Corps et signification* »¹) sur la formation de l'image du corps à l'intérieur du savoir biomédical.

Le dispositif du savoir médical se présente souvent comme un regard désincarné, condition pensée nécessaire pour être objectif et donc vrai, porté sur un corps qui se limite à se laisser regarder, nu, innocent. A partir d'horizons différents, plusieurs philosophes et historiens de la science ont traité de mythique de mythique de mythique cette prétention d'objectivité. Les objets de la science (les corps du savoir médical) sont autant les implications d'une découverte que les résultats d'une construction. Dans cette construction, le corps de l'observateur recouvre un rôle majeur en tant que porteur d'une culture, de connaissances théoriques, et aussi de savoir-faire, d'habitudes et habiletés qui remontent à des apprentissages physiques, plus ou moins tacites. Ce même corps créateur ne peut pas être visé comme un organisme purement naturel,

¹ Università degli Studi di Pisa, Dipartimento di Filosofia, Mars 2000

donc comme une donnée préalable à chaque activité d'observation. Il ne se prête pas, lui non plus, à fonder la connaissance sur des bases enfin naturelles et immédiates. Car le corps de l'observateur devient ce qu'il est au cours et en vertu des activités d'observation, donc dans l'expression de ses opérations, dans la production de ses expériences, et non avant que le processus de connaissance se mette en œuvre.

Le départ de ce type de critique puise ses bases dans la **critique du « fait »**, qui a revêtu plusieurs formes. Les faits, disait Norwood Hanson, sont « richs of theory ». Pierre Duhem et Willard V. O. Quine ont avancé, en diverses époques et de points de vue différents, que le contrôle de la théorie avec les faits ne se fait pas morceau par morceau, parce que l'énoncé du résultat d'une expérience implique un acte de foi en tout un ensemble de théories. Avant eux, Ernst Mach avait conduit une analyse des sensations qui lui avait appris que les phénomènes physiques et psychiques ne peuvent pas être séparés et que les objets physiques ne sont que des persistances relatives découpées dans cette masse fluctuante, compacte et continue de sensations qu'est la réalité. Des termes comme « corps », « objet physique », « esprit », « moi » ne représentent pas des entités substantielles, autonomes et indépendantes, mais des symboles que les hommes utilisent pour traiter l'expérience et qui désignent des connexions de relative stabilité. Des constructions artificielles qui font partie d'un même et unique flux. Le moi qui accomplit le découpage ne peut pas en plus être sauvé de cette dissolution. Son action de sélection, par exemple le choix d'un « fait empirique » comme objet d'investigation scientifique, est une abstraction involontaire influencée par des présupposés théoriques, des intérêts de recherche et des finalités de la vie quotidienne. Mach plonge ainsi la science dans la vie économique, sociale et quotidienne des hommes à la recherche d'une meilleure adaptation au monde. Mach introduit ainsi une considération sur l'importance de la « forme de vie des hommes » comme contrainte pour la recherche et la découverte scientifique. Ce terme appartient à Ludwig Wittgenstein. D'après Wittgenstein les mots, avec leur signification, les actes et les théories, sont tous des phénomènes de la vie de l'homme, qui prennent sens à l'intérieur d'un apprentissage long et compliqué qui fait partie d'une certaine forme de vie. A partir de l'usage qu'on fait du langage commun, ou des termes d'un langage spécifique comme celui de la science, on remonte à sa « grammaire ». La grammaire ne précède pas les usages pour les régler : elle se constitue dans ces usages, apprentissages et conduites de vie qui lui donnent sens. Aldo G. Gargani a développé les réflexions de Wittgenstein à propos du discours scientifique et a continué son œuvre de dévoilement des procédures constructives des hommes. Il a soutenu que chaque théorie scientifique possède une grammaire de son propre champ d'objets et que ce champ vient à se constituer à l'intérieur de cette grammaire et non en dehors d'elle. Une théorie

scientifique formule des assertions sur un domaine d'objets dont elle a construit la description en avance. Gargani a décrit un modèle du savoir scientifique et philosophique qui ressemble à une collection d'outils, d'habitus conceptuels, de modèles comportementaux, de conduites opératoires, techniques de décision, qui surgissent à partir des formes de vie des hommes et fonctionnent comme une extension de ces formes de vie mêmes. Les doctrines scientifiques et philosophiques, d'après Gargani, puisent leur origine non seulement dans des attitudes de type cognitif, mais aussi dans la matrice constructive des procédures décisionnelles et des habitus qui disciplinent la vie des hommes. L'expérience et l'organisation des formes de vie, constituent l'intériorité des modules de connaissance. La mise en relation des institutions de la science et de la philosophie avec leurs matrices constructives, mine leur statut d'irrévocabilité et inexorabilité. C'est pour cette raison que Gargani parle de « savoir sans fondements ». Ce n'est pas une prétendue « réalité » externe, précédente à nos descriptions d'elle, à fournir les contraintes pour le discours et la découverte scientifique. Ce sont les pratiques linguistiques, les procédures décisionnelles, les habitus des hommes qui appartiennent à une certaine forme de vie (à un certain laboratoire, où ils ont reçu un certain type d'apprentissage). Je voudrais expliciter qu'à l'intérieur de ces habitus et procédures il faut considérer non seulement les pratiques discursives (les théories, les communications orales, ...), mais aussi toutes les pratiques et les apprentissages pratiques qui mettent en jeu le corps des hommes, entraînent à un certain « regard », à une certaine « posture » dans l'expérience, à une certaine façon de construire et d'utiliser leurs instruments.

Dans le mémoire j'insisterai sur cet argument, parce que je crois que les sciences biomédicales nous suggèrent des réflexions intéressantes sur le **rapport entre corps et instrument**. Les sciences biomédicales permettent d'entamer aussi une réflexion sur la **dimension créative de la science**. De fait, si le scientifique ne peut pas décrire son activité comme une forme de représentation du monde déjà donné, c'est qu'il rencontre ce monde dans un lieu qui se situe au milieu entre ses attentes et la satisfaction de celles-ci.

Gargani a introduit le concept de « filtre créatif » pour exprimer la tension paradoxale qui existe entre découverte et invention. Invention, création et découverte, aussi dans le domaine de la science, sont solidaires. Cette solidarité s'exprime de deux façons.

D'une part elle rapproche les domaines de la science et les domaines de l'art. En ce sens Nelson Goodman dit que notre horizon est constitué par les modalités avec lesquelles on décrit tout ce qui est décrit et que notre univers consiste en ces descriptions plus qu'en un monde ou des mondes. Les descriptions dont parle Goodman comprennent les œuvres des peintres et des artistes en général, nos perceptions, en tant qu'influencées par nos capacités d'observation, nos

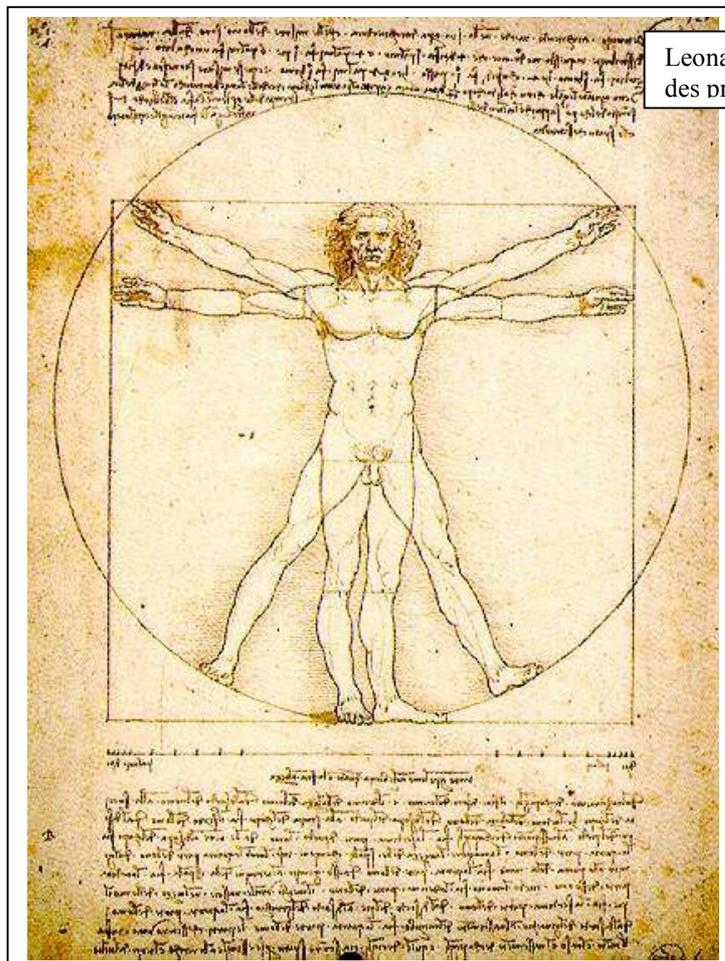
intérêts et expériences, et les versions des diverses sciences. Non seulement Goodman élimine la nécessité du recours au concept de vérité en tant que réalité unique et déjà donnée comme fondement pour la science, mais il compare les versions de l'art et celles de la science grâce à son recours à l'idée de **constructivisme** et créativité. Cervantes, Bosch et Goya, ainsi que Darwin, Boswell et Newton, héritent, défont, refont les mondes réels, et non des simples fictions de la réalité.

D'autre part, la solidarité entre invention et découverte se rattache aux réflexions qui appartiennent à la **phénoménologie** de Maurice Merleau-Ponty. Merleau-Ponty a récupéré la valeur positive de l'« ambiguïté » entre invention et découverte en introduisant la notion de corps « actif » et « situé » dans le monde. Le corps du sujet de la connaissance intervient activement avec ses perceptions et ses actions dans la structuration du monde observé. En même temps, le sujet n'est pas une entité absolue et autarcique séparée du monde qu'il décrit. En tant que corps, « chair », le sujet de la connaissance est partie du monde, il a une relation en quelque sorte organique avec le monde, il est fait de la même étoffe que le monde. Merleau-Ponty exprime cette condition en disant que l'homme est en même temps touchant et touché. Non seulement le **corps qui fait partie du monde observé est le fruit d'une construction créative**, autant que d'une découverte, mais aussi le **corps qui observe est pris dans ce processus de construction**. Il n'est pas une entité purement biologique et naturelle, mais un effet historique de ses actions et descriptions, de sa façon d'être par rapport au monde.

Cette conception peut être définie « tactile », par contraste avec la métaphore de la « vision » qui domine notre tradition occidentale au moins à partir du mythe de la caverne de Platon. La métaphore visuelle porte avec soi le mythe de l'objectivité du regard et le délire d'omnipotence de pouvoir tout voir. La dimension tactile revendique au contraire le fait que les hommes parlent et agissent toujours à partir d'une certaine position, d'un vertex. Merleau-Ponty disait qu'on doit parler « à ras de terre ». Wittgenstein refusait d'utiliser n'importe quelle échelle théorique ou de monter sur des échasses, et invitait le philosophe à parler à partir du lieu où il se trouve, « au niveau de la mer ». Pour moi cela veut dire aussi qu'il faut avoir le courage de déclarer sa propre position, sans la cacher derrière la façade d'objectivité et de neutralité que le philosophe et le scientifique aiment assumer. J'emprunte cette attitude d'un certain courant de l'épistémologie et de la pensée féministe, en particulier de Donna J. Haraway et de Rosi Braidotti. Haraway parle de « savoirs situés » parce que les savoirs ne viennent jamais du néant, mais de sujets qui ont un corps et des yeux (plus ou moins artificiels) qui constituent des systèmes actifs de perception, qui élaborent traductions et façons spécifiques de voir, c'est-à-dire des formes de vie. Elle propose donc, avec prudence, une science et une épistémologie faites à

partir des positions des « subjugués », femmes, noirs, qui se reconnaissent comme corps marqués et modifiés par l’histoire, la société, les pratiques, les discours, la technologie. D’après Haraway, cette perspective partielle ne limite pas la connaissance à une vision « relative » et « subjective », donc limitée. Au contraire, c’est la partialité qui permet une vision objective et une science meilleure, parce que capable de prendre en considération un nombre majeur de variables. Braidotti définit cette attitude d’éthique, car les connaissances situées ne viennent pas d’entités irresponsables, qui ne peuvent jamais être appelées pour en rendre compte.

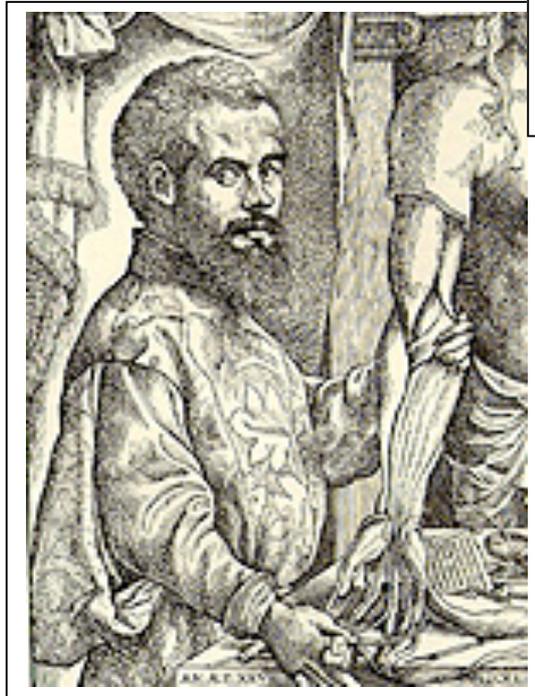
Cette introduction est une façon de déclarer « d’où je parle », quels sont mes présupposés et mes préjugés dans la recherche que je vais présenter. Elle peut rendre plus facile, je crois, la compréhension de certains choix thématiques et matériels que j’ai fait et qui constituent mon projet de recherche. Le choix de ce parcours a été dicté par ma double formation en philosophie et en thérapie de la réhabilitation de la neuro et psychomotricité de l’enfance et de l’adolescence. Mon but est celui de conduire une analyse des « deux corps » qui se rapportent à l’intérieur de l’« imagerie » et de l’« imaginaire » de la médecine, pour retracer les manières dont ils se façonnent et dont ils agissent, à partir non seulement des textes, mais aussi de l’iconographie (dessins en noir et blanc, dessins couleur, cires, photographie macroscopique, photographie microscopique, imagerie au computer, ...) propre à la recherche médicale.



Leonardo da Vinci: Etude des proportions

PRESENTATION DU PROJET DE RECHERCHE : DISPOSITIFS DE L'OBSERVATION ET DE LA REPRESENTATION EN MEDECINE.

LA CONSTRUCTION DU CORPS



Calcar: Portrait de Andreas Vesalius, in Vesalius: De humani corporis fabrica

Le corps dans l'histoire de la médecine

Mon intérêt principal se focalise sur le **rôle et la représentation du corps dans la connaissance scientifique**, laquelle exerce une grande influence dans la formation de l'imaginaire commun sur le corps. Cet intérêt m'a conduit en premier lieu à diriger mes recherches sur l'histoire de la médecine.

La pratique et le savoir médicaux présentent une configuration très intéressante pour les réflexions sur le rapport entre science et corps, car ils mettent en vis à vis deux corps : d'une part le corps de l'observateur, et de l'autre le corps observé. L'étude de **l'histoire de la médecine** permet donc d'approcher le thème du corps de deux points de vue. A travers les opérations d'observation, de représentation et de description de la science médicale, nous avons la possibilité d'apprécier, dans les différents moments de son histoire et dans les approches diverses de ses protagonistes, soit une façon d'imaginer le corps humain en tant qu'objet d'investigation, soit une manière de mettre en jeu le corps de l'homme en tant que sujet connaissant. Le corps de l'observateur est présent avec ses connaissances, ses savoir-faire, ses habitudes, ses sens. Il assume une position par rapport au corps malade ou sain. Cette position dépend aussi des instruments et des techniques qu'il utilise pour « voir ». Le corps observé est porteur d'une histoire et d'une

biologie, qui ne sont pas indépendantes de la manière dont elles sont regardées et décrites. Le corps observé se construit ainsi, avec celui de l'observateur, dans le milieu discursif du savoir médical explicite, des savoirs inconscients et des pratiques corporelles et instrumentales.

Les **instruments** et les techniques d'observation et de représentation médicaux se positionnent entre les deux corps (observateur et observé), les visent, interagissent avec eux et leur donnent une identité. Ces deux corps viennent à être dans un acte productif, qui comprend l'**observation**, la **description** et la **représentation** comme ses moments constitutifs. Dans une certaine mesure, ces techniques produisent donc les corps, soit observés, soit observateurs. Il n'y a pas d'espace pour un corps naturel, objectif, au sens naïf de quelque chose qui se révélerait aux yeux innocents d'un enfant ou à ceux ultra mondains d'une divinité. Il est important de souligner que les instruments qui permettent de voir et représenter le corps ne sont pas d'ordre purement verbal. C'est plutôt le dispositif visuel qui domine. La description s'accompagne de techniques comme la microscopie, qui permet une vision de l'invisible, et de techniques de représentation visuelle, comme la gravure, le dessin, la photographie. Se limiter à la composante discursive de ce dispositif productif serait donc réducteur. C'est pour cette raison que, au cours de l'analyse des textes, je me fixe comme objectif de montrer certaines des « technologies de vision » qui ont été utilisées comme instruments pour voir et pour décrire. Je dois préciser que je ne distingue pas nettement les techniques pour observer de celles pour représenter, car je les considère toujours comme des instruments qui permettent de « voir ». Dans chaque observation est implicite une manière de représenter, et vice-versa. Pour cette raison je préfère utiliser le terme global d'« instruments pour produire des (images) corps », et j'entends avec cette allocution des instruments qui visualisent et ensemble construisent les corps, pour la raison que chaque « voir » est un « donner à voir » (en tant qu'acte social), et est aussi un acte de création. Dans le fait de voir, comme dans celui de montrer, le fait de la socialité, de la communication est implicite et incontournable.

Les **instruments pour produire des (images) corps** sont peut-être plus variés que ce qu'on peut penser si on se borne à l'image de la technologie propre aux « sciences dures ». La médecine « scientifique » qui se développe après celle que M. Grmek décrit comme la révolution du XIX siècle, connaît des techniques très sophistiquées. Pour se limiter au domaine de la production d'images, au milieu du XIX siècle, la recherche de la représentation exacte en médecine, conduit à l'adoption de la photographie. Les images photographiques sont tracées par la lumière seulement, elles sont donc objectives. Les diverses techniques de reproduction photographique commencent, à partir de ce moment-là, à devenir le moyen essentiel de l'illustration, en supplantant les lithographies (estampes obtenues par un processus de reproduction par incision sur une pierre

calcaire). Dès 1839, Alfred Donné, spécialiste de la microscopie et à l'origine de la découverte des plaquettes sanguines, utilise un microscope-daguerréotype pour photographier des échantillons de tissus et de liquides, tels que le sang humain et le lait maternel. En 1845, Donné réalise avec Léon Foucault le premier atlas illustré de gravures réalisées à partir des daguerréotypes. Au début, la micrographie requérait des temps d'exposition très longs, elle était monochrome et insensible à certaines couleurs qui, sur les daguerréotypes, se transformaient en taches brunes. C'était donc nécessaire de développer une capacité de lecture des images pour les « décrypter ». L'image n'était certainement pas plus claire qu'une gravure lithographique. Son avantage n'était donc pas tellement celui d'un majeur « réalisme ». Plutôt, la possibilité d'éliminer la main qui dessine, le médium, pour rester à l'œil qui voit. La microphotographie introduit la possibilité de concevoir une objectivité sans réalisme. Son objectivité n'est pas pour tout le monde, mais seulement pour une « secte » de savants, qui ont accumulé une expérience de déchiffrement telle qu'elle leur permet de voir des cellules là où le public inexpert ne voit que des taches. Le passage de l'invisible au visible se fait à travers un « œil » qu'il faut apprendre à utiliser. Une fois l'apprentissage fait, l'expérience acquise, il n'est plus nécessaire d'interpréter l'image : on y voit directement « ce qu'il y a ». La microphotographie est donc une technique de vision et non de reproduction. Elle sert à voir plutôt qu'à montrer. Dans ce but, elle se développe énormément à partir des années '60 du XIX siècle, comme une seconde vue qui arrive dans les endroits invisibles et cachés du corps. Parallèlement, la photographie s'applique au corps externe et macroscopique. Fameuse l'iconographie de l'hystérie que les assistants de Martin Charcot produisent à la Salpêtrière, pour documenter les phases de l'attaque typique. Fameuses les images des criminels et des criminelles de Lombroso. L'enchaînement des visages, leur disposition sur une même page permettant de confronter les traits, fait voir finalement, dans le puzzle formé de plusieurs visages, le vrai faciès du criminel qui fait surface. La photographie est ici instrument d'étude. Même chose pour les études photographiques d'Etienne Jules Marey sur le mouvement, qui lui permettent de « voir » les composantes des mouvements complexes, grâce à la fixité de la photographie. La photographie, en 1862, traverse le corps macroscopique, intègre et vivant, grâce à l'image du larynx en endoscopie ; en 1865 elle montre une rétine d'œil, en 1898 l'estomac d'un patient vivant. Le vrai tournant pour ce type d'imagerie arrive en tout cas en fin de siècle avec les rayons X de Wilhelm Conrad Röntgen. L'intérieur du corps se met à nu sans être touché. Au XX siècle, l'imagerie médicale voit le développement de la micrographie, non seulement optique, mais aussi électronique, et électronique à balayage (perfectionnée dans les années '70), et acquiert ainsi, avec la puissance, la troisième dimension et la couleur. La radiographie, pour sa part, s'enrichit des découvertes sur la radioactivité d'Antoine Becquerel et de celles sur la décomposition des raies spectrales émises par les atomes

sous l'action d'un champ magnétique. La radiotomographie numérisée de Godfrey Hounsfield (1973) permet des coupes anatomiques qui permettent la représentation en trois dimensions du cerveau et des autres organes. La radiotomographie à positons donne des images du cerveau vivant actif et de son activité métabolique, en permettant des études physiologiques *in vivo*. L'imagerie par résonance magnétique et l'échographie aussi transforment des signaux en temps réel. Souvent, les images sont colorisées. La coloration peut être propre au spécimen utilisé, ou à des techniques de coloration qui servent à différencier les tissus, ou encore à la technique d'éclairage, et aussi être ajoutée à une image en noir et blanc. La couleur sert à différencier et clarifier un ensemble sinon confus. Elle joue donc un rôle fondamental dans la possibilité de voir quelque chose dans l'image, même si elle lui donne la qualité d'un artefact. La réalité requiert, pour être vue, la production d'artefacts, d'images artificielles, manipulées, filtrées à travers des instruments et des techniques de visibilité. Des considérations esthétiques entrent souvent dans le choix de ces artefacts, quand il faut les rendre publics.

Tous ces instruments sont des objets (et des producteurs d'objets) très puissants et aussi facilement reconnaissables en tant qu'instruments technologiques pour voir là où l'œil humain n'y parvient pas. Ce sont de grandes machines, qui demandent des compétences techniques pour leur projet et construction, qui occupent un espace physique et forment un complexe matériel reconnaissable comme laboratoire.

Mais on peut penser que des « instruments », dans une acception plus ample du terme, aient aidé la production du savoir médical aussi en absence des techniques photographiques plus élémentaires et de grandes machines pour la résonance magnétique. Parmi les instruments pour la production d'images il faut considérer les dessins, les gravures, les cires anatomiques. A partir du XVI^e siècle le développement de la technologie de l'imprimerie donne une impulsion importante à la publication de textes d'anatomie, richement illustrés par les auteurs les plus estimés. La gravure sur bois est remplacée par l'estampe, l'eau-forte, la pointe sèche. La *De humani corporis fabrica* de Vesalius (1543), emblème de la « révolution anatomique » de la Renaissance, unit la main de Vésale et la main de Jean Calcar (élève de Tiziano). Le frontispice de l'*Anatomia* de Realdo Colombo appartient à Veronese. La main de l'anatomiste est l'instrument pour ouvrir le corps humain et observer l'intérieur de la « boîte noire » des hippocratiques. Mais la main de l'artiste est l'instrument nécessaire qui fait de ce corps finalement ouvert un objet de science et de connaissance. La planche anatomique permet la diffusion des images du corps humain que seulement l'anatomiste pourrait autrement voir. Elle transporte le lecteur sur la scène du théâtre anatomique. Elle est donc un instrument de communication et d'éducation, qui facilite l'apprentissage. Elle est aussi quelque chose de plus. Les illustrations anatomiques des textes à

partir du XVI siècle présentent un cadavre écorché, qui se tient debout, sans sa peau, sans ses muscles, quelque fois un réseau de vaisseaux qui dessine une forme humaine. En dépit de sa mort et de son dépouillement, il prend des postures « vivantes » : il pense, appuyé avec son coude à un monument de marbre, il montre ses entrailles, il se promène dans un paysage naturel. Le corps après la mort est encore capable de faire signe, de parler, de dire une vérité jusque là cachée sous sa peau. Les planches ont fabriqué un nouvel objet, jusque là inexistant : le corps comme lieu de vérité, de connaissance objective, d'évidence. Un corps finalement naturel, qu'on peut couper, observer, représenter. La médecine se fabrique son objet grâce à ses systèmes de représentation, dans ce cas à son iconographie : le corps anatomique. La dimension esthétique a une importance majeure dans cette construction. L'école de céroplastie anatomique qui se développe en Italie au XVIII siècle grâce à Felice Fontana, est une école d'artistes et d'anatomistes qui collaborent. Fontana est inspiré par le désir de fournir des modèles inodores et incorruptibles de la merveilleuse machine humaine, pour remplacer les cadavres. Les autres protagonistes de l'entreprise de la Specola sont les artistes modeleurs Clemente Susini (sculpteur de l'Accademia di Belle Arti de Firenze), Francesco Calenzuoli, Luigi Calamai, qui travaillent guidés par les anatomistes. L'artifice est déjà présent, il ne faut pas penser qu'il arrive seulement avec les « grands machines » de la « médecine technologique ». Mais, dans le cas des planches et des cires anatomiques, la créativité de l'artefact a une tonalité plus artistique que technologique.

A partir du XVI siècle, avec une croissance importante au XVIII siècle, le regard médical et la pratique artistique mettent en jeu un corps réel et artificiel, dessiné, gravé, sculpté, modelé. Sa vérité n'est pas la réalité naïve de la reproduction fidèle du cadavre en putréfaction, ou de la somme des cadavres. C'est la vérité d'un objet réel et nouveau, digne d'une science nouvelle (la science anatomique), qui le requiert pour s'exercer et le fabrique dans son exercice. Le corps de l'anatomie naît ainsi, entre science et esthétique, comme produit et condition de possibilité du discours médical moderne. Images et cires font quelque chose de plus que reproduire la réalité existante, parce qu'elles sont, comme le microscope, des instruments pour voir ce qu'on ne peut pas voir « normalement ». Et ce qu'ils aident à voir devient, grâce à leur exercice, objet « normal », objet du monde réel, alors qu'au début il était « anormal », hors du monde en tant qu'invisible.

Aussi si mon intérêt premier était centré sur le corps, j'ai donc trouvé intéressant l'idée de conduire une réflexion sur la **représentation** et sur le statut des **instruments de vision et les techniques de représentation en médecine**, en tant que dispositifs pour produire leurs propres corps, observés et observateurs. Les diverses formes de représentation utilisées en science ont suscité un intérêt vif parmi les historiens, les philosophes et les sociologues de la science. Les représentations utilisées par les scientifiques ont été décrites comme des compositions qui ont leur

sens et qui fonctionnent seulement à l'intérieur du contexte où elle sont utilisées. Les règles, les méthodes, les propositions théoriques, n'ont aucun sens quand elles sont isolées de la situation pragmatique de leur utilisation matérielle. Ces considérations sur le contexte d'utilisation rejoignent l'approche wittgensteinien des jeux linguistiques et des formes de vie, et l'approche pragmatique de Richard Rorty, qui attaque les théories de la correspondance. Pour Wittgenstein comme pour Rorty, il s'agit de démasquer la prétention fétichiste de faire des objets, des théories et des concepts, des réalités préalables au discours et à l'action, donc indiscutables. Woolgar et Lynch, dans l'introduction de *Representation in scientific practice*¹ affirment qu'en science ce fétichisme est accru quand les règles et les propositions sont prises en dehors de leur contexte pragmatique. Ils invitent donc à étendre les réflexions que les philosophes comme Wittgenstein ont appliquées au langage, aux représentations de la science, y compris les images, les photographies, les diagrammes, et les autres actions pratiques. Mais Woolgar et Lynch ajoutent qu'il faut compléter ce genre de considérations avec une étude attentive de la condition sociale des actions pratiques et communicatives des scientifiques. Dès que les représentations, y compris les plus « réalistes », ne se comportent jamais comme des « *transparent images of objects and ideas* »², il faut faire beaucoup attention aux contextes à l'intérieur desquels ces images s'inscrivent et aux transformations impliquées par leur déplacement. Ce type d'attention pourrait aider, comme le soutient Paul Tibbets, à produire une dissolution (plutôt qu'une réponse, probablement impossible) du débat sur le réalisme des objets de la science, où s'affaiblissent les philosophes. Tibbets prend l'exemple de Barnes, qui décrit les représentations en science comme des techniques qui prennent sens dans leur contexte pratique. Les représentations ne sont pas des objets à regarder, passifs, mais ont une fonction précise, qu'il faut mettre en évidence pour comprendre ce qu'elles représentent. Barnes, comme Bloor, suppose en tout cas l'existence d'une réalité externe, qui possède une structure indépendante des descriptions qu'on peut en donner, et qui constitue la cause de notre expérience et la référence de nos discours. Ils séparent donc le contexte constructif de la description et celui objectif de la découverte. Face à ces positions Tibbets affirme la nécessité d'abandonner la question ontologique sur l'existence d'un monde externe et d'objets prédéscriptifs. La question n'est pas fautive, mais mal posée, car elle n'a pas de réponse. Il vaut mieux décrire les représentations, leur fonctionnement, le contexte de leur utilisation, que se fatiguer à rechercher un fondement ontologique qui les justifierait. Comme le disait Wittgenstein, il faut regarder, et non expliquer. Tibbets montre que ce type de choix permet d'enrichir le débat : les réponses réalistes sur les raisons du choix d'un certain modèle par rapport à un autre, par exemple, ne sont pas discutables en tant que fausses, mais en tant que simplistes, car elles ferment la discussion là où il s'agit de mieux

¹ Lynch, M., Woolgar, S., *Representation in scientific practice*, Cambridge, The MIT Press, 1990

comprendre les processus sociaux et matériels qui ont conduit à prendre certaines décisions. Le problème ontologique éloigne l'attention de ce que les scientifiques font réellement et de comment ils le font. Tibbets suggère donc de prendre comme point de départ la réalité complexe qui comprend représentation et représenté dans une unité, où description et création se rencontrent. « [...] *rather than examine the external relations between science and the « nature » we are told it describes, we will look at those internal affairs of scientific enterprise which we take to be constructive [...] the problem of facticity is relocated and seen as a problem of (laboratory) fabrication.* »³.

J'ai trouvé cette analyse de Tibbets très intéressante pour une recherche dans le champ de la représentation en science. « *It will be protested that reality, or the world, was there before any representation or human language. Of course. But conceptualising it as reality is secondary. First there is the human thing, the making of representations. Then there was the judging of representations as real or unreal, true or false, faithful or unfaithful. Finally comes the world, not first but second, third or fourth.* »⁴ Je pense en tout cas que cette manière de se concentrer sur le contexte de production des représentations néglige un point important. S'il est vrai qu'il faut **analyser les représentations dans le cadre contextuel de leur utilisation pratique**, afin de comprendre leur sens, il est d'autant plus vrai que les représentations fonctionnent comme des instruments qui donnent sens au contexte, spécifient l'identité du chercheur et produisent activement leurs objets. Donc **elles-mêmes fournissent un sens au contexte dans lequel elles sont produites**. Celui de la production de représentations du monde est un dispositif complexe, qui ne contient pas d'éléments passifs, car toutes les composantes interagissent entre elles et se donnent sens réciproquement. Il n'y a pas de place pour des causalités simples (du social, ou de l'activité de laboratoire, à la représentation, par exemple).

C'est en vertu de ces considérations que ce mémoire essaye d'approcher l'histoire de la médecine en prenant en compte sa production iconographique et les autres moyens « esthétiques » que cette science s'est donnés pour modeler son objet. Parmi ces moyens j'ai considéré aussi le langage, au sens du style de la description, et le « style de la vision », c'est-à-dire les modalités et les règles d'observation que le médecin se donne.

Le langage est l'instrument que le « médecin descripteur » a à sa disposition en absence ou en alternance avec le pinceau du peintre. Son usage rhétorique est un choix de style pour raconter quelque chose, certes, mais il est aussi un geste pour faire des choses : se rattacher à une certaine tradition ou déclarer des intentions, par exemple. Comme dans le cas des dessins, je vais donc

² Lynch, M., Woolgar, S., *Representation in scientific practice*, cit., p. viii

³ Knorr-Cetina, K., Mulkay, M., *Science observed : perspectives on the social study of science*, Boston : Routledge and Kegan Paul, 1985

considérer le langage comme un instrument, une technologie productive, plus que comme un moyen passif de représentation.

Même approche pour le regard du médecin, qui se manifeste dans ses déclarations explicites, mais aussi dans ses choix linguistiques et dans la façon de recourir aux images. Pour voir quelque chose, il est nécessaire d'apprendre à voir. Voir est bien plus semblable à lire le cadran d'une montre, qu'à se laisser frapper la rétine. Selon les règles qu'on se donne pour guider notre observation, la méthode qu'on a apprise et qu'on adopte, le panorama peut changer. Je ferai donc attention aux « intentions » du médecin dans l'observation, à son idée de comment on regarde, comment on découvre, et à son attitude face au corps du patient ou de l'homme sain.

L'intérêt philosophique de Jean-Louis Alibert

Je me propose d'utiliser ces approches pour analyser l'œuvre de Jean-Louis Alibert, en particulier ses textes de dermatologie, très riches en planches et élaborées avec un style linguistique très « figuratif ». Alibert s'offre bien, avec sa biographie, ses intérêts, et ses textes, à entamer une réflexion philosophique sur le rôle du corps et de l'esthétique dans l'entreprise scientifique. Pour l'instant je me suis contentée d'analyser attentivement un de ces textes : la *Description des maladies de la peau*⁵. J'ai choisi ce texte en particulier pour la richesse du débat philosophique sur l'observation qu'il propose au lecteur, pour l'effort de classification qu'il manifeste, pour les idées sur la peau et le corps qu'il contient et pour l'importance qu'il donne à la représentation figurative de ses objets.

En premier lieu, Alibert a frappé l'imaginaire de son époque avec l'utilisation massive de planches en couleurs, pour la réalisation desquelles il avait appelé les meilleurs artistes du dessin et de la gravure. Protecteur d'artistes, de formation humaniste et non seulement médicale, Alibert donnait une grande importance à l'expression esthétique. En médecine aussi, qu'il voulait bien une science, Alibert appréciait un langage métaphorique, riche en comparaisons, et élaboré. Il associait cette utilisation de la rhétorique et des images linguistiques aux planches qui décoraient ses textes et les arbres du jardin où il tenait ses leçons. Dans l'utilisation qu'il en faisait, soit les images linguistiques, soit les images gravées avaient un rôle qui allait au-delà de la décoration artistique, et qui était proprement scientifique. Je vais approfondir cette thématique des rapports entre science et esthétique à travers une analyse de l'utilisation qu'Alibert fait du langage et des images dans ses œuvres. J'ai choisi de concentrer mon attention sur les œuvres de dermatologie. J'ai cherché à montrer la correspondance entre le style du langage et l'importance donnée aux planches, en les considérant comme deux instruments parallèles pour faire de la médecine une science naturelle

⁴ Hacking, I., *Representing and intervening*, New York, Cambridge University Press, 1983, p. 136

comparable à la botanique. Les images sont des outils pour voir des ressemblances et des différences qu'il n'est pas facile de voir immédiatement. Elles aident la vue et les autres sens, engagés dans l'observation, avec les avantages de l'analyse. Analyse et observation sont les deux dogmes de la philosophie sensualiste condillacienne et de l'empirisme de Locke, qu'Alibert connaît au moins grâce à la fréquentation du cercle des Idéologues, qui développent cette approche par rapport à la médecine, l'économie, la société.

C'est encore dans ce cadre « idéologique » qu'Alibert introduit ses indications sur l'utilisation du corps du médecin comme instrument pour l'observation des maladies. Le médecin-philosophe avec lequel Alibert s'identifie, est présent sur le théâtre des faits, de manière à pouvoir discerner leurs qualités grâce à sa vue, son toucher, son odorat, son ouïe et son goût. Tous les sens du médecin fonctionnent comme des instruments pour observer, auxquels on fait pleine confiance. Il en va de même avec le corps du médecin pris dans sa globalité, avec ses réactions physiologiques et pathologiques. Alibert utilise son propre corps comme instrument pour évaluer la contagiosité des maladies et l'efficacité des remèdes grâce à l'auto-expérimentation. Le corps observateur est donc, en ce cas, complètement assimilé à un instrument de la science.

L'analyse des œuvres dermatologiques d'Alibert permet donc de conduire une réflexion philosophique non seulement sur le thème du rapport entre science et esthétique, mais en plus, sur le thème du corps de l'observateur et sa présence active sur le lieu de la découverte.

En troisième lieu, les textes dermatologiques d'Alibert fournissent une image très intéressante du corps en tant qu'objet d'étude et observation.

Cette vision du corps, adoptée par Alibert, semble être strictement liée à ses rapports avec la philosophie des Idéologues, en particulier aux réflexions sur les rapports entre physique et moral, comme fondatrices d'une nouvelle science de l'homme. J'ai en partie approfondi ces thèmes à travers des œuvres critiques consacrées à la philosophie et à la science de la fin du XVIII et du début du XIX siècles, et à travers la lecture de textes des figures clés de l'époque, comme Cabanis. A l'intérieur de cette réflexion le corps assumait le rôle principale dans la connaissance et l'activité intellectuelle, car le savoir sur l'homme se liait à une philosophie à tendance matérialiste et sensualiste, qui avait besoin de la physiologie pour se fonder. Alibert offre, d'après moi, un bon aperçu sur cette primauté du corps, et sur la tendance à associer la philosophie et la médecine pour produire un savoir sur l'homme avec la rigueur d'une science. Il a participé activement au débat sur les rapports entre moral et physique, sur les passions de l'âme et les influences du climat, de la saison, de l'âge, du tempérament et du sexe, qui opèrent sur l'esprit comme sur le corps. Il s'est voulu médecin-philosophe. Il s'est inséré dans un domaine capable de recueillir toutes les

⁵ J.-L. Alibert : *Description des maladies de la peau*, Paris : Barrois l'aîné et fils, 1806-1814

suggestions qui arrivaient de la physiologie, de la pathologie, de la philosophie, de la chimie pour connaître l'homme en tant qu'entité physique. Ce domaine était celui de la peau. La peau a représenté, du moins à cette époque, l'organe clé du corps humain, celui capable de résumer en soi toutes les fonctions et les caractéristiques les plus importantes de l'organisme vivant. Parler de la peau était parler du corps. L'étude des maladies de la peau abordée par Alibert permet de mettre en connexion l'hygiène, la chimie appliquée à la respiration, la physiologie, les rapports entre physique et moral, les recherches sur la sensibilité et donc d'étudier l'image du corps qui est dans ce réseau complexe.

L'intérêt historique de la dermatologie de Jean-Louis Alibert

Alibert est une figure intéressante non seulement du point de vue philosophique, mais aussi historique. La perspective ouverte par l'attention portée sur Alibert, permet de jeter une lumière sur certains débats cruciaux entre la fin du XVIII et le début du XIX siècle, comme la pensée sur le corps et l'histoire des rapports de la médecine avec sciences naturelles et philosophie. Ces arguments touchent soit l'histoire de la médecine, soit l'histoire de la philosophie.

Je présenterai la figure d'Alibert, en m'appuyant sur les deux biographies publiées autours des années '20 du siècle dernier, et sur d'autres notices biographiques moins étendues. Je commencerai avec ses études littéraires et l'arrivée à Paris, où Alibert entre en contact avec la philosophie des Idéologues, les concepts d'analyse et d'observation de la réalité. Alibert fréquente l'Ecole Normale, où enseignent Garat, Volney et d'autres adeptes de l'Idéologie, et où étudie le philosophe Laromiguière (lui aussi influencé par les Idéologues). De plus, Alibert est introduit au salon d'Auteuil, où Mme Helvétius et ensuite Cabanis reçoivent Destutt de Tracy, Roussel, De Sèze, Thouret, et les autres représentants de la nouvelle philosophie de l'homme.

J'ai voulu regarder de plus près ce mouvement philosophique et sa volonté de fonder une science de l'homme basée sur la physiologie, ses liens institutionnels (l'Ecole Normale, L'Institut National) et non institutionnels (le salon d'Auteuil), à l'aide des œuvres de F. Azouvi, de J. Dhombres, de G. Gusdorf, de P.Corsi et de S. Moravia. J'ai lu les textes de Condillac et Locke dequels les Idéologues se sont appelés héritiers. J'ai porté mon attention sur les liaisons des idéologues-médecins (comme Cabanis) avec l'école de médecine de Montpellier et la doctrine de la sensibilité qui y était professée. Diderot a plusieurs fois diffusées ces idées sur la sensibilité, avec intentions philosophiques, en s'appuyant par exemple sur les formulations de Bordeu.

Suite à ses fréquentations philosophiques, Alibert décide de prendre le chemin de la médecine, et l'école de Montpellier lui sera la plus chère, avec les enseignements de Pinel. Pinel représente un personnage très important pour la pensée d'Alibert qui apprend, dans son service, les

bénéfices de l'application de la méthode analytique à la médecine. Il s'agit d'utiliser la méthode des sciences naturelles comme la botanique pour ordonner la pathologie médicale comme on le ferait pour un herbier.

La première application de cette méthode, Alibert la réalise avec sa description des maladies de la peau, donc par rapport à la dermatologie. Parmi les conditions qui ont rendu possible la classification dermatologique d'Alibert, il faut compter son travail à l'hôpital Saint-Louis, qui accueille beaucoup de malades chroniques et contagieux. Alibert peut ainsi se placer sur un théâtre d'observation presque infini. Les textes d'histoire et de philosophie de la médecine m'ont donné non seulement un cadre des écoles de médecine du XVIII^e siècle, mais aussi de la situation de l'hôpital Saint-Louis au moment où Alibert y arrive (au tout début du XIX^e siècle). J'ai utilisé, pour regard critique sur le développement des hôpitaux et de la médecine clinique, les textes de Foucault consacrés à l'argument.

Enfin, il faut considérer le « réseau de la peau ». La peau prend, dans ce tournant de siècle, des qualités qui en font un bon représentant pour le corps entier. Organe de la relation avec le monde, la peau reçoit les influences de l'extérieur à travers ses facultés d'absorption et de sensibilité, et communique avec lui par l'exhalation et les manifestations pathologiques. Répandue comme elle est sur toute la surface, la peau est l'organe terminal de toutes les activités de l'organisme et elle assure sa cohésion, son unité, à travers les sympathies qui la mettent en contact avec chaque partie du corps. Mais elle est aussi le siège où les autres organes, et les passions de l'âme, expulsent leurs malheurs. Influencée par le tempérament, le sexe, l'âge, le climat, la peau est le vrai point de rencontre entre physique et moral. Porter son attention sur la peau signifie avoir la possibilité d'assister à l'entrecroisement entre plusieurs disciplines qui contribuent à créer une image particulière du corps : chimie (pour l'absorption et l'exhalation), physiologie (pour la sensibilité et les sympathies), pathologie (dermatoses), hygiène, philosophie. Les siècles XVIII^e et XIX^e semblent être non seulement l'époque d'or du corps actif et connaissant, libéré de l'âme et jouissant de ses capacités intellectuelles, mais aussi le siècle de la peau.

Le siècle de la peau

La fin du XVIII^e siècle nous offre le phénomène de la diffusion d'un intérêt presque généralisé pour la peau. Cet intérêt découle de raisons diverses. Les voies qui conduisent à la peau sont celles de la sensibilité, du toucher, des rapports entre le physique et le moral, de la respiration et de l'hygiène, et donc elles tournent autour de la naissance de la physiologie, qui commence à se constituer comme science autonome au début du XIX^e siècle, en s'affranchissant de la définition d'« anatomie en mouvement » que Haller lui avait donnée en 1747. Dans le *Rapport sur le progrès*

et la marche de la physiologie générale en France, C. Bernard impute le changement du point de vue anatomique (où l'organe l'emporte sur la fonction, qui en est déductible) aux études de Lavoisier, Laplace, Bichat, Magendie. Il y a donc en premier lieu, l'entrée de la physique et de la chimie en médecine. Même quand elles ne sont pas un modèle méthodologique à suivre, elles sont quand même des auxiliaires techniques indispensables pour les physiologistes, surtout en ce qui concerne la physiologie expérimentale de la deuxième moitié du XIX siècle. Alibert a écrit plusieurs articles où il prend en compte le développement de la chimie et son rôle dans la médecine, mais, pour chaque maladie cutanée, il se borne à relater les analyses chimiques qu'il a effectuées ou fait effectuer sur les écailles, les poils, les cheveux atteints.

De la chimie vient en effet l'un des champs d'intérêt principaux pour la peau : la respiration, étudiée par Lavoisier en fin du XVIII siècle. Lavoisier soutient que la respiration est une combustion lente du carbone et de l'hydrogène. Avec Laplace, en 1783, il veut mesurer la chaleur animale avec un calorimètre à glace, et affirme que la combustion respiratoire est la source de la chaleur animale. Spallanzani, en 1803, dans ses *Mémoires sur la respiration*, affirme que l'absorption d'oxygène et la libération d'acide carbonique ne dépendent pas nécessairement de la présence d'un appareil pulmonaire. En 1870, Lavoisier avait présenté, avec Seguin, un mémoire sur la transpiration des animaux⁶, qui avait été suivi par un rapport de Seguin à l'Académie des Sciences *Sur les vaisseaux absorbants et exhalants*⁷. Seguin étudie les lois d'absorption cutanée dans diverses solutions en plongeant, pendant plusieurs heures, son bras dans du sublimé corrosif à températures variables. En plus de porter une combinaison de taffetas gommé et ciré, il tient en bouche un tuyau, pour ne pas confondre la transpiration cutanée avec celle pulmonaire. Il voit par exemple qu'à 18° Réaumur la peau absorbe 1,2 grains de sublimé, et soutient que cette absorption se fait grâce aux vaisseaux exhalants, quand l'humeur de la transpiration cutanée dissout une certaine quantité de la substance en solution, mais qu'il n'y a pas d'absorption si l'épiderme est intact. La fonction d'absorption avait une pertinence thérapeutique, car elle gouvernait l'efficacité des frictions et des onguents, c'est-à-dire des médicaments administrés par voie cutanée plutôt qu'orale. La peau est ainsi l'organe des passages entre extérieur et intérieur, de l'échange des substances entre le dedans et le dehors.

Encore à ce propos, dans l'article *Hygiène*, du tome 7 de *l'Encyclopédie méthodique* Hallé⁸ introduit, parmi les causes occasionnelles des maladies, à côté des « circumfusa », des « ingesta » et des « gesta », les « applicata » et les « percepta ». Les « applicata » sont les médicaments appliqués

⁶ A. Seguin et A. Lavoisier : *Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1790*, dans les registres de l'Académie des Sciences, Paris, an V (1797)

⁷ Extrait d'un Rapport fait à l'Académie des Sciences d'un mémoire de M. Seguin sur les vaisseaux absorbants et exhalants, dans *La Médecine éclairée par les sciences physiques*, t. 3, p. 233

⁸ *Encyclopédie méthodique*, Médecine, cit. ; article Hygiène, t. 7, p. 373 a

à l'extérieur, les vêtements, les frictions, et tout ce qui s'applique sur la surface du corps. Les « percepta » sont les impressions qui dépendent de la sensibilité des nerfs. L'hygiène inclut donc l'étude des sensations.

A travers le problème de l'hygiène, la perméabilité se voit accompagnée par la **sensibilité** en tant que qualités primaires de la peau. La sensibilité caractérise aussi la peau comme lieu du passage et de la mise en contact entre extérieur et intérieur. Le toucher, qui est répandu sur toute la surface du corps, est le sens de la rencontre du sujet avec le monde. La peau est donc l'organe clé de ce rapport et de la connaissance qui en dérive. A l'origine de cette vision se situe le sensualisme de Condillac, qui considère le toucher comme le sens propre à la prise de conscience de l'existence du monde. En ce sens la peau, organe du toucher, met le sujet en communication avec le monde.

Bichat confirme que la peau est un site de passage et de communication, mais il donne à cette acception un sens plus relationnel que de cognitif. Dans son *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, de 1801, Bichat consacre un chapitre au système dermoïde des animaux, qu'il considère comme une limite sensitive qui lie la vie animale de l'organisme, c'est-à-dire la vie de relation à ce qui l'entoure.

« Tous les animaux se trouvent enveloppés d'une membrane plus ou moins dense, proportionnée en général par son épaisseur au volume de leur corps, destinée et à garantir les parties sub-jacentes et à rejeter au-dehors une portion considérable de leur résidu nutritif et digestif, et à le mettre en rapport avec les corps extérieurs. C'est pour l'homme une limite sensitive placée à l'extrémité du domaine de son âme, où ces corps viennent sans cesse heurter afin d'établir les relations de sa vie animale et de lier ainsi son existence à tout ce qui l'entoure. »⁹

Bichat souligne de cette manière que la peau est l'organe de la sensibilité animale, c'est-à-dire de la vie de relation. Dans l'homme elle est la surface de l'âme. Ce n'est donc pas étonnant que, sous l'égide de la sensibilité, âme et physique marchent ensemble. Ce qui fait qu'en dernière analyse c'est la peau le lieu où se rencontrent le physique et le moral.

Les études sur le **rapport entre le physique et le moral** constituent donc un autre des réservoirs importants où chercher l'intérêt de ce tournant de siècle pour la peau. Le cas de Cabanis est exemplaire, et d'autant plus intéressant pour nous qu'il a été proche d'Alibert.

Dans le premier mémoire de son texte sur les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Cabanis (1802) dessine une sorte d'histoire de l'idée de relation étroite entre corps physique et attitudes ou penchants. Les Grecs étudiaient l'homme sain et malade pour connaître les lois qui le régissent, cherchaient des vérités utiles et observaient les rapports entre les hommes, ce que Cabanis

⁹ Bichat : *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, cit., t. 3, p. 640

invite à faire à nouveau. Il admire en particulier Pythagore (pour l'introduction du calcul et les études de physiologie), Démocrite (pour son utilisation de l'observation et de l'expérimentation, y compris la dissection animale, consacrée à la connaissance de l'homme et des lois de l'univers), Epicure (qui fonda la morale sur la nature physique de l'homme), Hippocrate (pour l'idée d'expérience des sens dirigée par la raison) et aussi Aristote (qui a établi sa métaphysique et sa morale sur l'étude des êtres vivants). Viennent ensuite Francis Bacon, Hobbes et enfin Locke, Bonnet, Helvétius, Condillac, qui fondent la philosophie sensualiste. La sensibilité physique est le dernier terme auquel on arrive dans l'étude des phénomènes de la vie ; et elle est aussi le dernier résultat fourni par l'analyse des facultés intellectuelles et des affections de l'âme.

« Ainsi donc, le physique et le moral se confondent à leur source ; ou, pour mieux dire, le moral n'est que le physique considéré sous certains points de vue particuliers. »¹⁰

La source commune est en particulier le système nerveux qui comprend les nerfs, la moelle épinière et allongée et l'organe cérébral, qui reçoit et transmet les mouvements d'impressions. La perception de la sensation est à caractère central, car Cabanis tient beaucoup à associer la sensibilité des sensualistes aux connaissances anatomo-physiologiques qui sont en train de se développer grâce à la médecine. Mais le point de départ de cette sensibilité reste diffus dans tous les organes du corps, en témoignant une influence continuelle et importante de la périphérie sur le centre. Si le cerveau est comme l'araignée au centre de sa toile (comme Diderot le fait dire à Bordeu, dans *l'Entretien entre Diderot et D'Alembert*, 1769), ceci n'empêche pas les organes de la périphérie d'exercer une action constante sur le cerveau, qui détermine ses états, car ils sont tous doués d'une sensibilité propre. Lacaze définit la peau comme un organe général extérieur qui permet les mouvements toniques de la périphérie au centre et du centre à la périphérie, ce qui caractérise la vie¹¹.

Grâce au système nerveux et sensitif, donc, tous les organes du corps se trouvent liés et mis en communication les uns avec les autres. Ainsi, un dérèglement de la sensibilité des organes génitaux (qui font partie des organes les plus sensibles, aussi en vertu de leur qualité glandulaire) peut très bien provoquer des troubles du cerveau, comme les folies ou les vapeurs, mais aussi affecter d'autres organes par ce biais nerveux. Cette double voie entre le centre et la périphérie crée donc un vrai système de « **sympathies** » entre les organes, ce qui contribue à l'unité de l'organisme vivante. Cette approche « unitariste », surtout en tant que liée à la sensibilité, a ses partisans auprès de Cabanis et des vitalistes de l'école de Montpellier. C'est d'ici donc que peut venir un autre motif d'intérêt pour la peau. Dans le rêve que d'Alembert est en train de faire suite à son colloque avec

¹⁰ G. Cabanis : *Rapports entre le physique et le moral de l'homme*, Paris, 1802, p. 52-53

Diderot, le médecin Bordeu explique comment la sensibilité est répandue dans toute la matière, vivante ou pas. L'homme se caractérise par un réseau de fibres qui a son centre dans le cerveau, ce qui permet de créer un agrégat cohérent. Si on coupe les brins olfactifs, les brins optiques, les brins palatins, les brins auditifs, plus de sensations d'odeurs, couleurs, goûts, sons ; si on coupe ou brouille les autres, adieu organisation du cerveau, mémoire, jugement, désirs, volonté, conscience : l'homme retourne à n'être qu'une masse informe, qui n'a retenu que la vie et la sensibilité. Mais alors, cette sensibilité, qui résiste à la coupure des sens, coïncide avec quoi, si non avec la diffusion du toucher ? Donc avec la diffusion de la peau. La peau est l'organe de cette sensibilité basique qui est propre, dans la vision que Diderot impute à Bordeu, au tout de la matière, car elle est l'organe de la sensibilité la plus diffuse qui soit.

Ce système complexe qui est le corps du physique et du moral et des sympathies se trouve dépendre de plusieurs conditions qui en influencent les états, de santé comme de maladie. Ces conditions comprennent l'âge, le sexe, le tempérament, le climat, les saisons, les passions de l'âme. La doctrine des tempéraments est présente dans certains traités hippocratiques, mais elle trouve sa systématisation dans l'œuvre de Galien. C'est une doctrine liée strictement à la dynamique des humeurs, qui traverse l'histoire de la médecine jusqu'au XIX siècle et qui ressort indemne aussi de la révolution anatomique du XVI siècle. On compte quatre humeurs classiques : bile jaune, bile noire (ou atrabile), lymphes, sang. L'état de santé se définit par leur équilibre et la maladie consiste dans un déséquilibre entre ces fluides. En particulier, la prédominance d'une certaine humeur prédispose à des maladies spécifiques, comme la mélancolie pour l'atrabile. Mais aussi en situation de santé, ces prédominances caractérisent la personne, ses penchants pour certaines affections, son aspect physique (couleur des cheveux, de la peau, des yeux, constitution, ...) et son caractère moral. De cette façon, le concept de tempérament lie depuis toujours le physique et le moral dans une unité de détermination. Depuis toujours, il est lisible sur la peau, grâce à sa couleur, sa texture, son aspect. Au XVIII siècle, le tempérament prend des caractéristiques un peu différentes parce qu'il n'a plus à faire avec les fluides, mais avec la condition des organes du corps, et leur état de sensibilité, en accord avec la transformation générale qui s'est produite en médecine, du fluidisme au solidisme. Mais la peau reste encore un lieu important où les signes distinctifs du tempérament se manifestent. La peau recueille les signes de la santé et de la maladie : les rougeurs, les altérations de sa consistance, les maladies sont souvent la trace lisible d'un dérangement intérieur, ou en général, d'un état altéré du corps. La peau est donc aussi l'organe d'une **sémiologie**, qui permet de deviner l'état physique et moral de l'individu.

¹¹ L. de Lacaze : *Idée de l'homme physique et moral*, Paris, 1755

PROJET POUR UNE RECHERCHE DOCTORALE



Je conçois ce mémoire comme une préparation pour entreprendre une étude plus ample dans le cadre d'un doctorat de recherche.

Grâce aux recherches conduites pour l'élaboration de ce mémoire, et au cours des séminaires que j'ai eu l'opportunité de suivre pendant cette année, j'ai acquis de nouvelles connaissances dans les domaines de l'histoire, de la philosophie et de la sociologie de la science. Surtout, les confrontations et les discussions que j'ai pu avoir à propos de ce mémoire avec mes collègues et enseignants, ont porté de nouvelles questions à mon attention, et m'ont conduite à concevoir des possibilités intéressantes pour poursuivre le travail de recherche sur la **peau** que je viens d'entamer.

Alibert, la dermatologie, et le réseau de la peau du XVIII et XIX siècle, constituent une forme très intéressante de réflexion sur la peau, où se montrent le rôle assumé par le corps du médecin observateur dans la « prise des données », l'importance de l'esthétique et du style du langage, et une conception du corps comme unité psycho-physique. On pourrait continuer l'étude des représentations de la peau par rapport à la naissance de la dermatologie, et donc à partir des gravures et du langage « pictographique » d'Alibert, en poursuivant l'analyse de ses œuvres et de sa position à l'intérieur du débat contemporain. Une étude synchronique mettrait en évidence les acteurs du réseau de la peau du XVIII et du XIX siècle : la chimie de Lavoisier, par exemple, avec ses expériences sur l'exhalation, la doctrine de la sensibilité de Haller, de Bordeu, Stahl, et en général de l'école de Montpellier. De l'école de Montpellier on devrait prendre en compte aussi les idées sur les sympathies et les influences, qui remontent à vrai dire à Hippocrate. Pour l'hygiène on pourrait commencer avec Vicq-d'Azyr et ses propositions de réforme. Cabanis, Roussel, De Sèze et les autres Idéologues seraient encore utiles pour leurs études sur le physique et le moral et leur volonté de fonder une science de l'homme. La synchronie de ces approches permet de mettre en lumière l'interaction continue entre acteurs divers de la construction d'une même image de la peau.

Mais il existe, depuis le XVIII siècle, plusieurs manières de s'occuper de la peau. La peau entre comme protagoniste dans des recherches très différentes entre elles. Chacune de ces recherches vise la peau d'une façon différente, lui donne un statut spécifique à l'intérieur de son domaine, lui crée des relations avec d'autres objets spécifiques, et par conséquent, lui forge une définition en tant qu'objet. Le statut d'objet de la peau n'est donc pas stable, uniforme et unique. Il dépend du réseau à l'intérieur duquel la peau est insérée.

La peau peut être un objet de recherche en tant qu'organe du corps qui présente des formes pathologiques spécifiques, comme dans le cas de la dermatologie. En ce cas, la peau fait partie du discours médical, diagnostique et thérapeutique en particulier. Elle est, en tant que telle, un objet de

science, qui se fait connaître à travers certains instruments d'observation, d'interprétation sémiologique, de confrontation avec d'autres maladies. La « peau dermatologique » est, encore, celle qu'on peut représenter avec des images macroscopiques, photographies, gravures, dessins, et avec un certain type de langage, qui comprend des mots typiques comme « pustule », « papule », etc.

Ces mots possèdent une utilisation et une validité dans une autre approche à la peau, la médecine psychosomatique et la psychanalyse, mais ils prennent une toute autre valeur. Il ne s'agit plus de simples lésions qui affectent la surface du corps, mais plutôt de signes manifestes d'une perturbation qui concerne la limite entre corps propre et corps autrui. La peau en tant qu'enveloppe du corps, est en ce cas une surface symbolique, où, en vertu de sa position « de frontière », se dessinent les vicissitudes affectives du sujet. La peau sépare, et donc constitue l'individu comme personne. D'après des psychanalystes comme Joyce Mc Dougall et Didier Anzieu, quand cette séparation entre en cause, la personne est dérangée en tant que telle, et peut souffrir de manifestations cutanées qui manifestent le trouble intérieur et renforcent la limite en la rendant plus visible. Le vocabulaire qui s'applique à la peau en ce domaine s'accompagne d'instruments et de critères d'observations très différents de ceux dermatologiques (même si subsistent plusieurs points en commun), et la peau se constitue comme un objet différent. Mieux, sa surface lisible se présente plus comme un moyen pour arriver à quelque chose de plus profond, que comme un lieu d'intérêt en soi.

S'il est vrai que la caractérisation en tant que « surface » est à peu près constante, en même temps, l'idée même de surface peut prendre des aspects divers. La limite qu'elle représente peut être conçue comme quelque chose de perméable et traversable. Dans les études chimiques sur l'exhalation et l'absorption cutanée, la peau est le lieu du passage et de la communication avec l'extérieur. Son aspect devient tout de suite celui d'une membrane pleine de trous, de voies qui franchissent la limite entre le dedans et le dehors. Et la même chose arrive avec les études sur la sensibilité tactile. Le corps perd alors son statut de séparation absolue, pour devenir une partie du monde, en échange continu avec celui-ci. Cette approche me conduit à penser à Maurice Merleau-Ponty, lequel, c'est vrai, n'a jamais parlé de peau, mais qui a pensé le rapport de connaissance, d'expression et de perception comme une forme de toucher, où le sujet et le monde ne sont pas séparables, car le monde est de chair et l'homme est fait de la même étoffe de laquelle se tisse le monde. Je n'exclue donc pas la possibilité d'insérer une certaine forme de phénoménologie dans le cadre d'une approche de la peau, puisque elle pose de façon intrigante le problème de la limite entre extérieur et intérieur, cher à Merleau-Ponty.

Il s'agit ici seulement de quelques petits exemples de traitement du thème « peau ». On peut s'éloigner ultérieurement de l'approche dermatologique, en nommant, entre autres, la signification « anthropologique » de la peau, dans le cas des tatouages, des scarifications rituelles, et des pratiques occidentales de la chirurgie esthétique.

On peut changer encore de cadre de référence, en dirigeant l'attention vers les technologies plus avancées de reconstruction de la peau. Comment la peau est-elle définie dans un laboratoire de bio-ingénierie ? Quels sont les paramètres intéressants de la peau pour ce type de scientifiques et de technologues : sa résistance, sa sensibilité, sa stabilité aux températures ? Quels sont les finalités de ces études si coûteuses, le soin des grands brûlés, la construction de cyborgs « à la Blade Runner », l'étude des propriétés des matériaux élastiques et résistants ?

Ce type de réflexions et de questions ouvertes par la variété de réseaux à l'intérieur desquels la peau peut fonctionner, comme objet de connaissance, production technologique, siège d'inscription sociale ou relationnelle profonde, et comme condition de possibilité de la connaissance même, m'induisent à penser qu'il serait intéressant d'isoler, dans l'histoire depuis le XVIII^e siècle, des **événements exemplaires dans la configuration du statut de la peau**.

Je voudrais commencer ma recherche par une investigation très ample dans les champs de la philosophie, de la science (de la médecine, de la chimie, de la biologie, etc.), de la technologie, de l'anthropologie, de l'art. De cette manière, je voudrais arriver à retracer des moments dans l'histoire de ces disciplines particulièrement représentatifs en ce qui concerne le « traitement de la peau ». Ce qui permet de contrôler comment l'imaginaire qui se construit autour de la peau change, avec quels instruments il est, au fur et à mesure, forgé, et par rapport à quels intérêts il se constitue. Ceci dit, il ne s'agit pas, dans mon esprit, de la reconstruction d'un hypothétique « parcours historique de la peau ». Les événements représentatifs à la recherche desquels je suis, peuvent bien être choisis en vertu de leur capacité d'induire des réflexions riches, de leur manière de suggérer d'autres possibilités de recherche.

Je n'ai, en tout cas, aucune volonté d'exhaustivité. Non seulement parce que je connais mes limites ou parce que je conçois chaque recherche comme une station provisoire. Je ne crois pas, tout simplement, que la prétention à tout dire soit « saine », même en philosophie. La recherche doit se faire en équipe, même quand l'équipe n'est pas explicitement constituée. Chacun de nos travaux entre dans une mosaïque d'autres travaux, hétérogènes, qui se rapprochent par certaines facettes et s'éloignent par d'autres. Une synthèse n'est pas nécessaire.

C'est pour cette raison qu'à la base, ou aux côtés de ma recherche, je vais continuer à considérer une grande quantité d'approches au corps, à la science, à la représentation, à l'esthétique, qui sont très différentes entre elles et entre lesquelles je ne me sens pas obligée de faire un choix. La

pensée féministe, le pragmatisme, la philosophie analytique de Wittgenstein, la phénoménologie de Merleau-Ponty, les idées des études sociales sur la science, et d'autres intérêts encore plus éloignés, vont continuer à m'accompagner dans ma recherche, unis, comme ils sont, seulement par des « ressemblances de famille ». La lecture de ces textes est une partie importante de mon travail..

Dans la bibliographie que je présente de suite, je vais donc indiquer non seulement les textes que j'ai utilisé directement, mais aussi des suggestions pour suivre les lignes d'approfondissement ici indiquées pour mon doctorat de recherche.

BIBLIOGRAPHIE DES SOURCES

IMPLIQUEES DANS LA RECHERCHE PRESENTE, ET ENVISAGEES DANS LE CADRE D'UN PROJET DE RECHERCHE DOCTORALE

▫ CADRE PHILOSOPHIQUE DE LA RECHERCHE

Dans mon introduction j'ai nommé certains textes qui constituent une référence de base pour ma réflexion sur les sujets d'épistémologie et de conception du corps que j'ai affrontée avec ce mémoire et que je voudrais poursuivre ensuite. Ils forment une sorte d'encadrement conceptuel de ma recherche, de guide et d'inspiration. Ils vont continuer à l'être. Cependant, cet année de D.E.A m'a appris l'existence d'autres réflexions sur l'histoire des sciences, que je connaissais pas et que j'ai trouvé très stimulantes. Il sera nécessaire de les approfondir, aussi en vue d'une recherche plus spécifique. Je crois que pour bien étudier un sujet, si bien que limité qu'il soit, il faut toujours avoir à l'esprit des réflexions plus générales, qui permettent de porter des sujets très loin de notre vie quotidienne (comme l'œuvre d'Alibert) à toucher des intérêts plus vifs et actuels.

- Braidotti, R., *Soggetto nomade*, Roma, Donzelli, 1995
- Duhem, P., *La théorie physique*, Paris, Vrin, 1993 (reprint de la 1ère éd. du 1914)
- Gargani, A. G., *Il sapere senza fondamenti*, Torino, Einaudi, 1975
- Gargani, A. G., *Il filtro creativo*, Roma-Bari, Laterza, 1999
- Goodman, N., *Ways of worldmaking*
- Hanson, N., *Patterns of discovery*, Cambridge, Cambridge University Press, 1958
- Haraway, J. D., *Cyborg Manifesto*, New York, Routledge, 1991 (éd. italienne avec introduction de R. Braidotti, *Manifesto cyborg*, Milano, Feltrinelli, 1995)
- Mach, E., *Die Mechanik in ihrer Entwicklung historisch-kritisch dargestellt*, Leipzig, 1883
- Mach, E., *Die Analyse der Empfindungen und das Verhältnis des Physischen zum Psychischen*, Jena 1902
- Mach, E., *Erkenntnis und Irrtum. Skizzen zur Psychologie der Forschung*, Leipzig, 1926
- Merleau-Ponty, M., *La structure du comportement*, Paris, PUF, 1942
- Merleau-Ponty, M., *La phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945
- Merleau-Ponty, M., *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964
- Merleau-Ponty, M., *Le primat de la perception*, Lagrasse, Verdier, 1996
- Quine, W. V. O., *From a logical point of view*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1961
- Rorty, R., *Philosophy and the mirror of the nature*, 1979
- Rorty, R., *Consequences of pragmatism*, 1982

- Rorty, R., *Contingency, irony and solidarity*, New York, Cambridge University Press, 1989
- Rorty, R., *Objectivisme, relativisme et vérité*, Paris, PUF, 1994
- Wittgenstein, L., *Philosophische Untersuchungen*, Oxford, Basil Blackwell, 1953

J'ai trouvé des réflexions stimulantes dans les textes qui traitent du problème de la représentation en science, en termes philosophiques, historiques et sociologiques. J'indique quelques titres :

- Barnes, B., *Interests and the growth of knowledge*, Boston, Routledge and Kegan Paul, 1977
- Bhaskar, R., *A realistic theory of science*, New York, Hemantries Press, 1978
- Bloor, *Knowledge and social imagery*, Boston, Routledge and Kegan Paul, 1976
- Collins, H., *Changing order. Replication and induction in scientific practice*, London and Beverly Hills, Sage, 1985
- Collins, H., Pinch, T., *Frames of meaning*, Boston : Routledge and Kegan Paul, 1982
- *Encyclopaedia anatomica, Museo La Specola Florence*, Köln, Benedikt Taschen Verlag, 1999
- Ewing, W. A., *Imaging the human body*, London, Thames & Hudson Ltd., 1996 (éd. franç. *Au cœur du corps*, Paris, Editions Thames & Hudson, 1997)
- Garfinkel, H., Lynch, M., Livingston, E., *The work of a discovering science construed with materials from the optically discovered pulsar*, *Philosophy of the Social Sciences*, 11 (2) : 131-158, 1981
- Gilman, S., *Disease and representation : images of illness from madness to AIDS*, Cornell University Press, 1988
- Gremer, M., *Cognition and social construction in laboratory science*, *Society for Social Studies in Science Review*, 1 (3) : 2-16, 1983
- Hacking, I., *Representing and intervening : introductory topics in the philosophy of natural science*, New York, Cambridge University Press, 1983
- Haraway, D., *Primate visions*, California University Press, 1990
- Jordanova, L., *Sexual visions : Images of gender and medicine between the XVIII and the XX centuries*, University of Wisconsin Press, 1993
- Knorr-Cetina, K., *The manufacture of knowledge : an essay on the constructivist and contextual model of science*, New York : Pergamon, 1981
- Knorr-Cetina, K., Mulkay, M. (eds.), *Science observed : perspectives on the social study of science*, London, Sage, 1993
- Law, J., Williams, J., *Putting facts together : a study on scientific persuasion*, *Social Studies of Science* 12 (4) : 535-558, 1982

- Lemire, M., *Artistes et mortels*, Paris, Editions Raymond Chabaud, 1990
- Lynch, M., *Art and artifact in laboratory science*, Boston, Routledge and Kegan Paul, 1985
- Lynch, M., Woolgar, S., *Representation in scientific practice*, Cambridge, Mass., The MIT Press, 1990
- Pickering, *Constructing quarks*, Chicago, University of Chicago Press, 1984
- Tibbetts, P., *The sociology of scientific knowledge : the constructivist thesis and relativism*, *Philosophy of the Social Science*, 16 (1) : 39-57, 1986
- Tibbetts, P., *In defense of relativism and the strong programme*, *British journal of Sociology*, 36 (3) : 471-476, 1985
- *The quick and the dead : Artists and anatomy*
- Woolgar, S., *Interests and explanations in the Social Studies of Science*, *Social Studies of Science*, 11, 365-394, 1981
- Woolgar, S., Latour, B., *Laboratory life*, Princeton, Princeton University Press, 1986

⊙ HISTOIRE DE LA MEDECINE

Un instrument très important auquel j'ai fait recours avant d'entamer ma recherche particulière sur Alibert, la médecine et la société du XVIII-XIX siècle, est constitué des textes d'histoire générale de la médecine, et des textes plus spécifiques se referant à la médecine et à l'histoire naturelle de l'époque :

- ⊙ Cosmacini, G., *L'arte lunga. Storia della medicina dall'antichità ad oggi*, Roma-Bari, Laterza, 1997
- ⊙ Grmek, M. (sous la direction de), *Histoire de la pensée médicale en Occident*, 3 vol., Paris, Editions du Seuil, 1995-1999
- ⊙ Starobinski, J., *Histoire de la médecine*, Switzerland, Editions Rencontre et Eik Nitsche International, 1963
- ⊙ Tubiana, M., *Histoire de la pensée médicale. Les chemins d'Esculape*, Paris, Flammarion, 1995
- ⊙ Zanobio, B, Armocida, G., *Storia della medicina*, Milano, Masson, 1997
- ⊙ Abbri, F., Mazzolini, R. (a cura di), *Storia delle scienze, Natura e vita*, Torino, Einaudi, 1991
- ⊙ Rossi, P., *Storia della scienza moderna e contemporanea*, Torino, UTET, 1988

Ces textes m'ont permis d'avoir un aperçu sur les thèmes de la médecine, et de voir comment l'image du corps et du scientifique peuvent changer et varier d'imaginaire en imaginaire. Ils sont en plus très utiles parce qu'ils fournissent une ample bibliographie des textes publiés en histoire de la médecine et des textes des médecins mêmes.

J'indique les titres de certains répertoires bibliographies et metabibliographies qui regardent l'histoire de la médecine, et où il est possible de repérer d'autres textes plus ou moins généraux. Certaines de ces bibliographies sont commentées, ou signalent seulement les textes plus remarquables :

- ⊙ Corsi, P., Weindling, P. (ed.), *Information sources in the history of science and medicine*, London, Boston, Durban, etc., Butterworth scientific, 1983
- ⊙ Erlen, J., *The history of the health care sciences and health care, 1700-1980 : a selective annotated bibliography*, New York, London, Garland, 1984
- ⊙ Fielding, H., Garrison, Morton, *Morton's medical bibliography : an annotated check-list of texts illustrating the history of medicine*, 5th edition by J. Norman, Aldershot, Scolar press, 1991
- ⊙ Moore, G., *A guide to de litterature of the history of medicine*, Toronto, University of Toronto Library, 1978
- ⊙ Vial, R., *La chronologie de l'histoire de la médecine*, Paris, J.-P. Gisserot, 1995
- ⊙ Wellcome institut of the history of medicine, *Subject catalogue of the history of medicine and related sciences*, München, Kraus international publications, 1980
- ⊙ *Les biographies médicales. Notes pour servir à l'histoire de la médecine et des grands médecins*, Paris, 1927-1928, 1937-1939

Pour trouver d'autres catalogues et bibliographies, il existent des répertoires metabibliographiques, comme :

- ⊙ *Walford's guide to reference material*
- ⊙ Besterman, T., *A world bibliography of bibliographies and of bibliographical catalogues, calendars, abstracts, digests, indexes, and the like*

Mais, vue la difficulté de les ajourner, il est plus utile de consulter les catalogues en ligne des trois grands bibliothèques de Washington, Londres, Paris, Florence :

<http://catalogue.bnf.fr>

www.bl.uk/

<http://lcweb.loc.gov/>

www.bncf.firenze.sbn.it/

www.ubka.uni-karlsruhe.de/kvk.html

et le catalogue des bibliothèques de médecine :

www.bium.univ-paris5.fr

www.wellcome.ac.uk/en/1/lib.html

Pour ce qui concerne les **œuvres d'Alibert**, je donne les titres que j'ai obtenu par les recherches conduites à la BNF et à la BIUM, et les bibliographies fournies par les biographes. Je les ai divisées en grands groupes thématiques, et ensuite par ordre chronologique :

DERMATOLOGIE

- ◆ *Description des maladies de la peau observées à l'Hôpital Saint-Louis, et exposition des meilleures méthodes suivies pour le traitement*, 1 vol. grand in folio, avec 53 planches en couleurs, Paris, Barrois l'aîné et fils Libraires, 1806-1814 ;
même édition : Paris, J.-P. Aillaud Libraire-Editeur et G.-F. Panckoucke, 1825 ; traduit en allemand par Müller : *Beschreibung und Abbindung der Haut-Krankheiten, welche im hospital St-Louis beobachtet worden sc. Aus des Französisch von E. F. U. Müller*, Gr. in 8°, Tubingue, 1834 (première livraison publiée à Tubingue en 1806) ;
2^{ème} éd. enrichie d'appendices par l'éditeur, 2 vol. Gr. in 4°, avec planches en couleur : Bruxelles, Auguste Wahlen, 1825. La même édition a paru sans planches et un volume de planches en couleurs a été publié séparément
- ◆ *Précis théorique et pratique sur les maladies de la peau*, 2 vol. in 8°, Paris, Caille et Ravier, 1810-1818 ;
traduit en italien: *Compendio teorico-pratico sulle malattie della pelle, del professore Alibert, t. I*, in 8°, Firenze, Guglielmo Piatti Editore, 1812
2^{ème} éd.: précédée d'une dédicace au duc de Lévis, d'un Avertissement et d'un Avant-propos, 2 vol. in 8°, Paris, Caille et Ravier, 1822
- ◆ In Dictionnaire des sciences médicales en 60 vol. (1812-1822), articles : *Achore, Alphos ou alphas, Aminatacée (Teigne), Couperose, Croûte de lait), Dartres, Eaux minérales, Ephélide, Framboesia, Lèpre, Phiasis* (en collaboration avec J.-B. Janin), *Prurigie ou prurigo, Teigne*
- ◆ *Notice sur la kéloïde. Maladie qui se rapproche de la dartre et du cancer*, Jour. des Sciences Médicales., mai 1816
- ◆ *Quelques recherches sur la chéloïde*. Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. VIII, 1817, p. 744
- ◆ *Observation d'une lèpre tuberculeuse* (en collaboration avec J.-B. Janin), 1 planche, Journal complémentaire du Dictionnaire des Sciences Médicales, t. II, 1818, p. 159
- ◆ *Quelques considérations sur le prurigo formicans*, Annuaire médico-chirurgical des Hôpitaux et des Hospices civils de Paris, Paris, 1919 ; aussi in Nouvelle Bibliothèque médicale, 3^{ème} année, t. VIII, Paris, 1825, p. 5
- ◆ *Notice sur les psorides papuleuse et crustacée*, Nouvelle Bibliothèque médicale, 1827, t. I, p. 40

- ◆ *Notice sur l'hôpital Saint-Louis*, Revue médicale française et étrangère, 1829, t. II, p. 560 ; reproduite avec des modifications en tête aux diverses éditions de la Monographie des dermatoses
- ◆ *Note sur la Pyrophlyctide endémique ou pustule d'Alep*, , Revue médicale française et étrangère, 1829, t. III, p. 62
- ◆ *Note sur la Carate (pannus carateus) ou tache endémique des Cordillières*, , Revue médicale française et étrangère, 1829, t. III, p. 228
- ◆ *Note sur le genre d'affection lépreuse désignée par les Anciens sous le nom de Leuce, et observations nouvelles à ce sujet*, , Revue médicale française et étrangère, 1829, t. III, p. 438
- ◆ *Note sur le genre Spiloplaxia (malum mortuum de quelques pathologistes), et faits particuliers qui s'y rapportent*, , Revue médicale française et étrangère, 1829, t. IV, p. 169 ; aussi in L'Abeille Médicale, janv. 1830
- ◆ *Monographie des dermatoses, ou description des maladies de la peau, de leurs causes et de leurs méthodes de traitement*, 2 vol. gran in folio, Paris, Daynac, 1832
Même éd. avec le titre : *Monographie des dermatoses , ou Précis théorique et pratique des maladies de la peau*, 1 vol. grand in 4°, avec gravure de l'hôpital Saint-Louis et grande planche de l'Arbre des dermatoses, Paris, Daynac, 1832
2^{ème} éd., 2 vol. grand in 4°, avec planche de l'Arbre des dermatoses, Paris, Daynac, 1834 ; parue sous le même titre, 1 vol. in 4°, avec nouvel avant-propos de Daynac, note de Duchesne – Duparc sur la méthode naturelle, planche de l'Arbre des dermatoses, gravure de l'hôpital Saint-Louis et d'autres 18 planches coloriées, Paris, Germer Baillère, 1835 ; aussi en 2 vol. papier vélin ;
traduite en allemand par Bloest : *Vorlesungen über Erkrankungen, der Haut, von Alibert, herausgeben, von Daynac in Paris, 2 vol., Leipzig, 1837*
- ◆ *Du varus sébacé (Varus sebaceus) et de son traitement*. Gazette des hôpitaux, 22, juillet, 1832
- ◆ *Note sur la pustule d'Alep (pyrophlyctis endemica)*, Gazette médicale de Paris, 6 sept. 1832
- ◆ *Note sur un exanthème miliaire manifesté pendant l'épidémie cholérique*, Gazette médicale de Paris, 15 sept. 1832
- ◆ *Clinique de l'hôpital Saint-Louis, ou Traité complet des maladies de la peau, contenant la description de ces maladies et leurs meilleurs modes de traitement*, 1 vol. grand in folio, avec 63 planches gravées, coloriées et retouchées en pinceau, Paris, Cormon et Blanc, 1833 ; traduit en italien par Levi : *Clinica del parigino spedale de San Luigi, o Trattato completo delle malattie della pelle, contenente la descrizione di queste infermità e i loro migliori metodi curativi*, in folio, Venezia, 1835

- ◆ *Lectures on some diseases of the skin, delivered at the hospital Saint-Louis*, The Lancet, 10 août, 17 août, 14 sept. 1833
- ◆ *Nouvelles considérations sur la pustule d'Alep (pyrophlyctis endemica)*, Journal des connaissances médicales, 10 sept. 1833, t. I, p. 33
- ◆ *Du varus sébacé (Varus sebaceus) et de son traitement*, Journal des connaissances méd. 10 oct. 1833, t. I, p. 66
- ◆ *De la maladie cutanée communément désignée par les nosographes sous le nom de Goutte-rose (varus gutta-rosea)*, Journal des connaissances médicales, 10 déc. 1833, t. I, p. 129
- ◆ *Planche représentant un Favus universel*, Journal des Connaissances médicales, 1833, t. I, p. 129 ; explication de la planche p. 160
- ◆ *Note sur une maladie cutanée généralement indiquée sous le nom de Varus mentagra*, Journal des connaissances médico-chirurgicales, 15 mai 1834, t. I, p. 289
- ◆ *Observations sur le genre Achroma (vitiligo alba de quelques auteurs du moyen âge)*, Journal des connaissances médico-chirurgicales, 15 juillet 1834, t. I, p. 334
- ◆ *Sur le varus miliaire et sur le varus orgéolé (groupe des dermatoses dartreuses)*, Journal des connaissances médico-chirurgicales, 15 juillet 1834, t. I, p. 353
- ◆ *Résumé des leçons du professeur J.-L. Alibert sur les maladies de la peau*, par Beaugrand, Journal des connaissances médico-chirurgicales, 1834, 15 juin, t. I p. 332, 15 août, t. II, p. 3, 15 oct., t. II, p. 67, 15 déc., avec deux planches, t. II, p. 129
- ◆ *Note sur la Kéloïde*, avec une planche en couleurs, Journal des connaissances médico-chirurgicales, 15 sept. 1835, t. III, p. 33

PATHOLOGIE, MATIERE MEDICALE ET THERAPEUTIQUE

- ◆ *Considérations philosophiques sur les odeurs et sur leur emploi comme médicaments*, Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. I, an VI-1798, p. 44
- ◆ *Observations et expériences sur quelques médicaments purgatifs, diurétiques et fébrifuges, appliqués à l'extérieur*, Mémoires de la Société médicale d'Emulation, t. I, an VI-1798, p. 180 ; paru aussi dans : Magasin Encyclopédique, III année, t. V, an VI-1798, p. 161 ; et dans : Bulletin des Sciences de la Société Philomathique de Paris, nivôse, an VI
- ◆ *Considérations physiologiques sur le fruit du coignassier*, avec 6 figures, Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. I, an VI-1798, p. 257 ; paru aussi, sans figures, dans : Magasin Encyclopédique, III année, t. VI, an VI-1798.
D'après Alfarcic : Magasin Encyclopédique, 1798, tome XVIII, 145-155

- ◆ *Mémoire sur l'usage économique et médical du fruit du coignassier*, Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. I, an VI -1798, p. 506
- ◆ *Edition du Traité des pertes de sang chez les femmes enceintes et des accidents relatifs aux flux de l'utérus, qui succèdent à l'accouchement, du docteur André Pasta, de Bergame, traduit de l'italien avec des notes*, 2 vol. in 8°, Paris, Richard, Caille et Ravier, an VIII ;
2^{ème} éd., 2 vol., in 8°, Paris, 1820
- ◆ *Dissertation sur les fièvres pernicieuses, ou ataxiques intermittentes*, présentée et soutenue à l'Ecole de médecine de Paris, le 28 brumaire an VIII de la République Française, Paris, chez Richard, Caille et Ravier, Libraires, an VIII-1799.
De la 1^{ère} édition j'ai trouvé deux exemplaires. Le premier est dans le recueil des *Thèses de l'Ecole de Médecine*, t. 2. Cet exemplaire contient la liste des professeurs de l'Ecole. L'autre exemplaire est contenu dans un recueil d'articles qui porte le titre de *Varia*. Brodier (1923) reporte : *Dissertation sur les fièvres pernicieuses ou ataxiques intermittentes*, présentée et soutenue à l'Ecole de Médecine de Paris, le 28 brumaire an VIII de la République française. Thèse de Paris, an VIII, n° 14 du catalogue de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine, in 8° avec 1 planche ;
2^{ème} éd. : *Dissertation sur les fièvres pernicieuses ou ataxiques intermittentes*, in 8°, avec 5 gravures, Paris, chez Richard, Caille et Ravier, an IX-1801
3^{ème} éd. revue, corrigée et augmentée : *Traité des fièvres pernicieuses ou ataxiques intermittentes*, in 8° avec 5 gravures, Paris, chez Crapart, Caille et Ravier, an XII-1804
Traduction anglaise avec introduction, notes explicatives et appendice par Charles Carlswell, 1 vol. in 4°, Philadelphia, 1807
4^{ème} éd. revue, corrigée et augmentée : *Traité des fièvres pernicieuses intermittentes*, in 8°, avec 6 gravures, Paris, chez Caille et Ravier, 1809
5^{ème} éd., in 8°, Paris, 1820
- ◆ *Edition deuxième et posthume du livre Système physique et moral de la femme, par. P. Roussel, précédé de l'Eloge historique de l'auteur*, in 8°, Paris, Crapart, Caille et Ravier, an XI-1803 ;
3^{ème} éd., *Système physique et moral de la femme, suivi du Système physique et moral de l'homme et d'un Fragment sur la sensibilité, par P. Roussel, précédé de l'Eloge historique de l'Auteur*, Paris, Crapart, Caille et Ravier, an XIII-1805
4^{ème} éd., Paris, 1808
5^{ème} éd., Paris, 1809
6^{ème} éd., ornée de 2 gravures et augmentée, in 8°, Paris, Caille et Ravier, 1813

- ◆ *Nouveaux éléments de thérapeutique et de matière médicale, suivis d'un Nouvel essai sur l'art de formuler*, 2 vol., in 8°, Paris, chez Crapart, Caille et Ravier, an XII-1804
2ème éd. revue, corrigée et augmentée : *Nouveaux éléments de thérapeutique et de matière médicale, suivis d'un Nouvel essai sur l'art de formuler, et d'un Précis sur les eaux minérales les plus usitées*, 2 vol., in 8°, Paris, chez Crapard, Caille et Ravier, 1808
3ème éd. revue, corrigée et augmentée : *Nouveaux éléments de thérapeutique et de matière médicale, suivis d'un Nouvel essai français et latin sur l'art de formuler*, 2 vol., in 8°, Paris, chez Caille et Ravier, 1813
4ème éd. revue, corrigée et augmentée : *Nouveaux éléments de thérapeutique et de matière médicale*, 2 vol., in 8°, Paris, chez Caille et Ravier, 1817
5ème éd. revue, corrigée et augmentée : *Nouveaux éléments de thérapeutique et de matière médicale*, 3 vol., in 8°, Paris, chez Béchet jeune, 1826
- ◆ *Note sur le caoutchouc ou résine élastique*, Bulletin des sciences médicales, 1807, p. 49
- ◆ *Note sur l'ipécacuanha (callicocca hipecacuanha) adressée aux rédacteurs du Journal de Médecine*, Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc., Brumaire, an XIII, t. IX, p. 145
- ◆ *Nosologie naturelle ou les maladies du corps humain distribuées par familles*, t. I, grand in 4°, avec 23 planches en couleurs, Paris, Caille et Ravier, 1817
- ◆ *L'art de formuler*, 1 vol., in 8°, Paris, 1818 ; publié en 1 vol. grand in 4° , Paris, J.-P. Aillard, 1828
- ◆ *Précis historique sur les eaux minérales les plus usitées en médecine, suivi de quelques renseignements sur les eaux minérales exotiques*, 1 vol. in 8°, Paris, chez Béchet jeune, 1826 ; reproduit dans la 5^{ème} éd. des *Nouveaux éléments de thérapeutique et de matière médicale*
- ◆ *Considérations sur les causes secrètes des épidémies*, Revue médicale française et étrangère, 1832, t. III, p. 230 et 387
- ◆ *Considérations sur les causes secrètes des épidémies, faits qui tendent à prouver le peu d'influence qu'exerce l'air atmosphérique sur leur production et leur développement*, Revue médicale française et étrangère, 1832, t. IV, p. 196
- ◆ *Suite des considérations sur les causes secrètes des épidémies*, Revue médicale française et étrangère, 1833, t. I, p. 11
- ◆ *Note sur la coïncidence des épidémies humaines avec celles des poissons*, Revue médicale française et étrangère, 1833, t. II, p. 37
- ◆ *Lettre sur un cas de litrotripsie, pratiquée en 1800 par B. Rodriguez*, Journal des connaissances médico-chirurgicales, 15 sept. 1833, t. I, p. 11

- ◆ *Quelques considérations sur le farcin (ganglione chronique)*, Revue médicale française et étrangère, 1837, t. I, p. 74

LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE ET MÉDECINE

- ◆ *La dispute des fleurs*, Muses provinciales, ou Recueil des meilleures productions du génie des poètes des provinces françaises, in 12, Paris, 1788, p. 43
- ◆ *Lettre au citoyen A. L. Millin, rédacteur du Magasin Encyclopédique des Sciences, des Lettres et des Arts, sur la seconde édition de la Jérusalem délivrée, traduite en vers français par le citoyen Baour-Lormian*, Magasin Encyclopédique, 2^{ème} année, t. V, an V-1797, p. 505
- ◆ *Quelques réflexions sur les poèmes médicaux*, Magasin Encyclopédique, 3^{ème} année, t. I, an V-1797, p. 526; aussi en brochure in 8°
- ◆ *Fragment d'un poème sur l'Emulation, lu à la dernière séance publique de la Société littéraire d'Emulation, au ci-devant Musée de Paris*, Magasin Encyclopédique, III année, T. II, an V-1797, p. 110
- ◆ *Epître à Sophie sur quelques ridicules*, Almanach des Muses, an VII, p. 83
- ◆ *De l'influence des causes politiques sur les maladies et la constitution physique de l'homme*, Magasin Encyclopédique, I année, t. V, an IV (1795), p. 208
- ◆ *Du pouvoir de consolation sur l'homme souffrant*, Magasin encyclopédique, II année, t. V, an V (1797), p. 300
- ◆ *Quelques réflexions sur la valeur des systèmes dans l'étude des sciences*, Magasin Encyclopédique, III année, t. IV, an V (1797), p. 460. Edité à part dans une brochure in 8°
- ◆ *Dissertation pour servir de réponse au mémoire du docteur Valli sur la vieillesse, par J. L. Alibert, élève en médecine à l'Ecole de Santé de Paris, de la Société Médicale d'Emulation, de la Société de Médecine de Bruxelles, etc.* Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. I, an VI (1798), p. 201 ; aussi dans : Magasin Encyclopédique, II année, t. V, an V-1797, p. 448
- ◆ *Du pouvoir de l'habitude dans l'état de santé et de maladie*, Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. I, an VI-1798, p. 396
- ◆ *Discours sur les rapports de la médecine avec les sciences physiques et morales*, Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. II, an VII-1799, p. 1
- ◆ *Eloge historique de Lazzare Spallanzani*, Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. III, an VIII-1799, p. 1
- ◆ *Eloge historique de Louis Galvani*, Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. IV, an IX-1800, p. 1. Edité avec dédicace et avant-propos, en brochure in 8°, Paris, chez, Richard, Caille et Ravier, an X

- ◆ *Eloges historiques de Roussel, Spallanzani et Galvani, composés pour la Société Médicale de Paris, suivis d'un discours sur les rapports de la médecine avec les sciences morales et physiques*, in 8°, Paris, Crapart, Caille et Ravier, 1806
- ◆ *Physiologie des passions ou Nouvelle doctrine des sentiments moraux*, 2 vol., in 8°, 9 gravures, Paris, chez Béchét jeune, 1825
2^{ème} édition revue, corrigée et augmentée, 2 vol. in 8°, 13 gravures, Paris, chez Béchét jeune, 1826. Traduite en espagnol et en allemand : *Fisiologias de los passiones ò teoria de los sentimientos morales, per J.-L. Alibert. Traducida del frances al español por C. A.*, 2 vol., in 12°, avec préface du traducteur et sans gravures, Bordeaux, 1826 ; *Physiologie der Leidenschaften, oder Neue Theorie der moralischen Empfindungen. Nach der Französisch bearbeitet von K. H. Scheidler*, gr. in 8°, Weimar, 1826
3^{ème} éd. revue et augmentée de *Considérations morales sur le sentiment de l'amour, Quelques réflexions sur la jalousie dans ses rapports avec le sentiment de l'amour*, et de trois nouvelles gravures, 2 vol. in 8°, 17 gravures, Paris, Béchét jeune, 1837
4^{ème} éd. incomplète, avec nouvelles gravures, 4 vol. brochés in 18, Paris, Librairie des villes et des campagnes, 1861

ANALYSE D'OUVRAGES

- ◆ *Analyse du livre: Philosophie médicale, ou Principes fondamentaux de la science et de l'art de maintenir la santé de l'homme, par le docteur Lafon*, Magasin Encyclopédique, 2^{ème} année, t. III, an IV-1796, p. 10
- ◆ *Observation sur un ouvrage du citoyen Sue, médecin, qui a pour titre : Essai sur la physiognomonie des êtres vivants, considérée depuis l'homme jusqu'a la plante*, Magasin Encyclopédique, 3^{ème} année, t. II, an V-1797, p. 203
- ◆ *Analyse de l'ouvrage : Œuvres chirurgicales de P.-J. Desault, chirurgien en chef du grand hospice d'humanité, ci-devant l'Hôtel-Dieu de Paris, ou Tableau de sa doctrine et de sa pratique dans le traitement des maaldies externes, ouvrage publiée par Xavier Bichat, son élève*, Magasin Encyclopédique, 3^{ème} année, t. V, an VI-1797, p. 316
- ◆ *Analyse de l'ouvrage : Nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux, par J.-P. Barthez*, Magasin Encyclopédique, 4^{ème} année, t. I, an VI-1798, p. 145 et 433
- ◆ *Notice sur la colique de Madrid observée et décrite par le docteur Luzuriaga*, Magasin Encyclopédique, 4^{ème} année, t. II, an VI-1798, p. 302
- ◆ *Analyse de l'ouvrage : Nosographie philosophique, ou la Méthode de l'analyse appliquée à la Médecine, par P. H. Pinel*, Magasin Encyclopédique, 4^{ème} année, t. IV, an VII-1798, p. 1

- ◆ *Analyse du mémoire de Polidori intitulé : Memoria di Luigi Eustachio Polidori, sopra un tifo contagioso curato da esso per ordine de governo toscano, Pisa, 1798, Nella stamperia di Tanieri Prosperi, Magasin Encyclopédique, 4^{ème} année, t. IV, an VII-1798, p. 1*
- ◆ *Analyse du compte rendu à la classe des Sciences Mathématiques et Physiques de l'Institut National, des premières expériences faites en floréal et prairial de l'an V, par la commission nommée pour examiner et vérifier les phénomènes du galvanisme, Magasin Encyclopédique, 4^{ème} année, t. IV, an VII-1798, p. 433*
- ◆ *Compte rendu des Séances de l'Ecole de médecine de Paris, du 21 vendémiaire an VIII, pour l'ouverture des cours et la distribution des prix de l'école pratique, Magasin Encyclopédique, 4^{ème} année, t. V, an VIII-1799, p. 354*
- ◆ *Analyse des fascicules de l'ouvrage : Description des plantes nouvelles et peu connues, cultivées dans le jardin de J.-M. Cels, avec fig., par E. P. Ventenat, Magasin Encyclopédique, 6^{ème} année, an IX-1801, t. V, p. 294, 7^{ème} année, an IX-1801, t. I, p. 86, t. II p. 308, t. IV, p. 289, t. V, p. 482, an XI-1803, t. VI, p. 496*
- ◆ *Analyse des fascicules de l'ouvrage : Description des plantes nouvelles et peu connues, cultivées dans le jardin de J.-M. Cels, avec fig., par E. P. Ventenat, Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc., an IX, t. I, pp. 92 et 576, t. II, p. 587*
- ◆ *Analyse du troisième fascicule de l'ouvrage : Description des plantes nouvelles et peu connues, cultivées dans le jardin de J.-M. Cels, avec fig., par E. P. Ventenat, Journal général de médecine, 1801, t. XI, p. 228*
- ◆ *Analyse de l'ouvrage: Tableau du règne végétal, selon la méthode de Jussieu, par E. P. Ventenat, Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc., an IX, t. I, p. 238*
- ◆ *Analyse de l'ouvrage: Histoire de la Société de Médecine, année MDCCLXXXIX, avec les Mémoires de Médecine et de Physique médicale pour la même année, tome dixième, publié par l'Ecole de Médecine de Paris, Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc., an IX, t. I, p. 74*
- ◆ *Analyse de l'ouvrage Pharmacia elementa, chemiae recentioris fundamentis innixa, par François Charbonell, Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc., an IX, t. I, p. 92*
- ◆ *Analyse du Mémoire sur les douleurs de l'enfantement, par le Cen Guilhermont, Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc., an IX, t. I, pp. 94*
- ◆ *Analyse du Mémoire sur la péricapneumonie chronique, ou Phtisie pulmonaire qui affecte les vaches laitières de Paris et des environs, avec les moyens curatifs et préservatifs de cette maladie, et des observations sur l'usage du lait et de la viande des vaches malades, par J. B. Huzard, Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc., an IX, t. I, p.85*

- ◆ *Analyse de l'ouvrage : Nouveaux Eléments de physiologie, par Anthelme Richerand, Journal général de médecine, 6^{ème} année, t. XII, p. 133*
- ◆ *Analyse de l'ouvrage: Nosographie chirurgicale, par Anthelme Richerand, Journal général de Médecine, an XIII-1805, t. XXIII, p. 434; et 1806, t. XXVII, p. 425*

● BIBLIOGRAPHIE DES TEXTES SUR J.-L. ALIBERT

Pour obtenir des informations sur la **vie et l'œuvre d'Alibert**, j'ai utilisé en particulier deux biographies :

- *Alfaric, A, J. L. Alibert. Fondateur de la dermatologie en France. Sa vie. Son œuvre. 1768-1837, Paris, Librairie J.-B. Baillière et fils, 1917*
- *Brodier, L., J. L. Alibert. Médecin de l'hôpital Saint-Louis (1768-1837), Paris, Librairie A. Maloine et fils, 1923*

Les deux biographies comprennent une analyse des œuvres d'Alibert, très attentive, et une bibliographie complète de ses textes, y compris les articles publiés sur des magazines, les mémoires pour les Sociétés. Intéressante aussi la bibliographie secondaire. Brodier montre de connaître le texte d'Alfaric et d'utiliser souvent les mêmes sources. Outre aux œuvres directes d'Alibert, ces sources comprennent des articles parus sur les magazines de l'époque qui parlent du travail d'Alibert, ou de sa vie, de manière plus ou moins bénigne. Elles incluent aussi les mémoires des Sociétés auxquelles Alibert a participé.

- *Bulletins de Science de la Société Philomathique*
- *Encyclopédie méthodique de Panckoucke, dirigée par Vicq d'Azir et après par Moreau de la Sarthe¹²*
- *Gazette des hôpitaux*
- *Gazette de Santé*
- *Gazette médicale de Paris*
- *Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, etc.*
- *Journal des connaissances médico-chirurgicales*
- *La Lancette française*
- *La Médecine éclairée par les sciences physiques, ou Journal des nouvelles découvertes de l'art de guérir (publié par Fourcroy en 1791-1792)*
- *Le Spectateur politique et littéraire*
- *Magasin Encyclopédique*

¹² R. Rey: *La transmission du savoir médical*, in: F. Azouvi (1992), p. 129-149

- *Mémoires la Société Médicale d'Emulation*
- *Mémoires de l'Institut National*
- *Nemesis Médicale illustrée*, recueil de satires par F. Fabre
- *Revue médicale française et étrangère*
- *The Lancet*

Brodier a beaucoup utilisé les archives de Villefranche de Rouergue, où Alibert est né. Il s'agit des archives de la mairie et des archives des Pénitents Noirs, une confrérie religieuse à laquelle Alibert appartenait.

Je crois que la lecture des articles et des mémoires parus entre 1795 et 1840, surtout ceux qui touchent de quelque manière Alibert ou ses intérêts majeurs, pourrait être très utile. Brodier et Alfarié ont utilisé et cité ces sources surtout dans le but de mieux comprendre Alibert, sa personnalité et sa réception publique. Mais ces mêmes sources peuvent servir à relier Alibert à un débat plus ample.

En tout cas, pour ce qui regarde Alibert, j'ai utilisé aussi certains articles publiés sur des dictionnaires biographiques :

- *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter*, sous la direction de M. le dr. Hoefer, tome 2^{ème}, *Alibert, Jean Louis, baron*, Paris, Mm. Firmin Didot Frères, 1855
- *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, sous la direction de A. Dechambre, tome II, *Alibert (Jean-Louis)*, par E. Beaugrand, Paris, Victor Masson et fils et P. Asselin, Sr. de Labé, 1865
- *Dictionnaire des biographies*, sous la direction de Pierre Grimal, tome 1^{er}, *ALIBERT, Jean-Louis-Marc*, par Pierre Astruc, Paris, PUF, 1958

Ces dictionnaires sont disponibles à la Bibliothèque du Musée d'histoire Naturelle de Paris. Ils donnent des notices sur la vie d'Alibert, sa personnalité, ses œuvres. Ils fournissent aussi une bibliographie des œuvres d'Alibert, qui ne comprend pas ses articles publiés sur des magazines sous forme de mémoires de sociétés. Ils offrent enfin une petite bibliographie secondaire sur Alibert.

- *Biographies médicales et scientifiques – XVIII siècle, Xavier Bichat (1777-1802)*, par Maurice Genty, Paris, Les Editions Dacoste, 1972

L'article sur Bichat de cette biographie, présente à la Bibliothèque Nationale de France (BNF), donne des renseignements sur la fondation de la Société d'Emulation, qui a vu la coparticipation de Bichat et Alibert, qui étaient en plus chers amis.

- Article sur *Alibert, Jean-Louis*, par W. F. Bynum, in *Kos, Liber Amicorum. Repertorio biografico di storia della medicina e delle scienze naturali*. Suppl. a Kos n°2, marzo 1984, Milano, Franco Maria Ricci Editore
- *Dictionnaire historique des médecins*, sous la direction de M. Dupont, Paris, Larousse, 1999
C'est un dictionnaire récent, qui donne une notice concise et peu critique, avec une bibliographie des œuvres majeures d'Alibert. Il est présent aussi à la Bibliothèque Inter-Universitaire de Médecine (BIUM).
- Rolleston, J. D., *Baron Alibert (1768-1837), his life and work*, Br. Jour. Dermatol., 1938, 50 : 83-90

Grâce aussi aux bibliographies secondaires de Brodier et Alfaric, et des dictionnaires, j'ai pu trouver des indications ultérieures :

- sur la jeunesse d'Alibert et la congrégation religieuse avec laquelle il avait maintenu les contacts :

- Goudal, V. E., *Histoire du Collège de Villefranche-de-Rouergue*, Villefranche, 1908
- *Archives de Villefranche*
- *Archives des Pénitents Noirs de Rouergue*

- pour ce qui regarde les Sociétés savantes à caractère médical auxquelles Alibert a participé une fois à Paris :

- Astruc, P., *Genèse et débuts de la Société Médicale d'Émulation*, in *Semaine médicale des hôpitaux de Paris, 15-10-1936*

- Le regard porté sur Alibert permet et demande de s'intéresser à l'histoire des hôpitaux entre XVIII et XIX siècle, en particulier de l'hôpital Saint-Louis, où Alibert a pratiqué et enseigné. Les textes qui suivent regardent en particulier l'activité en hôpital d'Alibert et fournissent une description de sa manière d'enseigner.

- Hardy, *Documents pour servir à l'histoire de l'hôpital Saint-Louis*, dans : *Annales de dermatologie et de syphiligraphie, 25-11-1885*
- Feulard, H., *Histoire de la fondation de l'hôpital Saint-Louis*, in *Annales de dermatologie et de syphiligraphie, 1885*

- Fosseyeux, M., *L'Hôtel-Dieu de Paris au XVII et XVIII siècle*, Paris, 1912
- Doigny, *Histoire de l'hôpital Saint-Louis depuis sa fondation jusqu'au XIX siècle*, in *Thèses Inaugurales*, Paris, 1911
- *Notice sur l'hôpital Saint-Louis*, in *Révue Médicale française et étrangère*, 1829, t. 2, p. 560
- Poumiès de la Siboutie, *Souvenirs d'un médecin de Paris*, 2^{ème} éd., Paris, 1910
- Brodier, L., *L'enseignement d'Alibert*, Paris, 1914
- Ackerknecht, E. T., *Médecine at the Paris Hospital 1794-1848*, Baltimore, The John Hopkins Press, 1967

- Plus intéressantes pour sa biographie, son caractère, son travail, ses relations, sont ces textes indiqués et souvent cités par Brodier et Alfarc.

- Affre, H., *Biographies aveyronnaises*, art. Alibert, Rodez, 188
- Bourdon, *Dictionnaire de la conversation*, article ALIBERT
- Busquet, H., *Biographies médicales*, n°1, 1927
- Duchesne-Duparc, L. V., *De l'efficacité du traitement anti-cholérique d'Alibert à l'hôpital Saint-Louis pendant l'épidémie de 1832, suivi de considérations pratiques sur les soins particuliers qu'exige la convalescence des cholériques, et de l'exposé des moyens propres à combattre l'influence épidémique*, Paris, Imprimerie de A. Blondeau, 1849
- L.M. Gibert, *Traité pratique des maladies de la peau et de la syphilis*. Préface de la 3^{ème} éd., Paris, 1860
- Pariset, *Discours prononcé aux funérailles d'Alibert*, in : E. F. Dubois : *Histoire des Membres de l'Académie Royale de médecine, ou Recueil des éloges lus dans les séances publiques de l'Académie Royale de Médecine*, Paris, J.-B., Ballière, 1845
- *Mémoires de Mme de Chastenay*,
- *Mémoires de Mme de Genlis*
- Réveillé-Parise, *J.-L. Alibert*, *Gazette Médicale de Paris*, 30 mars 1839
- *Account of the Parisian institutions for medical education*. *The Lancet*, 17 oct. 1835

- A propos de la dermatologie d'Alibert, on peut encore consulter :

- Lafaurie, J.-J., *Quelques remarques sur la classification des maladies de la peau*, *Union médicale*, 1854, p. 190
- Millin, L., *Analyse du deuxième fascicule de la Description des maladies de la peau*, *Magasin Encyclopédique*, 1806, t. VI, p. 455

- Dauvergne, *Nomenclature et classifications dermatologiques. Annales de Dermatologie et de Syphiligraphie*, t. VI, 1874-75, p. 243

Je signale enfin que le 7 décembre 2001 se tiendront à Paris, pour le bicentenaire de la dermatologie clinique, les Journées dermatologiques de Paris, et que deux des communications prévues sont sur Alibert : Jerard Tillès va parler de l'œuvre de Jean-louis Alibert et Karl Holubar de l'héritage d'Alibert. Cette notice est donnée par le site de la Société Française de Dermatologie :

www.chez.com/sfhd/index/htm

□ MEDECINE ET SCIENCES NATURELLES ENTRE XVIII ET XIX SIECLE

Pour approfondir le contexte social et médical où Alibert a opéré, j'ai commencé avec la lecture des œuvres de Foucault et Canguilhem dédiées à cette période, la recherche sur les courantes médicales du XVIII siècle et leurs diverses perceptions du corps. Vues les relations strictes que les naturalistes de l'époque entretiennent entre eux, et l'échange continu de compétence et intérêts, j'ai trouvé utile et nécessaire la lecture d'autres textes qui illustrent la fluidité de ce réseau.

- Canguilhem, G., *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1994 (7^{ème} éd. augmentée. 1^{ère} éd. 1964)
- Canguilhem, G., *La connaissance de la vie*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1998 (2^{ème} éd. revue et augmentée. 1^{ère} éd. 1965)
- Canguilhem, G., *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF, 1999 (8^{ème} éd. 1^{ère} éd. 1966)
- Corsi, P., *Models and analogies for the reform of natural history. Features of the french debate, 1790-1800*, Firenze, Leo Olschki Editore, 1982
- Corsi, P., *Lamarck*, Paris, Editions du CNRS, 2001
- Foucault, M., *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, PUF, 1963
- Foucault, M., *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975
- Hoffmann, P., *La femme dans la pensée des Lumières*, Paris, Ophrys, 1977
- Bernard, C., *Rapport sur le progrès et la marche de la Physiologie générale en France*, Paris, Imprimerie Impériale, 1867
- Voir aussi la série *La médecine et les Idéologues* du Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine, dont par exemple l'article de Delaunay, P., *L. J. Moreau de la Sarthe*, t. 14, 1920

Il faut, en tout cas, selon l'exemple donné par Pietro Corsi avec son texte sur Lamarck, se plonger directement dans les textes des auteurs contemporains qui ont interagi avec Alibert ou qui ont eu une influence sur son œuvre. Il s'agit en premier lieu des auteurs de l'École de Montpellier, comme Haller, Stahl, Bordeu, Barthez, et de ses représentants parisiens, tel Chaussier. En deuxième lieu de Philippe Pinel, auprès duquel Alibert a rédigé sa thèse en médecine, et des médecins qu'il a fréquenté ou avec lesquels il a collaboré pendant ses années à l'hôpital Saint-Louis. Enfin des collègues avec lesquels il a collaboré dans des sociétés médicales comme la Société d'Emulation, qu'il a fondé avec Bichat.

J'inclurai dans ces indications pour la compréhension de l'œuvre dermatologique d'Alibert aussi les œuvres classiques de nosographie et de classification du monde naturel qui l'ont influencé. Les classifications et les méthodes des sciences naturelles entrent en effet de façon forte dans la dermatologie d'Alibert, car il a voulu fournir une nosologie précise des maladies dermatologiques et appliquer à la peau la méthode des botanistes.

- ❑ Plater, F., *Praxeos medicae*, tomi III, Basileae, 1602-1608
- ❑ Sydenham, T., *Médecine pratique de Sydenham*, avec des notes, traduction française de la dernière édition anglaise par A. F. Jault, Paris, 1784
- ❑ Boissier de Sauvage, F., *Classes nouvelles des maladies*, Paris, 1731
- ❑ Boissier de Sauvage, F., *Nosologia methodica sistens morborum classes, genera et species, juxta Sydenhami mentem et botanicorum ordines*, Amsterdami, 1763
- ❑ Pinel, P., *Nosographie philosophique ou la méthode de l'analyse appliquée à la médecine*, Paris, 1798.
- ❑ Pinel, P., *La Médecine clinique rendue plus précise et plus exacte par l'application de l'analyse, ou Recueil et résultats d'observations sur les maladies aiguës, faites à la Salpêtrière*, Paris, 1815
- ❑ Baumès, *Fondements de la science méthodique des maladies*, 1801
- ❑ Richerand, *Nosographie chirurgicale*, Paris, Crapart, Caille et Ravier, 1805
- ❑ Swediaur, *Novum Nosologiae methodica systema*, Paris, 1812
- ❑ Pratbernon, *Esquisse d'une méthode nosologique*, Paris, 1814
- ❑ Duret, *Tableau d'une classification générale des maladies*, Paris, 1815
- ❑ Chaussier, *Table générale des méthodes nosologiques, ou classification des maladies*, Paris, 1799-1815

Pour les classifications des sciences naturelles :

- ❑ Robert Morison, *Plantarum umbrelliferarum Distributio nova*, Oxford, 1672

- ❑ Joseph Tournefort, *Institutiones rei herbariae*, 1694
- ❑ Linné, *Philosophia botanica*, 1751
- ❑ Michel Adanson, *Familles naturelles des plantes*, 1763
- ❑ Antoine-Laurent de Jussieu, *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita, juxta methodum in Horto Regio parisiensi exaratum, anno 1774*, Paris, 1789

Jusqu'ici je me suis tenue au contexte « scientifique » de l'époque d'Albert. Mais la cadre resterait absolument partiel sans l'inclusion de l'histoire de la philosophie qui y va avec et des institutions où cet entrecroisement se met en œuvre.

▪ HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ET DES INSTITUTIONS DE L'EPOQUE

Les **textes critiques** que j'ai consulté ont été très utiles pour approfondir la pensée des philosophes de l'Idéologie, leurs inspirateurs, et les engagements institutionnels qu'ils avaient pris entre la fin de la Terreur et l'installation de Napoléon. De la même manière, les textes d'histoire de la médecine que je présente ici, m'ont servi à colloquer l'œuvre d'Alibert dans les processus en acte dans l'art médical de l'époque.

- Azouvi, F., (sous la direction de), *L'institution de la raison. La révolution culturelle des Idéologues*, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1992
- Dhombres, J., *Portrait du « bon savant » au XVIII siècle. Façonnage académique de la gloire et représentation de la science comme être au monde*
- Dhombres, J., *Entre objectivité et allégorie, la poésie de jubilation scientifique. Un genre culminant avec les Idéologues et avec eux disparu*
- Dhombres, J., *Culture scientifique et poésie aux alentours de la Révolution Française*
- Dhombres, J., *Lettres et sciences. La cohabitation à l'Ecole Normale*, in Julia (éd.), *L'Ecole Normale de l'an III*, à paraître
- Dhombres, J. et N., *Naissance d'un nouveau pouvoir : sciences et savants en France 1793-1824*, Paris, Payot, 1989
- Gusdorf, G., *Les sciences humaines et la pensée occidentale, La conscience révolutionnaire. Les Idéologues*, Paris, Payot, 1978
- Moravia, S., *Il pensiero degli Idéologues. Scienza e filosofia in Francia*, Firenze, 1974
- Moravia, S., *Il tramonto dell'Illuminismo* (1968), Roma, 1986

- Moravia, S., *La Scienza dell'uomo nel Settecento*, Bari, 1970
- Rossi, P. (a cura di), *Gli illuministi francesi*, Torino, Loescher Editore, 1962

Grâce aux bibliographies et aux citations présentes dans ces textes j'ai pu trouver d'autres indications :

- Dupuy, V.P., *L'Ecole Normale de l'an III*, in *Le Centenaire de l'Ecole Normale*, Paris, 1895
- Picavet, F., *Les Idéologues : essai sur l'histoire des idées et théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc., en France, depuis 1798*, Paris, Felix Alcan, 1891

Entre les revues, il est très important de consulter les volumes de celui qui est considéré l'organe officiel des Idéologues :

- *La décade philosophique, littéraire et politique, par une société de gens de lettres*. An II- sept. 1807, 54 vol., Paris

En 1807 la revue se transforme en *Mercure de France*.

- PHILOSOPHES MODERNES INFLUENTS POUR LA PENSÉE D'ALIBERT ET POUR LE RESEAU DE LA PEAU
- Cabanis, G., *Rapports entre le physique et le moral*, Paris, 1802
- Cabanis, G., *Choix de textes et Introduction par G. Poyer*, Paris, Louis Michaud Editeur
- Condillac, E. B. de, *Essai sur l'origine des connaissances humaines [1746]*, Paris, Editions Alive, 1998
- Condillac, E. B. de, *Traité des sensations. Traité des animaux [1754. 1755]*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1988
- Diderot, D., *Entretien entre Diderot et D'Alembert, Le rêve de D'Alembert, Suite de l'entretien [1769]*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965
- Locke, J., *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, trad. de la 5^{ème} éd. anglaise de l'*Essay on human understanding*, par Coste, à Amsterdam et Leipzig, chez J Schreuder & Pierre Mortier le jeune, 1755, édité par E. Naert, Paris, Librairie philosophique Vrin, 1998

□ LE RESEAU DE LA PEAU AU XVIII ET AU XIX SIECLE

On ne peut pas croire que les textes nommés jusqu'à ici illuminent un seul chemin. En illustrant l'époque d'Alibert, centre de mon projet, ils indiquent inévitablement les voies des lignes

qui se départent de ce centre focal, en particulier les lignes synchroniques qui dessinent le réseau de la peau. Ce réseau se tisse en effet surtout autour de la thématique de la sensibilité, chère aux Idéologues et aux sensualistes, et propre à l'école de médecine de Montpellier. Il termine pour aboutir presque toujours sur la peau. Les textes philosophiques et d'histoire de la pensée des Idéologues, comme les textes d'histoire de la médecine servent donc aussi à montrer comment la peau a pu surgir à organe privilégié d'étude et devenir objet d'une branche de la médecine au XVIII et au XIX siècle. A ces textes doivent se joindre les travaux produits par les chimistes sur la respiration et les facultés d'absorption et d'exhalation de la peau, et aussi les indications sur l'hygiène et le contagement.

Pour la chimie de la respiration :

- ❑ Lavoisier, Seguin, *Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'an 1790, Registres de l'Académie des Sciences*, 1797
- ❑ Lavoisier, A. L., *Expériences sur la respiration des animaux. Mémoire sur la chaleur. Altération qu'éprouve l'air respiré. Premier mémoire sur la respiration des animaux, Premier mémoire sur la transpiration des animaux*, Paris, Masson, 1892
- ❑ Seguin, *Sur les vaisseaux absorbants et exhalants*, in *La médecine éclairée par les sciences physiques*, t.3
- ❑ Spallanzani, L., *Mémoires sur la respiration*, traduits en français d'après son manuscrit inédit par Jean Senebier, Genève, Paschopud, 1803

Les textes sur l'absorption cutanée, comme :

- ❑ Tourdes, J., *Lettre sur les médicaments administrés à l'extérieur de la peau dans les maladies internes*, Pavie, Héritiers de Pierre Galeazzi, an VI

Les voix *Chimie, Philosophie, Médecine et Système anatomique* dans :

- ❑ *Encyclopédie Méthodique*, 124 vol. in 4°, Paris, chez Panckoucke, 1782-1791

Et les mêmes arguments dans :

- ❑ *La Médecine éclairée par les sciences physiques, ou Journal des découvertes relatives aux différentes parties de l'art de guérir*, rédigée par M. Fourcroy, 4 vol. et un prospectus in 8°, Paris, Buisson, 1791-1792

Les nombreux textes médicaux qui traitent des rapports entre physique et moral, comme :

- ❑ Lacaze : *Idée de l'homme physique et moral*, Paris, 1755

Les textes d'anatomie et de physiologie qui traitent de la peau, comme par exemple :

- ❑ Bichat, X., *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, Paris, Brosson et Gabon, 1801
- ❑ Caussier et Adelon, article *Peau*, in Dictionnaire des sciences médicales en 60 vol., t. XXXIX, Paris, 1819

Les revues et journaux que Brodier et Alfaric ont utilisés comme source d'articles pour mieux comprendre la figure et la réception de l'œuvre d'Alibert sont en même temps une source importante d'articles sur la peau, à partir des différents points de vue nommés. La même chose est valable pour les archives de mémoires et de comptes rendus des Sociétés médicales ou d'hygiène ou de chimie, les comptes rendus et les mémoires de l'Institut National, en particulier pour ce qui regarde la section qui s'occupe des rapports entre physique et moral, les actes de l'Académie des Sciences.

❖ LA DERMATOLOGIE

Un regard diachronique sur les maladies de la peau s'impose pour mieux comprendre la complexité du réseau que je viens d'illustrer.

- ❖ Mercuriale, G., *De morbis cutaneis*, Venezia, 1572
- ❖ Tourner, D., *Treatise on the diseases incident in the skin*, London, 1714
- ❖ von Plenck, J. J., *Doctrina de morbis cutaneis*, Wien, 1776
- ❖ Lorry, A. C., *Tractatus de morbis cutaneis*, Paris, 1777
- ❖ Willan, R., *On cutaneous diseases*, London, 1808
- ❖ Bateman
- ❖ Rayer, P. F. O., *Traité théorique et pratique des maladies de la peau*, Paris, 1826-1827
- ❖ von Hebra, F., *Versuch einer auf pathologische Anatomie gegründeten Eintheilung der Hautkrankheiten*, Wien, 1845; *Atlas der Hautkrankheit*, Wien, 1856 à 1876
- ❖ Kaposi, M., *Pathologie und therapie der Hautkrankheiten in Vorlesungen*, Wien, 1879
- ❖ Auspitz, H., *System der Hautkrankheiten*, Wien, 1881
- ❖ Actes du Congrès international de dermatologie à Paris,
- ❖ Unna, P. G., *Die Histopathologie der Hautkrankheiten*, Berlin, 1894
- ❖ Sabouraud, R., *Traité des maladies du cuir chevelu*, Paris, 1902-1929
- ❖ Darier, F. J., *Nouvelle pratique dermatologique*, Paris, 1936

Je n'ai pas trouvé beaucoup pour ce qui regarde l'histoire de la dermatologie, juste :

- ✧ Jackson, R., *Historical outline of attempts to classify skin diseases*, Canad. Med. Ass. Jour., 1977, 116 : 1165-1168
- ✧ Mann, R. J., *Readers of the skin, 1572 to 1816*, Mayo Clin Proc., 1973, 48 : 219-221
- ✧ Pusey, W. A., *The history of dermatology*, Springfield, Thomas, 1933

Entre les plus proches à Alibert, Duchesne-Duparc, s'est beaucoup dédié à la dermatologie, en suivant la méthode naturelle d'Alibert. Entre ses textes :

- ✧ Duchesne-Duparc, L. V., *Nouveau manuel des dermatoses ou maladies de la peau, classées d'après la méthode de M. le professeur Alibert, avec la synonymie de Willan et la concordance des différentes méthodes employées par nos meilleurs auteurs, suivi d'un formulaire pour la préparation des médicaments employés à l'hôpital Saint-Louis*, Paris, Labé, 1837
- ✧ Duchesne-Duparc, L. V., *Examen complet des doctrines médicales qui ont dominé jusqu'ici l'étude des maladies de la peau, suivi de l'exposé des opinions de l'auteur sur la classification et le traitement de ces affections*, Paris, Masson, 1846

● D'AUTRES APPROCHES A LA PEAU

J'ai voulu commencer à porter un regard plus ample sur la peau et sur les manières diverses de la comprendre et étudier, en vue d'une recherche plus ample à réaliser dans le cadre d'un doctorat.

- Dagognet, F., *La peau découverte*, Le Plessis-Robinson, Les Empêcheurs de penser en rond, 1993
- Anzieu, D., *Le moi-peau*, Paris, Bordas, 1985
- McDougall. J., *Theaters of the body*, London, Free Associated Books, 1989

ALIBERT ENTRE ART, MEDECINE ET PHILOSOPHIE

L'EDUCATION MULTIDISCIPLINAIRE D'ALIBERT : LITTERATURE, IDEOLOGIE, MEDECINE. COMMENT SE PREPARE UNE « SCIENCE DE L'HOMME »



Chez les Doctrinaires

Jean-Louis-Marc Alibert, fils de Pierre Alibert et de Claudine Alric, quatrième de quatre frères et quatre sœurs, né à Villefranche-de-Rouergue (département de l'Aveyron) en 1768¹, commence son parcours éducatif au sein des congrégations religieuses. Sa famille appartient à la haute bourgeoisie, car le père d'Alibert est conseiller au présidial et sa mère descendait probablement d'une famille de magistrats, et l'éducation humaniste et religieuse semble être bien confaisante.

La formation d'Alibert est donc marquée en premier lieu par l'étude des matières littéraires, classiques et modernes. Son père l'inscrit au Collège des Pères de la Doctrine Chrétienne (ou Doctrinaires) de Villefranche, où il reçoit surtout des enseignements de grec, de latin, de français, mais aussi d'histoire, géographie et sciences physiques et mathématiques.

¹ La date exacte de naissance de J.-L. Alibert est contestée. Certains, comme le rédacteur de la voix « Alibert Jean Louis, baron » de la *Nouvelle bibliographie générale* (1855), reportent le 12 mai du 1766. A. Alfaric (1917) et L. Brodier (1923) soutiennent, à la suite de recherches à Villefranche-de-Rouergue, que la vraie date de naissance est le 2 mai 1768, et rectifie les opinions courantes qui indiquent le 2, le 12 et le 16 du 1766

A la fin du collège, vers 1785, Alibert entre chez les Doctrinaires de Toulouse pour un noviciat qui demande peu d'engagements, car depuis longtemps l'ordre religieux a été sécularisé. Alibert peut ainsi continuer à étudier, à côté de la théologie et de la philosophie, la littérature grecque et latine, qu'il aime beaucoup. Il rencontre ici l'abbé Sicard et Laromiguière, né près de Villefranche. Le noviciat terminé, il semble qu'Alibert soit retourné à Villefranche pour enseigner dans le collège où il avait fait ses études. La loi du 17-08-1792 abolit tous les ordres religieux en France, et ainsi, les Pères Doctrinaires se dispersent de la fin de juin 1793, après avoir quitté le collège de Villefranche. Entre-temps, Alibert montre son amour pour la littérature en essayant d'écrire des poésies, dont la *Dispute des fleurs* est publiée dans le Recueil des Muses provinciales.

A travers les descriptions qu'il donne de sa ville natale, Alibert se dessine un autoportrait, don je vais illustrer les traits. Villefranche est une cité peu étendue, dans la description d'Alibert, mais très agréable pour sa position, au confluent de deux rivières, contenue dans une vallée riante contournée de collines, ce qui lui gagne un climat favorable. « *Il n'est pas un étranger qui, après l'avoir habitée, ne lui donne de vifs regrets en la quittant.* »² Elle est remarquable pour ses bosquets, ses jardins, ses prairies, ses ruisseaux, des colombiers, ses fêtes, ses processions, tant que « *La Suisse, tant préconisée par ceux qui la visitent, offre peu de sites aussi pittoresques et un paysage plus attrayant. La vue se repose surtout avec volupté sur la jolie plaine du Radel, dont l'Aveyron baigne les bords et rafraîchit la verdure.* »³ Peut être qu'Alibert ait regretté sa ville natale une fois établi à Paris, depuis 1795.

« *Quiconque dans ses voyages a vu les bords de l'Alzou, et surtout l'endroit où les vagues écumeuses de cette petite rivière viennent s'unir à celles de l'Aveyron, ne peut s'éloigner qu'à regret. Il serait difficile de trouver un site plus frais et plus enchanteur. Les arbres y étaient jadis surchargés d'inscriptions que l'aspect de ce délicieux paysage inspirait à ceux qui venaient s'y promener. Que manque-t-il à ces aimables lieux pour avoir autant de renommée que la fontaine de Vacluse ? Un Pétrarque pour les chanter.* »⁴

Il est aussi vrai qu'Alibert donne une grande importance à l'influence du climat, de la géographie, des habitudes, sur le caractère des hommes. Se répandre si longuement sur la description des conditions qui ont entouré son origine, est donc, peut-être, un moyen pour donner une image positive de soi, à travers l'ambiance qui l'a formé. Il insiste surtout, en effet, sur le caractère de ses habitants et sur l'histoire de Villefranche. Les habitants cultivent avec gaîté les

² J.-L. Alibert : *Physiologie des passions ou Nouvelle doctrine des sentiments moraux*, 2 vol., Paris : Béchét jeune, 1825, t. II, p. 107

³ J.-L. Alibert : *Physiologie des passions ou Nouvelle doctrine des sentiments moraux*, cit., t. II, p. 130

vignes fécondes, travaillent diligemment les divers métaux, fabriquent des toiles. Ils sont de gens de bien, vifs, affables, et spirituels. Alibert rappelle les souvenirs laissés par les premières installations des templiers, l'hôtel des monnaies y établi par le duc d'Anjou en 1371, qui lui donnent l'image d'une ville ancienne, forte et considérable, même si Villefranche a perdu ses anciennes richesses et ressources. Alibert tient beaucoup à raconter les vicissitudes de l'épidémie de peste du 1628, qui a ravagé sa ville natale, en tuant 8000 personnes sur une population de 12000, pour montrer que Villefranche a été un cas exemplaire de Pitié⁵. Alibert en a reçu communication pendant sa jeunesse, et visionné plusieurs manuscrits, en particulier le *Manifeste de ce qui s'est passé en la maladie de la peste à Villefranche de Rouergue, avec quelques questions curieuses de cette même maladie*, par M. Durand de Monlaseur (Toulouse, 1629), alors médecin à Villefranche. Consuls qui vieillissent sans relâche, médecins qui se dévouent, prêtres qui se consacrent, dames de condition élevée qui se transforment en garde-malade, riches qui se dépouillent en faveur des pauvres, citoyens qui cèdent leurs possessions et demeures. Mais en particulier, Alibert veut raconter l'histoire du magistrat Jean de Pomairol, qu'il décrit comme un homme extraordinaire et admirable, éclairé et courageux, prudent et ferme, aimé par ses concitoyens au point que sa maison de plaisance avait été affranchie de tous impôts (le 16 février 1629). Alibert se montre bien informé sur l'histoire de ce magistrat et de son honorable descendance, dont il dit qu'elle a joui du privilège assigné à Jean de Pomairol jusqu'au 1794, quoiqu'en 1790 elle en ait demandé la suppression pour se conformer au décret de l'Assemblée Constituante sur l'imposition foncière sur toutes les propriétés. Alibert tisse les louanges de cette famille de magistrats généreuse et active dans le bien-être de la ville ; il en rappelle les ancêtres qui s'étaient distingués pour leur pitié, leur intrépidité et leur fidélité à la religion chrétienne dans les guerres contre les Huguenots (Durrieu, Toulougeac et Durant de Pomairols). Il se trouve que la famille du magistrat de Pomairols, est ... la sienne ! Brodier (1923) mentionne le fait qu'Alibert laisse dans son testament le portrait de Jean de Pomairols qui figure comme illustration dans la *Physiologie des Passions* à un certain magistrat Pomairols, son parent. Alibert tisse donc indirectement les éloges de sa famille, et de soi même. Si Alibert tient à souligner la fidélité des habitants de Villefranche soit envers la religion, soit au regard du roi (à l'époque de la ligue, il semble qu'on l'appelait « la Ville fidèle », très appréciée par Louis XIV), c'est donc peut-être encore pour parler indirectement de soi même. Alibert reporte les franchises et les privilèges que toute la ville a gagné par son *rare dévouement pour la dynastie* quand, en 1364, dans les personnes du premier consul Pierre Polier et du juge-mage Guillaume de Garrigues, elle a refusé de jurer fidélité au roi d'Angleterre. Il cite aussi les protestations du 1480

⁴ J.-L. Alibert : *Physiologie des passions ou Nouvelle doctrine des sentiments moraux*, cit., t. II, p. 181

pour l'acte de Louis XI qui avait cédé Villefranche au prince de Tarente Frédéric d'Aragon, afin de ne se séparer jamais de la couronne de France. Il remonte encore plus loin en rappelant qu'entre les premiers habitants de la ville on compte nombre de chevaliers qui revenaient de la Terre Sainte (comme Pons de Gautier, seigneur de la forteresse de Domairan). « *La cité de Villefranche mériterait un historien, puisqu'au milieu des guerres et des dissensions elle a toujours gardé la pureté de ses principes.* »⁶ En considérant que, dans le même livre, Alibert soutient le côté naturel de l'imitation, qui nous fait semblables à ceux qui nous entourent de près, on peut penser qu'il veut se déclarer lui-même citoyen fidèle à la nation, au roi et à la religion. Il faut dire qu'en 1825, quand il écrit ces lignes, Alibert est médecin de Louis XVIII et puis médecin ordinaire du roi Charles X. Mais Alibert tient aussi à vanter l'amour pour les lettres, l'ardeur pour profiter des lumières de la civilisation, sans en prendre les vices, qui caractérisent sa ville, et lui-même avec elle. Il rappelle la présence dans la ville d'une école publique d'ancienne tradition où on enseignait la grammaire, la logique, les beaux-arts, la musique. Alibert semble s'être beaucoup intéressé des recherches historiques sur sa ville natale, car il cite à ce propos des lettres qui se trouvent dans le recueil des manuscrits du président Doat et qui datent de 1481. Ceci démontre qu'en tout cas il a maintenu un intérêt très vif et sincère envers sa ville natale.

*« Ainsi, quand la lumière des sciences vacillait en Europe, son flambeau se conservait dans une petite ville presque ignorée du reste de la France. »*⁷

Toute la région du Rouergue en étant fertile en esprits, elle a donné naissance à des personnages qu'Alibert cite. Entre les plus fameux : Lalomiguière, le philosophe qu'Alibert retrouvera à Toulouse et à Paris, et Giron de Buzaringues, membre de l'Académie des Sciences⁸.

L'École Normale de l'an III

En 1794 Alibert obtient une place à l'École Normale Supérieure, qui est créée le 9 brumaire de l'an III (30-10-1794) et dont les cours commencent le 1 pluviôse an III (20-1-1795). L'École se dissout en peu de mois, car elle est fermée le 30 floréal de l'an IV (19-5-1795). L'École Normale de l'an III naît pour volonté de la Convention comme institution pédagogique, pour former les instituteurs et les professeurs.

⁵ J.-L. Alibert : *Physiologie des passions ou Nouvelle doctrine des sentiments moraux*, cit., t. II, p. 98-185

⁶ J.-L. Alibert : *Physiologie des passions ou Nouvelle doctrine des sentiments moraux*, cit., t. II, p. 111

⁷ J.-L. Alibert : *Physiologie des passions ou Nouvelle doctrine des sentiments moraux*, cit., t. II, p. 113

⁸ Il faudrait conduire des recherches sur les nombreux personnages nommés par Alibert, pour contrôler l'existence éventuelle de correspondances.

En l'an III la Convention thermidorienne s'engage dans l'élaboration d'une nouvelle constitution qui doit, en même temps, faire oublier la Terreur et la rappeler sans cesse, pour jamais ne retomber dans les mêmes horreurs. La Terreur est donc le contexte qui fournit son sens à une entreprise politique dont fait partie un projet de réforme du savoir⁹. Politique et culture se trouvent d'or en avant liées à double fil, les institutions devant promouvoir l'éducation, et l'éducation devant rendre plus stable les institutions. La Terreur est l'exemple en négatif de cette alliance, car elle a été le règne des ignorants qui persécutent les Arts et les Sciences ; le despotisme étant assuré quand les masses incultes s'approprient du pouvoir. La Convention doit donc renouveler les idéales des Lumières, mais aussi donner lieu à une œuvre générale de diffusion, démocratisation, homogénéisation du savoir. La Constitution impose donc un double système de cens pour la participation aux assemblées primaires : financier et culturel, sur la base duquel *« les jeunes gens ne peuvent être inscrits sur le registre civique, s'ils ne prouvent qu'ils savent lire et écrire, et exercer une profession mécanique. »* (article 16 du titre II). Le savoir est indispensable à la jouissance de la vie publique, parce qu'il rend indépendant de l'influence des autres, et permet de juger en citoyen libre. Il assure donc contre le retour de régimes tyranniques comme la Terreur et fonctionne comme vraie garantie de la démocratie. La protection des institutions républicaines dépend donc enfin de l'organisation de l'instruction publique, dont la Convention va s'occuper par exemple avec la création de l'Institut National des Sciences et des Arts et des Ecoles Normales.

*« Les lettres ont suivi, depuis trois années, la destinée de la Convention nationale. Elles ont gémi avec vous sous la tyrannie de Robespierre ; elles montaient sur les échafauds avec vos collègues ; et dans ce temps de calamité, le patriotisme et les sciences, confondants leurs regrets et leurs larmes, redemandaient aux mêmes tombeaux des victimes également chères[...] »*¹⁰

On peut dire que l'instruction publique devient l'instrument pour influencer sur l'esprit humain et d'ici, sur l'organisation politique, et que l'Ecole Normale de l'an III est le lieu exemplaire de ce projet de renouement de la société et de la culture. Elle a une tâche plus profonde que de développer le savoir et élargir les connaissances. En tant qu'école pour maîtres, elle doit trouver et communiquer une méthode pour fonder, gérer et transmettre la connaissance. « La connaissance » en général, c'est-à-dire toutes connaissances et non des savoirs particuliers.

⁹ B. Baczko: *La Constitution de l'an III et la promotion culturelle du citoyen*, in: F. Azouvi : *L'institution de la raison. La révolution culturelle des Idéologues*, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1992

¹⁰ P.-C. F. Daunou: *Rapport sur l'instruction publique, du 23 vendémiaire an IV*, in: B. Baczko: *La Constitution de l'an III et la promotion culturelle du citoyen*, in: F. Azouvi : *L'institution de la raison. La révolution culturelle des Idéologues*, cit., p. 35

L'Ecole Normale répond à l'exigence de rationaliser le système de l'enseignement, grâce à l'adoption d'une méthode. Elle répond aussi à une volonté d'homogénéisation ou démocratisation du savoir, parce que la méthode d'enseignement devient unique et uniforme dans tous les établissements de la Nation. Sa fonction est donc essentiellement régulatrice. Pour cette raison on peut dire aussi qu'elle est le lieu de la « normalisation » de l'enseignement et par conséquent, du savoir¹¹.

« Le mot normal, qui a été appliqué aux Ecoles nouvellement décrétées, est tiré du dictionnaire de la géométrie. Il exprime proprement l'équerre et le niveau. Au figuré, il annonce que toutes les connaissances relatives aux sciences, aux arts et aux belles-lettres y seront enseignées et enseignées à tous également dans les parties que chacun voudra adopter. »¹²

Un instrument capable de produire une normalisation de ce type est l'analyse de l'entendement proposée par Condillac dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines* et dans son *Traité des sensations*. A l'Ecole Normale c'est Dominique-Joseph Garat qui est spécialement chargé de développer les thématiques du sensualisme et de l'empirisme, à la recherche d'une connaissance rigoureuse de l'entendement humain et de son fonctionnement. Les idées doivent être préalablement analysées, pour découvrir non des connaissances particulières, mais la manière de connaître en général. C'est donc un « méta-savoir » qui apprend à « penser bien », parce qu'il se fonde sur la connaissance des mécanismes de la pensée.

« Puisqu'il n'y a qu'une seule manière de bien penser, et qu'il n'y a personne qui ne pense bien sur quelques objets, on a le droit de conclure qu'alors qu'on aura appris à tous comment ils pensent, lorsqu'ils pensent bien, tous pourront porter leur pensée sur les objets qu'ils auront intérêt à connaître et toujours avec la même justesse et le même succès. »¹³

En ce sens l'analyse des idées se présente comme une critique de la raison et de la connaissance au sens kantien, car elle permet d'investiguer le fonctionnement de l'intellect. L'intérêt est déplacé des objets de la connaissance à la connaissance en tant qu'objet. Mais dans la méthode analytique adoptée à l'Ecole son fonctionnement n'est pas saisissable en dehors de son exercice : c'est seulement « l'esprit au travail » qu'on peut interroger, et non ses possibilités

¹¹ P. Macherey: *L'Idéologie avant l'Idéologie: l'Ecole Normale de l'an III*, in: F. Azouvi : *L'institution de la raison. La révolution culturelle des Idéologues*, cit., p. 41-49

¹² Journal de Paris, in: P. Dupuy: *L'Ecole Normale de l'an III. Centenaire de l'Ecole normale de l'an III (1795-1895)*, Paris: Hachette, 1895, cité dans: P. Macherey: *L'Idéologie avant l'Idéologie: l'Ecole Normale de l'an III*, in: F. Azouvi (1992), p. 41-49

¹³ Cours de Garat sur l'analyse de l'entendement, in: P. Dupuy: *L'Ecole Normale de l'an III. Centenaire de l'Ecole normale de l'an III (1795-1895)*, Paris: Hachette, 1895; cité dans: P. Macherey: *L'Idéologie avant l'Idéologie:*

abstraites, « au repos ». La science qui se charge de s'occuper de cet objet si particulier qui est la connaissance en soi-même, se propose en tout cas en même temps comme « regina scientiarum », car elle explique comment les sciences locales peuvent atteindre leur objet.

L'uniformité que la méthode permet de rejoindre est donc normalisatrice et unificatrice. Mais dans un sens plus profond que celui de l'unité nationale. Normalisatrice, puisqu'il n'y a qu'une seule manière de bien penser et puisqu'il faut (pour le bien de la démocratie) que tout le monde pense bien. L'idée de perfectionnement de l'esprit humain est donc la compagne de la volonté de normalisation. Alibert, en 1825, dira qu'*instruire l'homme, c'était l'améliorer*¹⁴. Unificatrice, car elle met tous les savoirs sur un même niveau (action d'équerre et action de niveau). Les sciences physiques et mathématiques ne sont pas marquées d'un sceau de supériorité, au pacte que les autres disciplines adoptent la méthode scientifique de l'analyse¹⁵. Si un idéal de scientificité s'affirme dans ce début du XIX siècle, c'est une scientificité ample et répandue, garantie de l'extérieur par la reine de la connaissance : la méthode analytique. On verra que l'unification horizontale des savoirs va produire dans ce tournant de siècle un vaste mouvement de collaboration entre disciplines diverses, comme la médecine et la gnoséologie.

Ce type d'approche anime le mouvement des Idéologues qui devient une sorte de philosophie « officielle » de la fin du XVIII-début du XIX siècle¹⁶. Le propos des Idéologues est de corriger et développer les idées sensualistes de Condillac, dans les sens d'une « psychologie » qui fournisse une connaissance de l'entendement humain dans le détail de ses fonctions, et qui ne se limite pas à le ramener aux sensations. Les Idéologues sont donc, dans la phase de la Convention, appelés à réorganiser la culture et l'instruction publique. Ils sont présents aux Ecoles Centrales, au Lycée des Etrangers, grâce à François Thurot, qui souligne la profonde correspondance entre linguistique et psychologie. Seulement la connaissance des règles qui président à notre activité intellectuelle peut éclaircir les règles de l'activité linguistique. On a déjà vu Garat enseigner l'Analyse de l'entendement à l'Ecole Normale. Sicard, qu'Alibert a déjà connu à Toulouse avec Laromiguière, y enseigne l'Art de la parole, et Volney l'histoire. Alibert est particulièrement ami de Bernardin de Saint-Pierre, qui y enseigne Morale, tant qu'il en deviendra un jour le médecin. Garat configure l'étude de l'esprit humain comme analyse empirique de ses opérations concrètes, en refusant le concept même de l'âme et en plaçant donc les sensations qui fondent l'entendement dans le corps. Etudier les facultés de l'homme, y

l'Ecole Normale de l'an III, in: F. Azouvi : *L'institution de la raison. La révolution culturelle des Idéologues*, cit. .p. 41-49

¹⁴ J.-L. Alibert : *Physiologie des passions ou Nouvelle doctrine des sentiments moraux*, cit., t. II, p. 113

¹⁵ J. Dhombres : *Lettres et sciences. La cohabitation à l'Ecole Normale*

¹⁶ M. S. Staum: *L'Idéologie dans les Ecoles Centrales*, in: F. Azouvi : *L'institution de la raison. La révolution culturelle des Idéologues*, cit., p. 163-196

compris son entendement, correspond donc à en étudier l'organisation physique. Ce type de critique à Condillac, encore borné à un certain dualisme entre corps et âme, rapproche Garat à Cabanis, qui, du 1796 participe à la première section (analyse des sensations et des idées) de la seconde classe (Sciences morales et politiques) des enseignements de l'Institut National. Le titre même de la section indique l'orientation de l'Institut¹⁷. Cabanis y fait lecture des mémoires qui iront composer son *Traité des rapports entre moral et Physique de l'homme* (1798-99 pour les six premiers mémoires, 1802 pour la publication des 12 mémoires complètes). Le premier mémoire est déjà un manifeste pour une nouvelle science de l'homme et a pour titre : *Considérations générales sur l'étude de l'homme et sur les rapports de son organisation avec ses facultés intellectuelles et morales*. Le succès de cette œuvre fait de Cabanis un des chefs de l'école des Idéologues. Les Idéologues animent aussi une revue : la *Décade philosophique*, et un salon privé, celui de Mme Helvétius.

Le salon de Mme Helvétius

A peine arrivé à Paris, Alibert devient ami de P. Roussel, auteur du *Système physique et moral de la femme*. Roussel s'intéressait aux études d'histoire, littérature et médecine, et devait donc rencontrer les penchants d'Alibert. Ils se retrouvaient pour causer chez M. Falaize, dont Roussel était l'hôte, et chez Mme Helvétius. Dans ce salon Alibert doit rencontrer ses futurs collègues, les médecins Roussel, Pinel, Desgenettes, Thouret, Richerand, Pariset. Et naturellement Georges Cabanis, Destutt de Tracy (qui, dans ses *Eléments d'Idéologie*, publiés à partir du 1801, introduit le premier le terme « idéologie » pour indiquer la science qui étudie la formation des idées, sur laquelle doivent se fonder les sciences de la morale, de la politique et de l'économie), Jacquemont, Sieyès, Fauriel, Joseph Droz, Andrieux, l'abbé de Laroche. Mme Helvétius meurt à Auteuil le 25 thermidor an VIII (13-08-1800), mais Cabanis continue à mener les rencontres dans le même salon d'Auteuil. Cabanis devient l'ami, le maître et le publiciste d'Alibert. P. Astruc¹⁸ indique en Cabanis outre qu'en Roussel le responsable de l'introduction d'Alibert à Auteuil, et de son détournement vers la médecine. Cabanis avait étudié au Collège des Doctrinaires de Brives, avec le père Berrut, un disciple de Condillac. Quand il était rentré de l'Allemagne, Cabanis avait été présenté par Turgot à Mme Helvétius, qui lui avait offert son hospitalité dans sa maison d'Auteuil, où il avait pu fréquenter assidûment le monde des

¹⁷ F. Azouvi: *L'Institut National: une "encyclopédie vivante"?*, et J. Ganault: *Idéologie et organisation du savoir à l'Institut National*, in: F. Azouvi : *L'institution de la raison. La révolution culturelle des Idéologues*, cit., p. 63-81 et p. 51-61

¹⁸ P. Astruc: *Alibert, Jean-Louis-Marc*, in *Dictionnaire des biographies*, sous la direction de Pierre Grimal, tome 1^{er}, Paris, PUF, 1958

Philosophes et des Encyclopédistes. Il est présenté à Voltaire, voit fréquemment d'Alembert et Diderot et se lie avec Condillac et d'Holbach, mais c'est avec Franklin et Condorcet qu'il entretient les relations les plus étroites. Pendant la Terreur, Cabanis se retire à Auteuil, avec Destutt de Tracy. Il s'était occupé en particulier de littérature et philosophie, mais avait enfin choisi la médecine. En l'an III il devient professeur d'hygiène aux Ecoles Centrales et commence à élaborer son système de psycho-physiologie. Cabanis obtient plusieurs chaires d'enseignement (clinique interne en l'an IV, médecine légale et histoire de la médecine en l'an VIII), mais il ne prend pas partie active à l'enseignement. Il s'intéresse surtout à la réorganisation de l'enseignement médical, par exemple avec des plans de réforme de l'enseignement dans les écoles de médecine. Il ne pratiquera jamais l'art médical, sur laquelle il va fonder en tout cas son projet philosophique de science de l'homme, mais prendra partie de façon importante à la vie intellectuelle et politique de la France post-révolutionnaire : ami et collaborateur de Mirabeau, puis de Condorcet, membre de la Commission des Hôpitaux, collaborateur à la Décade, professeur des Écoles Centrales et de la Faculté de Médecine, membre de l'Institut National, membre du Conseil des Cinq-Cents, Cabanis semble conclure sa carrière comme ami et défenseur de Bonaparte.

Le projet de Cabanis réside dans la fondation d'une Science de l'Homme, dont la physiologie sert (en particulier la physiologie des sensations, telle qu'elle a été développée par Haller et l'Ecole de Montpellier) de fondement. En refusant chaque dualisme âme-corps, Cabanis force le rapport entre physique et moral en sens matérialiste et invoque, contre Condillac, l'aide de la science médicale pour éclaircir la plus générale science de l'homme, physique, intellectuel et moral.

« [...] la physiologie, l'analyse des idées et la morale, ne sont que les trois branches d'une seule et même science, qui peut s'appeler, à juste titre, la science de l'homme. »¹⁹

Si le moral influence le physique, la constitution physique et l'état des sensations influencent tous les comportements de l'individu et déterminent ses pensées et penchants, y compris l'attitude sociale et donc morale. Une science qui sépare l'étude philosophique de la formation de la pensée d'une étude exacte et empirique, conduit sur les phénomènes observables et matériels de la constitution physique, risquerait donc de tomber dans le piège métaphysique. Seulement l'appui sur les découvertes récentes de l'anatomie et de la physiologie peut garantir une fondation scientifique à l'étude de l'homme. Car enfin, le moral n'est qu'une modification du physique.

¹⁹ G. Cabanis: *Système des rapports entre le physique et le moral de l'homme*, Paris, 1802, p. 7

« Ainsi donc, le physique et le moral se confondent à leur source ; ou, pour mieux dire, le moral n'est que le physique considéré sous certains points de vue particuliers. »²⁰

La source commune est en particulier le système nerveux qui comprend les nerfs, la moelle épinière et allongée et l'organe cérébral, qui reçoit et transmet les mouvements d'impressions. La perception de la sensation est à caractère central, mais il reste une place importante pour la périphérie et la sensibilité indépendante des organes. Typique le cas des organes génitaux, qui influencent l'état de tout l'organisme, y compris son attitude morale. Cabanis récupère, avec les médecins de Montpellier la théorie hippocratique des influences et des tempéraments : le climat, le tempérament, le sexe, l'âge, influencent la sensibilité du sujet et, par sa médiation, l'état du corps sain et malade, du physique et du moral. Je cite ces éléments de la pensée de Cabanis parce qu'ils auront une résonance importante dans la pensée d'Alibert. Y compris pour ce qui regarde la conception de la nature, qui indique le chemin du médecin, mais qui peut quand même être perfectionnée.

« La nature produit l'homme avec des organes et des facultés déterminées : mais l'art peut accroître ces facultés, changer ou diriger leur emploi, créer en quelque sorte de nouveaux organes. C'est là l'ouvrage de l'éducation, qui n'est, à proprement parler, que l'art des impressions et des habitudes. »²¹

Si un perfectionnement de l'homme est possible, c'est à la médecine de le réaliser.

L'École de Médecine. *Dissertation sur les fièvres pernicieuses (1799)*

Malgré ses dispositions littéraires, Alibert s'inscrit à l'École de Médecine, peut-être à la fermeture de l'École Normale (Alibert a 26 ans), peut-être sous l'influence de Georges Cabanis ou de Philippe Pinel, en tout cas, en relation avec ses fréquentations d'Auteuil. Cabanis est un bon exemple de la possibilité de concilier les intérêts humanistes avec l'étude de l'art d'Esculape, mieux : de la nécessité de fonder la connaissance de l'homme sur des bases médicales. Le salon d'Auteuil est une retrouvée de médecins, qui peuvent bien avoir influencé le choix d'Alibert. Le pas d'Alibert ne doit donc pas surprendre excessivement.

Les Facultés de Médecine ont été supprimées le 8-8-1792. Sous la Révolution l'enseignement de la médecine se fait à l'École de Santé, instituée avec la loi du 14 frimaire de l'an III et transformé en École Spéciale de Médecine par la loi du 2 brumaire an IV (24-10-1795). En 1806 l'École de santé reprend le nom de Faculté et est englobée dans l'Université. Mais aussi aux cours du Collège de France, à l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce,

²⁰ G. Cabanis: *Système des rapports entre le physique et le moral de l'homme*, cit., p. 34-35

aux cours des écoles nationales de peinture et de sculpture, et aux cours privés des professeurs comme Bichat. Le réseau se complique si on considère que l'Ecole de Santé est en contact avec les sociétés savantes comme la Société Médicale d'Emulation, la Société Philomathique ou l'Institut National. Ce sont des institutions scientifiques, vouées au renouvellement des savoirs grâce à des réformes profondes. Souvent elles publient une presse spécialisée : les *Mémoires de l'Institut* et les *Mémoires la Société Médicale d'Emulation*, les *Bulletins de Science de la Société Philomathique*. D'autres publications sont par exemple la *Médecine éclairée par les sciences physiques*, ou *Journal des nouvelles découvertes de l'art de guérir* (publié par Fourcroy en 1791-1792). Enfin l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke, dirigée par Vicq d'Azir et après par Moreau de la Sarthe²².

Alibert s'inscrit après avoir passé le concours du 1^{er} ventose an IV (20-2-1795). Entre ses professeurs : Fourcroy enseigne la chimie médicale, F. Chaussier l'anatomie et la physiologie conjointes, Hallé la physique médicale et l'hygiène, unies, Pelletan et Lassus la pathologie externe, Sabatier la médecine opératoire, Baudelocque les accouchements, Leroy les maladies des femmes, Pinel la pathologie interne, Richard la botanique, Peyrilhe la matière médicale. Entre les élèves, à côté d'Alibert, on trouve : Bretonneau, Dupuytren, Récamier, Richerand, Pariset. Pendant ses années d'études, Alibert suit aussi la clinique médicale de Corvisart et la clinique chirurgicale d'Alexis Boyer (à l'hôpital de la Charité), les leçons anatomiques de Portal, les cours de Desault et les visites de Pinel à Bicêtre et à la Salpêtrière. Alibert s'attache en effet surtout à Pinel, qui applique la méthode analytique à la Nosographie. L'approche de Pinel aura une grande influence sur les œuvres d'Alibert, en particulier pour ce qui regarde sa *Nosographie Naturelle* et l'entreprise de classification des maladies de la peau.

« La méthode analytique que le citoyen Pinel emploie pour rallier ses élèves autour des vérités éternelles de son art, est celle que nos premiers maîtres ont suivie, même à leur insu, et qui a préparé leurs progrès et leurs découvertes. »²³

Alibert est reçu docteur le 28 brumaire de l'an VIII (17-11-1799). Sa thèse de fin d'études, préparée dans le service de Pinel, a pour titre : *Dissertation sur les fièvres pernicieuses ou ataraxiques intermittentes*²⁴. La thèse est dédiée à Pinel, qui attachait une grande importance aux fièvres, et suit en effet les idées du maître quant à la conception des fièvres ataxiques, et à l'adoption de l'analyse en matière médicale. A la Salpêtrière, Pinel était en effet en train de

²¹ G. Cabanis *Système des rapports entre le physique et le moral de l'homme*, cit., 1802, p. 66

²² Roselyne Rey: *La transmission du savoir médical*, in: F. Azouvi, *L'institution de la raison. La révolution culturelle des Idéologues*, cit. p. 129-149

²³ Analyse de la Nosographie philosophique. Magasin Encyclopédique, IV année, an VII-1798, t. 3, p. 1.

²⁴ J.-L. Alibert : *Dissertation sur les fièvres pernicieuses*, ou ataraxiques intermittentes, présentée et soutenue à l'Ecole de médecine de Paris, le 28 brumaire an VIII de la République Française, Paris, chez Richard, Caille et Ravier, Libraires, an VIII ; 2^{ème} éd. augmentée an X (1801)

préparer sa *Nosographie Philosophique*, grâce à l'application de la méthode analytique à la médecine. Alibert rencontrait l'analyse pour la troisième fois, après l'École Normale et le Salon d'Auteuil, dans ses études médicales. Il allait donc l'adopter pour étudier les fièvres pernicieuses et intermittentes. L'œuvre est inspirée en particulier des travaux classiques de Torti et a été louée par Cabanis. Elle a un bon succès et est re-éditée plusieurs fois au cours des années. Dans la 2^{ème} édition, Alibert ajoutera des nouvelles variétés de fièvres et l'histoire naturelle des diverses quinquinas, grâce aux entretiens avec le botaniste espagnol Zéa. La dissertation prend, à partir de la 3^{ème} éd. le titre de *Traité des fièvres pernicieuses intermittentes*. Alibert y ajoute des descriptions des diverses espèces de quinquina, d'après les recherches de Wahl, Ruiz, Pavon et Mutis, et en fait dessiner les quatre plus efficaces. Le *Traité* a été traduit aussi en anglais, par C. Caldwell en 1807.

Alibert attribue le succès de l'ouvrage plus à la méthode utilisée qu'à son argument. Il dit qu'il s'est abstenu des raisonnements théoriques, des hypothèses, qui sont si dangereuses pour les sciences physiques. « *Depuis que Bacon, Locke et Condillac nous ont transmis de si utiles préceptes sur la manière d'interpréter la nature, on n'est plus excusable, ce me semble, lorsqu'on se laisse entraîner par cette curiosité toujours inquiète de notre esprit, qui le porte sans cesse à dépasser les limites des perceptions de nos sens, et à se perdre dans le vague des conjectures.* »²⁵ Les seuls faits qui peuvent rendre compte des symptômes des fièvres pernicieuses sont ceux constatés par une multitude d'expériences. Alibert embrasse explicitement l'empirisme des trois philosophes chers aux Idéologues. Non seulement, mais, du début de sa carrière, il tisse les éloges de l'observation directe, et manifeste sa confiance dans la capacité de connaissance des sens physiques. C'est l'analyse des sensations qui est en cause ici. L'unique moyen d'éclairer les points obscurs de l'art médical est de « *procéder à la recherche des phénomènes par la voie de l'analyse. Cette méthode, qu'Hippocrate et les plus grands maîtres de l'antiquité suivoient en quelque sorte à leur insu, et par la seule impulsion de leur génie, dont Galien sur-tout avoit pressenti la nécessité, et dont on développe si bien les principes à l'École de Médecine de Paris, cette méthode, dis-je, doit être le secret des médecins observateurs, comme elle a été le secret de quelques philosophes modernes qui ont tant agrandi le domaine des sciences.* »²⁶.

Au niveau du style aussi, Alibert veut procéder avec ordre et n'introduire dans son écrit qu'un langage clair, rigoureux et précis, typique des sciences physiques. Ces sciences sont plus qu'un exemple méthodologique, elles constituent un aide matériel pour la médecine. L'histoire naturelle et la chimie viennent en aide au médecin pour le choix des traitements, la physique

²⁵ J. -L. Alibert : *Dissertation sur les fièvres pernicieuses*, 1^{ère} éd., cit., p. XVI

pour mesurer des faits qui peuvent éclaircir l'action de causes (Alibert joint la planche d'une sorte d'hygro-eudiomètre pour contrôler l'état de l'air).

Alibert montre aussi son admiration pour l'école de Montpellier, en disant qu'il est nécessaire, pour arriver à une bonne théorie médicale sur les fièvres de rechercher la liaison qui met en rapport irritabilité et sensibilité. Il s'agit de deux concepts introduits par Haller. La sensibilité est la propriété des êtres vivants doués d'un système nerveux, et elle est présente seulement dans les fibres nerveuses. L'irritabilité est propre aux parties gélatineuses des fibres musculaires, qui ont la capacité de devenir plus courtes quand elles sont touchées par un corps étranger. Ces deux fibres sont complètement séparées, et Haller avait eu du mal à les mettre en rapport.

Alibert touche, avec sa thèse, l'autre point cher à Pinel. Alibert se dit persuadé de l'utilité des classifications nosologiques. Les meilleures de ces classifications sont celles qui se fondent sur la connaissance du plus grand nombre de rapports et affinités entre les maladies, donc qui portent dans la médecine la même précision que les botanistes ont introduit dans le monde des végétaux. Il faut abandonner des mots comme chaîne ou série, car les maladies, comme les plantes, n'existent pas les unes à la suite des autres. Elles se touchent et se répondent par une foule d'analogies et similitudes, en sorte que deux affections placées aux deux extrémités d'un cadre nosologique ont des points de contact.

Nous retrouverons ces trois règles méthodologiques (l'analyse accompagnée de l'observation directe, l'importance du langage exact et correspondant à l'observation, la nécessité de classer de conséquence) dans les œuvres dermatologiques d'Alibert et, naturellement, dans son essor de Nosographie. Vu que ces idées se manifestent déjà dans la thèse rédigée sous la direction de Pinel, je crois qu'on puisse reconnaître en celui-ci comme l'un des personnages qui ont eu la plus grande influence sur Alibert. Il faudrait donc, pour une meilleure compréhension de l'œuvre d'Alibert, et du rôle de l'analyse philosophique dans la médecine du XVIII-XIX siècle, approfondir l'œuvre de Pinel, surtout pour ce qui regarde sa *Nosographie Philosophique* et ses rapports avec les Idéologues.

La multidisciplinarité à l'épreuve des faits : les publications littéraires, philosophiques et médicales pendant les années de sa formation

Pendant ses années d'études en médecine, Alibert continue à écrire des poèmes, et le 20 nivôse an V (9-1-1797), à la première séance publique de la Société Littéraire d'Emulation, il lit un *Poème sur l'émulation*. Peu plus tard il publie l'*Epître à Sophie sur quelques ridicules*. On

²⁶ J. -L. Alibert : *Traité des fièvres pernicieuses*, 1^{ère} éd., p. VII-VIII

sait qu'il participait aussi à *l'Almanac des Muses*. Alibert n'abandonne donc pas ses penchants littéraires et ses intérêts artistiques, aussi s'il est très pris par sa carrière médicale. Alibert collabore en effet au *Bulletin des Sciences* de la *Société Philomathique*. La Société philomathique a été fondée en 1788. Elle compte parmi ses membres beaucoup de médecins, mais elle n'est pas une organisation dévolue aux études médicales en particulier. En 1797 Alibert fait partie de la commission qui doit établir les candidats pour les postes vacants, qui seront Olivier, Bichat et Daudin ; et en 1800 il est désigné avec Bichat pour assister Buniva dans ses recherches sur la greffe des os.

Alibert devient bientôt ami aussi de Millin, et commence donc à publier ses premiers travaux dans le *Magasin Encyclopédique*, où plus tard il fera paraître les comptes rendus et les prospectus de ses ouvrages. Entre 1795 et 1799, Alibert y publie donc des articles d'arguments divers, qui vont de la médecine, à la philosophie, à la critique littéraire. A caractère littéraire, le *Fragment d'un poème sur l'Emulation, lu à la dernière séance publique de la Société littéraire d'Emulation, au ci-devant Musée de Paris* (1797), la *Lettre au citoyen A. L. Millin, rédacteur du « Magasin Encyclopédique des Lettres et des Arts » sur la 2^{ème} édition de la « Jérusalem délivrée » traduite en vers français par Baour-Lormian* (1797), et *Quelques réflexions sur les poèmes médicaux* (1797). Plus intéressantes les réflexions philosophiques, appliquées à des thématiques médicales, qu'Alibert commence à développer dans les articles qui ont pour titre : *Du pouvoir de consolation sur l'homme souffrant* (1797), où Alibert se plaint du fait que les médecins négligent trop les secours moraux et cite Sénèque, Plutarque, Cicéron, Boèce, *Observations sur un ouvrage du citoyen Sue, médecin, qui a pour titre : Essay sur la physiognomonie des êtres vivantes, considérée depuis l'homme jusqu'à la plante* (), et surtout *De l'influence des causes politiques sur les maladies et la constitution physique de l'homme* (1795), et *Quelques réflexions sur la valeur des systèmes dans l'étude des sciences* (1797).

Le troisième article est une contribution à caractère historique à la théorie des rapports entre physique et moral. Alibert soutient que l'économie, la politique et la législation d'un pays, influencent la santé de ses citoyens. L'argument remonte à Montesquieu, et encore plus en arrière aux hippocratiques avec leurs idées sur les influences qui conditionnent l'état de santé et de maladie. Et surtout il appartient à l'approche des Idéologues comme Cabanis, qui essaient de relier le corps dans une seule unité, où toutes les influences et les manifestations interagissent : le physique influence le moral et le moral, conditionne l'état physique, parce qu'enfin ils ne sont qu'une même unité. Dans la critique à l'ouvrage de Sue, Alibert décrit comment la physionomie change selon les passions qui l'agitent, et explique cette influence par le fait que les sensations passent aux nerfs de la face et modifient l'état des muscles. La connexion des nerfs faciaux avec

les autres nerfs du corps explique comment une excitation commencée au niveau du visage (par exemple celle provoquée par un baiser) peut se répandre à tout le corps. Le corps en résulte une entité unitaire, traversée de connexions qui comprennent tout le niveau physique et celui moral. Dans l'article sur les influences politiques, Alibert soutient la même unité, à l'aide de plusieurs exemples, dans un domaine encore plus abstrait : la constitution physique des Romains sous l'Empereur n'est plus la même que sous la République, quand elle était forte et vigoureuse ; les femmes péruviennes accouchaient sans douleur avant l'invasion des Espagnols ; éléphantiasis et syphilis ont pu arriver dans nos climats seulement grâce aux commerces, aux guerres, aux croisades, à la conquête du Nouveau Monde. En général, Alibert relève que les peuples asservis dégénèrent et acquièrent un tempérament faible et débile, parce que la crainte consume les forces et jette dans la torpeur. La lèpre des juifs, la teigne des Turcs, le pian des Nègres, sont la suite de la servitude et de l'abjection. Peut être que les événements politiques de la France aient eu une quelque influence sur ces pensées (la Révolution française représente le seul exemple positif d'influence de la politique sur la santé, car elle a fait disparaître la diathèse hystérique et hypochondriaque), en tout cas Alibert restera fidèle à cette idée, qui retourne dans le premier traité sur la peau, dont en effet les exemples reportés sont des maladies qu'Alibert va rencontrer à l'hôpital Saint-Louis.

Le quatrième article reprend l'autre côté de la nouvelle science de l'homme en train de se faire, c'est à dire sa méthode analytique, qu'Alibert a déjà adopté pour sa thèse, et la nécessité d'adapter le langage de la science à cette méthode. Le modèle plus frappant lui vient de la chimie, qui sera toujours, chez Alibert, la science exemplaire pour les bénéfices apportés par une réforme du langage : « *Les Chimistes en ont senti la nécessité, et les avantages précieux qu'ils retirent chaque jour des réformes qu'ils ont opéré dans leur langage, doivent nous convaincre que rien n'est plus important que de bien déterminer le sens des expressions et la véritable signification des mots.* »²⁷ Alibert oppose ainsi la méthode analytique, qui a guidé la chimie vers son progrès, aux préjugés qui sont attachés aux systèmes. Ils se sont produits surtout dans l'antiquité avec Pythagore, Platon, Epicure, Zénon, mais aussi en temps plus modernes, avec Descartes, Spinoza, Malebranche, Leibniz et Kant. Les systèmes sont pour Alibert des constructions qui se font et s'appliquent sans se fonder sur l'observation des phénomènes de la nature. C'est ce qu'à son époque on appelait aussi « métaphysique » en sens négatif. Au contraire, l'étude des facultés de l'homme a montré que pour assurer l'exactitude de ses propres idées il faut comparer ces mêmes idées à leurs modèles, qui se trouvent dans la nature. De cette manière, Alibert se déclare endetté envers Condillac, le sensualisme et l'analyse des idées.

L'article est en effet une prise de position à caractère décidément philosophique. Alibert donne une liste des métaphysiciens coupables du retardement de la science, indique la voie, encore philosophique, pour le renouvellement de la science, et invite à l'appliquer à la médecine, de manière qu'elle puisse devenir une science elle-même. Pour cette raison Alibert critique aussi les vérités d'Hippocrate, les éléments de Galien, le fourneaux de Paracelse, l'archée de Van Helmont, l'âme rationnelle de Stahl, le système de Brown. Les exemples positifs sont au contraire représentés par Harvey, Sanctorius, Haller, Cullen, Barthez, Mascagni. Au-delà des appréciations d'Alibert, ce qui est plus intéressant est de voir comment philosophie et médecine se réunissent dans un seul effort, censé non seulement de porter la médecine à science, mais de favoriser la pensée en tous les domaines.

Le *Magasin Encyclopédique* n'a pas un caractère spécifiquement scientifique, mais, comme la *Décade Philosophique* (organe officiel des Idéologues), est un journal tourné vers la littérature autant que vers la science. L'exigence d'une Société plus spécifiquement médicale, fait que certains des élèves de l'Ecole de Santé fondent, le prairial an IV (5-1796), la *Société Médicale d'Émulation*. Le 2 germinal an IV (22-5-1796), naît aussi la *Société de Santé de Paris* (nom qui répond au vocabulaire révolutionnaire qui veut que la santé soit une préoccupation plus ample de la médecine, en s'occupant aussi de l'hygiène) ; du 27 pluviôse an V (15-2-1797) elle se transforme en Société de Médecine. Cette Société a en effet l'intention de produire des mémoires et des publications, et de regrouper les hommes qui se dédient à la culture médicale. Mais elle est composée surtout par d' « anciens ».

La *Société Médicale d'Émulation*, au contraire naît autour de jeunes élèves comme Bichat, Alibert, Moreau, Ribes, Marc, Dupuytren, et reçoit l'adhésion de « maîtres » comme Corvisart, Cabanis, Roussel, Pinel, Péborde, Bosquillon, qui participent, avec les jeunes Bretonneau, Coutanceau, Duméril, Husson, Léveillé, Salmade, à la première séance du 5 messidor an IV (23-6-1796), dans un local de l'Ecole. D'autres adhésions viennent de Desgenettes, Fourcroy, Larrey, Portal. Barthez, Bell, Brugnatelli, Hildebrandt, Mascagni, Scarpa, Soemmering, Spallanzani figurent comme membres correspondantes. Bichat avait l'intention de former une association peut nombreuse, avec des séances consacrées à la confrontation verbale. Il en avait parlé à Alibert, Marc, Ribes, Larrey, Dupuytren, mais il semble que soit la fondation de la société, soit son règlement, aient été créés par Alibert et Bichat seulement²⁸. Les deux sont en effet très liés, et si Alibert rend compte des expériences de Bichat, ce dernier analyse, dans divers journaux, les communications d'Alibert. Ce sont donc Alibert et Bichat qui soumettent le programme au

²⁷ J. -L. Alibert : *Quelques réflexions sur la valeur des systèmes dans l'étude des sciences*, inséré dans un recueil d'articles.

directeur de l'Ecole de Médecine, Thouret, qui obtient l'autorisation du Ministre de l'Intérieur le 5 messidor an IV (23-6-1796). Dans le règlement on peut lire :

« VI. L'observation étant la première base des sciences naturelles, chaque membre s'engage à recueillir et à communiquer à la Société tous les faits intéressants qui s'offrent à ses recherches.

VII. A l'observation s'unit l'expérience, de là une seconde branche de travail renfermant les expériences anciennes à répéter, et les nouvelles à entreprendre.

VIII. De l'observation et de l'expérience naissent, dans l'état de guérir, les bases du raisonnement. Ici se présente une troisième partie des travaux de la Société : les mémoires, dissertations, réflexions, etc., lus par les membres ou envoyés par les correspondants. »²⁹

La Société se réunit les quintidi de chaque décade et publie non un Bulletin, mais un recueil de mémoires. Les mémoires sont réunis et imprimés en fin d'année.³⁰ Il s'agit donc d'une assemblée régulière et délibérante qui a le but de poursuivre un travail en commun pour le progrès de la médecine. Les séances impliquent la lecture et la discussion des mémoires présentés par les membres. Alibert en est l'un des membres les plus actifs, et il en devient le secrétaire général en 1796.

Dans le 1^{er} volume (an VI) Alibert publie 6 articles, et peut-être aussi le Discours Préliminaire (c'est controversé, car il pourrait être de Bichat). Voilà un morceau de ce discours :

« Passionnés pour notre art, avides de connaissances et de vérités nouvelles, nous voudrions forcer toutes les sciences humaines à payer un juste tribut à la médecine ; ainsi nous aimons les belles-lettres, parce qu'elles peuvent jeter quelques fleurs sur une science sublime et belle, dont une philosophie farouche n'a que trop souvent profané les charmes éternels ; mais nous aimons les sciences mathématiques, parce qu'elles forment l'esprit de méthode et d'analyse ; nous aimons la morale, parce que sans elle on n'a de l'homme qu'une connaissance imparfaite, grossière et matérielle ; nous aimons la physique, parce que nous sommes nous-mêmes un élément du grand système du monde, et que sans elle nous sérions condamnés à ne rien connaître de tout ce qui nous entoure, et à nous ignorer nous-mêmes ; nous aimons la chimie, parce qu'elle oblige la nature à nous mettre dans la confiance de ses secrets et de ses plus profonds mystères ; nous aimons l'histoire naturelle ; en un mot nous aimons la philosophie universelle, parce que nous sommes convaincus

²⁸ P. Süe: *Eloge historique de Marc-François-Xavier Bichat* (prononcé dans l'amphitéâtre de l'Ecole de Médecine de Paris le 14 germinal an XI, in: *Magasin Encyclopédique*, 1802, tome VI, 325-374

²⁹ Dans *Biographies médicales et scientifiques. XVIII siècle* (1972), p. 236

*qu'une théorie médicinale sera d'autant plus sage et mieux établie, qu'elle s'identifiera plus intimement avec la science générale des rapports, dont la médecine pratique n'est que le corollaire ou l'application. »*³¹

Les articles regardent en premier lieu la thérapeutique. Dans les *Observations et expériences sur quelques médicaments purgatifs, diurétiques et fébrifuges appliqués à l'extérieur* (du 1897, conduites avec Duméril, pour la Société Philomathique, afin de vérifier les expériences de Chiarenti), Alibert décrit une expérience conduite sur lui-même en appliquant une pommade contenant 0,75 g. de jalap dissous dans de la salive. L'expérience ne conduit pas aux résultats espérés, et Alibert s'en sort avec des coliques, pesanteurs de tête et dégoûts. Le thème de l'auto-expérimentation reviendra à propos des maladies de la peau. Pour s'assurer de la contagiosité des Dartres, Alibert appliquera, par exemple, la matière des croûtes et des pustules sur lui-même. La Gazette de Santé, en 1821, reportera : « J'ai exécuté plusieurs expériences sur moi-même, en présence de mes élèves. J'ai tenu longtemps mes mains en contact avec des Dartres qui suintaient ; j'ai appliqué deux fois du pus herpétique sur mon corps, dans des endroits où l'absorption est très active. La légende arrive au point de dire qu'Alibert avait avalé des croûtes de dartres. Cet article est intéressant aussi pour son argument, car il s'agit d'étudier les propriétés absorbantes de la peau, dont Alibert commence à s'occuper très tôt.

Suivent encore deux articles sur le fruit du cognassier, considéré du point de vue de sa « physiologie », de la meilleure façon de le cultiver, aussi du point de vue économique, et de ses vertus thérapeutiques : *Considérations physiologiques sur le fruit du coignassier* (1798) et *Mémoire sur l'usage économique et médical du fruit du coignassier* (1798). Les *Considérations philosophiques* sont élaborés avec Ventenant, botaniste, dédiés à Mme de Chastenay, auteur d'un *Calendrier de Flore*.

La thérapeutique n'est pas exempte de rapports avec le moral. Le premier article qu'Alibert présente à la Société d'Emulation exprime ses *Considérations philosophiques sur les odeurs et sur leur emploi comme médicament* (1798). Alibert y rappelle les connaissances de son époque sur l'odorat, puis s'entretient sur les relations entre l'odorat et les fonctions les plus importantes de l'organisme. C'est en vertu de ces relations qu'on peut penser substituer certains médicaments, qui dérangent les idiosyncrasies plus sensibles, avec leurs odeurs. Alibert ne se limite pas à proposer l'utilisation des vapeurs, comme dans le cas de l'opium, mais fait des considérations sur le soulagement que les odeurs agréables offrent à l'homme souffrant, en le distrayant de ses malheurs. C'est peut-être à ce type de considérations « morales » que le mot « philosophiques » du titre fait référence.

³⁰ *Mémoires de la Société Générale d'Émulation*, t. I

Ce type de considération est clairement présent dans les réflexions d'Alibert qui traitent *Du pouvoir de l'habitude dans l'état de santé et de maladie* (1798). Alibert analyse l'habitude comme une propriété de l'être humain, et nomme son rôle dans l'état physiologique, dans celui de maladie et dans l'administration des remèdes thérapeutiques. L'habitude est un penchant naturel de l'homme, qui le conduit à réitérer certains actes. De cette manière l'habitude aide le fonctionnement de l'organisme, parce qu'elle facilite les mouvements et la coordination, peu à peu rend insensibles aux poisons, aide à braver les dangers avec lesquels elle nous familiarise. Il y a de l'habitude aussi dans les maladies, parce qu'on a la coutume de souffrir de certaines d'entre elles, surtout quand il s'agit des organes digestifs. L'organisme s'habitue aussi aux médicaments, et rend nécessaire de les varier. Alibert met en garde contre les mauvaises habitudes, qui relèvent de la civilisation et non de la nature, en rappelant que le crétinisme des habitants du Valais dérive de leur habitude à l'oisiveté. On retrouvera ce type d'analyses dans la *Physiologie des passions*, qui investit les attitudes naturelles de l'esprit de l'homme.

La *Dissertation pour servir de réponse au mémoire du docteur Valli sur la vieillesse* (1798) trouve un complément important dans le *Discours sur les rapports de la médecine avec les sciences physiques et morales* (1798) qui compare dans le 2^{ème} volume (an VII). Alibert ne veut pas donner une explication de l'homme, mais seulement une description. Il reproche donc à Valli d'essayer d'expliquer la vieillesse non comme un phénomène qui fait partie de la condition humaine, mais comme une accumulation de phosphate calcaire, qu'on pourrait combattre. La médecine ne peut rien contre la vieillesse, si non améliorer sa situation avec des conseils de régime qui soutiennent les forces toniques. Alibert reprend donc le thème de l'utilité de la chimie pour la médecine, mais il insiste aussi sur l'impossibilité de réduire l'homme à une explication simple, car il constitue une matière beaucoup trop compliquée, qui n'a rien à voir avec les entités inorganiques. « [...] je suis convaincu que les découvertes de la chimie moderne, peuvent jeter des torrents de lumière sur les principales branches de notre art ; mais je sais aussi que l'être humain présente une foule de problèmes qui sont hors de sa portée et de son ressort, qu'il se manifeste en nous une multitude d'effets dont les causes seront à jamais inaccessibles à ses recherches, que quoiqu'il fasse enfin, l'homme n'expliquera jamais l'homme. »³² Une raison de ça est que « Dans le système humain le physique et le moral se touchent par leurs surfaces »³³ et que donc il faut toujours considérer le corps humain en relation

³¹ Dans *Biographies médicales et scientifiques. XVIII siècle* (1972), p. 238

³² J.-L. Alibert : *Dissertation pour servir de réponse au mémoire du docteur Valli sur la vieillesse* (1798), dans un Recueil d'articles

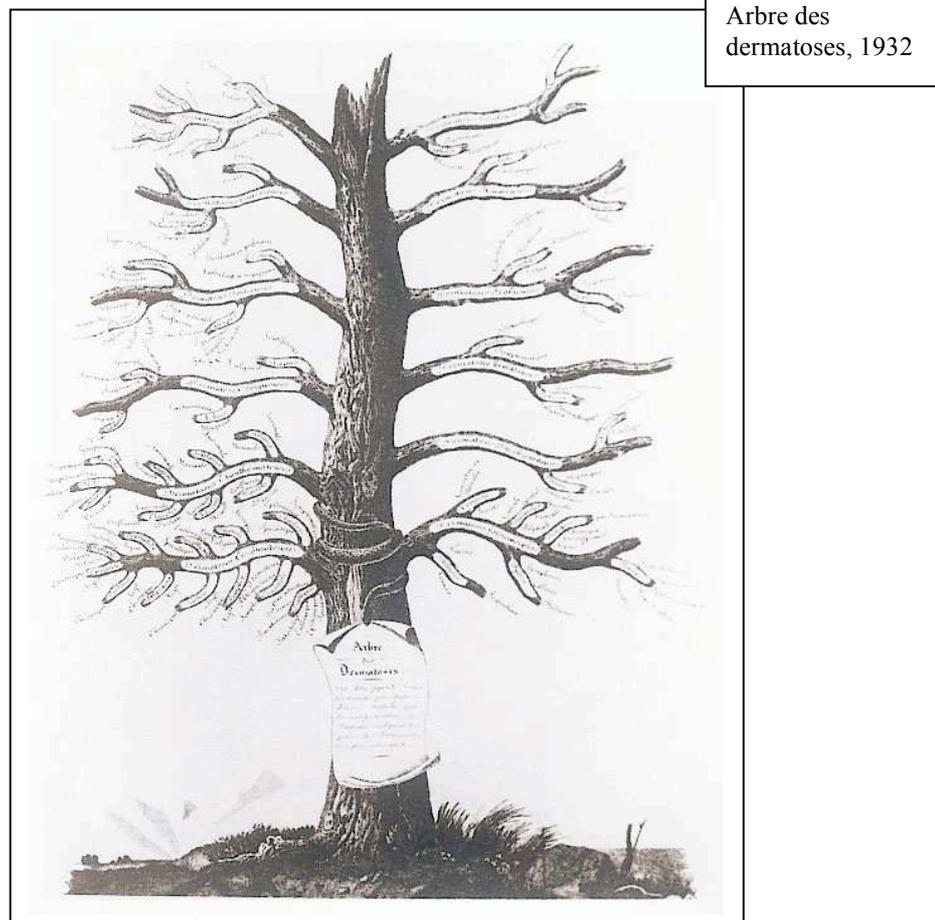
³³ J.-L. Alibert : *Dissertation pour servir de réponse au mémoire du docteur Valli sur la vieillesse* (1798), dans un Recueil d'articles

avec les autres êtres et les conditions matérielles qui influent sur lui. Les autres sciences ne peuvent donc pas prétendre de conquérir la médecine, mais doivent accepter de lui être accessoires. La médecine commande en reine à leurs efforts et dirige à son gré l'emploi de leurs découvertes. Vu le caractère complète de la médecine en tant que science de l'homme, les sciences-ancelles comprennent soit les sciences comme la physique, la chimie, la botanique, la minéralogie, que les sciences morales. Tout ce parterre de disciplines doit s'unir pour enrichir la médecine et lui donner la capacité de décrire l'homme dans tous ses aspects. La physique du monde agrandit la sphère des connaissances du médecin et lui permet de comprendre une théorie des saisons qui explique leur influence sur la maladie. La météorologie, la chimie pneumatique et la physique moderne font mieux connaître la constitution de l'atmosphère dans chaque climat, que le médecin sait devoir mettre en rapport avec des maladies comme les fièvres intermittentes. Les topographies médicales, c'est-à-dire l'étude des rapports entre homme et zone du globe habitée, sont perfectionnées par la connaissance du sol, des minéraux présents, des végétaux et des animaux qui la peuplent. D'autres considérations qui viennent de la géologie aident à comprendre les maladies endémiques et régionales. Les découvertes dans les champs de l'électricité ont une utilité thérapeutique, car elles sont utilisées pour les affections nerveuses et musculaires. Le magnétisme entre dans le traitement de la douleur et le galvanisme dans l'étude des rapports entre sensibilité et mouvement, comme Alibert expliquera dans son *Eloge de Galvani*. Le médecin observateur réjouit aussi de la gazométrie, de l'hydrodynamique, de l'optique, de l'acoustique, mais surtout de la chimie, qui se transporte jusqu'au lit du malade pour instruire le médecin sur la nature des sécrétions et sur la nature des altérations morbifiques des tissus. La chimie a permis à la thérapeutique d'évoluer de son arsenal informe vers une meilleure connaissance des substances et donc des combinaisons. Mais Alibert n'a pas terminé sa liste des sciences utiles : il nomme encore la mécanique, qui aide le chirurgien, et la géométrie, pour sa capacité de mettre de l'ordre dans l'esprit humain, avant de passer aux méditations plus fécondes et utiles qui viennent de l'histoire naturelle. Minéralogie, botanique, étude des animaux fournissent des indications utiles pour la thérapeutique, puisque les médicaments viennent de leurs règnes, offrent des analogies importantes avec la structure des êtres vivants, et surtout montrent l'utilité de la classification. Tout cela reste quand même insuffisant, car il ne fait qu'éclaircir un aspect de l'homme. Les sciences morales sont censées compléter la valise d'instruments du médecin avec la métaphysique, la morale (qui dirige les facultés intellectuelles vers le bonheur), la législation et la politique. La métaphysique, non la vieille métaphysique barbare, mais la science de l'observation de Bacon, de Locke et Condillac, dévoile l'histoire des sensations, des idées, des passions et des autres sentiments moraux, en

fournissant une théorie vraie de l'entendement et un art des méthodes, qui est la clef universelle de l'esprit humain. La perfection que cette métaphysique introduit en médecine doit investir aussi le langage, comme on l'a déjà dit. La langue médicale est pleine d'expressions vagues et indéterminées qui entraînent à l'erreur. Le progrès des connaissances est strictement lié à la perfection des signes qui fixent les résultats fugitifs des perceptions. « *Les langues en effet ne sont pas uniquement destinées à être les dépositaires de nos pensées ; elles les accroissent et les perfectionnent : ce sont des leviers ajoutés à nos moyens intellectuels, pour mouvoir et soulever à la fois de grandes masses d'idées, ou des instruments qui augmentent nos forces à l'infini, pour atteindre, pour mesurer, pour apprécier dans tous leurs rapports les matériaux incalculables de l'intelligence humaine.* »³⁴ Le langage ne doit pas être pauvre, agreste et sauvage pour accomplir à la tâche de l'exactitude scientifique. Au contraire, l'éclat des images, l'harmonie, la pompe, et la magnificence des expressions s'adaptent bien au sujet, outre que fournir du repos et du plaisir. A vrai dire, les rapports entre médecine et métaphysique sont réciproques. « *Ces rapports me semblent si importants que les métaphysiciens devroient établir la base de toutes leurs recherches d'après des notions approfondies de notre art. Comment connoîtront-ils les lois ordonnatrices de la pensée, s'ils en méconnaissent les instruments ?* »³⁵ S'il est vrai que la métaphysique arrive en aide de la médecine, il est vrai aussi que la médecine est le fondement d'une philosophie capable de viser l'homme dans son fonctionnement effectif. Médecine et philosophie se confondent à leur source en tant que disciplines de l'homme, et enfin ne font qu'un.

³⁴ J.-L. Alibert : *Discours sur les rapports entre la médecine et les autres sciences physiques et morales*, in *Eloges historiques de Roussel, Galvani, Spallanzani, suivis d'un Discours sur les rapports entre la médecine et les autres sciences physiques et morales*, Paris, Crapart, Caille et Ravier, 1806, p. 428-429

³⁵ J. L. Alibert : *Discours sur les rapports entre la médecine et les autres sciences physiques et morales*, cit., p. 430



L'hôpital Saint-Louis

Grâce à Cabanis, en 1801, Alibert est nommé médecin adjoint de l'hôpital Saint-Louis, alors Hospice du Nord, et titularisé en 1802, avec un salaire de 2000 francs par an. C'est ici qui naît la possibilité et l'intérêt pour Alibert de s'occuper de la *Description des maladies de la peau*.

« Je n'ai pas eu besoin, comme tant d'autres, de confirmer mes descriptions par l'autorité des observateurs anciens. J'ai vu de mes yeux plus de huit cents individus atteints de cette affreuse maladie [la dartre rongeante] : si tous les auteurs pouvaient parler, ainsi que moi, avec cette conviction que donne le spectacle continu des phénomènes pathologiques, nous aurions des tableaux plus vrais. »

L'hôpital Saint-Louis était né en 1607 comme hôpital d'isolement, à cause des épidémies qui se répandaient en ces années-là, en particulier pour l'épidémie de peste. L'hôpital a accueilli donc dans son histoire les malades de peste, de scorbut, mais aussi les blessés de la guerre civile de la Fronde. Du 1773 il commença à fonctionner comme annexe de l'Hôtel-Dieu. Il devient autonome par arrêté du 6 frimaire an X (27 novembre 1801) sur le nom d'hôpital ou hospice du

Nord. Les premiers médecins qui y travaillent sont encore ceux de l'Hôtel-Dieu qui en assurent le service depuis la Révolution : F. de Lavergne et Delaporte, plus le chirurgien Rufin. En 1801 sont nommés Alibert (médecin adjoint), Richerand (chirurgien en chef adjoint) ; Reydelle et Ruelle (chirurgiens internes). En 1805 le personnel comprend aussi dix élèves en chirurgie, deux pharmaciens en chef (Galès et Séguin) et deux élèves en pharmacie. De Lavergne est mort en 1802 et a laissé sa place à Alibert.

Aussi si en principe l'hôpital est ouvert aux maladies de toutes catégories, sa distance du centre de la ville fait qu'on y renvoie les plus malheureux, atteints de « *maux contagieux ou de maladies dégoûtantes qu'il est indispensable de séquestrer et de traiter à part, quoiqu'elles ne soient pas contagieuses, tels sont les cancers, les ulcères, les plaies provenant d'un sang vicié, scrofuleux ou appauvri, le scorbut, etc.* »³⁶, selon ce qui déclare dans un rapport au Comité de mendicité de l'Assemblée Constituante le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, en 1790. La même source atteste la présence à l'hôpital Saint-Louis de 600-700 malades. Un autre rapport du 27 septembre 1791 indique 700 malades pour 453 lits³⁷. A l'époque de la Révolution l'hospice du Nord possédait 312 grands lits, 121 petits lits et 33 berceaux, trois salles d'hommes et une pour femmes et enfants. Un autre *Rapport au Comité de mendicité* compte en fin XVIII siècle environ 1100 lits : 160 étaient réservés aux soldats de la garde de Paris ; 700 aux galeux, dont 400 pour les hommes et 300 pour les femmes, et sur les 700, 450 pour les gales simples et 250 pour les compliquées ; ulcères, dartres, cancers, blessures se partagent 200 lits, dont 120 pour les hommes et 80 pour les femmes ; autant pour scrofuleux, teigneux, fiévreux.

*« L'hôpital Saint-Louis, l'un des plus beaux hôpitaux du monde entier, est comme la sentine impure dans laquelle vont s'accumuler toutes ces maladies hideuses nées de la corruption de Babylone : C'est là que sont étalés tous ces horribles produits de la misère et de la dépravation réunies. »*³⁸

Le 27-11-1801 le Conseil d'Administration des hôpitaux et des hospices le consacre aux maladies chroniques, contagieuses comme la gale et la teigne, ou cachectiques, comme les dartres, le scorbut, les écrouelles et les ulcères, terme qui comprenait les affections les plus diverses : syphilis, lèpre, scrofule, tuberculose cutanée, eczémas excoriés, affections suppuratives de la peau, y compris celles d'origine traumatique.

³⁶ V. C. Bloch et A. Tuetey: *Procès verbaux et Rapports du Comité de mendicité de la Constituante*, Paris, 1911, p. 575, cit. dans Brodier (1923), p. 10

³⁷ V. C. Bloch et A. Tuetey: *Procès verbaux et Rapports du Comité de mendicité de la Constituante*, Paris, 1911, cit. dans Brodier (1923), p. 9

³⁸ *Gazette de santé*, 1^{er} mai 1812, cit. dans Brodier (1923), p. 10

Selon les données de Brodier au 1^{er} janvier 1804 l'hôpital ne contient que 495 malades, dont 175 hommes, 137 femmes, 108 garçons et 75 filles. Nombre qui croît : entre 551 et 702 en 1805, 640 en 1807, 594 en 1808, 815 en 1809, 1027 en 1810.

Alibert parle de cette condition comme de celle qui lui a permis d'entreprendre l'étude d'une discipline jusqu'à ce moment là négligée, c'est à dire l'étude des maladies de la peau.

« Placé sur le théâtre où ces maladies se présentent et se renouvellent sans cesse, j'ai pu mieux qu'un autre débrouiller la confusion introduite dans les travaux des anciens ; j'ai pu suivre la marche, les périodes, le déclin, les recrudescences, les métamorphoses des divers exanthèmes. C'est dans les hôpitaux que leurs traits caractéristiques se prononcent avec plus d'évidence et d'énergie, parce qu'on les contemple dans toutes les époques de leur existence. »³⁹

Un hôpital comme le Saint-Louis offre en effet une énorme variété de maladies, y compris les plus exotiques, grâce aussi au grand passage d'hommes divers qui a lieu à Paris, et aux voyageurs qui y ramènent les plantes et les animaux des pays les plus lointains, mais aussi les maladies endémiques des pays plus pauvres. C'est ainsi que Alibert a la possibilité, sans bouger du circuit clos des couloirs de son hôpital, de visionner des cas de lèpre ou éléphantiasis, fléaux qui appartiennent désormais au passé de l'Europe. C'est que *« L'hôpital Saint-Louis est, en quelque sorte, l'égout de toutes les contrées du monde. »⁴⁰* C'est ainsi qu'il devient possible l'étude des Pliques, maladies du cuir chevelu et des poils, endémiques en Pologne, Lithuanie et les pays circonvoisins, et leur insertion dans l'étude des phénomènes pathologiques de la peau, car au Saint-Louis on rencontre aussi les maladies les plus rares. Mais ce qui compte plus est le nombre exceptionnel d'observations qu'il est possible d'y effectuer. Dans la leçon du 24 juin 1829 sur les dermatoses teigneuses, Alibert déclare :

« J'ai acquis le droit d'en parler par expérience ; depuis vingt-deux ans, d'après un relevé fait de concert avec les frères Mahon, j'en ai observé 14.600. »⁴¹

De 1801 à 1814 l'hôpital Saint-Louis subit une série d'améliorations structurales qui vont des interventions architecturales, à l'écoulement des eaux, à l'installation de plusieurs baignoires, de locales pour le four épuratoire pour les vêtements des malades, à un jardin botanique près de la pharmacie. Alibert admire tout de cet hôpital, très salubre respect aux autres comme le Sainte-Anne, la Charité, l'Hôtel-Dieu⁴². ... Le duc de la Rochefoucauld-Liancourt appelait les malades de l'hôpital Saint-Louis *« les bijoux d'Alibert. »⁴³*

³⁹ Alibert : *Description des maladies de la peau*, cit., p. i

⁴⁰ Alibert : *Description des maladies de la peau*, p. 3

⁴¹ Brodier (1923), p. 15

⁴² Alibert: *Notice sur l'hôpital Saint-Louis*, in: *Révue Médicale française et étrangère*, Paris, 1829, t. II, p. 560

⁴³ Lettre de La Rochefoucauld-Liancourt à Pélégot, septembre 1825

L'hôpital Saint-Louis s'offre à Alibert comme un immense théâtre où les maladies se présentent et se renouvellent sans cesse. Théâtre en deux sens. Comme « théâtre anatomique », des bancs duquel le médecin peut observer aisément la façon de se présenter d'une maladie dans son aspect extérieur. Mais aussi comme « théâtre qui raconte des histoires », les histoires des maladies, qui changent, évoluent, s'épanouissent, décalent. La présence d'une énorme variété de gens, qui permanent au-dedans de l'institut pour tout le temps de durée de leur maladie, offre des possibilités d'observation synchroniques et diachroniques presque infinies. L'espace de l'hôpital rend possible une confrontation synchronique entre les maladies, leurs manifestations extérieures et symptômes. Son organisation est celle d'un herbarium, où les plantes, non encore classées, sont placées l'une à côté de l'autre, proches et visibles en leurs différences et ressemblances. Le temps, continu, de longue durée, d'un hôpital pour malades chroniques, permet de suivre la différenciation qui se produit de manière diachronique : l'évolution plus ou moins néfaste d'une maladie respect à une autre, la réaction aux traitements, la tendance à réapparaître, les influences.

« Ce n'est qu'à l'hôpital Saint-Louis qu'on peut les étudier sous des points de vue si différents ; ce n'est que sur ce théâtre que tout se montre à l'œil attentif de l'observateur, l'opposition ou l'analogie frappante de certains caractères physiques, l'influence de l'âge, du sexe, du tempérament, celle des conditions, des métiers, des habitudes, ecc.[...]C'est sur-tout au milieu de cette réunion immense de malades, qu'on apprend à saisir les caractères communs qui lient entre elles les différentes espèces de Dartres, et en font en quelque sorte une même famille. »

Mais l'hôpital moderne fait quelque chose de plus qu'offrir une grande quantité d'exemplaires à observer. Il offre une organisation du regard, un espace quadrillé et un temps continu. Ces trois conditions, si d'une part individualisent les sujets étudiés et rangés dans les cadres cliniques, d'autre part produisent un glissement de l'identité de la personne à la maladie. La maladie est alors une entité objective, immuable, passive, que le médecin peut voir dans son essence. L'essence de la maladie est une certaine place dans une classification. C'est donc avec cet espace, ce temps et cette attitude, qu'il est possible au médecin de faire de son « art » une science, au pair avec la botanique et les autres sciences naturelles.

C'est en effet vers 1800 qu'une médecine nouvelle s'impose dans les grandes villes médicales européennes : Paris, Vienne, Londres. M. Grmek parle à ce propos d'une « médecine de l'hôpital » qui remplace la « médecine de l'individu », et s'associe ensuite à la « médecine du laboratoire »⁴⁴. Cette médecine « moderne » croît en effet autour deux institutions, et les fait croître : l'hôpital et le laboratoire. C'est encore Grmek qui parle de l'hôpital comme d'une

« machine à guérir ». En effet cette institution cesse, dans cette période, d'être un lieu d'accueil, qui récolte les malades les plus divers en conditions hygiéniques pénibles, amassés dans les mêmes lits, les mourants et les malades contagieux à côté des malades communs. Encore en fin du XVIII^e siècle l'Hôtel-Dieu possède 486 lits singles et 733 doubles, qui, en cas d'épidémie peuvent accueillir environ 5000 personnes. C'est à des auteurs, médecins actifs à niveau politique, comme G. Cabanis qu'on doit des projets de réforme des hôpitaux⁴⁵ qui mènent à changer les conditions sanitaires de ces lieux trop grands et trop insalubres. Mais ces projets ne se limitent pas à considérer la qualité de la vie dans les hôpitaux. Ils mirent à transformer des monuments de bienfaisance aveugle, où les malades reçoivent un toit et des repas adéquats, en lieux de cure. Il faut dire que pour l'instant les possibilités de cure sont très limitées, les médicaments étant encore impuissants et la chirurgie très dangereuse pour manque de désinfection et anesthésie. En tout cas l'hôpital commence à s'organiser autour de la maladie et non des malades, de l'individu et non de la masse des malheureux. On assiste à deux mouvements. D'une part l'hôpital devient lieu d'étude de la maladie, de connaissance des processus pathologiques, de leur cause, démarche, expression. C'est la naissance de l'anatomo-clinique qui se dirige à l'essence de la maladie. D'autre part l'hôpital se fait espace de séparation, division, organisation des individus malades, de façon à les pouvoir mieux connaître et soigner. L'hôpital moderne fonctionne donc au début comme « machine à étudier et enseigner » (avant qu'à soigner) et comme machine qui produit des individus au sens moderne.

M. Foucault décrit ce type de mécanisme comme un « dispositif disciplinaire »⁴⁶. Savoir et pouvoir y marchent conjoints car la surveillance et la normalisation s'accompagnent à une transmission de connaissance, mais aussi à une prise de données qui constitue une nouvelle forme de savoir : le savoir sur l'homme. Dans l'examen médical par exemple l'homme est à la fois quadrillé dans l'espace de l'hôpital, contrôlé sans cesse, ramené à une norme de santé, examiné pour son bien, et connu, en tant qu'entité biologique individuelle. Foucault pense l'hôpital du XVIII-XIX^e siècle comme une réalisation matérielle du Panopticon de J. Bentham. Le Panopticon est l'appareil disciplinaire par excellence, car il permet « à un seul regard de tout voir en permanence. »⁴⁷ Grâce à la disposition de l'espace réalisée par le Panopticon le pouvoir devient invisible, et en revanche impose à ceux qu'il soumet un principe de visibilité obligatoire et continue. Le Panopticon est donc un dispositif de regard, qui organise un certain espace et un certain temps grâce à sa qualité unidirectionnelle. En même temps le Panopticon est une certaine

⁴⁴ M. Grmek : *Le concept de maladie*, in : M. Grmek (sous la direction de): *Histoire de la pensée médicale en Occident*, vol. 2, *Du Romantisme à la science moderne*, Paris : Editions de Seuil, 1999

⁴⁵ G. Cabanis : *Observations sur les hôpitaux*

⁴⁶ M. Foucault : *Surveiller et punir*, Paris : Gallimard, 1975

⁴⁷ M. Foucault : *Surveiller et punir*, cit., p. 176

disposition de l'espace, séparé, quadrillé, centralisé, et du temps, continu, de longue durée, ce qui permet l'exercice d'un certain type de regard. Dans la description que J. Bentham en donne, son Panopticon est composé par une tour centrale d'observation, entourée par un cercle de celles séparées et sans communication entre eux. De la tour centrale un observateur peut contrôler tout ce qui se passe dans les cellules, sans être vu, car il est protégé des regards par des rideaux. La non-visibilité du contrôleur fait que le contrôlé se pense toujours contrôlé, aussi si en effet il ne l'est pas. L'effet immédiat de pouvoir est évident : le contrôlé commence à se contrôler lui-même, sans qu'il y ait plus besoin de quelqu'un dans la tour centrale. Le pouvoir se dépersonnalise, devient autonome, automatique, anonyme. Mais ce pouvoir est en relation aussi avec un savoir.

« Le Panopticon fonctionne comme une sorte de laboratoire de pouvoir. Grâce à ses mécanismes d'observation, il gagne en efficacité et en capacité de pénétration dans le comportement des hommes ; un accroissement de savoir vient s'établir sur toutes les avancées du pouvoir et découvre des objets à connaître sur toutes les surfaces où celui-ci vient s'exercer. »⁴⁸

C'est Bentham même qui suggère que la structure qu'il a projetée peut remplir plusieurs fonctions : prison, usine, école, hôpital. L'observation continue des sujets quadrillés permet en effet de produire un savoir sur ces entités qui se singularisent et qui deviennent pour ça des individus. L'hôpital moderne produit, à travers l'observation qu'il rend possible, des connaissances sur chacun de ses malades. Les malades sont désormais séparés l'un de l'autre, la cour des médecins s'arrête à chaque lit, examine chaque malade et produit des fiches individuelles qui l'identifient.

« La discipline « fabrique » des individus ; elle est la technique spécifique d'un pouvoir qui se donne les individus à la fois pour objets et pour instruments de son exercice. »⁴⁹

L'examen médical a un rôle clé dans ce processus de production d'individus et de connexion entre savoir et pouvoir.

« Finalement, l'examen est au centre des procédures qui constituent l'individu comme effet et objet du pouvoir, comme effet et objet du savoir. »⁵⁰

Il faut alors rappeler que l'examen médical conduit dans l'hôpital est au centre de la constitution d'un nouveau type de savoir et d'une nouvelle méthode de connaissance de la maladie : l'anatomo-clinique. L'anatomo-clinique se définit, à travers les œuvres de Morgagni,

⁴⁸ M. Foucault : *Surveiller et punir*, cit., p. 206

⁴⁹ M. Foucault : *Surveiller et punir*, cit., p. 172

⁵⁰ M. Foucault : *Surveiller et punir*, cit., p. 194

Corvisart, Bichat, Laennec, Bayle, comme observation des faits cliniques et connexion de ceux-ci avec les processus causals qui se produisent à l'intérieur du corps. L'anatomo-clinique ressort de la conjonction entre clinique et savoir anatomique et pathologique. G. B. Morgagni, avec son *De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis* (écrit entre 1740 et 1760 après une longue expérience de dissections et observations cliniques, avec l'intention de compléter les observations anatomiques et cliniques du *Sepulchretum* de Bonet, du 1679), représente l'aube de l'approche anatomo-pathologique. Grâce aux observations qu'il peut conduire dans trois hôpitaux divers de Bologne, Morgagni décrit méticuleusement âge, sexe, activité, tares héréditaires, maladies antérieures, symptômes de ses patients, et aussi l'influence des saisons et du climat. Il ajoute souvent une relation sur l'examen de surface et des orifices du corps. Enfin, le patient mort, Morgagni prête la même attention à l'analyse du cadavre. Le but est celui de mettre en évidence un lien entre le cas clinique et les modifications pathologiques macroscopiques, pour déceler la cause immédiate ou prochaine du décès. En France, Corvisart, Bichat, Broussais, Laennec et Bayle poursuivent ce travail de connexion entre la pathologie anatomique et la médecine clinique, mais la lésion interne n'est plus la cause prochaine de la maladie, elle est la maladie même dans son évidence anatomique. C'est donc à eux qu'on attribue le passage de la médecine des symptômes à celle des lésions⁵¹. Mais le paysage est très riche. Si Bichat exhorte ses étudiants à autopsier et ramène les lésions aux tissus, plutôt qu'aux organes, Dupuytren et Cruveilhier fondent l'anatomie pathologique comme une science autonome ; Broussais essaye de réduire toutes les maladies à des inflammations gastro-intestinales chroniques ; et Corvisart se sert de la percussion d'Auenbrugger pour deviner l'état des cavités thoraciques et abdominales. Bayle soutient en 1802 sa thèse, où il affirme qu'on doit définir les maladies par des changements morphologiques constants observés sur les cadavres et non sur les symptômes, qui sont fugaces, car ils disparaissent quand les fonctions vitales s'arrêtent. Laennec, dans la deuxième édition de 1826 du *Traité de l'auscultation médiate*, donne à son œuvre un ordre d'exposition qui suit la définition anatomo-clinique des maladies traitées. L'anatomo-clinique se constitue donc d'une méthode complexe qui réunit l'observation de la maladie pendant son décours en hôpital et l'examen du cadavre qui permet de révéler les lésions qui étaient la cause des symptômes observés. Le savoir qui se produit de ces deux observations combinées, permet de déduire les lésions, les causes profondes de la maladie, à partir de ses symptômes et signes externes. Mais les signes externes valent d'or en avant comme des chiffres à interpréter, dont on possède, grâce à l'ouverture du cadavre, un dictionnaire pour la traduction. La diagnostique ne se

⁵¹ Foucault (1963) indique en Bichat le vrai point de rupture de la médecine moderne, lorsque Huard (1970), Ackerknecht (1967), Grmek (1999), attribuent la fusion de la clinique et de l'anatomie pathologique à Bayle et Laennec

limite donc pas au niveau du directement visible, c'est-à-dire à relever l'ensemble de symptômes typique d'une certaine maladie. Elle s'approprie d'une deuxième vue, une vue indirecte, capable de lire dans le tableau clinique du vivant (établi grâce au sens de la vue, ouïe, toucher, odorat et goût) l'état interne du corps. Cet exercice de la diagnostique fait passer le malade en deuxième ligne respect à la maladie. La maladie devient une entité autonome, avec ses règles, son essence, lisible dans son aspect. On a vu, en parlant des leçons de clinique dermatologique d'Alibert, qu'il ne percevait pas les gens de son institut comme des simples malades, mais plutôt comme des incarnations vivantes des maladies. Il appelait ses patients avec le nom de leur maladie, il leur pendait une inscription au cou avec le nom de l'affection dermatologique qu'ils portaient sur leur corps comme une identité nouvelle.

Description des maladies de la peau (1806-1814)

La *Description des maladies de la peau* de J.-L. Alibert fut publiée en douze livraisons, au pris de 50 francs chacune, et, d'après Brodier, elle fit beaucoup de bruit dans le monde médical. Les deux premières livraisons parurent en 1806, la troisième et la quatrième en 1807, la cinquième et la sixième en 1808, la septième en 1810, la huitième en 1811, la neuvième en 1813 et les trois dernières après la publication de l'ouvrage entier en 1814. Une deuxième édition paraîtra en 1825.

La première édition de la *Description des maladies de la peau* est dédié à l'empereur Alexandre, à souligner l'enthousiasme pour l'entrée des Russes à Paris.

« A sa Majesté Alexandre I^{er}, empereur de toutes les Russies. – Sire, en combattant pour le repos du monde, vous avez rétabli la raison dans tout son empire. Vous avez rendu aux lettres leur éclat, leur indépendance et leur liberté. Daignerez-vous permettre que je célèbre cette glorieuse époque de notre histoire, en plaçant votre auguste nom à la tête d'un monument que j'élève depuis longtemps à la science ? Je laisse à d'autres, Sire, le soin d'éterniser les nobles actions de votre grand âme : que pourrais-je ajouter aux expressions irrésistibles de la joie publique, à l'attendrissement de ce peuple dont vous consolez les longues douleurs ! Que pourrait dire ma faible voix, quand toutes les larmes sont tariées, quand toutes les bénédictions vous environnent ! Certes, il n'est plus d'éloquence, après les acclamations touchantes de tant d'hommes que vous venez de rendre à l'espérance et au bonheur. Amour, respect, confiance, admiration, vous avez mérité, Sire, tous les sentiments affectueux dont le cœur humain est susceptible, puisque vous n'avez pris les armes que pour fonder sur des bases inébranlables la vraie politique des

nations, Vainqueur magnanime, triomphateur généreux, jamais monarque ne fut à la fois plus puissant et plus adoré. Quelle félicité sera la mienne si vous daignez jeter un regard favorable sur les faibles travaux que j'ose faire paraître sous vos auspices ! J'ai l'honneur d'être, avec tout le respect et toute l'admiration que votre gloire doit inspirer, Sire, de Votre, Majesté,, les très humble et très obéissant serviteur. Avril 1814. »

Alibert fut donc content de la restauration de la monarchie, et en eut bien d'honneurs et reconnaissances.

Au moment de la première édition de l'ouvrage (1806), Alibert est médecin de l'hôpital Saint-Louis et du Lycée Napoléon, membre de la Société de l'École et de celle de Médecine de Paris, de l'Académie Royale de Médecine de Madrid, de l'Académie Impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Turin, du Collège Royal de Médecine de Stockholm. En 1825, époque de la deuxième édition, il est déjà devenu médecin-chef du Saint-Louis et premier médecin ordinaire du roi ; il est en outre professeur à la Faculté de Médecine de Paris, membre de l'Académie Royale de Médecine et chevalier de plusieurs ordres. Sans doute cet œuvre lui a beaucoup servi pour monter de degré. Elle lui a donné une grande notoriété, sans lui éviter les critiques.

Entre 1810 et 1818, Alibert fait paraître un abrégé de la *Description des maladies de la peau*, pour répondre aux exigences des élèves qui demandent une édition moins chère. Le prix de nombreuses planches avait fait qu'Alibert même avait dépensé plus de 300.000 francs pour la faire éditer. Le *Précis théorique et pratique des maladies de la peau* coûte 7 francs et compte 400 pages. Il sort en deuxième édition en 1822.

Alibert soutient la radicale nouveauté de son entreprise descriptive. Il refuse de se baser sur les textes des Anciens pour justifier sa démarche avec leur autorité. En tout cas il serait important d'approfondir l'étude des textes précédents sur la peau, connus par J.-L. Alibert, et qui ont donc eu une influence en négatif ou en positif sur son œuvre.

A. Alfàric cite un certain nombre de textes sur la peau, connus par Alibert :

- les textes classiques du *Corpus Hippocraticum*, où sont soulignées les relations entre les lésions de la peau et les désordres intérieurs de l'organisme, mais aussi le rôle de la purification à travers la peau. Les autres œuvres classiques générales de l'art médical : Pline, Celse, Galien et les textes arabes.
- **Girolamo Mercuriale** (1530-1606), médecin et humaniste, professeur à Padova, puis à Bologna, Pisa, Roma. Mercuriale est un des propulseurs du retour à Galien. En 1569 il publie à Venise *De re gymnastica veterum*, qui est son traité le plus connu. En 1572, encore à

Venise, il publie *De morbis cutaneis*, qui est considéré le premier traité de dermatologie. *De puerorum morbis* sort à Venise, en 1582. En 1588 Mercuriale fait paraître à Venise une édition critique des Œuvres d'Hippocrate en version grecque et latine. Mercuriale se refait en effet à l'antique coutume qui date d'Hippocrate, de diviser les maladies en internes et externes. Parmi les externes les unes sont généralisées à tout le corps (universum corpus occupantes), les autres sont localisées (occupant partes aliquas privatas, vel occupant caput, vel aliquam inferiorem partem). De même pour les maladies internes. Cette distinction est encore plus nette dans l'œuvre de Paul Aicard : *De morbis cutaneis et omnibus corporis humani excrementis tractatus, ex ore Hieronymi Mercurialis, Venetiis, 1650*). Aicard traite séparément *De vitiis cutis capitis* et *De vitiis totius corporis cutis generatim*. Alibert admire Mercuriali. Pour cette division voire Dartres dans le Dictionnaire encyclopédique des Sciences Médicales (Bazin, qui attribue cette division à Guy de Chauliac).

- **D. Tourner** : *Treatise on the diseases incident in the skin*, Londres : 1714. Le texte propose un regroupement des maladies de la peau par localisation.
- **Joseph Jakob von Plenck** (1733-1807), chirurgien autrichien. En 1776 Plenck publie à Vienne une *Doctrina de morbis cutaneis*. Dans cet essai de classification, Plenck se base sur les caractères extérieurs, sans souci de la localisation. Il obtient 14 classes : maculae, pustulae, vesiculae, ulla, papulae, crustae, squamiae, callositates, excrescentia cutanea, vulnera cutanea, insecta cutanea, morbi unguium, morbi pilorum. Robert Willan s'en inspira.
- **Anne Charles Lorry** (1726-1783). Son *Tractatus de morbis cutaneis* (Paris, 1777) est considéré le premier traité moderne de dermatologie. Lorry reconnaît deux classes : celles qui relèvent d'une cause externe et celles qui relèvent d'une cause interne. Il est admiré par Alibert pour son invitation à l'observation et au retour à Hippocrate pour ce qui regarde les répercussions sur la peau des troubles profonds. Le traité de Lorry comprend une partie sur la physiologie de la peau, les causes des maladies, les symptômes, les traitements. Le livre de Lorry attira l'attention de plusieurs médecins sur la peau. En 1774, le collège des médecins de Lyon avait déjà mis au concours un prix sur les Dartres, mais c'est en 1779 qui compare le mémoire de **Henri de Roussel** *De variis herpetum speciebus* (Cadomi, 1779), et en 1782 que **Poupart** publie son *Traité des Dartres*. En même temps, Bichat prépare une classification des maladies cutanées basée sur l'anatomie pathologique.
- **Robert Willan** propose sa nouvelle nomenclature dès 1789, mais il l'expose dans *On cutaneous diseases* (London, 1798-1805).
- **Thomoas Bateman**, élève de Willan, développe et vulgarise cette classification dans *A practical synopsis of cutaneous diseases according to the arrangement of Dr Willan*,

exhibiting a concise view of the diagnostic, symptoms, and the method of treatment (London, 1813).

Alibert cite le long de son œuvre d'autres auteurs, médecins, explorateurs, botanistes, dont il faudrait trouver et analyser les œuvres, afin d'éclaircir les rapports qui les lient à Alibert.

Je voudrais indiquer un autre stimulus aux études d'Alibert sur la peau : le *Traité des sensations* (1777) de **Condillac**. Condillac invite son lecteur à imaginer l'état d'une statue en marbre à laquelle, l'un après l'autre, seraient ouverts les cinq sens. Cette fiction est fonctionnelle à mieux raisonner sur la formation des opérations de l'âme et sur la constitution des connaissances. Elle suit donc un ordre particulier : pour première chose, la statue reçoit le sens de l'odorat, de façon à pouvoir contrôler quelles sont les connaissances d'un être borné à ce sens imparfait. S'il est vrai que pour l'instant elle ne peut connaître que des odeurs, la statue est quand même déjà en possession d'attention, jouissance et souffrance. Et grâce à ce trio de base, elle peut développer mémoire, comparaison, jugement, imagination, désir, amour, haine, espérance, crainte et volonté. Ce qui démontre que, la sensation, aussi la plus imparfaite, enveloppe toutes les facultés de l'âme. Pour ce qui regarde ses idées, elles sont bornées à ses sensations olfactives, l'odeur de rose, l'odeur de violette. Mais elle n'a pas l'idée de la violette ou de la rose et elle n'est, par rapport à elle-même, que les odeurs qu'elle sent. La statue ne peut pas se rendre raison de ses manières d'être, car elle ne peut pas savoir d'où elles viennent. Elle a des idées générales, de plaisir et douleur, de nombre, de durée et succession, mais elle ne peut pas distinguer entre une perception actuelle et la mémoire ou l'imagination d'une sensation passée, car ces sensations ne se lient pas à l'image d'un objet extérieur ou d'un état intérieur. Cette limitation est valable pour tous les sens qui sont ouverts l'un après l'autre, aussi s'ils se réunissent, jusqu'à ce qu'on n'arrive au toucher. Un homme borné à l'ouïe, au goût, à l'odorat et à la vue, reste incapable de reconnaître un espace hors de lui : il ne suspecte pas qu'il doit ses manières d'être à des causes étrangères. Il ne sait non plus qu'il a un corps, ou des organes de sens. La réunion de la vue, de l'odorat, de l'ouïe et du goût, augmente le nombre des manières d'être de notre statue : la chaîne de ses idées en est plus étendue et plus variée. Mais elle continue à ne voir qu'elle, et rien ne la peut encore arracher à elle-même pour la porter au-dehors. Condillac renverse ainsi une tradition qui date de Platon et qui considère la vue comme les sens princeps de la connaissance, tant qu'elle devient la métaphore physique de la connaissance intellectuelle et pure, libre de la ruse des sens. Affirmer la validité de la connaissance sensible comporte évidemment la nécessité, pour Condillac, de récupérer les sens « charnel » par excellence, le toucher. Le toucher ne peut pas devenir si aisément la métaphore d'une connaissance désincarnée, comme la vue a pu le faire, car dans le toucher le touché est,

au même temps, touché. C'est exactement sur cette réciprocité du toucher qui se fonde la différence de ce sens par rapport aux autres, et la possibilité que seul il donne de reconnaître le monde des objets comme extérieur au sujet de la perception. La statue sans ouïe, odorat, goût, vue, bornée donc au sens du toucher, a d'abord la sensation de l'action des parties de son corps les unes sur les autres, et celle du mouvement de la respiration. Pour Condillac il s'agit ici du sentiment fondamental où commence la vie de l'animal. La statue reste bornée au sentiment fondamental jusqu'à quand elle n'est frappée par aucun corps. Mais en se touchant la statue reçoit une sensation de solidité qui est très particulière, parce qu'elle est une modification où la statue ne trouve plus qu'elle-même. La statue trouve dans cette solidité deux choses qui s'excluent mutuellement, qui sont nécessairement l'une hors de l'autre. Cependant, en distinguant ainsi sa poitrine de sa main, la statue retrouve son moi dans l'une et dans l'autre. Si après, il lui arrive de faire courir sa main le long de son bras, la statue sentira aussi la continuité de son moi, et cette même main, qui réunira, dans un seul continu, les parties auparavant séparées, en rendra l'étendue plus sensible. C'est à ce point, dès que la statue a connu son propre corps que, si elle touche un corps autre, elle juge que ce corps est hors d'elle, car son moi se sent modifié dans sa main mais non dans l'objet. Le toucher donc est le seul sens capable de découvrir l'espace extérieur et d'apprendre aux autres sens à rapporter leurs sensations aux corps qui y sont répandus. Il faut souligner qu'il ne s'agit pas, pour Condillac, du tact de la main. Aristote avait prisé la main et le tact comme directement liés à l'intelligence humaine. Condillac considère le toucher comme sens répandu sur tout le corps, et donc situé sur toute la peau, car c'est la peau est le seul organe qui est également répandu sur tout le corps. C'est donc la peau, en vertu de son étendue, qui couvre tout le corps, et de sa qualité sensitive, qui permet d'avoir connaissance de soi-même comme corps étendu et d'un monde extérieur fait d'objets solides et continus. Car la peau permet au sujet qui ne peut jamais sortir de soi-même, de se faire toucher par les choses externes.

Le retour à la dermatologie et *l'Arbre des dermatoses* (1832-1833)

En 1818, Alibert a suspendu ses leçons à l'hôpital Saint-Louis, et il a laissé à Bielt la direction partielle du service. Quand il reprend sa place, Alibert continue ses leçons de clinique et pathologie dermatologique, avec le même style. Bielt a apparemment plus de succès : « On s'amusait avec Alibert sous les tilleuls du Pavillon Gabrielle ; on allait s'instruire dans les salles de Bielt, au pavillon Saint-Mathieu. »⁵²

⁵² A. Hardy : Documents pour servir à l'histoire de l'Hôpital Saint-Louis, Annales de Derm et de Syph., 1885, cit. par Brodier (1923), p. 136.

A dater du mois de mai, le mercredi de chaque semaine, à 9:30 du matin, Alibert faisait avancer le malade dont l'affection cutanée avait trait à la leçon. Celui-ci portait sur la poitrine un écriteau indiquant la dermatose dont il était atteint. Près d'Alibert un grand tableau en couleurs, représentant l'Arbre des Dermatoses et, sur des ficelles tendues entre les tilleuls, de douze à quinze planches avec les maaldies rares ou les cas typiques qu'Alibert avait fait reproduire. Non seulement les étudiants malades sont présents aux leçons, mais aussi des médecins des hôpitaux, des médecins étrangers et des praticiens de la capitale. Dans *Nemesis Médicale illustrée*⁵³, recueil de satires par F. Fabre, on peut lire:

*De Platon-Alibert, qui sous ses verts platanes
Semble au loin défier les oreilles profanes
Fait mouvoir en tous sens ses héros en haillons,
Des lèpres, des cancers guide les bataillons,
Et de lazzis heureux égayant la pensée,
Voit dans son hôpital revivre le Lycée.*

Aussi Geoffroy Saint-Hilaire est nommé parmi les assistants à une démonstration. Les cours n'eurent pas lieu en 1828 et commencèrent plus tard en 1832, à cause de l'épidémie cholérique.

En dépit de ça, la réputation d'Alibert, en particulier de sa dermatologie, tend à diminuer. On lui reproche son langage frivole et trop fleuri, son style prétentieux⁵⁴. Son penchant littéraire et poétique qui ne colle pas avec les prétentions de scientificité, dans l'opinion de ses collègues⁵⁵. Ses discours, les leçons organisent trop bien les éloges directs à des vivants et importants personnages, sentent le calcul, le succès obtenu avec des moyens quelquefois indirects, la capacité de s'introduire. Mais ce n'est pas seulement l'origine de son succès et sa vie privée qui gênent. C'est l'emphase des leçons. C'est aussi son goût pour la mise en scène, ainsi comme il se présente dans les cadres médicales et scientifiques, par exemple dans ses riches et belles planches. L. Rostan⁵⁶ arrive à accuser les planches dermatologiques qu'Alibert utilise pour donner plus de vérité à son discours de « farder » la nature. En 1826, le docteur Morel, dans une Biographie des médecins français vivants, reproche à Alibert non seulement l'emphase des leçons, les prétentions dans la société, la sévérité envers les élèves peu dévots, l'attitude envers sa famille, mais il touche ses œuvres, en attaquant la complaisance envers ses *Eléments de*

⁵³ Paris, 1840, T. I, satire 2, p. 31 :

⁵⁴ J.J. Lafaurie: Quelques remarques sur la classification des maladies de la peau. Union médicale, 1854, p. 190.

⁵⁵ Cazenave: Compte rendu de la leçon d'Alibert du 26 avril 1829.

⁵⁶ L. Rostan: Cours de Médecine clinique, 3^{ème} édition, 1832, p. 163.

thérapeutique, auxquels on préfère pourtant la Matière Médicale de Barbier⁵⁷. H. Peisse, dans les *Médecins français contemporains*, critique toutes ses œuvres, jusqu'à la *Physiologie des passions*, mais traite surtout l'ouvrage sur les maladies de la peau, d'un « roman orné de vignettes ». ⁵⁸ Les journaux médicaux réagissent à ces accusations d'avoir fondé sa propre réputation sur autre chose que les mérites médicaux, et rappellent les services rendus par Alibert à la thérapeutique et à la dermatologie. *La clinique des hôpitaux*⁵⁹ rappelle les titres de gloire d'Alibert, nomme ses livres de thérapeutique, sa description des maladies de la peau, et son traité des Fièvres intermittentes comme des classiques, aussi si elle confirme la prétentiosité du style et la faiblesse de la *Physiologie des Passions*. En 1829, Deslandes attaque la thérapeutique dermatologique d'Alibert comme vide de contenus et pleine seulement de phrases « ampoulées, prétentieuses, antiscientifiques », comme « un exposé incomplet d'expérimentations incomplètes », plein de lieux communs et très incohérente⁶⁰.

*« Quelques éloges prononcés à la Société Médicale d'Emulation, mais surtout sa Physiologie des Passions, lui ont valu, plus peut-être dans le monde que parmi les médecins, une grande réputation d'écrivain. Homme d'esprit avant tout, mais d'esprit superficiel, il se montre en général plus préoccupé de l'éclat de la forme que de la solidité du fond. Son style châtié et correct revêt trop souvent les alestres prétentieuses et emphatiques si fort à la mode au commencement de ce siècle. De la ces descriptions pathologiques, quelquefois frappantes de vérité, quelquefois empreintes d'une exagération qui tendent au ridicule. »*⁶¹

En plus, les théories d'Alibert sont traitées de vieilles : elles remontent à il y a vingt ans, et les théories anglaises tendent à prendre profit sur elles. En 1829, un journaliste de *La clinique des hôpitaux*⁶² rappelle les services rendus par Alibert à la dermatologie, mais souligne aussi que ces services datent de vingt ans, et que ces vingt ans sont un siècle, car la science a marché.

On peut trouver dans ces critiques l'une des raisons qui ont induit Alibert à retourner à écrire de dermatologie, pour corriger et compléter sa description. Une autre raison importante réside dans les événements qui sont en train de se produire dans le monde médical, et dans la dermatologie en particulier. Alibert veut défendre son critère de classification naturelle, mis à la preuve dans la Nosographie, contre la tendance anglaise à la classification artificielle. La menace

⁵⁷ Biographie des médecins français vivants et des professeurs des écoles, par un de leurs confrères, docteur en médecine, Paris, 1826.

⁵⁸ J.-L.-H.-P.: *Les Médecins français contemporains*, Paris, 1827 p. 57.

⁵⁹ *La clinique des hôpitaux*, 18-12-1827.

⁶⁰ L. Deslandes: *Analyse de l'Abrégé pratique des maladies de la peau, de Cazenave et Schendel*, in: *Revue Médicale française et étrangère*, 1829, t. I, p. 249.

⁶¹ *Dictionnaire Encyclopédique des sciences médicales* (1865), p. 8

⁶² *La clinique des hôpitaux*, 23-7-1829.

est plus proche de ce qu'on pense, car c'est son élève chéri, Biett, qui s'est chargé de la diffusion de cette « hérésie ». Au cours d'un séjour en Angleterre en 1816, Biett avait appris la classification des maladies de la peau proposée par Bateson et Willan. Biett commence donc à l'utiliser en France, plus précisément à l'hôpital Saint-Louis, dans le cours d'Alibert. Quand celui-ci retourne, le Saint-Louis connaît donc deux enseignements : l'un d'Alibert, qui utilise sa classification naturelle, et l'autre de Biett, qui défend la classification artificielle anglaise. Alibert est donc pressé d'appliquer sa méthode aux dermatoses pour s'opposer à Biett. Entre temps, en 1824, Samuel Plumbe a fait paraître *A practical treatise on diseases of the skin* (London, 1824), et Cazenave et Scedel ont adopté celle que Biett a emprunté à Willan et Bateman. C'est peut-être pour cette raison qu'il ne continue pas son oeuvre de classification générale de la pathologie, mais se donne à fabriquer une classification naturelle des dermatoses par opposition à Willan, et à sa classification artificielle. Le contraste donne lieu à un débat sur nosologie naturelle et nosologie artificielle, méthode anglaise et méthode française. Ce qui est en cause est la possibilité d'appliquer une méthode qui fonctionne pour des êtres réels comme les plantes à des entités abstraites comme les maladies.

L'esprit de classification d'Alibert se matérialise donc dans un arbre, l'Arbre des dermatoses. Alibert l'offre à ses élèves en 1829, non en tant que classification, mais en qualité de méthode, et le fait pendre sur un des murs de l'amphithéâtre du pavillon Gabrielle. Le changement par rapport à la première classification de la Description des maladies de la peau est évident : Alibert a abandonné la classification traditionnelle en faveur d'une classification plus proche de l'observation directe. L'exergo est très important : *Naturales dari classes ita creatas patet ex plurimus. Linn., Phil Bot.*

Alibert est toujours plus endetté envers la botanique, qui première a insisté sur les analogies et les rapports entre les êtres. Gloire donc à Césalpin, Morison, Ray, Tournefort, Bernard de Jussieu. Leurs classes, genres, espèces, existent réellement comme il le dit Adanson, et au fond aussi Linné.

Les maladies ne forment pas une série continue dans le système de la nature, mais elles se touchent par différents points, et se distribuent plutôt comme les feuilles sur un arbre ou les pays sur une carte géographique. Le modèle à suivre est donc celui offert par Torti avec son Arbre des fièvres, *lignum februm*, qui a pour tronc la Fièvre, et pour rameaux la multitude de fièvres périodiques. L'Arbre des dermatoses est modifié plusieurs fois, au fur et à mesure qu'Alibert complète sa classification. En tout cas, l'Arbre figure le Derme avec ses maladies, c'est-à-dire la peau dans son ensemble, formé du derme et de l'épiderme, et les affections qu'elle peut recevoir. Les dermatoses sont divisées en 12 familles ou groupes, et forment les 12 branches de l'arbre, en

ordre généalogique. Les six premières Familles se trouvent sur le côté gauche, et procèdent du bas en haut ; les six dernières se trouvent sur le côté droit et se disposent d'en haut en bas. Elles sont, dans l'ordre ainsi dessiné : Dermatoses eczémateuses, Dermatoses exanthémateuses, Dermatoses teigneuses, Dermatoses dartreuses, Dermatoses cancéreuses, Dermatoses lépreuses, Dermatoses véroleuses, Dermatoses strumeuses, Dermatoses scabieuses, Dermatoses hémateuses, Dermatoses dyschromateuses, Dermatoses hétéromorphes. Ces familles sont divisées en Genres. Par exemple, les Dermatoses eczémateuses comprennent 12 genres en rameaux : Erythème, Erysipèle, Pemphix, Zoster, Phlyzacia, Cnidosis, Epinyctide, Olophlyctide, Pyrophlyctide, Charbon, Furoncle. A leur fois, les Genres comprennent plusieurs espèces ou variétés. L'Erythème en a sept principales et d'autres petites distinctions moins importantes.

Alibert revendique avec cette disposition l'utilité de la classification naturelle et de l'attention portée à l'aspect physique externe de la maladie. Mais ce principe conduit Alibert à un nombre remarquable de divisions et subdivisions, et à un grand mélange de typologie différentes, qui rendent sa classification moins utilisable que celle de Willan, destinée, elle aussi à disparaître dans le long terme, mais gagnante pour l'instant.

Alibert arrive donc à une vraie classification des maladies cutanées, représentée par l'arbre des dermatoses, après 25 années d'étude, et après avoir pris connaissance des travaux de Willan, Bateman, Bielt (son élève qui a trahi). Mais cette classification naturelle n'est pas exempte d'incohérences.

L'héritage dermatologique d'Alibert

Vieillard de petite taille, à ventre prominent, la tête ronde couverte d'une perruque brune et d'un chapeau toujours près de tomber, Alibert mourut à Paris le 4 novembre 1837, à 69 ans, d'un cancer à l'estomac, après une maladie de courte durée (débutée en fin d'octobre). Cruveilhier fit l'autopsie en présence de Vallerand et Dufour, et présenta à la Société Anatomiques des pièces du corps. Son corps fut inhumé le 7 novembre au Père-Lachaise, puis à Villefranche et enfin dans la sépulture de famille de Marin. Aux funérailles Cruveilhier parlait au nom de la faculté et Pariset au nom de l'Académie. Dans son testament il laissait sa bibliothèque à ses élèves Daynac et Valleirand et son buste à la Faculté de Médecine, les tableaux de Pomairols et de la peste de Villefranche à son parent, le magistrat Pomairols, un tableau qui le représente à la commune de Villefranche, une rente à sa serveuse, à son coiffeur, et 25 francs chacun à 40 pauvres qui auraient assisté à son enterrement !

L'héritage plus intéressant est celui laissé par son intérêt dermatologique. Les œuvres sur la peau et les leçons à l'hôpital Saint-Louis ont marqué le début des études systématiques de

dermatologie, qui se sont ensuite multipliés. Entre les textes plus représentatifs, qu'il faudrait consulter :

- **Robert Willan** (1757-1812), médecin et dermatologue anglais, qui en 1808 publie à Londres: *On cutaneous diseases*
- **Pierre François Olive Rayer** (1793-1867), clinicien, qui publie à Paris un ouvrage en deux volumes plus un atlas : *Traité théorique et pratique des maladies de la peau*, 1826-1827
- **Ferdinand von Hebra** (1816-1880): *Versuch einer auf pathologische Anatomie gegründeten Eintheilung der Hautkrankheiten* , à Wien en 1845. Ouvrage essentiel en dermatologie, qui sera suivi de 1856 à 1876 d'un *Atlas der Hautkrankheit* en 10 tomes.
- **Moritz Kaposi** (1837-1902) : *Pathologie und therapie der Hautkrankheiten in Vorlesungen*, Wien, 1879
- **Heirich Auspitz** (1835-1886) : *System der Hautkrankheiten*, Wien, 1881
- En 1889 se tient les premier Congrès international de dermatologie à Paris.
- **Paul Gerson Unna** (1850-1929) : *Die Histopathologie der Hautkrankheiten*, Berlin, 1894.
- **Raymond Sabouraud** (1864-1938) : *Traité des maladies du cuir chevelu*, en 5 volumes publiés à Paris de 1902 à 1929.
- **Ferdinand Jean Darier** (1856-1938) : *Nouvelle pratique dermatologique*, Paris, 1936. Immense ouvrage en 8 volumes.

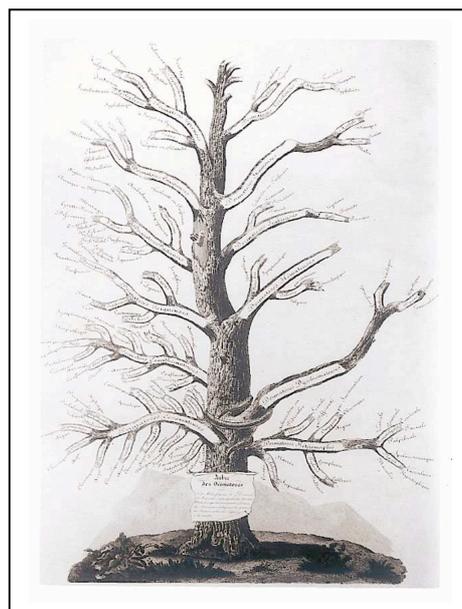
La doctrine de Willan triomphe définitivement avec Cazenave, Chausit, Duvergie, Gibert. A l'extérieur Willan, Bielt et Rayer dominant. En 1840, Camille-Melchior Gibert reprend les cours sur les dermatoses dans les jardins du Saint-Louis, et dans le règne même d'Alibert, il adopte la classification de Willan et après celle de Rayer. Le nom d'Alibert est ainsi vite oublié aussi dans son hôpital. En même temps, Hebra met sur le même plan l'école d'Alibert et celle de Willan et s'apprête à fonder la sienne.

Aussi s'il a été très critiqué et si sa description et classification dermatologique a été vite abandonnée, Alibert se place quand même dans une position centrale par rapport à l'histoire de la pensée médicale sur la peau. En France il est le fondateur d'une vraie clinique dermatologique. La dermatologie française est, d'après moi, une des pièces qui composent le mosaïque qui se dessine entre XVIII et XIX siècle et qui prend l'aspect d'un intérêt vif et varié pour la peau. Mais la dermatologie a aussi une autonomie par rapport à ce réseau médico-philosophico-chimico-hygiéniste. Elle est, d'or en avant, et grâce à l'œuvre d'Alibert aussi, une branche spécifique de la médecine. La dermatologie est une spécialisation. Sa naissance s'accompagne d'un mouvement qui intéresse tout le panorama médical. Gynécologie, ophtalmologie, psychiatrie, cardiologie sont seulement certes des nouvelles spécialisation qui fractionnent le métier de

médecin. La médecine « scientifique » qui fait surface au XIX siècle est une médecine des organes, des tissus, voire des cellules. Elle partage le corps vivant en morceaux autarchiques, desquels chaque spécialisation a le droit et le devoir de se charger presque en autonomie. Dans ce panorama particulariste, la dermatologie revêt un rôle un peu « borderline ». Elle est la science d'un organe particulier, il est vrai. Mais cet organe est difficile à isoler de tous les autres, avec lesquels il vit en communication constante. La peau reçoit les influences des organes internes, à l'occurrence elle répand ses sucres morbifiques dans les cavités du corps (quand elle faillit sa tâche de protection). L'autarchie n'est donc pas un caractère qui lui est propre. De plus, elle connecte le corps désormais unitaire, avec le monde. Il faut dire que cette façon de concevoir le corps de l'homme, comme une globalité organique qui exprime des comportements physiques et moraux par rapport à des conditions encore physiques, est, on l'a dit, propre à la philosophie de l'homme qui caractérise la gnoséologie et l'anthropologie de l'époque d'Alibert. L'admiration d'Alibert pour Cabanis et l'École de Montpellier nous aide donc à penser la relation qui rapproche la philosophie idéologique d'origine condillacienne et la médecine vitaliste, très attentive à la sensibilité, des Haller, Bordeu, Barthez, etc. Ce qui est curieux, est le fait que la peau a maintenu, dans le cadre médical, cette condition fluide. Dans la définition du Dictionnaire Garnier-Delamare des termes de médecine, la peau est un organe membraneux et souple qui recouvre la surface du corps, qui comprend trois couches, épiderme, derme et hypoderme, et qui est traversé par phanères, glandes sébacées et sudoripares, et corpuscules tactiles. Le savoir médical actuel reconnaît donc à la peau une grande variété de fonctions. Protection, thermorégulation, sécrétion, et aussi connexion des organes du corps grâce au réseau des capillaires, et à celui nerveux de la sensibilité tactile, thermique, de la douleur. La qualité qui émerge est donc toujours la diffusion, car la peau est partout et ses fonctions se répandent sur tout l'organisme. La peau reste donc un organe particulier et globale, spécifique, mais en même temps strictement lié à la fonctionnalité de tout le corps. Dans un texte récent dédié à la peau, le philosophe François Dagognet (1993) revendique la richesse représentée par la peau pour une réflexion philosophique sur le rapport dedans-dehors, centre-périphérie, mais il montre aussi combien la médecine a ignoré la variété de fonctions et connexions établies par l'enveloppe tégumentaire du corps. En rappelant le concept de *moi-peau* introduit par Didier Anzieu (1985), Dagognet considère la peau comme une sorte de barrière de contact, qui sépare et individualise le sujet en même temps qu'elle le met en relation avec l'extérieur. La peau devient ainsi une interface entre le dedans et le dehors, aussi si elle sert à les séparer. En tant qu'interface la peau est un organe de connaissance, d'importance pareille au système nerveux. Du reste, peau et cerveau se forment du même feuillet embryologique et le cerveau maintient toujours sa double

relation avec la peau (allé et retour, messages en direction centrifuge et centripète, fibres nerveuses afferentes et efferentes). Dagnognet parle donc de la peau non seulement comme d'un interface, mais aussi comme d'un cerveau périphérique. La peau est ainsi capable de casser deux dogmes fondamentales de la philosophie occidentale : la séparation rigide et indiscutable entre dedans et dehors, qui fonde la séparation entre sujet et objet et donc notre idée de connaissance et vérité, et le prévaloir du centre sur la périphérie, du cerveau-âme-esprit sur le corps, donc la nécessité d'un organe central de contrôle sur l'activité intelligente. Malheureusement la médecine tend à considérer la peau comme un sac et à négliger la possibilité de fonder une vraie science de la peau. Une preuve de ça réside, d'après Dagnognet, dans la persistance de la confusion qui porte à unir dermatologie et maladies vénériennes, mais à la séparer des disciplines qui s'occupent du SIDA. Une science de la peau est une forme de sémiologie qui lit sur la peau ce qui se passe à l'intérieur, puisque sur la peau s'inscrivent les principales fonctions de l'organisme. Dans cette proposition, la peau maintient donc sa qualité fluide d'organe des organes, miroir du corps entier et de l'état global du sujet en rapport avec le monde, siège de sa mémoire physique, grâce à ses modifications. Dagnognet insiste donc en particulier sur la condition de texte de la peau et sur la qualité herméneutique de la science dermatologique qu'il propose. Mais il montre aussi bien que la peau est alliée du viscéral, du circulatoire, du nerveux-psychique, de l'immunitaire, en connexion et communication avec le corps dans sa globalité fonctionnelle. Ce sont sans doute ces qualités qui rendent la peau un siège très favorable pour les maladies qui traversent les confins et les définitions restrictives, telles les maladies dites psychosomatiques, aujourd'hui si en vogue (McDougall, 1989).

Arbre des dermatoses,
1933



SCIENCE ET ART : UN MARIAGE NECESSAIRE



Alibert dermatologue et artiste

C'est donc à l'hôpital Saint-Louis Alibert institue la première clinique des maladies de la peau, avec des cours qui se tiennent trois fois par semaine. Il choisit pour ses cours le Pavillon Gabrielle, agrémentée de tilleuls (aujourd'hui de platanes). Au rez-de-chaussée le Pavillon comprenait un petit amphithéâtre pour les heures de conférence. Mais cet espace devint très tôt trop petit pour l'affluence des cours, et, comme Alibert professait en fin de printemps-début de l'été, la chaire fut transportée à l'extérieur. Peut-être qu'Alibert ait ainsi voulu rappeler les enseignements des anciens philosophes grecs. Il aimait les classiques grecs (au collège des Doctrinaires il avait traduit les classiques anciens), et aussi une certaine allure rhétorique, très présente dans ses textes et dans les expositions orales.

A. Alfari¹ décrit les séances d'enseignement d'Alibert comme une sorte de théâtre, dont Alibert est metteur en scène et acteur. Le public, composé d'étudiants, mais aussi de patients, est assis sur des bancs de bois en face à l'orateur. Alibert parle d'une estrade de planches, avec accent, mais en citant constamment en grec et en latin. Il se présente toujours bien habillé, mais un peu débraillé, aussi à cause de la fougue de son exposition. Il n'a rien du professeur austère, mais utilise tous les moyens de séduction pour conquérir son public. Et le public, comme pour une bonne représentation, termine la séance avec un applaudissement.

Il utilise plein d'images, de métaphores, d'effets théâtraux, comme dans ses livres. La scénographie aussi est très riche. Aux branches des arbres les plus rapprochés sont suspendus des tableaux, qui reproduisent les maladies cutanées que Alibert est en train d'exposer....

On a l'impression qu'Alibert traite les maladies qu'il doit exposer avec un ton qui est plus proche du critique d'art, que du médecin scientifique. Ces méthodes sont sûrement pensées pour que les leçons restent imprimées dans la mémoire, selon ce que Alibert peut avoir appris des utilisations de la rhétorique et du fonctionnement de l'intellect chez les Doctrinaires et chez les Idéologues. Mais l'utilisation d'un appareil scénique si complexe relève aussi de son goût pour le spectacle, pour le théâtre et l'art, comme pour la littérature et la poésie.

L'effet de cette préparation doit être très frappant, non seulement du point de vue de l'apprentissage, mais aussi du goût esthétique. Les planches pendues sur les branches des arbres constituent des tableaux en expositions. Elles sont en plus très belles (ce sont les planches qui ornent la *Description des maladies de la peau* ; en général, Alibert appellera toujours les peintres les plus fameux pour illustrer ses ouvrages dignes d'un Musée d'art : Moreau-Valville, Tresca, Berthon, Arsenne, Desbordes, Devéria, Bergeret, Lefèvre, Couché. Au milieu de la nature, là où il faut se porter pour mieux observer, ces dessins s'enrichissent d'un double message. Ils disent

¹ A. Alfari (1917)

que la science se fait en regardant, en se plongeant dans le champ d'étude avec ses propres sens, et non seulement avec l'intellect et la lecture des classiques de l'art médical. Mais aussi que dans ce regard il y a inévitablement un côté esthétique.

Les dessins, création habile des peintres plus fameux de l'époque, proposent des images scientifiques et artistiques en même temps. Mais le regard du médecin aussi (surtout quand ce médecin est aussi « humaniste » que J.-L. Alibert) contient en soi quelque chose d'esthétique et de créatif, car enfin c'est le regard de quelqu'un qui porte dans son observation sa propre histoire, ses connaissances, sa culture, ses penchants et intérêts.

« Lui-même parlait de ces maladies avec amour, avec fanatisme même. Une prostituée atteinte de syphilis, il la transformait en « une jeune prêtresse de Vénus blessée d'un trait perfide de l'amour ». S'il rencontrait en chemin quelque personne porteuse d'une lésion cutanée intéressante pour l'instruction de ses élèves, il lui arrivait de la « traîner dans son carrosse, à côté de lui », pour la leur montrer. Il s'extasiait sur la « beauté » d'une lésion bien épanouie. »²

Il faut en plus se rappeler que les planches d'Alibert ont l'étonnante capacité de s'animer. Pendant l'exposition, Alibert appelait des malades à servir d'exemple. Ceux-ci restaient en arrière, avec des religieuses, jusqu'au moment où Alibert les appelait avec le nom de leur maladie.

« Un jour que la leçon roulait sur la dartre squameuse : « Approchez, dartre squameuse, dit M. Alibert ; et un homme se montre, ayant pendue sur sa poitrine une pancastre qui porte en grosses lettres : Herpes squamosus. »³

L'identité du malade a disparue. L'inscription qu'il porte sur la poitrine, fait de lui une planche vivante et transforme le petit musée des dermatoses en théâtre de la maladie cutanée. Le malade devient acteur d'une pièce médicale, avec sa partie écrite dans la *Description des maladies de la peau*. Il récite sa maladie. La maladie s'est maintenant rendue complètement autonome de l'homme, car en s'animant elle a acquis le droit à une vie propre : elle peut être regardée et observée en elle-même, presque sans passer pour le medium du malade. Le domaine artistique et visuel continue donc à affirmer son poids dans l'exposition scientifique, et il contribue à la mise entre parenthèse du sujet malade.

Mais cette animation se prête aussi à d'autres considérations. En premier lieu, elle nous dit peut-être quelque chose quant à la « phénoménologie de la peau ». Les symptômes des maladies de la peau, aussi s'ils entretiennent des relations étroites avec toutes les parties du

² A. Alfaric (1917), pag. 54. Alfaric cite ici le texte de Roumiès de la Boutie: *Souvenirs d'un médecin de Paris*, Paris: 1910.

³ A. Alfaric: *Idem*, pagg. 54-55. Alfaric se base ici sur des recits parus sur la *Lancette française* du 9-5 et 6-6 1829.

corps, sont tous superficiels et bien visibles. Ils sont tous en évidence, exposés au-dehors, aux regards. Alibert serait donc plus favorable à observer la phénoménologie manifeste des dermatoses que les lésions internes (cause de toute maladie selon l'anatomo-clinique qui s'affirme dans cette période).

En plus, cette qualité de visibilité totale des maladies de la peau rend ce type de pathologie particulièrement adapté au traitement esthétique d'Alibert, car l'affection cutanée a déjà en soi une affinité avec la vision, le regard. Donc aussi avec la peinture, ou les arts visuels en général.

« Un jour se présenta un pauvre diable affecté d'éléphantiasis bien dessinée, bien caractérisée : C'est superbe, s'écria Alibert - M. le Dr, ça peut se guérir ? - Je vous ferai peindre – Pourrai-je avoir un lit dans votre service ?- Il vous en faudrait dix que vous les auriez. »⁴

Tous ces éléments seront présents dans le premier essai d'Alibert de donner un classement des maladies de la peau, car Alibert recueille ses observations conduites à l'hôpital Saint-Louis dans sa *Description des maladies de la peau*.

Le salon de la rue de Varennes : Alibert protecteur des artistes

Alibert fréquente le salon de Mme Condorcet, où il rencontre Mme Talma, le critique littéraire et historien Faurel, et ses collègues Pinel Richerand, Boyer, Pariset. C'est un salon considéré opposé à l'Empereur, comme celui de Mme de Staël, mais par rapport à celui-ci, plutôt philosophique que royaliste et plutôt français qu'international. La marquise de Condorcet, Sophie de Grouchy, est la belle-sœur de Cabanis, traductrice de la *Théorie des sentiments moraux* d'Adam Smith, et auteur des *Lettres sur la sympathie* dédiées à Cabanis. Il fait partie aussi de la petite société qui se réunit autour de Ducis sous l'Empire.

Mais il a aussi son propre salon à lui. Dans le salon de rue de Varenne, au numéro 10, où Alibert vit du 1810 jusqu'à sa mort⁵, on peut rencontrer savants, artistes, acteurs comme Talma, gens de lettres comme Saint-Beuve, ...Mme de Chastenay raconte dans ses *Mémoires*⁶ d'une petite soirée de musique organisée chez Alibert, dans la maison du libraire Barrois (Alibert avait épousé Mlle Barrois, la fille du libraire qui a édité les livraisons de la *description des maladies de la peau*, mais elle mourut seulement huit mois après le mariage).

« Le salon était garni de livres, et je crois même tout l'escalier par lequel on pouvait y arriver...La musique fut courte et le vieux Piccini en fit presque seul tous les frais, avec une

⁴ A. Alforic: *Idem*, pag. 54

⁵ Avant il avait habité rue de Savoie-Saint-André-des-Arcs, n° 5.

⁶ Chastenay: *Mémoires*, Paris: A. Roserot, 3^{ème} éd. 1896, t. II, p. 36; cit. par Brodier (1923), p. 329.

jeune cantatrice, cliente de M. Alibert, qu'il accompagna au piano. [...] Talma dit quelques vers, mais il n'était nullement en scène. »

Alibert aime bien se faire protecteur de jeunes artistes. Ami de la comtesse de Genlis, à laquelle Alibert trouve un logement et qu'il invite à écrire. Protecteur de la nièce du peintre Desbordes, jeune actrice, qui chante dans divers théâtres et qu'Alibert engage à publier ses poésies. Marceline Desbordes-Valmore lui dédie en effet sa première pièce de vers imprimée et compose une élégie sur le Pauvre Pierre de la Physiologie des Passions. Protecteur d'Elisa Mercoeur, auteur d'un *Recueil de poésies*, de Louise Revoil, dame Colet, femme de lettres (*Fleurs du Midi*), auteur de poésies. Protecteur aussi de Théodelinde Dubouché, peintre, qui illustre, pour la 3^{ème} édition de la Physiologie des Passions, la rencontre entre Laure et Pétrarque. Elle fait aussi un portrait au pastel d'Alibert et dit après sa mort :

« Il y a toujours eu dans l'affection qu'il m'a témoignée quelque chose de providentiel ; elle était pour moi une protection, un encouragement ; elle était un bonheur aussi, car je l'aimais beaucoup, et quand il m'appelait son enfant, mon cœur lui répondait d'un sentiment tout filial. »⁷

Le dimanche Alibert invite à sa table, gens du monde, hommes politiques, littérateurs comme Etienne de Jouy, Lacretelle, Bonjour, Pongerville, savants, historiens, sculpteurs, voyageurs, médecins, poètes, avocats, musiciens, actrices, femmes renommées.

« M. Alibert donnait à déjeuner toutes les dimanches aux sommités littéraires et artistiques qui se trouvaient alors à Paris. On y causait beaucoup et bien : on y parlait science, littérature, peinture, musique, etc. ; on y passait en revue les ouvrages nouveaux, les pièces de théâtre qui avaient du succès, les tableaux admis à l'exposition ; et tout cela était jugé, critiqué avec esprit, avec finesse, et par des juges compétentes dont les opinions faisaient loi. Puis on entendait les écrivains lire quelques fragments de leurs meilleures œuvres, les poètes déclamer leurs plus beaux vers, les musiciens chanter leurs grands morceaux d'opéra ou les romances à la mode. »⁸

En effet surtout, Alibert aime le théâtre. Dans l'appartement de la rue de Varenne il a fait dresser un petit théâtre où on joue la comédie et on lit des poésies. Mlle Fleury, actrice du théâtre de la rue de Richelieu, Talma, Arnault, poète et fabuliste, Garat, chanteur célèbre, Mme Branchu, cantatrice dramatique, Parceval-Grandmaison, Rubini, ténor italien, Lablanche, chanteur, Dupré de Saint-Maur, littérateur et homme politique, étaient partie intégrante du spectacle.

⁷ *Souvenirs d'une amie. La Mère Marie-Thérèse, fondatrice de la Congrégation de l'Adoration Réparatrice*, par une ursuline, Paris: 2 vol. , 2^{ème} édition, 1891; cit. par Brodier (1923), p. 338

On lui a souvent reproché son goût pour le demi-monde et son penchant pour les actrices. Les articles nécrologiques parlent d'Alibert comme d'un homme qui se laissait attirer par tout ce qui brille, sans s'inquiéter si c'est de l'or ou du cuivre, du diamant ou du strass, comme le dit Réveillé-Parise. Et un auteur qui se signe L. F. écrit sur le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*, 1837-38 (p. 175) :

« Pourquoi la vérité nous oblige-t-elle d'ajouter que cette même facilité de caractère et de mœurs, que fut chez Alibert le germe de tant de qualités aimables, le porta quelquefois à manquer dans sa conduite privée, et même dans l'exercice de sa profession, de cette dignité et de cette sévérité de principes qui seules peuvent assurer à notre art la considération qui lui est due et que tant de gens s'efforcent de lui ravir. »⁹

On dit qu'après 1830, les comédies du théâtre de la rue de Varenne aient été remplacées par des sermons.

L'art qui soigne

Comblé d'honneurs et d'engagements, Alibert soigne désormais seulement des personnages célèbres comme le cardinal Doria, nonce du pape, Chénier le poète, Bernardin de Saint-Pierre et d'autres comédiens ou acteurs. En tout cas, l'activité pratique du médecin et les cures ne sont plus son intérêt principal, si jamais elles l'ont été, et on dit ironiquement qu'Alibert soit devenu distrait dans la thérapeutique, au sens qu'il préfère causer d'art et de littérature avec ses patients plutôt qu'écouter leurs plaints. A Mlle Desbordes, qu'Alibert trouve dans un état de prostration et mélancolie, le docteur prescrit, pour la guérison, de se donner à l'écriture : « *M. Alibert, qui soignait ma santé devenue fort frêle, me conseilla d'écrire, comme un moyen de guérison, n'en connaissant pas d'autre.* » Et voilà l'élégie avec laquelle la malade remercie son médecin :

*« Le souvenir. A M. le Dr. Alibert.
Votre main bienfaisante et sûre
A fermé plus d'une blessure.
Partout votre art consolateur
Semble porter la vie et chasser la douleur,
Hélas ! Il en est une à vos secours rebelle,
Et je dois mourir avec elle.*

⁸ *Souvenirs d'une amie. La Mère Marie-Thérèse, fondatrice de la Congrégation de l'Adoration Réparatrice*, par une ursuline, Paris: 2 vol. , 2^{ème} édition, 1891; cit. par Brodier (1923), p. 344

⁹ Cit. par Brodier (1923), p. 344-5

*Je n'ai pas d'autre mal, mais il fera mon sort.
 Jugez si ce mal est extrême !
 Je le crois, pour votre art lui-même,
 Plus invincible que la mort.
 Son empire est au cœur, ses tourments sont à l'âme,
 Ses effets sont des pleurs, sa cause est une flamme
 Qui dévore en secret l'espoir de l'avenir ;
 Et ce mal est un souvenir. »¹⁰*

Le cabinet où Alibert donne ses consultations deux fois par semaine est orné de tableaux de Redouté, de planches qui viennent de ses œuvres de dermatologie, de portraits de médecins fameux, d'aquarelles, dessins, et d'un buste d'Hippocrate. Il contient aussi les flèches et les meubles de l'indienne Couramè, dont Alibert a raconté l'histoire dans sa *Physiologie des Passions*. Enfin : deux volières et des collections de papillons et insectes qui rappellent une succursale du jardin des plantes. Alibert possédait aussi un petit musée dermatologique : dessins exécutés par ses élèves et correspondants, mèches de cheveux atteints de plique, ossements pathologiques, squames, etc.

E. Dupré de Saint-Maur, dans la poésie *Hier et Aujourd'hui*, du 1819, décrit en vers une « bonne action » d'Alibert, qui aurait payé la garde-malade pour un vieux officier de l'Empire, le visitant en plus tous les jours et lui donnant 5 francs chaque fois, pour lui trouver un emploi une fois guéri.

*« ...Un malade, accablé de souffrance,
 Touchait à son dernier moment.
 Le docteur le visite, et bientôt le mourant,
 Grâce aux efforts de l'Art, renaît à l'espérance.
 Al... l'a sauvé ; mais c'était peu pour lui.
 Cet homme est sans biens, sans appui.
 « De mes secours, dit-il, Ariste tient la vie,
 « Et n'a pas de quoi vivre. A parler franchement,
 « Je suis honteux de mon présent.
 «
 « Puisque je l'ai sauvé, je dois le rendre Heureux. ».
 En sa faveur il s'intéresse, il prie,
 Et le succès vient couronner ses vœux.*

¹⁰ L. Brodier (1923), p. 315

Il vole à son malade.

« Mon Ami, lui dit-il, prénez cette ordonnance ;

« Lisez la bien, car je la crois

« D'un merveilleux effet pour la convalescence ».

C'était le brevet d'un emploi

Qui, de ce malheureux, assurait l'existence.



POUR UNE PHILOSOPHIE DE L'HOMME ET DE LA MEDECINE : LE CORPS HUMAIN
OBJET DE SCIENCE



Les *Eléments de thérapeutique* (1804). La thérapeutique comme science de l'homme total.

En 1804 Alibert est candidat à la chaire d'histoire naturelle médicale qui était de Peyrilhe. Peu plus tard il tient des cours de thérapeutique et de matière médicale au Collège médical de la rue Saint-Victor, fondé par l'italien Corona, où les célébrités médicales de l'époque venaient enseigner sous rétribution. Alibert cite ce médecin italien, réfugié à Paris pour des raisons politiques, dans sa *Physiologie des Passions* du 1825. Il le compare à Plutarque et Varron pour son érudition, et en effet Alibert passera beaucoup de temps à causer avec lui. En 1821 Alibert remplace L.-C.-M. Richard pour la chaire de Botanique à la Faculté de Médecine, mais la suppression de la faculté en 1802 (à cause de certains désordres surgis contre l'abbé Nicolle, recteur de l'Académie de Paris) l'empêche d'assumer cet enseignement. Le 2-2-1823, la Faculté réorganisée, Alibert est nommé titulaire de la chaire de Thérapeutique et Matière médicale (et il reste à son poste en dépit de la nouvelle ordonnance du 5-10-1830 qui révoque celle du 1823). Il prêt son jurement de fidélité au roi et obéissance à la Charte. On peut deviner le caractère de son enseignement seulement à travers les éditions successives des *Eléments de thérapeutique*.

A partir de ses leçons de thérapeutique, en 1804, Alibert publie les *Nouveaux éléments de thérapeutique*, deux volumes qui recueillent ses courses et qui seront complétés à plusieurs reprises, mais non pas modifiés. Alibert dédie les *Eléments* à F. A. Zea, directeur du jardin royal des plantes de Madrid, auquel Alibert doit ses connaissances sur les différentes espèces de quinquina, médicament précieux des fièvres. Le texte est suivi d'un *Nouveau essai sur l'art de formuler*, qui contient les règles pour l'administration des remèdes. Ces règles fondamentales sont de deux types. D'une partie, Alibert recommande de faire attention au sexe, à l'âge, au tempérament du malade, et aussi au climat et à la saison où on se trouve. De l'autre, il fournit un vrai formulaire de recettes en français et en latin. La combinaison des deux parties, dit que les recettes ne sont pas suffisantes à compléter la thérapeutique, parce qu'elles doivent considérer les conditions générales du malade, son unité physico-morale, laquelle se différencie selon que le sujet à traiter soit un homme ou une femme, vieux ou jeune, bilieux ou sanguin, et qu'il soit originaire de l'Europe ou de l'Afrique. Alibert obtiendra la chaire de Matière Médicale et Thérapeutique en 1823, à la Faculté de Médecine. Suite à l'expérience en qualité de directeur des Bains d'Enghien, Alibert ajoutera à un certain moment, aussi un *Précis sur les eaux minérales les plus usitées en médecine*. Le texte est dédié à Chaptal, ancien président de la commission des eaux minérales. Les eaux minérales y sont classées d'après leur composition chimique et ensuite divisées en eaux chaudes, froides ou tempérées. Alibert soutient que la chimie est pour les eaux minérales ce que l'anatomie est pour le corps humain. Mais c'est la physiologie des

eaux qu'il faut surtout étudier : l'état de vie et d'action des eaux. Les établissements sanitaires ne sont pas seulement utiles aux natures souffrantes : ils procurent une distraction toujours salubre, augmentent l'attrait des relations, les malades y consolent les malades, on y contracte de beaux liens. Ce sont un lieu moral, de communauté et de cure globale. Aux notices sur la zone géographique d'origine, sur la composition chimique, sur l'aspect physique, sur les propriétés médicinales et les modalités d'administration, Alibert ajoute donc des petites remarques historiques et des curiosités, qui servent de témoignage de cet aspect « moral » de la cure des eaux.

La thérapeutique d'Alibert est entièrement basée sur la physiologie de Bichat, sur la *Théoria medica vera* de Stahl, et en général, sur les idées de l'école de Montpellier (en 1807 Alibert suivra aussi les conférences de Gall, à Paris, sur la physiologie). Comme Stahl a changé la médecine pratique, Alibert déclare vouloir poursuivre son œuvre dans une matière difficile et pleine de charlatans, grâce aux progrès que la chimie, la minéralogie, la botanique, la physiologie, les nouveaux principes philosophiques prêtent à la médecine. Dans cet effort, le médecin ne doit pas contraster l'œuvre de la nature. La loi de l'économie animale, selon laquelle l'économie animale se conserve, en résistant aux forces qui la menacent autant que le permet sa propre énergie, est l'équivalente de la force de gravité pour l'univers. Le médecin doit suivre cette loi de nature. Il doit rectifier les mouvements pathologiques pour les ramener à l'ordre, mais sans les supprimer trop vite, et faire ce que la nature ferait dans le cas. La règle de conformer la thérapeutique à l'œuvre de la nature était un élément fondamental de la médecine hippocratique, ainsi que la connaissance des périodes de la maladie, nécessaire pour choisir le bon moment pour traiter, et pour faire les justes exceptions aux dogmes thérapeutiques. Alibert récupère aussi la théorie des tempéraments, d'une façon qui montre encore mieux l'influence de l'école de Montpellier. A différence de son prédécesseur grec, la doctrine moderne des tempéraments est étroitement liée à celle de la sensibilité physique. Si, comme Hippocrate, les médecins comme Bichat, Bordeu ou Cabanis considèrent les influences de l'âge, du sexe, du climat, de la saison, enfin des affections morales sur l'état de maladie du patient, ils attribuent les effets de ces influences à l'action qu'elles ont sur la sensibilité physique. L'idée que la sensibilité des divers systèmes des organes est le centre commun où se rattachent toutes les vérités de la science de l'homme, car la vie n'est que sentiment et mouvement, est le dogme principal de la doctrine de Montpellier, arrivée à Paris grâce à Chaussier. C'est donc à cette école qu'on doit l'association de la thérapeutique à la Physiologie, et non seulement à la Pathologie. Vu que la sensibilité est répandue dans tous les organes, la thérapeutique présuppose la connaissance de la physiologie des organes, avec leurs fonctions, structure, propriétés vitales, correspondances,

sympathies. Alibert, ajoute l'importance des comportements du corps envers les médicaments : les répugnances et les appétits, qui peuvent être une indication vers le remède plus approprié, et l'habitude que le corps se fait aux substances, qui invite le médecin à varier sa cure.

Comme d'habitude, Alibert invite à reformer le langage de la Thérapeutique. Un langage clair et précis est le signe le plus infaillible des progrès que font les connaissances humaines. Il faut donc adopter une attitude analytique et purger le langage des expressions barbares. C'est dans ce but, et en accord avec Montpellier, qu'il reconduit les maladies et les classes des médicaments à aux trois fonctions fondamentales pour la vie de l'organisme humain : absorption, relation et reproduction. Dans chacune de ces sections, Alibert prend en compte les maladies diverses qui dérangent les fonctions et les substances d'origine végétale, animale et minérale (pour la connaissance desquelles Alibert s'appuie sur les *Eléments de minéralogie* de Haüy) qui les soulagent, en décrivant leur histoire naturelle, leurs propriétés physiques, chimiques, médicinales, et les modalités d'administration.

L'organe envers lequel Alibert se montre plus attentif est quand même la peau. Les remèdes qu'Alibert prend en compte pour ce qui regarde la peau sont : les épispastiques ou vésicatoires, l'électricité, le galvanisme, l'aimant et les bains. Ils indiquent une grande variété de fonctions considérées. En effet, le système dermoïde, considéré comme organe absorbant et exhalant fait partie des fonctions d'absorption, avec les voies digestives, le système de la respiration et de la circulation. Mais en tant qu'organe de la sensibilité tactile, la peau rentre aussi dans le group des fonctions de relation. Les autres fonctions de relation sont celles du système nerveux en général et du système nerveux considéré comme organe de la vision, de l'audition, de l'odorat, et du goût. Mais la peau maintient, pour Alibert, une place centrale dans l'organisation du corps humain et de sa sensibilité.

Ceux qui envisagent la peau comme une simple enveloppe répandue sur toute la périphérie du corps, destinée à défendre l'organisation animale contre les atteints des agents extérieurs, ont donc une idée très imparfaite du système dermoïde. Ce système s'adapte de fait à une multitude de fonctions, grâce à sa structure différenciée. Il est pénétré par une foule de ramifications artérielles et veineuses, traversé par d'innombrables lymphatiques, il est l'aboutissement universel des extrémités nerveuses. Toutes les parties élémentaires de notre économie physique participent à sa construction. Le système dermoïde correspond d'une manière intime avec les organes extérieurs dont il partage et répète les affections. Il est en outre sous l'influence de la lumière, de la chaleur, de l'air, de l'eau et des corps de la nature. Il est perméable à tous les germes, accessible aux virus, mais il est aussi la voie de transport pour un grand nombre de médicaments, qui passent par la peau, mais se dirigent aux autres systèmes.

Alibert relate ses expériences sur l'absorption cutanée faites de concert avec Pinel et Duméril, en frictionnant du jalap sur le ventre d'une femme constipée.

En second lieu, c'est dans ce système qui s'opère la fonction active et continuelle des exhalants. En accord avec Bichat, Alibert refuse les spéculations des physiiciens qui considèrent les vaisseaux exhalants comme des tubes construits selon les théories de la mécanique et de l'hydraulique. Pour Alibert, le modèle pour comprendre l'homme ne peut pas arriver des machines ou du monde inorganique en général. Il faut donc encore travailler à comprendre comment ces vaisseaux fonctionnent et comment la sueur se distingue de la transpiration insensible.

Enfin, la peau est la grande scène des fonctions de la sensibilité, ouvert par toute sa surface au plaisir et à la douleur. Toutes les ramifications nerveuses viennent s'épanouir à la surface du corps et seulement l'épiderme peut tempérer cette vivacité, car elle est un corps presque inorganique qui se place entre nos téguments et les agents extérieurs avec fonction de protection. Une sensibilité aussi active est nécessaire pour mieux favoriser le cours des fluides dans les capillaires, la sécrétion de l'humeur sébacée, pour effectuer l'absorption et l'exhalation, pour déterminer l'exercice universel du sens du toucher, pour établir les communications sympathiques de la peau avec les autres viscères. La sensibilité du système dermoïde est influencée par une multitude de causes : les espèces, le siège du corps, les âges, le sexe (les femmes en étant plus sensibles que les hommes), les constitutions physiques, les idiosyncrasies, les influences atmosphériques, les saisons, les sympathies avec tous les organes du corps. La sympathie plus reconnue est celle avec les muqueuses du canal de la digestion, comme démontré par le fait que des boissons chaudes aident les exhalants, alors qu'un bain mal à propos bloque la digestion. La peau participe à toutes les affections du corps humain. Elle est susceptible de contracter un nombre exceptionnel de maladies. Elle est surtout sujette à l'inflammation et aux insectes. En général la peau est le miroir des maladies intérieures. Les maladies du cerveau, du cœur, du poumon, se manifestent par la couleur et d'autres qualités de la peau, comme la chaleur, la sécheresse, la souplesse, qui aident à juger de l'état interne du malade. Les qualités physiques de la peau varient aussi pendant la santé, comme dans la rougeur.

La peau émerge de cette description comme un connecteur qui organise l'homme comme un être unitaire, où toutes les parties sont en communication l'une avec l'autre, et qui met en relation l'extérieur avec l'intérieur. Aussi si Alibert ne le dit pas explicitement, la peau s'annonce, dans cet ouvrage de thérapeutique, comme un élément fondamental pour une philosophie de l'homme en tant qu'unité physique et morale. C'est pour cette raison que l'intérêt d'Alibert pour la

dermatologie assume importance non seulement pour l'histoire de la médecine, mais aussi pour l'histoire de la philosophie.

La médecine comme science descriptive : observer et classer le corps humain. La Nosographie naturelle (1817)

Le premier essai de classification systématique des maladies avait été accompli par Félix Plater, *Praxeos medicae*, du 1602-1608. Plater s'était basé sur les symptômes. Au XVIII^e siècle, T. Sydenham avait insisté sur la nécessité d'une classification des espèces pathologiques, en disant : « *En premier lieu, il faut réduire toutes les maladies à des espèces précises et déterminées, avec le même soin et la même exactitude que les botanistes ont fait dans leurs Traités sur les Plantes, car il se trouve des maladies qui, étant du même genre et de même nom, et outre cela, semblables en quelques symptômes, sont néanmoins d'une nature bien différente.* »¹ Le premier vrai nosologiste peut être considéré François Boissier de Sauvage, mathématicien, naturaliste, médecin, ami de Linné. En 1731 il projete de grouper les maladies en genres et espèces (*Classes nouvelles des maladies*), en 1763 il écrit une Nosologie Méthodique (*Nosologia methodica sistens morborum classes, genera et species, juxta Sydenhami mentem et botanicorum ordines*) qui s'inspire de l'œuvre de Sydenham et des classifications des botanistes. Boissier de Sauvage compare les maladies à des plantes et les symptômes aux feuilles et aux tiges. D'autres classifications des maladies remontent à Linné en 1763, Auguste Vogel (*Definitiones generum morborum*) en 1764, Louis Vitet (*La médecine expectante*) en 1770, Macbride (*Introduction méthodique à la théorie et à la pratique de la médecine*) en 1772. Encore en 1772 Cullen critique la *Nosologie* de Sauvage, sur laquelle se basent les œuvres antérieures, dans sa *Synopsis nosologiae methodicae*. En 1776 Sagar publie un *Systema morborum symptomaticum, secundum classes, ordines, genera et species*. En 1789 Selle (*Rudimenta pyretologiae methodicae*) critique les classifications qui se basent sur les symptômes car elles regroupent maladies différentes et séparent manifestations diverses de la même maladie ; il propose donc de fonder les classifications pathologiques sur la cause et la nature de la maladie. La cause étant peu connue, la nature peut être appréciée grâce à la réaction aux médicaments. Il s'agissait donc d'une sorte de classification thérapeutique. En 1796 compare une nosologie par Darwin et enfin, en 1798 la célèbre *Nosographie philosophique ou la méthode de l'analyse appliquée à la médecine* de Philippe Pinel, maître d'Alibert. Traducteur de Cullen, Pinel déclare de s'inspirer du vœu de Sydenham et d'employer la méthode des naturalistes. Il explique sa

¹ T. Sydenham : Médecine pratique de Sydenham, avec des notes, traduction française de la dernière édition anglaise par A. F. Jault, Paris, 1784. Cit. par Brodier (1923), p. 80.

Nosographie dans La Médecine clinique rendue plus précise et plus exacte par l'application de l'analyse, ou Recueil et résultats d'observations sur les maladies aiguës, faites à la Salpêtrière, du 1815. La médecine peut, grâce à la méthode et à la capacité de classer les phénomènes qui se manifestent aux sens, rejoindre finalement les sciences naturelles dans leur progrès. Dans la *Nosographie* on peut lire : « *On peut fixer à quelle époque les diverses parties de l'histoire naturelle, la botanique, la minéralogie, l'entomologie, etc., ont formé un corps régulier de doctrine, et ont mérité à juste titre le nom de science : c'est lorsque les objets connus qui étaient du ressort de chacune d'elles sont venus se placer, comme d'eux-mêmes dans un cadre donné, qu'ils ont été désignés et décrits par des caractères manifestes aux sens, qu'on a pu, par conséquent, en transmettre la connaissance aux autres, et indiquer, même d'avance, la place que viendront occuper d'autres objets nouveaux, à mesure que l'esprit d'observation prendra un nouveau ressort. Le but de ma Nosographie a été de prouver qu'une époque semblable était arrivée pour la Médecine.* »² Suivent cet esprit l'essor de description méthodique d'Alibert, qui se matérialise dans la *Description des maladies de la peau*, dans la *Nosographie Naturelle* et enfin dans la *Monographie des dermatoses*. La volonté de classification est évidemment très forte dans le monde médical de l'époque et continue sa course dans le XIX siècle avec Baumès en 1801, Tourdes en 1803, Tourtelles et Richerand en 1805, Swediaur en 1812, Pratbernon (*Esquisse d'une méthode nosologique*) en 1814, Duret (*Tableau d'une classification générale des maladies*) en 1815. Entre 1732 et 1803, Chaussier fait paraître des tables qui rangent toutes les classifications nosologiques parues (*Tables de méthodes nosologiques*).

Comme Pinel, Alibert déclare sa double dette envers le projet de Sydenham et envers la méthode de classification naturelle des botanistes. Alibert défend donc l'idée d'une méthode naturelle de classement pour les maladies : « *Les Classes ne doivent renfermer que les Familles qui se joignent et s'appartiennent par une multitude de points de contact et par les traits caractéristiques d'une ressemblance incontestable. Les Familles se composent de Genres dont l'affinité est manifeste. Quoique les espèces, en nosologie, ne puissent être exactement comparées aux espèces de la zoologie et de la botanique, on ne peut néanmoins s'empêcher de convenir qu'elles sont toutes fondées sur le rapprochement de certains symptômes qui seront toujours les mêmes, tant que les écarts du régime et les erreurs de la civilisation susciteront des maux physiques parmi les individus dont se composent les générations humaines. Il n'y a en conséquence rien d'arbitraire dans la méthode que je propose.* »³

² P. Pinel : *Nosographie philosophique*, t. I, 5^{ème} éd., Paris, 1813, p. CXIII

³ J.-L. Alibert : *Nosologie naturelle ou les maladies du corps humain distribuées par familles*. Tome I, Paris, chez Caille et Ravier, 1817, p. i-ij

Il faudrait connaître avec précision l'évolution de cette méthode et le débat, qui se déroule soit dans le domaine médical, soit dans celui des sciences naturelles, entre classification naturelle et artificielle. Les figures plus représentatives pour ce qui regarde la classification botanique dont s'inspire Alibert sont Joseph Tournefort, Linné, Michel Adanson, Bernard et Antoine-Laurent de Jussieu. Tournefort propose, dans ses *Institutiones rei herbariae*, du 1694, un groupement basé sur la présence ou l'absence de la corolle et sur sa forme, donc une classification qui se base sur l'apparence. Linné, *Philosophia botanica*, 1751, adopte le système sexuel, qui classe les végétaux d'après le nombre et la distribution des étamines et des pistils. La nomenclature est binaire, sur le modèle de Pierre Belon (1550) qui définit chaque espèce par le genre et un adjectif. Alibert refusera de considérer Linné comme un « classer artificiel » et adoptera, pour sa *Monographie des dermatoses*, un critère clairement binaire. Michel Adanson, offre avec les *Familles naturelles des plantes*, 1763, une classification naturelle, peu considérée, surtout par rapport à la méthode naturelle, jamais exposée par écrit de Bernard de Jussieu, qui lui donne forme dans le Jardin Royal du Trianon. C'est avec l'oeuvre d'Antoine-Laurent de Jussieu, *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita, juxta methodum in Horto Regio parisiensi exarata, anno 1774*, qui reprend les idées de son oncle et sort à Paris 1789, que l'espèce est déclarée le premier objet de la science. Les espèces qui se rassemblent donnent les genres, les genres plus voisins forment les ordres ou familles et celle-ci les Classes. Si Alibert rend hommage à Linné pour la nomenclature binaire, c'est Bertrand de Jussieu qui a compris, d'après lui, l'ordre de l'univers. L'idée d'espèce n'est pas un procédé méthodique pour aider la mémoire, mais une réalité des choses.

Dans la *Nosologie Naturelle ou les Maladies du corps humain distribuées par familles* (dédiée à Louis XVIII, dont Alibert est actuellement médecin consultant), du 1817, Alibert déclare d'être à la recherche des rapports naturels entre toutes les altérations de l'économie animale, pour pouvoir les ranger et étendre le travail déjà fait avec la peau. Alibert veut donc donner la classification des maladies souhaitée par Sydenham et conforme à celle botanique de Jussieu.

« Je me sert de la méthode des botanistes déjà proposée par Sydenham dans la Préface de son immortel ouvrage : méthode qui consiste à rapprocher les objets qui ont de l'affinité, et à séparer ceux qui n'ont aucune analogie. Pour arriver à ce classement philosophique, pour lui donner des bases fixes et invariables, j'ai groupé les maladies d'après les organes qui en sont le siège spécial. On verra que c'étoit

l'unique moyen de trouver les caractères qui ont le plus de valeur pour le médecin clinique. »⁴

Alibert dit qu'il veut être rappelé pour son goût pour la descriptions et non pour les théories et les systèmes. Il doit ce goût pour la médecine descriptive à Pinel, l'un des principaux promoteurs des bonnes méthodes. Alibert commence sa classification avec une distinction de principe, qui se base encore sur les trois fonctions fondamentales des physiologistes. La fonction d'assimilation est caractérisée par les Trophopathies. La fonction de relation par les maladies qui attaquent les organes de la sensibilité. La reproduction est intéressée par les maladies de l'appareil génital. Par rapport à la classification de Pinel, qui sort presque en contemporaine, Alibert supprime les fièvres, considérées comme une réaction de l'organisme contre l'atteinte morbide. Les organes et les parties plus diverses du corps sont liées par les sympathies, de façon qu'elles peuvent prêter un mutuel secours. La fièvre préside à toutes les crises et les événements salutaires du corps humain.

Alibert publie seulement le premier volume de sa *Nosologie*, celui sur les maladies de la fonction d'assimilation, qui comprend : digestion, nutrition, respiration, circulation, élimination. Les Trophopathies comprennent 10 familles : Gastroses (estomac), Entéroses (intestin), Choloses (foie et rate), Uroses (appareil urinaire), Pneumonoses (poumon et plèvre), Angioses (appareil circulatoire), Leucoses (tissu séreux), Adénoses (glandes), Ethmoplécoses (tissu cellulo-graisseux), Blennoses (tissu muqueux). Chaque famille comprend des genres et chaque genre des espèces, désignées par le nom du genre suivi d'un adjectif. Par exemple, pour les Gastroses, le genre Polyorexie comprend les espèces P. bovine, P. canine, P. lupine.

A la *Nosologie naturelle* d'Alibert est reconnue une série de défauts du point de vue de la classification, qui rappellent en partie ceux de la *Description des maladies de la peau* : utilisation de néologismes peu justifiés, manque de respect pour l'idée de classification naturelle et surtout manque d'un fondement unique. Si la première division est sur base physiologique, les familles sont en grand partie classés d'après la topographie, et les genres regroupés arbitrairement selon les symptômes.

En tout cas, la *Nosologie naturelle* reste un témoignage important de la volonté de classification qui guide Alibert et de sa préférence pour la méthode naturelle. Le texte offre deux autres motifs d'intérêt. De suite à l'Avertissement, Alibert place une introduction historique à la médecine, à servir aux étudiants. Alibert montre ainsi sa connaissance de l'histoire de la médecine, déclare sans réticence ses prédilections et ses critiques, et continue l'œuvre d'historien et éducateur qu'il avait entamé avec ses éloges historiques. Il commence avec Hippocrate et les

⁴ J.-L. Alibert : *Nosologie naturelle ou les maladies du corps humain distribuées par familles. Tome I*, cit., p.

hippocratiques, l'école dogmatique, l'école d'Alexandrie qui suit Aristote, les empiriques, enfin les méthodistes et les pneumatiques de Rome. Alibert condamne l'abandon dogmatique de l'observation pour argumenter et discourir, et loue l'étude des cas analogues, car elle lui rappelle la méthode analytique. D'Arétée Alibert dit qu'il est un grand peintre de maladies et qu'il ne faut pas lui reprocher le style métaphorique, qui rend ses tableaux plus énergiques et frappants. Vient enfin Galien, qui ne peut pas en tout cas être comparé à Hippocrate, et ses élèves : Oribase, Aetius, Alexandre de Tralles, Paul d'Aegine. Alibert rappelle aussi les Arabes, l'école de Cordoue, Razhès, Avicenne, Albucasis, Avenzoar, Averrhoës, mais il leur reproche l'abondance de discours et la présence du supranaturel.

De l'école de Salerne, à la fondation des Universités au XIII siècle, à l'anatomie de la Renaissance, Alibert indique les causes qui influent sur le progrès de l'esprit humain et complètent la sortie de la nuit de la raison humaine qui commence avec les arabes dans l'imprimerie, l'enseignement de la langue grecque, la conquête du Nouveau monde, et l'apparition de maladies nouvelles. Ainsi, au XVI siècle les médecins reviennent à Hippocrate, et font progresser l'anatomie et la médecine d'observation, qui se développe ultérieurement dans le siècle exceptionnel de Galilée, Bacon, Descartes, Newton. Alibert nomme plusieurs médecins qui valent son admiration, mais il loue en particulier, vu le caractère de cette œuvre T. Sydenham, qu'Alibert compare, seul, à Hippocrate même. C'est lui qui a donné le premier l'idée de classer les maladies et de les réduire en espèces précises en suivant la méthode des botanistes, c'est lui qui a proposé l'introduction des nosologies qui deviennent à la mode dans le XVIII siècle. Il avait été ami de Locke et avait formé son esprit dans les entretiens avec le philosophe. Si le XVII siècle avait été le siècle de l'observation et de l'expérience, le XVIII est celui de la philosophie et de la raison. Stahl est le médecin du XVIII qui a publié le plus de vérités utiles et fondamentales. Comme Sydenham, il a fait revivre. Valsalva et Morgagni ont fondé l'anatomie pathologique, Haller a déterminé les forces premières et fondamentales qui régissent les corps vivants. Tandis que la physiologie progressait, Buffon et Linnaeus, le plus grand observateur du XVIII siècle, réduisaient en corps de science le système entier de la nature. Si Linnaeus sépare et classe les objets, Buffon assemble, enchaîne et généralise les résultats. La seconde moitié du XVIII siècle assiste à la vogue éphémère de quelques charlatans, comme Mesmer et Cagliostro. Après la Révolution de France, la médecine résiste aux troubles politiques et continue ses progrès jusqu'à nos jours, grâce à trois nouvelles écoles : Montpellier, Edimbourg, Vienne. Alibert critique Brown, élève infidèle de Cullen, qui fonde tout son système sur l'excitabilité et qui dit que les maladies naissent seulement d'une surabondance ou d'un défaut de forces. De

l'école de Montpellier Alibert dit le plus grand bien, en parlant de Barthez, son cher ami, et de Bordeu, qui hérite de van Helmont. Il passe à Sauvages, qui le premier introduisit la nosologie dans l'enseignement, à Vicq-d'Azyr qui unit physiologie, anatomie et histoire naturelle. Entre ses contemporains Alibert veut nommer Bichat, Desault, Roussel, Cabanis, l'un des plus grands philosophes, qui a cultivé la médecine par goût et délassement, et Jenner.

L'autre raison d'intérêt de cet ouvrage est la présence de nombreuses planches en couleurs de Valvile et Tresca (comme reporté sur les planches mêmes : *Valvile pinx.t, Tresca sculp.t*). Pour ce qui regarde l'utilisation massive des illustration Alibert déclare :

« [...] afin de mieux faire ressortir les faits nombreux qui ont été le sujet de mes description, j'ai emprunté le pinceau des meilleurs peintres. C'est par le secours de leur art que j'éclaire mes lecteurs sur des symptômes inconnus, et que je fais reparoître en quelque sorte devant eux des individus affligés par des maladies extraordinaires, et qui ne se rencontrent que de loin en loin à travers l'expérience des siècles. »⁵

Alibert considère les illustrations comme quelque chose de plus que des décorations : elles sont partie intégrante de l'entreprise éducative et scientifique du texte, car elles éclairent le cadre de la maladie en la représentant dans ses traits caractéristiques. De plus, les dessins permettent au lecteur de voir le malade comme s'il se trouvait à ses côtés. Souvent le corps entier du malade est représenté. Le malade est en train de soulever sa robe pour montrer les lésions provoqués par le mal, il est debout, le regard détourné, ou il est assis en regardant le lecteur dans les yeux, la main appuyée sur une chaise à peine tracée. Quelque fois le corps est dessiné seulement pour la partie qui intéresse, mise en évidence par une espèce de drap. Tous les cas dessinés sont rappelés dans le texte. Dans le cadre de l'Hydrocéphalie interne, Alibert parle d'une jeune de seize ans qui fait dessiner assise sur une chaise, avec des beaux traits du visage. Le texte dit que son visage était déforme mais son intelligence très développée : le portrait est donc plus proche d'une idéalisation du moral que de l'aspect physique réel de la malade. L'idéalisation fait partie de la possibilité du dessin de fonctionner comme modèle, mais elle dérive aussi de la dimension artistique des planches. En tout cas, Alibert tient à défendre le réalisme absolu des images : pour l'hydropisie abdominale, Valvile et Tresca représentent une femme semi-allongée, le regard perdu, le visage maigri, très réaliste. « *Le peintre a répété ici les traits qui portent l'empreinte de ses longues souffrances. Mes lecteurs trouveront qu'il est impossible de reproduire avec plus de vérité les couleurs de la mort et le progrès de ce genre de destruction.* »⁶ Certains dessins, comme celui d'un cas d'une femme avec le visage corrodé par une Scrophule rongearde, sont

⁵ J.-L. Alibert : *Nosologie naturelle ou les maladies du corps humain distribuees par familles. Tome I*, cit., p. iij

donc volontairement affreux. C'est la terrible réalité de la maladie, et en même temps, la vérité exagérée du cas exemplaire. Comme pour le portrait d'un homme avec une Adélie universelle : « [...] il devint de jour en jour plus monstrueux, et continua de se montrer au public comme une curiosité. [...] Le lecteur trouvera ici un portrait fidèle. »⁷ Le cas plus intéressant de ce point de vue est celui d'un cancer, que les peintres peignent comme un buste de femme, avec les yeux bas, femme dont Alibert dit qu'elle était une personne intéressante, et que ni Tresca et Valvile, ni Alibert n'ont jamais vue. Sa description est en effet le fruit d'une communication de la part du docteur Jurine de Genève.

Médecins et philosophes unis dans une seule science. *Physiologie des passions* (1825)

En 1825 Alibert publie une *Physiologie des passions* qui reçoit le prix Montyon de 4000 francs par l'Académie Française. Alibert l'envoie à l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen.

Le texte est adressé aux médecins et aux philosophes. Aux médecins, Alibert rappelle que pour connaître l'homme il faut chercher dans son âme et non dans les organes matériels de son enveloppe corporelle. Alibert non seulement utilise le terme « âme », banni par Cabanis de son vocabulaire du physique et du moral, mais la considère siège des sentiments moraux, des doctrines philosophiques plus sublimes, des principes immuables des devoirs. Du reste, Condillac et Locke, comme Helvétius et d'autres représentants de la nouvelle philosophie et de la nouvelle médecine, n'avaient jamais abandonné un certain dualisme entre âme et corps. En contraste avec Condillac, Helvétius et d'autres, Alibert rejoint Cabanis, et invite les philosophes à s'intéresser de la médecine, en particulier de la physiologie du système sensible. La physiologie des sensations vient en aide à la philosophie pour comprendre le plus étonnant des mystères pour l'homme : l'homme lui-même. L'âme dont Alibert vient de parler n'est donc pas disjointe de l'apparat de la sensibilité, dont le fonctionnement est caché aux yeux du corps. Le système sensible est la partie du corps à laquelle on doit les pensées et les sentiments, la condition physique de l'âme. La mémoire, la réflexion, l'entendement et les autres fonctions intellectuelles en sont produites, avec les passions, les instincts, la morale. Ces fonctions diverses s'influencent les unes avec les autres et fonctionnent toujours de concert. C'est pour cette raison que la physiologie est un instrument fondamental pour mettre à l'œuvre une science capable de comprendre l'homme avec ses mystères, une anthropologie des comportements moraux, des sentiments, des passions. C'est ainsi qui naît le rapprochement fait par le titre du livre entre physiologie et passions. Alibert n'a pas seulement l'intention de décrire les passions dans leur déroulement et dans leur fonctionnement, en les traitant comme des propriétés du

⁶ J.-L. Alibert : *Nosologie naturelle ou les maladies du corps humain distribuées par familles. Tome I*, cit., p. 401

corps. Il veut dire aussi que pour comprendre les passions de l'homme, et donc l'homme avec sa moralité, ses instincts et son attitude sociale, il faut faire intervenir le médecin. L'idée de base est qu'il faut rallier la physiologie humaine à la morale. Alibert avait déjà affirmé que la médecine reçoit l'aide des sciences physiques et morales sans s'y asservir, mais en créant une collaboration qui seule peut rendre complet l'étude de l'homme. Le moment est venu pour le médecin qui a décrit les fonctions du corps, de décrire aussi les fonctions de l'âme, en utilisant le même esprit d'observateur. La méthode donne les règles pour explorer aussi ce domaine sans se perdre dans les fumées de la métaphysique. Alibert divise les phénomènes intellectuels en deux ordres : ceux qui s'opèrent par le ministère des sensations et qui s'exercent dans le monde extérieur, et ceux qui dérivent du foyer de l'âme et qui se rattachent à la vie intérieure. Ce qui comporte la séparation, condamnée par Condillac, entre idées acquises et idées inspirées. L'âme n'est pas vide quand l'homme arrive à la lumière, mais elle est pleine de germes qu'il faut féconder. Le physiologiste s'intéresse bien plus facilement aux activités des sens, et aux facultés qui leurs sont liées. Les organes de sens sont les avenues de l'âme immortelle, qui a besoin d'être continuellement affectée par les couleurs, les sons, les odeurs, les saveurs. Les facultés liés à l'activité externe du système sensible sont la curiosité, l'attention et la perception. Mais le physiologiste doit s'occuper aussi à la vie intérieure des animaux, à laquelle appartiennent la réflexion, la mémoire, l'imagination, la conscience et la volonté. Après ce passage dans les facultés, Alibert arrive à son sujet : la description des passions de l'âme. Des qu'il conclue son introduction en disant que le physiologiste et le métaphysicien expliquent l'homme l'un par ses sentiments et l'autre par son intelligence, et que chacun a son domaine et ses limites, son approche aux sentiments moraux devrait être celui du physiologiste, mais illuminé par la bonne métaphysique.

Alibert reconduit tous les mouvements de l'âme à des instincts qui font partie de manière innée de la vie animale : instinct de conservation, instinct d'imitation, instinct de relation et instinct de reproduction. Cette division rappelle celle des trois fonctions physiologiques fondamentales (absorption, relation et reproduction) qu'Alibert avait adopté pour sa thérapeutique et sa nosologie pathologique. De l'instinct de conservation font partie la peur, le courage, l'intempérance, l'oisiveté, l'ennui, la fatuité, la vanité, la prudence, l'avarice et l'égoïsme. L'instinct d'imitation se montre dans l'hérédité, l'apprentissage, la mode, l'organisation physique. Mais aussi dans les phénomènes de folie contagieuse, dans les facies des peuples, la langue des nations par rapport aux animaux de la zone. Le langage en général n'est qu'un phénomène d'imitation de la sensation : l'homme imite avec la parole tout ce qu'il

⁷ J.-L. Alibert : *Nosologie naturelle ou les maladies du corps humain distribuées par familles. Tome I*, cit., p. 490

touche, voie, sent. C'est une lois naturelle des organes, dominés par l'imitation, que l'homme est primitivement conduit au langage. Alibert soutient que même les sympathies entre les organes, qui le frappent surtout dans le cas de la peau, dépendent de cette faculté imitative, plus que de la communication entre les nerfs. L'instinct d'imitation dirige donc soit les facultés intellectuelles, soit les facultés physiques. L'émulation est au fait un état d'énergie du système sensible, qui porte son influence sur le physique comme sur le moral. Alibert adopte cette terminologie, qui devrait à la rigueur exclure le dualisme âme-corps, et témoigne donc d'une certaine confusion et souplesse qui règnent dans ses dissertations philosophiques. Signe qu'il n'est pas intéressé à fournir un système unitaire et cohérente, mais qu'il se contente parfois de s'inscrire dans les débats de l'époque. En tout cas, l'instinct d'imitation montre comment, d'après Alibert, relier les deux composantes de l'unité humaine, les organes du corps et ses activités intellectuelles. Les conditions qui déterminent le physique et le moral sont les mêmes, et donc physique et moral ne peuvent que marcher ensemble. En plus, l'imitation explique les raisons de l'organisation sociale et de la morale, car, outre que l'émulation elle comprend aussi l'envie et l'ambition. La morale et la vie de communauté se trouvent d'un coup connectées non seulement avec les facultés intellectuelles, mais avec l'organisation physique de l'individu. Ceci aussi grâce aux deux autres instincts, de relation et de reproduction, qui sont à l'origine d'une part de la bienfaisance, de l'amitié, du respect, de la considération, du mépris, de la pitié, de l'admiration, courage, gratitude et ingratitude, de la haine, de la justice et de l'amour pour la guerre, la gloire, la terre natale ; de l'autre part, de l'amour conjugal, maternel, paternel et filial.

Naturellement, Alibert utilise dans cet ouvrage tous les ressorts de son style. L'écriture est très détendue, riche d'exemples dans la description des comportements moraux, exemples qui proviennent aussi du règne animal. Il raconte des anecdotes, comme celui de la peste de Villefranche, afin d'exemplifier la Pitié, ou comme celui de la nègre Couramè, malade d'amour pour sa terre. Les histoires exemplaires sont accompagnées de gravures, qui enrichissent l'ouvrage. Mais le texte reste une sorte de divertissement, s'il n'était pour l'inspiration philosophique de connexion de l'âme avec le corps, du physique avec le moral et, par conséquence, de la philosophie avec la médecine.

LE RESEAU DES CONNAISSANCES D'ALIBERT : HOMME DU XVIII ET DU XIX SIECLE

Le succès d'Alibert

Immédiatement après avoir terminé ses études en médecine, Alibert a montré de savoir comment se faire une place dans le monde médical française, mais aussi étranger, et en société. Il s'occupe de la traduction ou de l'édition de nombreux ouvrages. En 1800 Alibert corrige la traduction d'un livre du docteur Pasta : *Traité des pertes de sang chez les femmes enceintes*. En 1802, l'édition des *Rapports du physique et du moral de l'homme* de Cabanis, avec Richerand. En 1803 l'édition du *Système physique et moral de la femme* de Roussel, qui paraît avec l'Éloge de Roussel en tête. Ces deux textes revêtent une importance majeure dans le débat sur le corps et l'intellection dans ce début de siècle, et revendiquent pour la médecine le statut de guide dans la science de l'homme, en substitution de la philosophie. Ils se basent sur la substitution du couple physique-moral, qui se réduit enfin au seul physique, au vieux dualisme entre âme et corps. Comme on l'a déjà vu, le texte de Cabanis devient une sorte de manifeste de la nouvelle science de l'homme.

Le 9 vendémiaire an IX (1-10-1800) Alibert est nommé par l'Ecole de Médecine pour constituer la Société de l'Ecole de Médecine de Paris, qui devait s'occuper de la publication des anciens mémoires et constituer un conseil officiel pour le gouvernement pour ce qui regarde l'hygiène et les questions d'intérêt public liées à la médecine. Alibert a comme collègues, outre à Delaporte (médecin en chef à l'hôpital du Nord), Barthez (auquel Alibert se lie d'une grande amitié) et Bichat, Cuvier (lui aussi de l'Institut National et professeur au Muséum d'histoire naturelle), Tessier (de l'Institut National), Chaptal et Vauquelin (de l'Institut National). C'est déjà une forme de reconnaissance, due aux publications et aux relations qu'Alibert a su entretenir pendant ses études.

Dans la seconde partie de sa vie, qui suit sa première œuvre dermatologique, Alibert a recueilli un succès énorme dans le monde médical, et non seulement. Portal et Pinel disent qu'il a été le médecin de l'époque le plus comblé d'honneurs et titres, auxquels, en plus, Alibert tient beaucoup. Membre de la Société Philomathique, de la Société de l'Ecole de Médecine, de la Société de Médecine pratique, du Comité central de vaccination, de la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, de la Société Médicale de Bordeaux, de la Société d'Emulation d'Abbeville et de celle de Poitiers, de la Société d'Agriculture et Economie Rurale du département de Vaucluse, de la Société de Médecine de Bruxelles, du Collège Royal de Stockholm, de l'Académie des Sciences de Turin, de l'Académie de Saint-Petersburg, de

l'Académie Impériale Josephine de Vienne, de l'Académie Royale de Médecine de Madrid, de la Société des Sciences Physiques de Goettingue et de celle de Jena, de l'Académie Royale de Médecine (en 1820 Alibert est nommé membre honoraire de l'Académie de Médecine par Portal, qui en est le fondateur). Aussi si Alibert y entre du début et se considère un des fondateurs de l'Académie, il ne va pas participer de manière active à ses débats : il n'a jamais pris la parole, et il n'y allait pas souvent non plus. Alibert fait aussi partie de commissions gouvernementales, comme celle qui condamne le projet du canal Saint-Martin, jugé insalubre.

Tout ça est couronné par le statut de membre de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur (1815), Cordon de l'Ordre de Saint-Michel (1817), Croix de la Légion d'Honneur (1821). Enfin Alibert est fait baron par Charles X (31-10-1827) pour les services rendus à Louis XVIII (armoiries : azur à trois coqs d'or).

Aux titres il faut ajouter le grand nombre de relations mondaines qu'Alibert s'est fait au fur et à mesure. Entre les amis, outre aux cités Cabanis, Roussel, Bernardin de Saint-Pierre, Bichat, Barthez, Millin, aussi Chevassieu d'Audebert (chez lequel Alibert rencontre les célébrités médicales de l'époque), le duc Gaston de Lévis, le chimiste Caventou, les médecins Poumiès de la Siboutie, Rey, P. Chaumeton, S. Guillié, Dupuytren, Corvisart, Récamier, Cruveilhier, Hallé, Richerand, Marjolin. Alibert s'entretient avec Geoffroy Saint-Hilaire, le physicien Charles, Beaumarchais, Choiseul-Gouffier.

Pour des raisons scientifiques, Alibert était aussi en contact avec beaucoup de médecins étrangers : Scarpa de Pavie, Buniva de Turin, Jurine de Genève, Léopold de Lafontaine de Varsovie (cité par Alibert dans la *Description des maladies de la peau*, pour les notices sur la Plique), Lameyran de Versailles, Péron et Guillemeau (auxquels Alibert doit les observations sur les lépreux récoltes dans les colonies), Guyon (qui lui fournit des squames de lépreux), Horteloup, Dufour (de Villefranche), Delpech de Montpellier, Cassan, Valentin (qui lui envoie de Marseille les squames d'une lépreuse et des échantillons de giroflées, outre à des dessins de lépreux de Martigues et Vitrolles), Rigal (qui lui donne une corne humaine), Bagnéris (qui le document sur le scherlievo), Duchateau d'Arras (auquel il doit des pièces d'un cadavre de femme atteinte d'un cancroïde), Kuhnholz de Montpellier, Sicard et Grellier d'Angoulême, Martin d'Aubagne, Palous de Rodez, Chrestien de Montpellier, Fouré de Nantes, Azouy de Rignac, Daste et Roulin (qui le renseignent sur la Caraté de Colombie), Clot-Bey (fondateur de l'école de médecine d'Abou Abel en Egypte), Dupau (qui en 1826 lui adresse ses *Seize Lettres physiologiques et morales sur le magnétisme animal*, demandées par Alibert pour la nouvelle édition de sa *Thérapeutique*), Segond (observations sur le Pian de Cayenne). Il reçoit des informations aussi par des non-médecins en expédition : Quoy et Gaimard, lui relatent

l'expédition à la recherche de La Pérouse, Noyer, député de Cayenne, le renseigne sur les lépreux de la Guyane. Il correspond pendant quelque temps avec Mme Malacarne, épouse du professeur de chirurgie de Padoue. Alibert correspond aussi avec des botanistes espagnols : Mutis, Zéa, Ruiz, Pavon, desquels Alibert obtient informations sur les différentes espèces de quinquina et d'autres végétaux exotiques. Le botaniste français Richard lui dédie en 1829 un genre des Rubiacées, qu'il appelle *Alibertia* et dont il décrit la variété *Alibertia edulis* (Goyave noire pour les indigènes de la Guyane française).

En 1815 Portal recommande Alibert à la cour, et Alibert entre comme médecin consultant de Louis XVIII, pour devenir, en 1818, premier médecin ordinaire du roi, en remplaçant Lefavre qui venait de mourir. Le roi est malade, d'une goutte chronique qui le fait beaucoup souffrir, et Alibert le traite avec les eaux minérales d'Enghien. C'est encore lui qui annonce la mort du roi à la famille le 16-09-1824. Il assiste ensuite à l'ouverture du cadavre et à l'embaumement avec Portal et Dupuytren. Après la mort de Louis XVIII, Alibert reste attaché à la couronne en qualité de premier médecin ordinaire de Charles X. Il assiste au sacre dans la cathédrale de Reims et au toucher des écrouelleux dans l'hôpital Saint-Marcoul, le 31-5-1825 (Dieu te guérisse ; le roi te touche)⁸. Il suit donc le roi à Saint-Cloud et reste certaines fois à dormir aux Tuileries.

Du point de vue de l'exercice public de l'art médical, outre que médecin consultant de la Maison Royale de Saint-Denis, Alibert est médecin du Lycée Napoléon, puis du Collège Henri IV et en 1822 il est nommé, sur instance de Péligré (administrateur en chef du Saint-Louis), inspecteur en chef de l'Établissement des Bains d'Eau Minérale d'Enghien (l'eau sulfureuse découverte en 1766 par le père Cotte avec laquelle Alibert avait soigné la goutte de Louis XVIII). C'est ici qu'il transporte son petit théâtre de la rue de Varenne pendant l'été. Alibert contribue aussi au succès de l'établissement des bains de Tivoli, fondé en 1800 et situé en rue Saint-Lazare. Il prend de cette expérience l'occasion pour écrire son traité sur les eaux minérales.

Politique et religion

Fidèle au roi, Alibert reste attaché aussi au christianisme, et à sa ville natale. Si pendant les années de la Révolution sa foi est restée un peu cachée (dans l'*Eloge de Spallanzani* prononcé en 1799 il se plaint que la philosophie du siècle cherche à anéantir les rapports vrais et sublimes avec le souverain des êtres ; mais dans l'*Eloge de Galvani* il ajoute que pour reconnaître et adorer Dieu l'homme n'a pas besoin de vaines cérémonies, car la contemplation de

⁸ Alibert raconte cet épisode dans la monographie des dermatoses: *Dermatoses strumeuses*.

ses œuvres suffit à glorifier la divinité), la *Physiologie des passions* du 1825 témoigne l'éducation catholique qu'il a reçu a Villefranche. Alibert se fait aussi agréger à la Confrérie Sainte-Croix des Pénitents-Noirs⁹ de Villefranche, ce qui le lie non seulement à la religion, mais aussi à ses racines. La lettre du 1822 de remerciements du prier de la Confrérie Cibiel aîné pour le don d'un bouquet de fleurs, parle des relations qu'Alibert continue à maintenir avec sa ville natale, comme d'une continuité avec le rôle de sa famille en ville :

« [...] ni l'éloignement ni l'absence de votre ville natale n'ont point affaibli en vous l'intérêt qu'à l'exemple de votre respectable famille, vous avez toujours pris à ce qui la concernait. »

En 1822 Alibert fait exécuter par le sculpteur Gayrard, de l'Aveyron, une statue pour l'église de la Confrérie, un Jésus-Crist portant sa croix. En 1823, en remerciement, Alibert est nommé prier de la Confrérie, et il répond avec un guidon (une bannière en velours avec bâton en argent pour les processions). Il quitte cette fonction peu après, à faveur du baron de Privezac, et il continuera à faire que pour des années les Frères de la Croix aient pour priers les hommes les plus riches et bien placés du département. En 1824, Alibert est donc nommé prier honoraire.

Constance des intérêts scientifiques et philosophiques d'Alibert

Alibert a organisé, à plusieurs reprises des prix à thème, qui sont pour nous intéressants parce qu'ils témoignent de la constance et de la force des intérêts médicaux et philosophiques d'Alibert. En 1818 et 1819, il institue deux concours avec des titres significatifs : *Du courage dans les maladies et Quelles sont les lumières que la pathologie emprunte à la physiologie ?*¹⁰ En 1829 à l'importance du rapport entre physique et moral et au rôle de la physiologie, Alibert ajoute la troisième de ses préoccupations majeures : la nécessité de classer, ordonner, en suivant une méthode qui est celle des naturalistes : *Déterminer par le raisonnement et par les observations les avantages de la méthode des naturalistes pour l'étude des maladies de la peau, et aussi : Assigner dans une dissertation quel est le meilleur mode de nomenclature pour favoriser cette même étude.* Le tout, par rapport au système qui plus a offert aux réflexions médicales et philosophiques d'Alibert : la peau. En 1835 il donne encore deux prix : *Décrire les principales tâches qui peuvent souiller la peau humaine et les moyens d'y remédier et Exposer les avantages de la méthode naturelle pour l'étude des maladies de la peau.*

Alibert a su joindre dermatologie, nosologie, pathologie, physiologie, méthode naturelle dans un seul effort philosophique : celui d'étudier l'homme pour bâtir une science exacte basée

⁹ Installée à Villefranche en 1609 par une bulle de Paul V, sous l'invocation de Sainte-Croix, disparue pendant la Révolution, mais rétablie en 1805

¹⁰ Le Spectateur politique et littéraire, 1818, t. II ; Gazette de Santé, 25 nov. 1819

sur le corps humain, seul objet susceptible de description précise et ordonnée. La peau, enveloppe total de l'homme unitaire, a été pour lui le siège idéal de ce bâtiment. Mais sa science n'a jamais su renoncer à l'apport de la philosophie et de l'art, qui ont fourni les instruments pour la description et la représentation du corps.

LA DERMATOLOGIE D'ALIBERT : DE L'ANALYSE DES
METAMORPHOSES DU CORPS A LA SCIENCE DE L'HOMME



Dans cette partie de mon mémoire, je vais procéder à l'analyse détaillée d'un texte d'Alibert : la *Description des maladies de la peau*.

La *Description des maladies de la peau, observées à l'hôpital Saint-Louis, et exposition des meilleures méthodes suivies pour le traitement* (1806-1814) est le premier essai d'ordination de la pathologie cutanée accompli par Alibert. Cet essai se fonde sur les idées d'Alibert à propos de la méthode observationnelle et analytique, de l'importance d'une nomenclature correcte, et, en général, sur une réflexion à propos des instruments qui peuvent faire de la médecine une vraie science. Pour donner forme à son projet, Alibert adopte donc une série de dispositions qui vont des règles pour l'observation, au choix des noms des maladies, au style de la description, et à l'utilisation massive des images. Avec le terme « image », je comprends ici, soit les 53 planches gravées par Tresca (graveur très renommé à l'époque), soit les formes rhétoriques de la comparaison et de la métaphore, avec lesquelles Alibert fleurit son langage descriptif et même sa nomenclature. Alibert considère toutes ces « techniques » comme des instruments de la science, donc comme les moyens pour conduire la médecine à se constituer comme une vraie science.

Dans cette partie du mémoire je me suis arrêtée sur ce mécanisme, et sur les relations qu'Alibert établit de cette manière entre science et esthétique. Dans le cadre d'une recherche plus spécifique, que je prévois de conduire pendant mes années de doctorat, on pourrait passer à analyser plus attentivement les planches dermatologiques d'Alibert, le rôle de Tresca dans leur élaboration, les éléments qui sont plus ou moins soulignés et la manière dont la peau et sa pathologie font surface de la gravure. Mais, pour accomplir ce projet, il faut utiliser des termes de comparaison. Il faudrait comparer la peau, telle qu'elle se révèle dans la technique du dessin et de la gravure choisie par Alibert, à la peau « purement descriptive » de Girolamo Mercuriale (qui a écrit le premier traité sur la peau au XVI siècle), et à la peau « photographique » de la dermatologie du XX siècle. Ce travail reste à faire. Dans cette partie du mémoire j'ai choisi de mettre en évidence mon intérêt plus général à propos du rôle du corps dans le discours et la représentation scientifique (médicale), et de montrer que les formes de la représentation sont des instruments créatifs, par rapport au corps observé et décrit, et par rapport au corps de l'observateur même qui les utilise.

Alibert est un auteur très intéressant pour ce type de réflexion parce que sa volonté de faire de la médecine une vraie science s'associe au projet de constituer une science de l'homme qui se fonde sur le savoir médical. C'est dans ce cadre qu'il développe son intérêt pour la physiologie, de la peau en ce cas, la physiologie étant la science appelée à compléter la philosophie dans la fondation d'une vraie anthropologie. La physiologie utilisée par Alibert n'est pas encore la

science expérimentale de Magendie et Claude Bernard, mais plutôt la doctrine de la sensibilité de Haller, et de l'école de Montpellier en général, qui permet à Alibert de donner, à travers la peau, une image du corps comme unité physique et morale, constitué de connexions entre ses parties, et répondant comme un ensemble aux influences internes et externes.

L'entreprise de la description ordonnée des diverses maladies de la peau, domaine encore inexploré par la médecine, permet donc à Alibert de participer aux débats les plus intéressants de son époque et de répondre à certaines exigences qu'il s'est déjà posées dans ses articles et ses œuvres précédents:

- élargir les limites des champs connus par la médecine pathologique, spécifiquement les maladies de la peau, grâce à une méthode pour l'observation et la description;
- établir les principes de la diagnostique et du traitement des maladies de la peau;
- augmenter les connaissances physiologiques sur la peau;
- à travers une meilleure connaissance de la peau, participer au débat des physiologistes sur les sympathies entre les organes du corps, la sensibilité et l'irritabilité;
- participer au débat sur les conditions qui affectent la santé et la maladie;
- offrir une voie pour faire de la médecine descriptive une science comme celles physiques et naturelles;
- et le fondement d'une anthropologie scientifique.

FAIRE DE LA MEDECINE UNE SCIENCE : LE MODELE DES SCIENCES NATURELLES ET L'ANALYSE CONDILLACIENNE A L'OEUVRE SUR LA PEAU

Dominer la variété

Alibert a déjà manifesté, à plusieurs reprises dans ses premières publications, la volonté de faire de la médecine descriptive une vraie science, pareille aux sciences physiques et naturelles. A partir de sa *Dissertation sur les fièvres pernicieuses*, la botanique, la chimie et la minéralogie sont le modèle pour faire sortir la pathologie de son état conjectural. Ce désir est commun à beaucoup de médecins de l'époque, en particulier Cabanis et Pinel. Alibert a donc l'idée de montrer cette direction en s'appliquant à un domaine encore vierge pour la littérature médicale. Alibert répète à plusieurs reprises qu'il est le premier à franchir le chemin de l'étude des maladies de la peau. Ce qui lui permet de s'exercer sur une matière non rangée, et de mettre à l'épreuve sa méthode. Une autre bonne raison pour attaquer la pathologie de la peau réside certainement dans la présence massive de maladies cutanées à l'hôpital Saint-Louis, où Alibert exerçait comme médecin chef de service et tenait ses leçons en plein air. La pratique d'hôpital fait sentir à Alibert l'urgence de porter de l'ordre dans une matière particulièrement embrouillée, qui donc demande une intervention. Le désordre de la matière sur la peau est dû à des raisons contingentes, c'est-à-dire le fait que les maladies cutanées ont été négligées par l'art médical. Mais aussi à des raisons qu'Alibert indique comme structurelles : elles présentent un spectre de variétés presque infini.

« Ce mal affreux rappelle la fable de l'hydre de Lerne, dont les têtes hideuses ne tarديوient pas à renaître sous le bras terrible qui les coupoit. »¹

D'après Alibert, la variété des manifestations pathologiques de la peau tient à quatre raisons :

la multiplicité des signes de la pathologie, les variations que ces signes subissent pendant leur histoire, le réseau de sympathies de la peau avec les autres organes du corps, les influences auxquelles la peau est sujette.

Pour ce qui regarde les aspects que peut prendre une maladie de la peau, Alibert en donne une liste exemplaire dans le DISCOURS PRELIMINAIRE. Il sépare les altérations de l'épiderme, les décolorations du système dermoïde, les maladies cutanées avec essudation d'une matière ichoreuse ou purulente, les affections où la peau entière se gonfle, se gerce, se tuméfie, se détériore, l'élévation de la peau en tumeurs circonscrites. Les altérations de l'épiderme peuvent prendre l'aspect de : exfoliations, farineuses ou furfuracées, de lamelles écailleuses plus

¹ Les Cancroïdes, p. 116

ou moins étendues, dures et régulières, d'éruptions papuleuses, pustuleuses, miliaires, perlacées, vésiculeuses, phlycténoïdes. Les décolorations peuvent avoir lieu sans élévation, avec des taches rouges, brunes, noires, jaunes, livides, verdâtres, ou avec dépressions et excavations profondes. La matière qui essude se concrète en une masse croûteuse qui tombe et renaît, en prenant la forme de cercles, losanges, prismes, cylindres, tubercules, mamelons, avec les sucres lapidifiques cristallisés qui s'étendent insensiblement, s'arrondissent en zones relevées ou rampent comme des serpents. Toute cette variété est représentée non seulement par les descriptions, mais se trouve gravée dans les planches de Tresca. On comprend alors l'importance des gravures en couleurs, qui rendent visibles les moindres différences de couleur, de texture de la peau et des croûtes. Tresca est très habile à donner l'idée du relief, de l'excavation, et à montrer, avec exactitude, les formes décrites par Alibert. On a l'impression que le graveur ait essayé de rendre visibles les géométries d'Alibert, encore plus que les lésions réelles. On voit très bien des cylindres, des prismes, les cercles. Dans les descriptions d'Alibert, quand la peau entière est affectée, les malades conservent à peine l'apparence humaine. Voilà que, dans les planches de Tresca, les mains et les visages des malades prennent alors l'enveloppe des quadrupèdes, la forme des éléphants, la physionomie des lions, la face hideuse des satyres. Les tumeurs circonscrites qui élèvent la peau rappellent au contraire le monde végétal des fruits et des végétations bourgeonnées. Fraises, framboises, mousses, se dessinent alors sur les corps gravés en créant une sorte de collection botanico-zoologique des variétés naturelles.

La deuxième raison qui multiplie les manifestations auxquelles Alibert se trouve confronté, est le parcours historique de la maladie, qui commence avec certains signes, mais qui évolue en temps plus ou moins longs, en changeant d'aspect à chaque pas. Alibert se rappelle que Tulpius a parlé de cancers ambulants, qui se déplacent sur le corps. Il a vu des affections, comme le Pian fungoïde, qui s'annoncent avec des tumeurs dont l'aspect ressemble beaucoup à des végétations dures, comme des champignons, qui, dans la seconde phase de la maladie s'ouvrent comme des fruits qui se putréfient et deviennent d'une couleur noire-verdâtre ou violet très foncé. Les Syphilides sont encore plus instables : non seulement on est frappé d'étonnement quand on songe à cette variété infinie de pustules, excroissances et végétations que produit le virus syphilitique, mais « *Au surplus, ces pustules que nous venons de décrire sont susceptibles de varier à l'infini, et de se transformer les unes dans les autres, de manière à déconcerter l'observateur le plus attentif. Les pustules miliaires peuvent devenir lenticulaires ; les tuberculeuses se convertissent en serpigineuses ; les squammeuses en crustacées, etc.* »²

² Les Syphilides, p. 188

Outre les modifications de l'aspect, Alibert prend en considération la marche, le type des paroxysmes, la durée des phases, le mode d'invasion et d'issue. Il y a des maladies qui atteignent toutes les âges, d'autres qui en privilégient une. Des maladies qui se présentent une seule fois dans la vie, d'autres plusieurs fois. Des maladies qui atteignent tout le corps, d'autres qui s'attachent seulement à certains organes. Les maladies de la peau peuvent provoquer des démangeaisons violentes ou jusqu'à seulement un léger prurit. Leurs lésions peuvent suppurer lentement ou vite, murer avec fièvre, ou sans, déranger toute l'économie animale ou pas.

La troisième cause de variété est d'ordre physiologique :

« En effet, les maladies dont je traite, sont d'autant plus multipliées, que la peau qui en est l'objet, répond à tous les viscères, et participe, en quelque sorte, à toutes les fonctions du corps humain. Tapissée de nerfs, d'artères, de veines, de lymphatiques, peuplée de glandes, par-tout imprégnée du corps muqueux, sa structure se diversifie à chaque instant comme ses usages. »³

La peau, organe essentiel du corps, est en relation de sympathie avec tous les autres organes et réagit donc à leurs états avec des manifestations propres, qui sont signes des maladies internes.

A ce réseau « interne » se conjugue l'influence des modifications que certaines conditions impriment aux maladies de la peau, comme aux autres parties et fonctions de l'organisme. Age, sexe, tempérament, atmosphère, climat, agissent en favorisant la comparse de certaines maladies dans certains individus, mais aussi en modifiant les manifestations typiques des maladies mêmes :

« La couleur des Ephélides change selon les idio-syncrasies, les tempéraments et beaucoup d'autres circonstances. Il en a beaucoup qui sont jaunes et safranées. Il en est qui sont fauves comme des feuilles d'arbre mortes et desséchées par le soleil. Plusieurs sont d'un brun noirâtre. Quelques-unes sont d'un violet foncé. En observant les Ephélides sur les mêmes individus, on voit qu'elles n'ont pas toujours la même intensité de couleur. Cette couleur est plus prononcée chez les jeunes filles qui sont près d'avoir leurs menstrues. Elle s'affoiblit au contraire, lorsque les menstrues ont coulé. Les taches sont bien moins apparentes chez les personnes âgées, à cause des rides et de l'épaississement de l'épiderme. »⁴

C'est celle-ci la troisième des raisons de la multiplicité des aspects sous lesquels se présente la peau malade. La peau est physiologiquement en relation avec tous les organes du corps, et elle est par conséquent influencé par l'état des éléments de ce réseaux, et par les conditions qui le troublent.

³ Discours préliminaire, Section I, § XV, pag. vj

Alibert a cherché de maîtriser cette variété, d'après son propos de porter la lumière dans les ténèbres des mauvaises descriptions, et l'ordre dans le chaos des divisions incertaines. La multiplication des phénomènes observables, leur instabilité dans le temps de l'histoire clinique, les influences de tous genres qui changent ces phénomènes, est un spectacle de confusion inacceptable, qui demande une intervention radicale.

Eloge de la méthode

Alibert indique plusieurs fois les Sciences Naturelles et Physiques comme modèles à imiter pour cette entreprise de rangement, en vertu de leur utilisation d'une méthode exacte pour l'observation et la description. Dans la *Description des maladies de la peau*, Alibert soutient d'avoir utilisé leur **méthode** (en suivant l'exemple de Pinel), mais il ne la définit jamais de façon explicite. Elle se compose de deux actions inséparables : d'une part **l'observation directe** de l'expérience phénoménologique, de l'autre l'**analyse** (ainsi l'appelle Alibert) et la **mise en ordre** des données de l'observation, qui permet une description des maladies de la peau exacte et rigoureuse. Ceci veut dire qu'elle différencie là où il y en a besoin, et qu'elle regroupe sur la base des vraies ressemblances. L'existence d'une *méthode exacte et rigoureuse*, est la seule manière pour ne pas se perdre face à la variété des phénomènes observés. Alibert appelle cette méthode l'attitude de *l'observateur-philosophe*. Il se lie donc à une tradition philosophique, qui remonte à Condillac.

Ces deux actions conjointes ont été en effet décrites en premier lieu par Condillac. Condillac (1714-1780) a formulé au même temps une gnoséologie qu'on dit **sensualiste** et une méthode appelée **analyse**. D'après ce qu'il déclare, les *Philosophiae Naturalis Principia Mathematica* (1687) de Newton lui ont offert le modèle d'une philosophie naturelle qui ne procède pas déductivement (Descartes considérait la physique une science géométrique, et donc déductive), mais part des faits observables, de l'expérience pour arriver aux définitions : *hypotheses non fingo*. L'*Essay Concerning Human Understanding* (1690) de Locke a fourni le cadre philosophique pour lier expérience et sensations. Locke traite les opérations de l'âme sans la référence cartésienne des idées innées, et place l'origine des connaissances dans l'expérience sensible. Les hommes peuvent acquérir toutes les connaissances qu'ils ont et l'entière certitude sur certaines choses, par le simple usage de leurs facultés naturelles, sans aucun recours aux impressions innées, c'est-à-dire à des idées gravées dans l'esprit. Mais Locke maintient dans l'âme le pouvoir de réflexion, irréductible aux sensations. Condillac radicalise le discours de Locke en réduisant toutes idées et connaissances aux sensations. Le débat sur les aveugles nés,

⁴ Les Ephélides, p. 109

suscité par Molineux, et qui retient l'attention de plusieurs esprits entre fin du XVII et XVIII siècle (Diderot, Voltaire), résume le problème. Molineux avait nié que la connaissance acquise par le toucher des objets sphériques ou cubiques, puisse permettre, une fois la vue retrouvée, de lier les deux sensations. Bien que l'aveugle ait appris comment le globe et le cube affectent son toucher, il ne peut pas savoir que l'angle avancé du cube qui presse sa main d'une manière inégale, doit paraître à ses yeux tel qu'il paraît dans le cube. Cette liaison devient possible, pour Locke, grâce à l'existence de certains jugements qui complètent et modifient les sensations, sans que le sujet s'en aperçoive. En ce cas, par exemple, d'après Locke, lorsque nous plaçons devant nos yeux un corps rond de couleur uniforme, l'idée qui s'imprime dans notre esprit à la vue de ce globe, représente un cercle plat diversement ombragé : la vue perçoit des couleurs et rien de plus ; mais, dès que nous sommes accoutumés par l'usage à distinguer quelle sorte d'images les corps convexes produisent ordinairement en nous, et quels changements arrivent dans la réflexion de la lumière selon la différence des corps, nous joignons à la vision ce jugement, que nous confondons avec elle, et nous nous formons à l'esprit l'idée d'une figure convexe et de couleur uniforme. C'est donc le jugement qui ajoute les distances, les grandeurs, et en général l'étendue. Or, d'après Condillac, la postulation de ce genre de jugement dont la conscience ne s'aperçoit pas, est irrationnelle et inutile. L'aveugle ne distinguera à la vue le globe du cube, parce qu'il y reconnaît les mêmes idées de surface, ligne, étendue, qu'il s'était faites par le toucher. Qu'on voie ou qu'on touche un cercle et une règle, l'idée du premier ne peut qu'offrir une ligne courbe et celle de la deuxième une ligne droite. Les idées sont données avec la sensation même, et ne doivent pas attendre le complément d'un jugement qui réside hors d'elles. Ainsi s'accomplit avec Condillac, la réduction complète de l'intellect à l'expérience et aux sensations qui la constituent.

A cette critique des idées innées en faveur du sensualisme et de l'empirisme, Condillac associe la critique de la méthode synthétique, à faveur de l'analyse. La synthèse part des principes généraux, d'axiomes et définitions. Mais une proposition générale n'est que le résultat de nos connaissances particulières, donc elle présuppose qu'elles soient déjà connues par d'autres voies. Le problème est que les premières découvertes dans les sciences ont été si simples, que les hommes les ont faites sans le secours d'une méthode et ils n'ont donc indiqué la route pour les atteindre. Pour en montrer la certitude, ces hommes ont donc fait recours à des propositions générales et indoutables, appelées principes. Mais les principes ne sont que le résultat, un *fil du labyrinthe* qui sert à marquer les endroits par lesquels on est passé. Ce dont les sciences ont besoin pour procéder et faire de nouvelles découvertes, est au contraire une vraie méthode qui pousse la connaissance en avant. L'analyse est une opération qui consiste à

composer et décomposer les idées de façon à les comparer et à découvrir les rapports qu'elles ont entre elles, outre que les nouvelles idées qu'elles peuvent produire. Pour Condillac celui-ci est le vrai secret des découvertes, car il nous permet de remonter à l'origine des choses. L'analyse explique la génération de chaque idée et donc donne ordre, clarté, simplicité aux matériels confus et variés qu'on doit viser. Mais elle donne aussi un moyen puissant de découverte, car les idées qui se forment des sensations sont image de la réalité, la seule qu'on puisse atteindre. La méthode analytique n'est pas un instrument philosophique seulement, tel que l'utilise Condillac pour montrer comment l'entendement s'enracine dans les sensations et comment celles-ci génèrent toute la série des opérations de l'âme. Elle est la méthode universelle des sciences. Remonter à l'origine de nos idées (rappelons-nous qu'on ne peut jamais sortir de nous mêmes) est le seul moyen d'acquérir des connaissances dans n'importe quel domaine. Condillac est en train de proposer une philosophie métaphysique et une méthode universelle.

L'**analyse** était très en vogue en fin du XVIII siècle-début du XIX. Le 3 brumaire de l'an III, Lakanal déclarait que « *L'analyse est un instrument indispensable dans une grande démocratie.* »⁵. Et Dupont des Landes en 1809 : « *On sait combien, depuis quelques années, le mot Analyse est devenu, de la part des premiers instituteurs dans tous les genres de savoir, un objet spécial de recommandation, l'objet presque exclusif d'appel à l'attention publique, comme le plus sûr instrument du perfectionnement des Sciences et des Arts.* »⁶. Ce qui était confirmé dans le même endroit par Marie de Saint-Ursin : « *Ce mot magique Analyse, succédant aux catégories d'Aristote si ridiculement commentées par Scot, Dagoumère et compagnie, fut en effet, pendant quelque temps, le signe de ralliement, le mot d'ordre des adeptes exclusifs ; et ce talisman eut alors je ne sais quel mystérieux pouvoir de faire prononcer ou refuser l'admission dans les plus hautes places et dans les sociétés, de décider de la fortune des ouvrages, et même le succès des cours de médecine. Il fallait, il y a dix ans, être dans la secte analytique pour prospérer...Jamais, depuis Bacon et Condillac, ce terme n'avait été plus proclamé, disons mieux, profané. Cet enthousiasme est passé...* »⁷

Eloge de l'observation

« Le sujet que je vais entreprendre est, sans contredit, le plus intéressant dont je puisse traiter dans cet ouvrage ; car les Dartres attaquent toutes les âges et toutes les classes de la société partout ces tristes et repoussantes infirmités dégradent l'homme aux regards de l'homme. Cependant elles sont encore très mal connues

⁵ Lakanal : *Rapport sur la fondation de l'Ecole Normale*, dans : V. P : Dupuy : *L'Ecole Normale de l'an III*, in : *Le centenaire de l'Ecole Normale*, Paris : 1895

⁶ *Gazette de Santé*, 11 mai 1809

*et bien mal décrites. Tâchons de porter, dans cette matière le flambeau d'une expérience nouvelle et d'une observation plus rigoureuse. »*⁸

Alibert commence la description des formes existantes de lèpre, maladie ou règne la plus grande confusion, au cri de: « *Que la méthode nous guide ! notre travail sera plus utile et plus instructif. »*⁹, et tisse ses éloges de l'**observation**.

Il dit que l'organisation même des chapitres de son ouvrage est dictée par cette approche : commencer avec l'observation des faits de la maladie, tels qu'ils se montrent aux sens, donc décrire son aspect extérieur, ses manifestations observables, et seulement après, passer à déceler les traits généraux et caractéristiques. Non seulement on fait confiance aux sens, mais on fait des idées qui en décèlent les composants simples qui, une fois confrontées et composées, peuvent donner lieu à des idées plus générales. Cette méthode refuse l'appui des textes anciens car l'observation directe a plus de valeur que n'importe quel traité de l'antiquité. Alibert dénonce constamment le manque d'exactitude dans les descriptions des maladies cutanées qui lui arrivent soit des classiques, soit des contemporains. Par exemple, il se plaint de la confusion qui règne dans l'histoire des Lèpres.

*« Or, le but de la méthode analytique que j'ai adoptée, est d'élaguer de cet ouvrage tout ce qui est douteux et équivoque. N'est-ce pas l'unique moyen de débrouiller la confusion qui règne dans la monographie des Lèpres ? »*¹⁰

Il attribue cette confusion au manque d'observation directe, en faveur de la lecture des textes des Anciens. En ce cas, par exemple, il entre en polémique avec un médecin-philologue qui aurait soutenu que la forme de lèpre décrite dans le Lévitique est l'Eléphantiasis, ou lèpre tuberculeuse. Pour ceux qui ont prêté attention à l'observation des faits réels, les descriptions de la Bible ne peuvent que représenter la lèpre squameuse. L'observation doit porter sur les faits réels, présents et nombreux. Seulement après on peut se donner à la lecture des classiques, laquelle en tout cas ne peut jamais substituer la constatation directe.

*« Ce n'est donc qu'après avoir attentivement contemplé la nature malade qu'on peut, sans craindre de s'égarer, chercher dans les livres les caractères distinctifs de cette étonnante dégradation du système humain. »*¹¹

Alibert donne donc une grande importance au fait de ne pas s'appuyer sur les traités des Anciens : il ne crée pas des hypothèses à l'intérieur d'un cabinet, après avoir lu Avicenne, Razhès ou Oribase. Il est sur le lieu des faits, sur le théâtre des événements, réellement présent

⁷ *Gazette de Santé*, 11 mai 1809

⁸ Les Dartres, p. 49.

⁹ Les Lèpres, p. 124

¹⁰ Les Lèpres, p. 128

¹¹ Les Lèpres, p. 121.

avec son corps à la vérité des choses. Il a lu les textes des anciens, mais il propose de faire autrement, pour corriger ces textes mêmes.

« Je suis sur le théâtre de l'observation, et j'avoue que je ne saurois m'entendre avec ces spéculateurs de cabinet, qui donnent pour des résultats certains les conceptions imaginaires de leur cerveau. Pour classer les accidents de la nature malade, de quoi nous serviroit le faste des mots et l'arrangement symétrique d'un brillant système. C'est la vérité des choses et non l'éclat des paroles stériles qui peut satisfaire les observateurs. »¹²

Pour Alibert, une médecine qui se veuille science et non conjecture ou philologie doit donc en premier lieu **observer**, et décrire dans un vocabulaire univoque. L'observation est en premier lieu un moyen pour faire des **découvertes**. Alibert porte donc des exemples de l'utilité de l'observation directe pour produire des découvertes.

Dans le cas des Psorides, le peuple, mais aussi les médecins qui travaillent enfermés dans leur bureau, confondent des maladies très différentes sous le nom de « Gale ». Ces affections sont en effet toutes affines par le fait qu'elles produisent un prurit très insistant, qui amène le patient à se gratter sans cesse. Mais certaines remontent à des causes externes, des animalcules très petites, lorsque les autres sont en rapport avec des causes internes qui altèrent le système lymphatique. Alibert différencie donc entre Psorides pustuleuses (ou gales), psorides papuleuses (jamais décrites avant, d'après Alibert), qui sont contagieuses à cause des animalcules, et Psorides crustacées, qui ne sont pas contagieuses. Cette différenciation a été rendue possible par l'usage du microscope, qui a permis de contempler les causes externes des Psorides dans la forme des animalcules qui se produisent à l'intérieur de ses boutons. Les naturalistes se sont après intéressés à classer l'insecte de la gale : Linné l'a confondu avec la mitte de la farine et du fromage, de Géer a relevé l'erreur et donné une description très exacte de l'insecte en 1758, Latreille, entomologiste, lui a donné le nom de sarcopte, Bosch (de l'Académie des Sciences) et Duméril lui ont assigné les mêmes caractères. D'autres recherches ont donc suivi à hôpital Saint-Louis, faites par Galès en 1812, pour démontrer l'existence de cet animal. Alibert tient évidemment à cette découverte, faite dans ses « laboratoires »¹³. Les expériences ont été suivies par une commission de la Faculté de Médecine (de laquelle Alibert a fait partie) et une de l'Académie des Sciences. Galès a tenté aussi une expérience sur soi-même : il a fait développer

¹² Les psorides, p. 234.

¹³ D'après Alibert, le premier à parler d'une espèce de poux qui se développe dans certaines maladies cutanées a été Avenzoar, puis Moufet au XVI siècle, mais c'est seulement avec le microscope que Kirchner, Hafenreffer et Hauptmann, l'ont vu et dessiné en 1657. Enfin c'est à Redi qu'on doit la découverte de l'insecte de la Gale, suffragé par Morgagni. Alibert n'exclue pas la génération spontanée de cet insecte. Il rappelle que certains naturalistes admettent la génération spontanée des poux. Pour lui, ce qui compte est de savoir ce que le sarcopte produit, non comment il est produit lui-même.

des boutons de gale sur sa main en la tenant pendant une nuit sous verre avec trois ou quatre sarcoptes. Les sciences naturelles, qui ont étudié ces animalcules, et leurs instruments de vision, ont donc permis de getter une lumière nouvelle sur les causes de certaines maladies. Elles ont amené la précision, là où elle régnait la confusion, et amélioré la connaissance en champ médical. Les Anciens n'avaient aucun moyen pour observer ces animalcules. Donc les Gales constituent une démonstration évidente de l'inefficacité de la culture littéraire (des textes anciens) dans la reconnaissance et la différenciation des maladies, par rapport à l'observation directe qui se fait forte des instruments que la science moderne met à disposition.

Diférentier et regrouper : éloge de la classification

L'observation, étant méthodique, n'est pas un simple « regarder » avec attention. Elle doit s'accompagner d'une mise en évidence des traits relevants des maladies, qui permettent de les distinguer des maladies différentes et de les associer avec ses semblables. La distinction et la différenciation sont propres à une observation entraînée, qui a appris à voir les différences et les ressemblances. C'est ainsi seulement que l'observation peut dire de découvrir des objets nouveaux.

Quand Alibert parle d'observation, il s'agit donc d'un vrai instrument calibré et non d'un regard naïf, bien qu'attentif. Alibert a entraîné ses yeux à voir les différences, à analyser la réalité jusqu'à ses aspects plus élémentaires et à ses composantes simples.

« Afin de ramener l'ordre dans une matière si embroillée, j'ai décomposé les Dartres jusque dans leurs éléments les plus simples. »¹⁴

Ensuite, il faut recomposer et tracer les relations entre les symptômes d'une même maladie et entre cette maladie et les autres. Alibert confirme donc le pouvoir de découverte représenté par la partie de la méthode analytique qui remonte à la **distinction** et **différenciation**. L'éphélide scorbutique par exemple est absente de toutes les monographies nosographiques, car personne n'est arrivé à différencier les espèces des éphélides jusque là. Distinguer les caractères élémentaires est donc un moyen pour trouver des formes nouvelles. La différenciation est le premier instrument pour combattre la confusion et porter l'ordre. Encore dans le cas des Lèpres, Alibert dit :

« La Lèpre squammeuse a plusieurs variétés ; n'est-il pas convenable de les distinguer, pour dissiper l'obscurité qui règne dans les ouvrages de l'art ? »¹⁵

¹⁴ Discours préliminaire, Section I, § VIII, pag. iii

¹⁵ Les Lèpres, p. 125

La distinction et la différenciation sont trois fois utiles : elle servent à exercer la méthode, aident dans l'application adéquate des traitements, car elles permettent une diagnostique plus fine et fournissent un classement des faits.

« On a pu se convaincre, par les tableaux individuels que je viens de tracer, que les distinctions spécifiques auxquelles j'ai eu recours, sont aussi utiles pour la méthode que pour le classement des faits. Il sera aisé de voir, dans la suite de cette dissertation, qu'elles ne sont pas moins avantageuses pour appliquer les règles de traitement. »¹⁶

Cette opération est donc liée à la volonté de produire une **classification**. La classification est la matérialisation de l'ordre dont la science médicale et dermatologique en particulier ont besoin. La classification se base en effet non seulement sur la différenciation (qui, à la limite peut créer de la confusion), mais aussi sur la ressemblance. Pour produire une classification, l'observation doit être capable aussi de mettre ensemble des maladies qui sont séparées sous noms différents, mais qui en réalité sont une même chose. Il ne suffit pas de mettre en évidence les caractères spécifiques pour chaque maladie, il faut qu'à la différenciation succède le **regroupement** : il s'agit de « *grouper les maladies qui s'appartiennent pour le plus grand nombre de rapports* ». ¹⁷

Les **qualités** prises en compte pour différencier et pour regrouper sont énormément nombreuses, mais chaque regroupement se base sur des critères différents et qui n'ont pas des relations l'un avec l'autre. L'intérêt premier d'Alibert va à l'aspect extérieur des affections, c'est-à-dire au type spécifique de dégradation des téguments. C'est le seul aspect que les planches de Tresca veulent représenter. Les planches font donc quelque chose de plus qu'accompagner le discours. Elles lui donnent forme, car le discours ne s'éloigne presque jamais de ce que les planches peuvent montrer. Alibert donne une longue liste de lésions : altération de l'épiderme en substance farineuse, en exfoliations furfuracées, en lames écailleuses ; ou encore altération de l'épiderme avec apparition d'éruptions (papuleuses, pustuleuses, miliaires, perlées, vésiculeuses, phlycténoïdes, ...) ; altération du « système dermoïde » avec décoloration sans élévation, comme dans le cas des Ephélides, qui se différencient entre elle sur la base de la forme et de la couleur (« *On remarque des taches brunes comme des lentilles, ou violacées comme des piqûres de puce ; on en observe qui offrent le noir de l'ébène ou la blancheur du lait, etc.* »¹⁸); lésions avec dépression et excavation ; maladies cutanées avec essudation d'une matière ichoreuse ou purulente qui se concrète en masse croûteuse en forme de cercle, losange, prisme, cylindre, tubercule, mamelon, qui s'étend insensiblement ou rampe comme des serpents ;

¹⁶ Les Syphilides, p. 197.

¹⁷ Les psorides, p. 234.

¹⁸ Discours préliminaire, Section I, § XIII, pag. v

tuméfactions et détérioration de la peau entière ou de tumeurs circonscrits. Toutes ces lésions on pourra les retrouver gravées en couleurs dans les chapitres dédiés aux maladies particulières. Le pinceau du peintre résumera alors dans une seule image toutes ces descriptions, donnera un modèle de chaque lésion, en soulignant sa forme géométrique ou en marquant sa couleur avec vivacité. Les planches deviennent une sorte de dictionnaire muet des lésions, qui facilitent la tâche descriptive du médecin. Mais il y a aussi des choses que les planches ne peuvent pas représenter, comme la dimension « historique » de la maladie : son extension sur le corps, le mode d'invasion, la durée des phases, la comparse des paroxysmes, la tendance à se représenter ou moins, la vitesse de maturation (suppuration lente ou moins), la présence de symptômes comme la fièvre, les troubles de l'économie vivante générale, les maladies qui se manifestent avec démangeaisons violentes ou un léger prurit. Alibert s'intéresse aussi à des conditions comme les tempéraments, les âges, les sexes atteints de préférence et les conditions de vie, comme le climat, la malpropreté, l'alimentation, qui ont rôle de cause ou d'influence. Le peintre devra s'efforcer de rendre ces conditions visibles avec des petits détails, comme le regard du malade, son attitude, la couleur de ses cheveux et de ses yeux. Certaines fois aussi avec des détails des vêtements, qui servent à comprendre l'origine sociale du malade. La Psoride croûteuse par exemple est typique des classes pauvres, les Pians sont propres aux climats chauds. Encore : la susceptibilité au contagé. Par exemple la Gale se distingue des autres Prurigo pour sa contagiosité, due aux animalcules qui infestent la peau. Et enfin Alibert se base aussi sur la réponse aux traitements extérieurs et internes, c'est-à-dire sur la résistance de la maladie et sur les substances qui sont actives contre elle, ce qui indique son origine.

Pour donner lieu à une classification des maladies de la peau, Alibert soutient d'avoir créé une **nomenclature** utile à cette tâche. De cette façon la classification permet d'identifier une maladie grâce à un nom. Le nom est composé. La classification d'Alibert comprend les genres, les espèces et les variétés, qui sont nombreuses, mais ont une importance mineure. Une maladie est donc normalement indiquée avec le nom de son genre (exemple : Dartre) et le nom de la variété (exemple : squammeuse) ; si le groupe ou genre est très riche, il devient utile d'indiquer aussi la variété. Les noms sont en français, mais Alibert leur associe aussi un nom latin.

Mais Alibert avoue que sa nomenclature n'a pas donné origine à une classification accomplie.

« Je me suis contenté de grouper les maladies à mesure qu'elles ont paru m'offrir des points d'affinité, ou les traits les plus frappants de leur analogie et de leur ressemblance. »¹⁹

¹⁹ Discours préliminaire, Section VI, §XLVI, pag. xxj

Une classification plus précise aurait été dogmatique, si on considère l'état de la science dermatologique, qui est encore en train de faire ses premiers pas, ou, comme le dit Alibert, qui est encore dans un *état d'enfance*. On est donc en présence d'une exigence de classification, qui ne peut pas être satisfaite à cause de raisons contingentes, qui seront un jour dépassées.

Si on considère l'évolution de la nosologie médicale, et à son état actuel, celles qu'Alibert appelle des « *raisons contingentes* » pour l'« échec » de sa classification, peuvent être lues comme des « erreurs » qui remontent exactement à façon avec laquelle il a fait usage de la méthode de l'observation et de l'analyse. Alibert s'est tenu complètement attaché aux faits. Il n'a pas choisi un critère préalable pour diviser ses maladies, mais il s'est basé toujours sur les caractères qu'il voyait ou apercevait à fur et à mesure que les maladies se présentaient à lui. On peut le constater à partir du nombre de divisions qui reçoivent des maladies entre les plus répandues au Saint-Louis comme les Syphilides, et les divisions qu'Alibert dit de rencontrer par exemple dans les Pians. Les Syphilides se divisent en trois espèces : pustuleuse, végétante et ulcérée. Mais chacune entre elles a de trois à huit variétés : la syphilide pustuleuse peut être squammeuse, crustacée, en grappe, mérisée, lenticulaire, miliaire, ortiée, serpigineuse ; la végétante est framboisée ou en choux-fleurs, ou en crête, ou en porreaux, ou verruqueuse, ou bien en condylome ; la syphilide ulcérée est enfin serpigineuse, persistante, en rhagades. Au contraire, dans le cas des Pians Alibert ne distingue que deux espèces sans variétés : pian ruboïde et pian fungoïde. Les Pians sont des maladies des pays chauds, qui frappent les noirs. Alibert en a vu seulement deux cas à l'hôpital Saint-Louis²⁰. Les différences entre les deux cas lui auraient donc permis de différencier deux espèces, mais pas plus. En effet on s'aperçoit que la différenciation en variétés qu'Alibert nous présente ne peut pas être terminée, car elle se base non sur des critères préalables, mais seulement sur les observations qu'il a effectuées. Le nombre des espèces et des variétés augmentent avec le nombre des observations effectuées. Ce qui manifeste l'attention et la minutie des « prises des données », mais qui dénonce aussi le caractère empirique de la classification d'Alibert. Alibert ne crée pas des critères pour le regroupement, ni des lois uniformes pour la distribution des espèces et des variétés.

Les Teignes par exemple ont en commun le fait qu'elles atteignent la tête. Les Pliques, sont des maladies des cheveux. Ce critère appliqué rappelle la classification fournie par Mercuriali en

²⁰ En réalité, pour les maladies desquelles il n'a pas pu observer directement un nombre suffisant de cas, comme les Pians ou les Pliques, où encore les Lèpres, qui sont disparues de l'Europe occidentale moderne, Alibert substitue la constatation directe avec une documentation indirecte. Il est en correspondance avec beaucoup de médecins et d'autres personnages qui se trouvent dans les parties les plus diverses du monde. Ceux-ci lui envoient donc les descriptions qu'ils ont tiré de leurs observations sur les cas locaux, et certaines fois, aussi des exemplaires matériels. A chaque fois, Alibert se porte garant de l'authenticité des témoignages qu'il cite, et de la fiabilité de ces personnages. Il sont en effet très souvent des médecins, possiblement d'origine française et avec des charges importantes dans le pays d'où ils écrivent.

1576 (et la traditionnelle exposition anatomique « a capite ad calcem ») qui divise les maladies en affections de la tête et du reste du corps. Le cas des Ephélides est aussi très démonstratif du manque de critères stables pour la classification. Alibert divise les Ephélides en trois espèces : Ephélide lentiforme, hépatique, ou scorbutique. Dans le premier cas c'est donc la forme qui constitue le caractère différentiel, dans le second l'organe avec lequel cette maladie démontre plus « sympathie », dans le troisième l'association avec les symptômes qui accompagnent une autre maladie. Encore, quand Alibert va isoler des variétés à l'intérieur de ces espèces, il trouve que les éphélides lentiformes se différencient sur la base de la cause externe qui les produit, c'est-à-dire le soleil (variété solaire) ou la chaleur (variété ignéale) ; les hépatiques sur la base de la durée de l'affection, persistante ou fugitive ; enfin les scorbutiques, sur la base de la distribution de la couleur, noire ou panachée.

Alibert reconnaît en tout cas une utilité pratique immédiate à son effort de classification : en tant que contribution à l'ordonnement de la matière la division exacte des genres, des espèces et des variétés, aussi si elle est partielle, la *Description* aide le diagnostic et donc l'application adéquate des traitements.

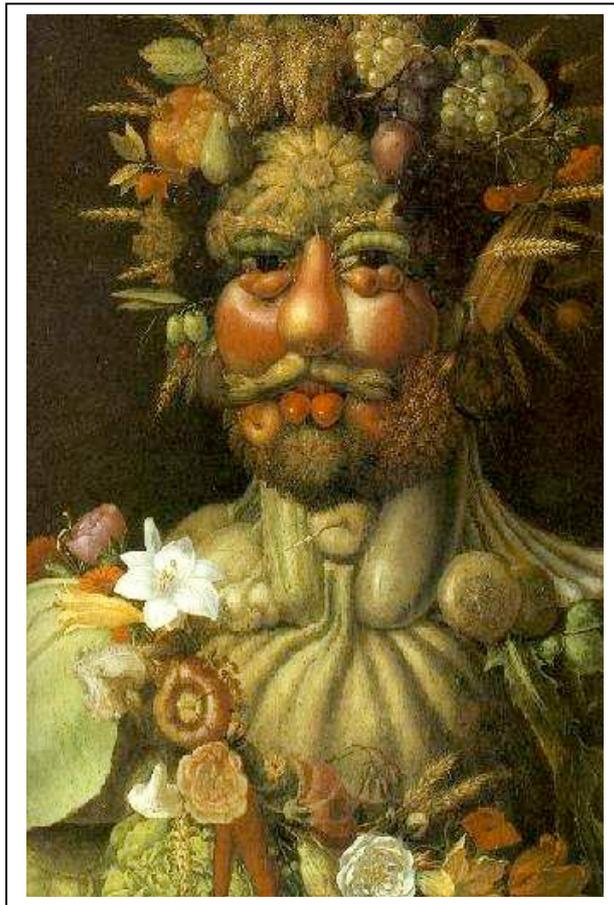
Alibert insiste aussi sur le fait que la nomenclature est censée non seulement porter de l'ordre dans la matière dermatologique, mais à travers celui-ci, faciliter l'apprentissage. Dans l'exposition des syphilides, Alibert soutient d'être obligé, pour des raisons « didactiques », qui remontent à la nécessité de fournir un ordre méthodique qui aide la mémoire, à disposer les phénomènes de ce genre de maladie sous trois chefs principaux. Tout de suite, Alibert tient à souligner que cette division nosologique en espèces, ne peut en aucune façon être comparée à la façon dont parlent d'espèces les Naturalistes. En nosologie, les espèces ne sont que des « *abstractions utiles pour aider les combinaisons de notre esprit, et qui ne séparent les faits que pour mieux faire juger de leur analogie et de leur différence.* »²¹ Alibert a donc à l'esprit le fait qu'une classification et une nomenclature sont des instruments, des utiles didactiques et non des réalités. Cette idée lui vient peut-être encore de Condillac. Dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*²², Condillac attribue aux limites de l'endement humain la nécessité de recourir à des abstractions et à des classifications. Dieu n'a aucun besoin de classer, car sa connaissance infinie comprend tous les individus en même temps. L'homme au contraire ne peut maîtriser que peu d'idées ensemble, et donc il est obligé pour ordonner ses pensées, de distribuer les choses en différentes classes. De ces classes il faut se servir avec précaution, car une utilisation aveugle peut conduire aux pièges où beaucoup de philosophes sont tombés. Il faut

²¹ Les Syphilides, p. 186.

²² Condillac : *Essai sur l'origine des connaissances humaines* [3^{ème} éd. 1777], Paris : Editions Alive, 1998.

toujours se rappeler que nous déterminons les genres et les espèces, que nous distribuons en classes séparées et subordonnées les unes aux autres, en rapport à la manière dont nous les connaissons et non à la manière dont elles sont. Les abstractions, comme les classes, ne sont pas des êtres avec une existence indépendante. Toutes nos idées ont été au début particulières, et elles présentent donc une vraie réalité car elles naissent de la réflexion sur les perceptions qu'on reçoit des objets. Les classes sont au contraire le résultat d'opérations que l'âme accomplit sur les idées simples. Elles ne correspondent donc à aucune essence. Les abstractions et les classifications sont utiles pour mieux se rappeler et mieux raisonner, car elles fournissent un instrument pour porter l'ordre dans le savoir. D'après Condillac cet ordre est la condition qui permet de penser, c'est-à-dire d'exercer les facultés supérieures de l'entendement.





Giuseppe
Arcimboldi:
Portrait

La ressemblance. A la recherche des noms

« Les hommes étant obligés de parler des choses selon qu'elles diffèrent ou qu'elles se conviennent, il a fallu qu'ils pussent les rapporter à des classes distinguées par des signes. »¹

Alibert sait donc que les espèces de la nosographie ne peuvent pas être les espèces des Naturalistes, car en médecine les espèces ne sont que des abstractions. Ceci ne veut pas dire que les abstractions ne doivent pas être choisies avec exactitude et rigueur. Mais les abstractions d'après Condillac ne sont pas indépendantes des mots qui les nomment. Le langage n'intervient pas après les opérations de l'âme, pour en véhiculer les significations : les mots lient les idées entre elles et permettent la formation des idées complexes. Le langage qui caractérise la nomenclature des classes est donc un instrument important qui ne peut pas être séparé de l'observation et de la méthode. De *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines*², la Première Partie est dédiée aux matériaux des connaissances, et la Seconde Partie au langage et à

¹ Condillac : *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, op. cit. , p. 133

la méthode. Observation et analyse du langage sont deux aspects conjoints, car analyser le langage est équivalent à analyser les idées et donc remonter à l'origine, aux sensations. L'analyse et la réforme du langage est donc partie intégrante du projet de Condillac pour une méthode de connaissance valable pour toutes les sciences. Quand Alibert soutient d'avoir élaboré une nouvelle nomenclature pour composer sa description et sa classification, il est en train d'exprimer cette même relation. Condillac soutient une correspondance rigide entre mot et idée. Dans le cas des idées simples, le mot représente la sensation qui est associée à l'idée. Dans le cas des idées complexes, le mot crée des liaisons entre idées simples. L'idée complexe est une fabrication humaine, une construction que l'homme se donne à l'aide du langage. Un langage bien conformé ne contient pas de confusion, il est précis et il ne produit pas ces malentendus qui sont à l'origine des disputes en sciences. Pour remplir cet idéal, le langage doit respecter la ressemblance entre mot et idée simple et créer des mots pour les idées complexes en liant, au début, seulement les idées simples qui sont déjà ensemble en nature. La loi est simple : il faut que les mots soient toujours bien déterminés et qu'ils ressemblent aux idées correspondantes. Au tout début les hommes ont utilisé des accidentels, puis signes naturel, des cris auxquels les hommes attachèrent la perception de leurs passions, enfin des signes d'institution : les mots, les noms. Le langage d'institution maintient le caractère d'imitation de l'idée représenté. Les premiers noms des animaux par exemple en imitent visiblement le cri, pareil pour le nom des vents, des rivières et de tout ce qui fait du bruit. Le langage oral est une forme d'imitation onomatopéique. Là où il trouve des sons il s'y confait. Mais s'il trouve des images, il peut aussi les dessiner. Ainsi, « *Si dans l'origine des langues, la prosodie approcha du chant, le style, afin de copier les images sensibles du langage d'action, adopta toutes sortes de figures et de métaphores, et fut une vraie peinture.* »³ Le langage, celui qui fonctionne convenablement, qui sait se tenir en contact avec la réalité des perceptions, est une peinture de la phénoménalité. Condillac voit ses idées confirmées par l'histoire de l'écriture, selon le modèle que l'étude des hiéroglyphiques conduit par Warburton lui apporte. L'écriture a été au tout début un dessin de la chose même, une représentation fidèle et pictographique. Seulement après, les signes écrits se sont dégagés d'une ressemblance immédiate, pour devenir plus abstraits et complexes. Dans l'oralité, le caractère pictographique est rendu à travers l'utilisation des métaphores.

On retrouve ces mêmes idées affirmées par Alibert : le descripteur qui agit comme un peintre grâce à ses métaphores, comparaisons, images. Alibert rappelle aussi que ce langage figuré est particulièrement propre aux Anciens, comme Condillac l'avait attribué aux Grecs et aux Romains. Alibert applique donc cette conception à la nomenclature des maladies de la peau.

² Condillac : *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, cit.

Dans le meilleur des cas, le nom ressemble à la chose qu'il représente, ou mieux : à la chose commune qui ressemble de près à la maladie représentée.

« On a eu tort, ce me semble, de blâmer les comparaisons, les images, les métaphores dont use ce grand peintre [Arétée] pour fortifier ses descriptions. Les expressions figurées convenoient particulièrement au langage animé des Grecs ; aussi voit-on que le noms de maladies les plus extraordinaires rappellent toujours un objet matériel avec lequel ces maladies ont quelque ressemblance. »⁴

Comme on l'a déjà dit, Alibert critique souvent la confusion et le manque de distinction que les dénominations traditionnelles ont produit en regroupant des maladies distinctes ou en séparant des maladies semblables, quelquefois il est frappé par la justesse des noms. Dans le cas des Pians, par exemple, dont Alibert soutient d'avoir vu seulement deux cas à l'hôpital Saint-Louis, et de se baser donc sur des documents, il hérite, avec les descriptions, des noms qui sont en effet très appropriés : le pian ruboïde présente des excroissances composées de petits globules granulés *« qui se développent à la manière des fraises ou des framboises, dont elles ont la forme, la couleur et très-souvent la volume. »⁵* C'est pour cette raison que les médecins l'appellent aussi framboesia, parce que la végétation qui les forme simule les mûres ou les framboises. Le pian fungoïde se compose de tumeurs dont l'aspect ressemble beaucoup à celui des champignons, et qui s'ouvrent comme des fruits putréfiés. Les prédécesseurs d'Alibert lui offrent donc et déjà un modèle de ressemblance, ou mieux : de **double ressemblance**. On a en effet que le nom ressemble à quelque chose qui ressemble à la lésion cutanée. Souvent, le médium entre la maladie et le nom a été représenté par des végétaux.

« Les végétations syphilitiques sont si variées, qu'il a fallu nécessairement leur donner une multitude de noms différens. Quelque fois leur aspect offre une extrême analogie avec des fruits qui sont d'un usage très-vulgaire ; telles sont celles qu'on désigne sous le nom de framboises (Voyez la Planche XLV). Elles se composent d'un petit amas de grains rouges, divisés par des rainures profondes. On les nomme fraises, lorsque les sillons de leur surface sont moins marqués et moins apparens : montrent-elles, au contraire, une surface très-inégale, forment-elles plusieurs tumeurs groupés et d'un volume très-considérable, sont-elles sur-tout recouvertes d'une matière ichoreuse et verdâtre, on les indique par la dénomination absurde de choux-fleurs. »⁶

³ Condillac : *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, cit., p. 211

⁴ Les Lèpres, p. 134

⁵ Les Pians, p. 155

⁶ Les Syphilides, p. 191

Si on analyse de près la nomenclature d'Alibert on trouve des formes où la ressemblance est simple : le nom évoque certaines caractéristiques de l'aspect des lésions qui sont codées dans un langage médical, de la pathologie de la peau en particulier. Un critère intéressant est alors la localisation des altérations majeures, dans le cas des scrophules vulgaires : glanduleuse, articulaire, cutanée, celluleuse, vasculaire, qui s'éloigne du simple critère descriptif immédiat de l'aspect extérieur. La scrophule met en jeu aussi une autre localisation : celle géographique des malades avec la scrophule endémique rhumatismale, rachitique ou crétinique. Un autre group comprend les causes ou les maladies qui s'accompagnent à la dermatose : idiopathique, scrophuleuse, vénérienne, pour la dartre rongearite ; la Lèpre : scorbutique, syphilitique, vulgaire pour la crustacée, Ephélide hépatique et scorbutique ; Ichtyose pellagre. Le scorbut, s'accompagne évidemment souvent aux dermatoses, ainsi que les maladies vénériennes. Entre les critères extérieurs simples, Alibert cherche des mots qui se réfèrent à la forme, à la couleur, à des caractères spéciaux ou à la position et extension sur le corps. Dans la dartre furfuracée et la squameuse on a alors les variétés volante, arrondie, humide, orbiculaire (comme l'ichtyose pellagre orbiculaire), centrifuge ; pour la dartre pustuleuse : mentagre, c'est-à-dire placée sur le menton, disséminée, couperose ; pour la dartre phlycténoïde : confluite et en zone ; pour la lèpre squameuse : blanche, noire. Une couleur plus rare pour l'ichtyose : nacrée. Les Ephélides scorbutiques peuvent être noires ou panachées.

La Teigne peut être granuleuse, si elle présente des granulations semblables à des fragments de manne vieillie et noircie dans les boutiques, furfuracée, porriginieuse et muqueuse. Les Dartres constituent le genre plus étendu et divisé, le plus connu, est aussi celui où Alibert a adopté des dénominations plus uniformes et propres du domaine dermatologique. Les dartres se présentent en sept espèces différentes, classées sur la base des caractères extérieurs. On ressent ici l'influence de l'œuvre de Plenck du 1776 qui présente 14 classes : maculae, pustulae, vesiculae, ulla, papulae, crustae, squamae, callositates, excrescentia cutanea, vulnera cutanea, insecta cutanea, morbi unguium, morbi pilorum. Alibert adopte en effet : Dartre furfuracée, squameuse, crustacée, rongearite, pustuleuse, phlycténoïde, érythémoïde, où la seule rongearite est hors cadre, car elle se réfère à un symptôme plus qu'à un signe. Les squames et les croûtes retournent aussi dans la Lèpre squameuse et dans la Lèpre crustacée. Les pustules dans la syphilide pustuleuse squameuse ou crustacée. Ulcères, verruques, condylomes font leur comparse dans la syphilide végétante verruqueuse, dans la syphilide végétante en condylome et dans la syphilide ulcérée persistante ou en rhagades. Les Psorides représentent un autre group sobre : la Psoride pustuleuse se divise en purulente et séreuse, la psoride papuleuse en

pédiculaire et formicante (terme qui renvoie à la sensation d'être couverts de fourmis, donc à nouveau à un symptôme), la psoride crustacée en aiguë et chronique.

Aussi les espèces et les variétés de Plique prennent leurs noms de leur forme visible et de la position qu'elles occupent sur la tête: Plique multiforme (en lanières, en vrilles), à queue (latérale, fusiforme, falciformis, en massue), en masse (mitriforme, globuleuse). Mais cette qualité passe souvent à travers des médiums. Les comparaisons soustendues regardent des objets utilisés dans le travail de la campagne, comme les lanières, les fuses, les faux, les massues, mais aussi le monde végétal avec les vrilles. Un cas particulier est représenté par la Plique multiforme, car le nom latin ne correspond pas à celui français, et introduit au contraire un autre groupe de comparaisons importantes pour la description d'Alibert : elle s'appelle *Plica caput-mesusae* et elle fait partie de la métaphore monstrueuse du mythe.

Les comparaisons les plus répandues sont celles avec le règne végétal, où on peut trouver :

- le millet de la dartre pustuleuse miliaire et de la syphilis pustuleuse miliaire ;
- la forme des lentilles, comme pour l'éphélide lentiforme (qui se divise, sur la base de la cause en solaire et ignéale ; le critère de la cause continuant à valoir dans les éphélides aussi pour les autres espèces : hépatique persistante et fugitive et scorbutique noire et panachée), ou la syphilide pustuleuse lenticulaire, qui présentent pustules brunes comme lentilles;
- pour les fruits : la syphilide pustuleuse mérisée prend son nom des petites pustules noires qui ressemblent à des mérisés ou à des baies de cassis ; la syphilide pustuleuse en grappe des pustules grosses et rondes comme des pois ; la syphilide végétante framboisée diffère très peu des fraises ;
- les légumes : syphilide végétante en choux-fleurs, car elle offre des végétations à la surface très inégale ; la syphilide végétante en porreaux, parce que les élévations ressemblent aux racines des porreaux, syphilide pustuleuse ortiée ;
- les arbres : lèpre blanche ou leuce, car la peau est lanugineuse, comme les feuilles du peuplier, dont son nom.

Il y a aussi le monde de champignon, des lichenes et des mousses, présent grâce à :

- la dartre squammeuse lichenoïde : « *Cette dartre est formée par des écailles dures, coriaces, blanchâtres, exactement analogues à des lichens par leur couleur et leur consistance. Nous avons observé, à l'hôpital Saint-Louis, un individu chez lequel cette ressemblance étoit si frappante, qu'on eût dit qu'il étoit tout couvert de ces végétaux parasites.* »⁷ M. Cardonne, tailleur de pierres, maigre et desséché par la vieillesse, vu dans son état de nudité, rassemblait à

⁷ Les Dartres, p. 57.

« un arbre antique dont l'écorce seroit recouverte de mousses et de lichens, ce qui lui donnait l'attitude la plus hideuse et la plus pittoresque. »⁸

- la dartre crustacée en forme de mousse
- le pian fungoïde.

En général Alibert nomme « végétations » toutes les affections qui couvrent des parties du corps, par exemple quand il distingue la syphilide végétans. Mais le monde animal est aussi bien représenté :

- Ainsi, des cancroïdes, qui sont des excroissances de couleur rose pâle, parsemées de lignes blanchâtres et séparés les unes des autres, profondément adhérentes à la peau, Alibert dit premièrement qu'ils imitent « assez bien la forme des cicatrices qui succèdent aux fortes brûlures, poussant quelquefois vers leurs bords de petits prolongements bifurqués, qui ont quelque rapport avec les pattes d'une écrevisse », et en second lieu que cet aspect « justifie manifestement la dénomination que nous avons donné à ces tumeurs extraordinaires. »⁹

L'exactitude du nom de la maladie accompagne et complète la minutie de l'observation.

- Significatif aussi le cas des Ichtyoses cornées (si nommées à cause des la présence d'écailles cornées comme les cornes du bélier ou les ergots des volatiles, ou les piquants du hérisson), où Alibert distingue entre onguleuse, ariétine, spineuse, à seconde de la forme exacte des écailles. Les Ichtyoses sont les formes qui rapprochent le plus l'homme à l'animal, car on y trouve aussi une ichtyose nacrée serpentine. Les serpents recourent : syphilide pustuleuse serpigineuse, syphilide ulcérée serpigineuse. En certains cas ils peuvent se transformer à nouveau, dans une série infinie de ressemblances : « La serpigineuse forme de longues spirales sur la peau : ces spirales forment à leur tour des ulcères profonds et sinueux, qui imitent des chiffres, des lettres, des segments de cercle, des cercles entiers, etc. »¹⁰ Enfin dans la lèpre squammeuse tyrienne la peau a la dureté des écailles des poissons. « Le propre de cette variété est de produire une desquamation d'écailles analogues à celles dont se dépouillent les serpens, d'où lui est venu son nom »¹¹.

- Très original la syphilide végétante en crête, qui doit son nom à la crête du coq.
- Viennent au contraire de la tradition les lions et les éléphants lèpre tuberculeuse leontine et éléphantine.

Dans le regroupement des Teignes, Alibert introduit enfin des noms qui viennent du vocabulaire des naturalistes et minéralogistes. La teigne faveuse prend son nom de sa ressemblance avec les alvéoles des ruches à miel. La Teigne amiantacée « [...] est spécialement

⁸ Les Dartres, p. 58

⁹ Les Cancroïdes, p. 113

¹⁰ Les Syphilides, p. 187

caractérisée par des petites écailles très-fines, d'une couleur argentine et nacrée, lesquelles entourant les cheveux et les suivant dans tout leur trajet, ne ressemblent pas mal à cette pellicule mince et transparente, dont les plumes des jeunes oiseaux sont environnées, lorsqu'ils sont encore dans leur nid, ou plutôt à cette substance que les naturalistes appellent amiante.»¹² ; donc elle prend son nom de l'asbestium, substance connue par les naturalistes. Enfin la dartre crustacée peut être aussi flavescente ou stalactiforme, terme qui appartient cette fois aux sciences de la Terre.

Alibert ne se limite pas à la nomenclature pour mettre en jeu ses métamorphoses. L'utilisation des métaphores végétales, animales ou minérales pour représenter l'humain est la caractéristique la plus frappante de son style descriptif pendant tout le cours de l'oeuvre.

Ceci est vrai en premier lieu de la physiologie et de l'anatomie normale de la peau. Les poils et les cheveux font partie du système dermoïde sur lequel ils croissent et leur exposé ne peut pas être séparé de celui de la peau, comme on ne peut pas séparer « *la théorie de la végétation des plantes de celle du sol qui les fait croître et les nourrit.* »¹³ Le rôle de purification de l'intérieur de l'organisme représenté par les teignes est assimilé à celui des arbres qui expellent les sucs en abondance : « *Il semble donc qu'il faille comparer les matières croûteuses ou squameuses dont se purge le cuir chevelu des enfants, aux diverses gommes ou aux sucs donc certains arbres se débarrassent par leurs écorces, quand ils sont élaborés par une activité organique trop considérable ; et ces éruptions sont presque toujours le résultat d'un principe de vie exubérante, auquel la nature fournit une issue.* »¹⁴ « *C'est ainsi que les feuilles des arbres travaillent à mûrir la sève végétale pour la perfection de la fleur et de la semence.* »¹⁵ Enfin il ne faut pas s'étonner si les malades de pellagre font la mue périodiquement pendant l'année comme les autres animaux, car la peau mue naturellement. La nature est unique, elle manifeste ses lois de la même manière dans les divers domaines que l'homme différencie. L'étude de la botanique est donc utile à la médecine et vice-versa, car il s'agit toujours de connaître les principes universels d'action de la nature. Alibert exprime cette même idée dans son traité des passions, en portant des exemples qui viennent du monde animal.

Les exemples plus frappantes sont en tout cas recueillis au niveau de la pathologie, où ce caractère de ressemblance entre l'homme et la plante et l'homme et l'animal se manifeste à son mieux :

¹¹ Les Lèpres, p. 125

¹² Les Teignes, pag. 8

¹³ Discours préliminaire, Section I, § VII, pag. ii

¹⁴ Les Teignes, pag. 15

¹⁵ Les Pliques, pag. 43

- Les métaphores qui composent les description des maladies cutanées comptent beaucoup de références aux plantes, aux champignons, mousses et lichenes, comme on l'avait déjà vu pour la nomenclature. Alibert se trouve à observer des « [...] *exfoliations furfuracées, semblables aux lichens ou aux mousses parasites qui souillent l'écorce des vieux chênes.* »¹⁶, des tumeurs qui ont l'aspect « *de fruits, et étonnent les regards par leurs pédicules amincis, ou par une sorte de végétation bourgeonnée.* »¹⁷. Les dartres squameuses sont d'après lui, analogues à des lichens par couleur et consistance. Les dartres crustacées peuvent rassembler au miel desséché ou aux sucres gommeux de certains arbres (variété flavescente), à de petites mousses qui croissent communément sur les toits (variété en forme de mousse). La Teigne faveuse forme des croûtes qui « *ne ressemblent pas mal aux alvéoles d'une ruche à miel, ou aux cupules des lichens qui couvrent le tronc de certains arbres.* »¹⁸

- Les dartres crustacées rappellent aussi la minéralogie et les sciences de la Terre, avec leurs formations très proches à des stalactites ou à des sucres lapifiques qu'on observe dans les grottes souterraines (variété stalactiforme). Il en va de même pour les Lèpres, desquelles Alibert dit qu'« [...] *il y avoit des croûtes qu'on pouvoit comparer à des espèces de cristaux qui s'engrènent les uns dans les autres, ce qui leur donnait un aspect tout rocailleux et mural, si l'on ainsi parler.* »¹⁹

- Viennent enfin les animaux. Alibert décrit ici des vraies transformations. L'Ephélide scorbutique est objet d'une ressemblance qui change la chair humaine en chair animale :

*« J'ai remarqué aussi que dans quelques portions du corps, la peau offre des granulations qui la font rassembler à ce qu'on nomme la chair d'oie ou la chair de poule. »*²⁰

Les deux maladies qui offrent le terrain plus propice à la métamorphose de l'homme en animal sont la Lèpre et l'Ichtyose, aussi parce qu'elles tendent à couvrir de larges parties du corps, en le rendant méconnaissable. La lèpre se manifeste avec des écailles éparses sur toutes les téguments, dures, entourées d'une auréole rougeâtre, mais d'une couleur cendrée ou d'un gris noirâtre, « *comme l'écorce des arbres, souvent semblable aux écailles de certains poissons.* »²¹ Lorsque la lèpre squammeuse est très avancée, les téguments sont si desséchés et dures qu'on croirait voir des « *quadrupèdes épilés.* »²² Dans la forme de lèpre nommée Eléphantiasis « *On observe sur une ou sur les deux jambes des lépreux, une peau dure, bosselée, grisâtre, laquelle a une*

¹⁶ Discours préliminaire, Section I, § IV, pag. i

¹⁷ Discours préliminaire, Section I, § IV, pag. i

¹⁸ Les Teignes, pag. 2

¹⁹ Les Lèpres, p. 131

²⁰ Les Ephélides, p. 107

²¹ Les Lèpres, p. 125

²² Les Lèpres, p. 126

ressemblance parfaite avec le cuir de l'éléphant. »²³ Les Ichtyoses sont encore plus variables : elles se présentent sous autant de formes que l'épiderme est susceptible de recevoir de modifications. Le plus communément c'est un simple épaissement des écailles qui constituent la peau, ce qui donne à la peau même l'aspect de l'enveloppe des poissons. L'Ichtyose nacrée donne au corps vivant l'aspect de l'enveloppe des poissons ou des serpents, et aussi des lézards. En particulier, Alibert est très exact, la variété cyprine, rappelle les écailles de la carpe. Des phénomènes terribles peuvent alors se produire : Alibert reporte le cas d'une jeune actrice d'un petit théâtre de Paris, laquelle était affectée d'une Ichtyose nacrée qui la faisait ressembler à une vipère pour l'aspect et la couleur de la peau de l'abdomen, et à une carpe pour celle des cuisses ! D'autres fois, ce sont des écailles si fines, qu'on croit de mettre les mains sur des épines aiguës, et le corps prend l'aspect d'une peau de chagrin. Dans de rares cas, on a vu une peau de consistance absolument cornée, comme celle des Lamberts, avec des protubérances qui prennent les formes les plus variées : elles sont comme des griffes d'un coq ou d'un épervier, ou comme les cornes des béliers. Le vêtement horrible que les cornes semblent former donne au corps humain l'aspect d'une bête fauve.

Le langage des images : l'art de représenter le corps humain en mots et figures

S'il est vrai que la correspondance du nom avec la chose trouve un défenseur important et bien connu par Alibert, comme Condillac, il faut se demander ce qui motive l'utilisation de cette double ressemblance, qui passe par le monde naturel des plantes, des animaux et des minéraux pour arriver aux dermatoses.

D'une part, la botanique de Linné, les classifications de Jussieu et la minéralogie de Haüy constituent évidemment un point de repère important : Alibert veut une médecine descriptive qui ressemble à la botanique ou à la zoologie, et alors il se met à faire un homme qui ressemble à une plante ou à un animal. « *Les naturalistes ne procèdent pas autrement dans leurs recherches ; rien n'est plus utile que de les imiter.* »²⁴

Du reste, les auteurs des deux domaines ont été conduit souvent à sauter d'un vocabulaire à l'autre. Le naturaliste Andrea Cesalpino avait comparé les conduits des plantes aux veines du corps humain, Giovan Battista Della Porta avait employé le vocabulaire de la botanique pour décrire le corps humain, le peintre Arcimboldi avait participé de cette commixtion avec ses têtes composées. Les Saisons, les Flora, anthropomorphisent la nature. Les portraits jouent le mouvement inverse, en ramenant l'homme à la nature même, en le mettant en rapport avec le

²³ Les Lèpres, p. 133

monde animal, végétal et minéral. Ses descriptions pictographiques sont en plus d'une exactitude frappante, et montrent une attention dans l'observation de la nature propre à un vrai naturaliste. L'œuvre d'Alibert se situe donc dans cette tradition

En tout cas, l'utilisation obsessionnelle qu'Alibert fait de la métaphore induit à s'interroger avec plus d'attention sur le rôle de la rhétorique dans le langage des sciences.

On sait qu'Alibert a reçu une formation littéraire et philosophique, qu'il a beaucoup aimé les classiques grecs et latins, dont il loue le style riche en métaphores et images. Ce style des anciens a deux particularités : d'une part il est capable, pour sa munificence, d'attirer le lecteur, de le séduire ; de l'autre côté, il peut, grâce aux images qu'il évoque, donner une exactitude ostensive aux définitions. Quand Alibert parle de la syphilide, il rappelle par exemple combien de termes il fallut inventer pour peindre avec vérité cette multitude infinie de signes et d'exanthèmes hideux, d'excroissances et de végétations fongueuses, d'ulcères profonds et fétides. La langue s'épuisa en expressions de ressemblance, en comparaisons, en métaphores, pour pouvoir retracer les manifestations de cette maladie. Le langage figuré étant la seule manière pour peindre la réalité, Alibert semble dire que la description de la réalité a besoin d'invention pour être efficace et même « vraisemblable ». Je vais donc analyser ensemble l'utilisation continues des métaphores et la présence massive des planches, comme deux éléments du style d'Alibert qui répondent aux mêmes exigences, avec les mêmes moyens.

Brodier²⁵ cite une critique à la *Description des maladies de la peau* apparue sur le Journal générale de Médecine en 1813, qui témoigne de l'utilité des dessins :

« Les superbes planches qui accompagnent le texte ont l'avantage de faciliter singulièrement l'étude des affections qui sont décrites : on voit la maladie, le malade lui-même. Cette clinique artificielle, si nous pouvons nous exprimer ainsi, a divers avantages pour les hommes animés du besoin de s'instruire ; elle prête son secours dans la solitude du cabinet, elle approche de toutes les distances ; et chaque lecteur, par son prestige, se trouve transporté, en quelque lieu qu'il soit, dans les salles de l'hôpital Saint-Louis ; il entend les leçons de M. Alibert ; il explore avec lui les tristes victimes auxquelles il a restitué la santé, ou dont il calme les cruelles douleurs. »²⁶

Les planches possèdent la capacité d'évoquer immédiatement la maladie et de **mettre** le lecteur, absent, **en présence** du phénomène décrit. C'est certainement l'exactitude des représentations qui produit cet effet de réalité. Alibert fait graver les sujets qu'il voit. Il est évident par exemple

²⁴ Les Scrophules, p. 214

²⁵ L. Brodier (1923)

²⁶ Fournier : *Anal. Des 8^e et 9^e livraisons*, dans *Journal général de Médecine*, t. XLVI, p. 459

dans le cas des Pians, maladie typique de la peau noire, et des pays chauds : les deux gravures qui en accompagnent la description générale représentent deux hommes blancs, les seuls cas qu'Alibert a vu et décrit dans les observations.

Ceci ne veut pas dire que le **caractère artistique de l'œuvre** soit diminué. Le rédacteur de l'article parle d'une vraie participation du lecteur aux douleurs du malade, grâce à une clinique qui est explicitement artificielle. Alibert même insiste sur la fidélité des planches à la réalité. Mais il explicite le caractère créatif de l'œuvre du peintre.

« Le pinceau du peintre retracera fidèlement chacune de ces affections, telle qu'elle existe lorsqu'elle est arrivée à son état parfait, et qu'elle n'a plus qu'à décliner et à décroître. J'imiterai le Botaniste exact, qui ne fait représenter la fleur à notre curiosité, que lorsqu'elle entièrement épanouie, et que toutes les parties de la fructification sont formées. »²⁷

- A propos de l'éphélide scorbutique panachée, Alibert dit, par exemple :

« Je me suis sur-tout attaché à faire retracer cette variété par la peinture, parce que c'est celle qu'on rencontre le plus rarement. Le corps de ceux qui s'en trouvent affectés est chamarré comme la peau du léopard ou comme celle de certaines vaches bretonnes. »²⁸

Le pinceau et la métaphore se sont unies pour évoquer ce phénomène bizarre d'une peau chamarrée. Tous les deux, style et dessin, ont le but et la capacité de porter devant le lecteur une image qu'il n'a jamais vu de ses yeux. La simple description sèche des taches de couleur n'aurait jamais pu peindre la « vraie » figure de ce malade. Celui qui assiste réellement au spectacle de l'éphélide scorbutique panachée est frappée, étonné. Une chaîne d'idées se met immédiatement et inévitablement en marche dans son cerveau, et le conduit à l'idée d'une peau de léopard ou à celle d'une vache bretonne. Si on veut que le lecteur soit « comme présent » à la scène, il faut donc nommer cette chaîne, pour qu'il puisse vraiment ressentir ce qu'il aurait éprouvé face au malade. Alibert a donc conscience que voir est mettre en cause un réseau plus ou moins étendu de relations, de sensations, d'expériences présentes et passées. La description « scientifique » n'est peut-être pas aussi bonne pour reproduire ce **réseau** qu'un langage pictographique, dans le double sens d'un langage qui se veut copie exacte de la réalité et aussi intervention artistique capable d'évoquer d'autres images. Donner une image vraisemblable de la réalité comporte, pour Alibert, la nécessité de ne pas renoncer à sa formation littéraire. Alibert témoigne ainsi que la réalité n'est pas un donné compacte et preconfectionné. Dans sa reproduction l'artiste entre en jeu avec des choix, qui ne sont pas indifférentes pour le contenu de vérité de l'œuvre. Le

²⁷ Discours préliminaire, Section I, § XIV, p. vj

pinceau et le burin sont un artifice, censé d'augmenter l'authenticité des descriptions d'Alibert, avec des « manipulations » de la réalité. Le pinceau du peintre devra choisir le bon moment pour se mettre en action, ou son œuvre sera diminuée. Le peintre doit savoir comment souligner certains traits pour les mettre en évidence, car ils sont les traits caractéristiques de la maladie.

« Pour imprimer le plus grand sceau d'authenticité à ce que j'ai écrit, pour ajouter à l'énergie et à la puissance de mes discours, pour perpétuer et animer en quelque sorte tous mes tableaux, j'ai cru devoir recourir à l'artifice ingénieux du pinceau et du burin. J'ai voulu fortifier les impressions, par l'imgo physique des objets que je desirois offrir à la contemplation du Pathologiste ; j'ai voulu enfin, par les couleurs effrayantes du peintre, instruire, par ainsi dire, la vue par la vue, faire ressortir et contraster d'avantage les caractères des Maladies de la peau, fixer leur moindres nuances, frapper en un mot les sens de mes lecteurs, et reproduire vivans devant eux les divers phénomènes qui avoient étonné mes regards. Ce nouveau secours peut sans doute introduire plus de précision dans la Médecine descriptive, et l'affranchir désormais du reproche qu'on lui fait, d'être une science conjecturale. Les moyens thérapeutiques deviennent plus certains, toutes les fois que les affections morbifiques sont plus fidèlement et plus exactement retracées. C'est alors seulement que la Médecine prend son véritable rang parmi les sciences physiques et naturelles . »²⁹

Le peintre, l'art, peut donc aider activement la médecine à devenir une science du rang des sciences physiques et naturelles, parce qu'ils donnent une **image précise** de ce que le médecin constate dans sa clinique. Cette image peut circuler, devenir instrument de communication et connaissance. Elle est éternelle. La planche vainc sur l'espace et sur le temps, et aide donc à constituer des vérités qui valent partout et à jamais, comme dans les sciences physiques.

Mais pour aider la connaissance, il faut que le pinceau doit être un peu moins exact, et un peu plus « créatif » : les maladies doivent apparaître exemplaires. Les signes principaux de l'affection représentée doivent être bien en évidence, les autres doivent disparaître. Si une dartre s'accompagne d'un scorbut, celui-ci ne sera pas présent dans la planche du darteux doublement affecté. Au contraire, les lésions darteuses seront bien soulignées, et sera la capacité du peintre de choisir ses couleurs, de donner ses traits, d'orienter son sujet, à permettre cette « vraisemblance avec l'idéal ». Je crois que les métaphores de la rhétorique d'Alibert recouvrent des rôles semblables à ceux accomplis par les planches du peintre : elles construisent un **modèle**, un résumé des traits relevant de la maladie.

²⁸ Les Ephélides, p. 107

²⁹ Discours préliminaire, Section VI, § XLVII, p. xxj

Alibert n'aurait donc pas accepté la critique de non-scientificité pour ses métaphores, que beaucoup de collègues lui ont reproché, puisque c'est exactement en vertu de leur capacité d'évoquer un objet précis et connu, que la description acquies la dimension d'un geste déictique. Il faut ici se rappeler l'idée de double ressemblance qui caractérise une grande partie de la nomenclature alibertienne. Montrer du doigt une vache bretonne est, d'une certaine manière, équivalent à mettre devant les yeux la maladie qui donne au corps humain l'aspect d'un animal avec ces caractéristiques là. La métaphore est donc, dans le cadre de l'enchaînement des idées, une image fidèle de la réalité, un artifice indispensable à obtenir une vérité ostensive.

Une dernière motivation est celle d'ordre didactique. Alibert fraye un nouveau chemin, il entre dans des terres vierges. Il doit donc attirer les lecteurs vers ces terres, en stimulant leur **curiosité**. Le peintre doit donc séduire le lecteur. Il est un artiste, enfin ! Les planches sont belles. Alibert paie les artistes plus célèbres, en orne son bureau. Elles ont une valeur artistique et non seulement scientifique. C'est cette habileté d'artiste qui fait que les malades reproduits semblent vivants, présents. Le lecteur se sent alors transporté à l'hôpital Saint-Louis, entre pleinement dans la fiction qui l'approche de la réalité.

« On verra toutefois, dans cet ouvrage, que je n'ai négligé aucune occasion de recueillir tous les cas rares que j'ai pu rencontrer, pour les présenter à la curiosité de mes lecteurs. »³⁰

Dans ce but il raconte par exemple le cas des frères Lambert. En 1803, Alibert a pu assister au « spectacle » de Jean et Richard Lambert, que le célèbre médecin Tilesius avait déjà décrit et gravé suite à leur passage en Allemagne. Ces deux hommes étaient affectés d'une forme d'Ichtyose cornée qui couvrait tout leur corps. Il se montraient donc dans toute Europe, en se donnant en spectacle pour argent, comme il l'avait fait leur grand-père, Edouard Lambert, et comme des animaux de foire.

« On s'est d'abord figuré que ces individus appartenoient à quelque variété de l'espèce humaine ; les ignorans étoient tentés de les prendre pour des phoques ou des lamentins sortis du gouffre des mers. Cependant, ce phénomène s'explique aisément par les simples notions que l'on possède de nos jours sur la nature de l'épiderme. Il n'est plus étonnant de voir cette membrane mince et ténue, acquérir plus de consistance par l'état maladif, et dégénérer en substance écailleuse, que de la voir se convertir naturellement en ongles au bout de nos doigts, en cornes ou en sabots chez les quadrupèdes, en ergots chez les volatiles, etc. »³¹

³⁰ Discours préliminaire, Section I, § X, p. iv

³¹ Les Ichtyoses, p. 167

Pour mieux attirer l'attention du public, l'accompagnateur des deux frères insistait sur leur origine mi-homme, mi-animal et vantait l'existence d'une tribu d'hommes porc-épic, découverte en Botany-Bay. Alibert, en médecin scientifique, critique âprement la crédulité populaire. Les phénomènes qui frappent l'imagination, poussent le peuple et les ignorants, qui ont un goût irrésistible pour le merveilleux, à en donner des explications fabuleuses. Alibert raconte d'une vieille femme qui portait sur sa poitrine une Ichtyose cornée étonnante qui soutenait que celle-ci lui venait du fait que sa mère, enceinte d'elle, avait été poursuivie par un taureau, dont le souvenir ne s'était jamais effacé. Reste, que les phénomènes bizarres sont aussi les plus intéressantes. « Rien n'est plus bizarre, mais rien n'est plus intéressant que la dégénération cornée du système dermoïde. »³² Et il est vrai aussi qu'Alibert multiplie les comparaisons avec les animaux, surtout à propos de cette maladie stupéfiante qu'est l'Ichtyose. En plus, il utilise exactement les expressions et les comparaisons des ignorants, car, évidemment, elles sont bien convaincantes. « On assure que, lorsque les Missionnaires chrétiens mus par leur zèle apostolique, vinrent s'établir dans le Paragay, ils furent frappés d'étonnement, à la vue de certains individus sujets à une éruption cutanée des plus bizarres. Tout leur corps étoit recouvert d'écailles, qui par leur forme et leur couleur avoient une ressemblance manifeste avec celles qui forment l'enveloppe extérieure des poissons. »³³ Egaleme nt alors, Alibert dit que l'Ichtyose est une « altération remarquable et singulière, dans laquelle les tégumens sont tellement rugueux et écailleux, qu'ils offrent une similitude frappante avec l'enveloppe des poissons [...] »³⁴ et que « Le phénomène spécial des Ichtyoses est d'altérer, d'augmenter ou de diminuer l'épaisseur autant que la consistance naturelle de l'épiderme humain, de manière à lui donner l'aspect de l'enveloppe tégumentaire de quelques animaux, tels que les poissons, les serpents, etc. »³⁵ Les planches dédiées à cette étrange maladie représentent par exemple une main et un avant-bras recouverts d'écailles géométriques, noires, en relief, et font donc deviner une espèce d'homme au bras de crocodile. Dans le cas de la lèpre, une jambe grise et enflée qui ressemble à une patte d'éléphant, crée une autre forme d'hybride entre l'homme et la bête.

En peinture ce geste rassemble au maniérisme de Giuseppe Arcimboldi (1527-1593), lié à la tradition des Wunderkammern. Les **têtes composées** –comme les ont nommées les surréalistes- d'Arcimboldi condensent l'humour des récoltes impériales, un goût pour la collection du merveilleux qu'on retrouve enfin aussi dans l'œuvre pathologique d'Alibert. Mais Alibert a, on l'a dit, aussi une intention éducative. La curiosité, l'étonnement, les comparaisons

³² Les Ichtyoses, p. 171

³³ Les Ichtyoses, p. 167

³⁴ Discours préliminaire, Section I, § IX, p. iii

³⁵ Les Ichtyoses, p. 178

fantastiques, servent à mieux se rappeler les caractères des maladies rencontrés, en les liant à des idées plus communes et connues, à des images plus vives.

Enfin la transformation de l'homme en monstre, à travers le passage par l'aspect animal, peut aussi servir à rendre le caractère affreux de la maladie cutanée et l'idée que le corps se modifie dans la dermatose jusqu'à perdre son aspect humain. L'homme devient bête fauve, car il s'enveloppe dans un vêtement qui le rend méconnaissable. Du vêtement la cuticule pathologique remplit aussi les fonctions : « *Cette épaisseur de la cuticule sert en quelque manière de vêtement, et l'on atteste que les malades frappés de l'Icthyose sont moins susceptibles d'être attaqués par le froid que les autres individus.* »³⁶ Alibert parle justement d'une « *robe squammeuse* »³⁷, dans le cas où les lésions cutanées s'étendent à de grandes parties du corps :

*« Cette fille étoit recouverte sur tout le corps, d'une enveloppe ou croûte grisâtre que M. Valentin compare, avec beaucoup de raison à la peau d'un éléphant épilé. [...] On eût dit que cette infortunée malade étoit, pour ainsi dire, vêtue de cette enveloppe monstrueuse, jusqu'à l'entrée du vagin et du rectum. »*³⁸

L'idée de la métamorphose et du vêtement qui cache l'aspect humain conduit donc à celle de monstre. Dans l'Ethiopie et dans tous les pays chauds, où les gens ont la peau d'un brun foncé, les taches blanches produites par la lèpre Alphas, produit un contraste entre les deux couleurs qui rende le corps « *difforme et monstrueux à contempler.* »³⁹ Les Lèpres offrent un exemple puissant de perte de l'aspect humain, car elle comporte la perte des parties cartilagineuses comme le nez et une « [...] *horrible déformation des traits de la face, qui rend l'être humain méconnaissable, et lui donne l'aspect des satyrs ou des lions [...].* »⁴⁰ La transformation en animal représente la possibilité de l'hybride. L'homme qui perd ses apparences et se métamorphose en bête est une sorte de chimère, de Méduse, de Sphinx, un mélange d'être différents, une constitution instable et prête au changement. C'est peut-être ça qui lui donne ce soupçon de dangerosité, son caractère effrayant. Alibert parle en effet d'animaux qui font peur, comme le lion, de bêtes fauves, et de monstres redoutables, comme les satyres et les Gorgones. Les cheveux et les poils atteints par les Pliques offrent l'exemple d'une excursion dans le monde végétal et animal, qui passe vite dans le domaine de la monstruosité, voire de la mythologie. Si dans la Plique solitaire la queue de cheveux s'allonge jusqu'à ressembler à une queue de cheval ou d'un autre quadrupède, dans la Plique multiforme, les cheveux et les poils se mêlent et s'agglutinent par mèches séparées plus ou moins grosses, longues, flexueuses, au point qu'elles

³⁶ Les Icthyoses, p. 169

³⁷ Les Lèpres, p. 128

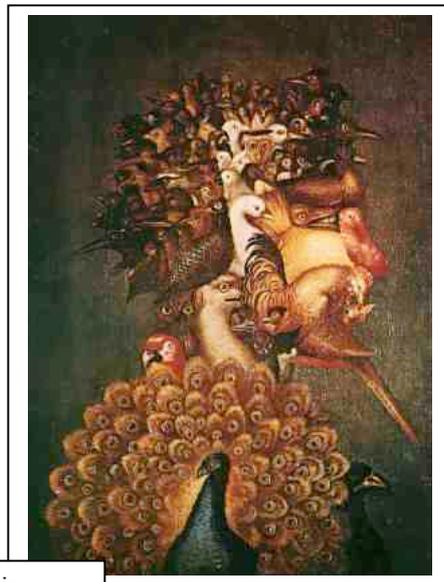
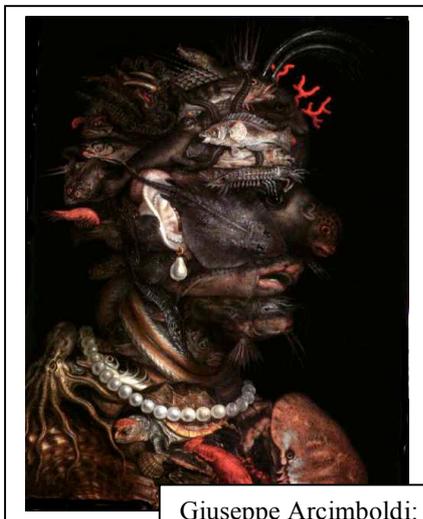
³⁸ Les Lèpres, p. 128

³⁹ Les Lèpres, p. 125

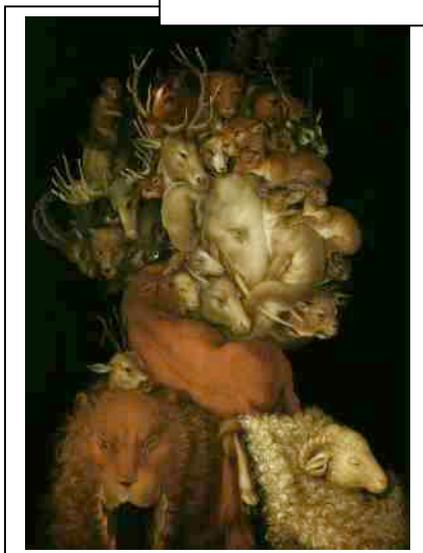
⁴⁰ Les Lèpres, p. 133

peuvent ressembler à des cordes, aux vrilles qu'on observe dans certains végétaux, voire à des serpents. L'image d'une tête couverte de cheveux conduit immédiatement le connaisseur de lettres classiques à se rappeler de la figure terrifiante de Méduse.

« Tout ce qu'on raconte de la tête de Méduse et des autres Gorgones, n'a rien de plus effrayant que le spectacle que nous offre alors la Plique multiforme. Souvent ces différentes mèches conservent, en s'allongeant, la roideur et la consistance des cables les plus forts ; souvent elles forment des inflexions, des ondulations analogues à celles des serpents, ce qui leur donne une sorte de ressemblance avec ces reptiles et communique l'aspect le plus terrible à la physionomie des malades ; souvent enfin, on observe sur le trajet des mèches plusieurs renflements et nodosités considérables. »⁴¹



Giuseppe Arcimboldi: Eau, Air, Terre, Feu



⁴¹ Les Pliques, p. 27

L'image du corps observé : littéraliser la métaphore

« Cette affreuse dégradation du tissu cellulaire, imprime à l'homme les formes les plus bizarres. Les extrémités inférieures imitent quelquefois, de manière à s'y méprendre, les jambes et les pieds de l'éléphant ; d'autres fois, la face s'altère au point de présenter l'aspect des Satyres fabuleux, des lions et d'autres animaux féroces. Arétée et Avicenne ont fait mention de ces métamorphoses horribles. »¹

J'ai recueilli une vaste récolte d'images du corps humain qui se transforme en plante, en animal, en monstre. De cette récolte on ne peut pas encore extraire une vraie conception du corps. Ce qu'on peut faire pour l'instant est montrer le rapport que les images entretiennent avec leur objet : les maladies de la peau et le corps qui en est frappé.

Une première considération est que ces images ne peuvent pas être séparées des objets qu'elles représentent. Dans les passages d'état physique décrits par Alibert, au bout des transformations, on a l'impression que les métaphores sont réifiées. La transformation de la peau correspond à la transformation de l'aspect, donc de la phénoménalité de l'homme. C'est l'homme entier, en tant que corps, qui prend une allure hybride, instable, dans les descriptions d'Alibert. Ou qui devient comme mort à son humanité, comme dans les scrophules où la lenteur des mouvements, la faiblesse de la voix, jusqu'au silence, le crétinisme, donnent une forte sensation de mort en vie. Aussi dans la description des cas, Alibert parle de ressemblance avec les momies, les cadavres embaumés depuis plusieurs siècles. Ainsi les lépreux ressemblent à des cadavres desséchés, aussi pour l'absence de sensibilité qui rappelle la mort, et pour le corps qui tombe en morceaux. Comme Gregor Samsa, que son père traite de cafard, se fait d'ambly cafard, ainsi, les métaphores d'Alibert ne semblent pas être seulement des comparaisons littéraires. On a l'impression qu'une quelque réalité se cache derrière. Surtout quand Alibert nous présente une maladie comme l'Ichtyose, qui donne l'aspect de poissons, à cause des écailles sèches et blanches qui semblent superposées. Or, ce phénomène est particulièrement répandu dans les pays proches de la mer, en particulier ceux qui sont traversés par des rivières très poissonneuses. Alibert se demande alors si la nourriture peut influencer cette affreuse maladie. C'est l'idée du devenir-comme : devenir ce qu'on mange. La réalité qui se cache derrière les comparaisons plus acrobatiques, et derrière l'idée du monstre aussi, est une certaine conception de la peau. La peau change, elle fait la mue, Alibert le dit, physiologiquement. La transformation fait partie de sa vie naturelle. La peau revêt tout le corps, elle donne à l'homme son aspect, et c'est pour cette raison que quelque transformation que lui arrive coïncide avec une transformation globale de l'aspect extérieur de l'homme. La réification des comparaisons ouvre donc à des considérations sur

¹ Les Lèpres, p. 140

l'impossibilité de séparer la métaphore de sa littéralité, l'image de l'objet qu'elle est censé de représenter.

Aujourd'hui on est plus disponible à reconnaître que, d'une certaine manière, la description et ses instruments donnent lieu à leurs objets. Les technologies électroniques des sciences physiques, les artifices de la biologie pour voir ses objets, nous ont habitué à penser aux objets de la science comme à des artifices qui ne sont pas indépendants des instruments qui les « mettent au jour ». Notre réflexion sur le rôle de l'apprentissage et des habitudes silencieuses qui accompagnent les hypothèses de la théorie, nous ont permis d'abandonner l'attitude naïve envers les données de l'observation. La capacité de voir des nuances, car on a fait un apprentissage pour les voir, n'est pas déconnecté du fait de ...voir des nuances, là où personne ne les voit ! L'œil entraîné produit les objet qu'il est entraîné à voir ! Aujourd'hui ce processus est clairement impliqué dans chaque observation, de chaque prise de données avec calibrage des instruments, qui doivent être réglés pour voir ce qu'on veut voir. Grâce à l'attention portée aux instruments de la science, il est possible d'étudier d'une façon moins naïve et plus rigoureuse, comment se forment les objets de la science, et d'où ils viennent.

Ces considérations sont applicables, apparemment, aussi au discours d'Alibert. Dans une certaine manière, l'oeil et le corps entraîné d'Alibert ne fonctionne pas de manière trop différente des instruments électroniques, et ses planches ou ses métaphores ne sont pas trop loin des images artificielles de la biologie moderne. Ceci nous conduit à prendre en considération **l'instrument selon une conception plus ample**. Ce n'est pas seulement la technologie moderne et sophistiquée qui entre dans la production de ses objets-artefacts. Il en va de même pour le corps nu, pour l'oeil nu, s'ils sont entraînés à voir et percevoir.

Alibert avait soutenu que son entreprise était plus ardue en vertu de l'énorme variété et variabilité qui caractérise le domaine des maladies de la peau. Alibert est sincèrement frappé par la constatation de la richesse des phénomènes qui regardent la peau. Elle lui apparaît comme un champ presque infini de variations, de changements, de métamorphoses. Alibert donc soutient que c'est la variété présentée par les maladies de la peau, qui l'oblige à adopter une méthode d'observation rigoureuse, et une nomenclature ordonnée, pour ranger le chaos. C'est encore l'idée qu'il faut un œil entraîné pour voir toutes les différences et seules les différences qui existent, donc aussi les ressemblances. Mais on voit, dans la prolifération de diversité qui se produit pendant l'observation d'Alibert, qu'elle est en effet un produit même de l'observation et de la nomenclature. On peut donc dire que cette variation continuelle des corps humain à travers les règnes appartient à la description d'Alibert, à sa volonté de s'approcher des Sciences

Naturelles, à la multiplication des instruments d'observation, et à la richesse métaphorique et esthétique des descriptions, ce qui provoque une parallèle multiplication des formes de l'objet.

Une dernière considération qu'on peut tirer regarde le rapport entre observation entraîné et description. Cette relation n'est pas décomposable, non plus que celle entre observation et classification, nomenclature, langage. Quelle est, dans un dessein, la part de l'observation et celle de l'expression de cette observation. Aucune observation, tant plus qu'elle se déclare entraînée, ne peut se donner sans son expression. L'observation ou perception possède donc le même degré d'« esthétique » et de créativité des expressions linguistiques et graphiques où elle vient effectivement à être. C'est l'attention aux instruments, et la considération de l'oeil et du pinceau (ou des métaphores) comme des instruments, qui nous permet encore une fois de donner un poids à ces considérations et de les traiter avec une majeure rigueur.

Le corps de l'observateur : instrument et produit

Le corps de l'observateur (celui d'Alibert même) est toujours en cause dans l'observation et la description des maladies de la peau. La méthode adoptée par Alibert met en place le corps de l'observateur comme un vrai « instrument technologique » pour connaître. En tant qu'instrument, le corps de l'observateur ne précède pas vraiment l'observation, mais il se constitue en elle : il reçoit son identité en tant qu'il joue son rôle.

Alibert par exemple utilise **tous les sens** que le médecin descripteur a à sa disposition. Il ne différencie pas directement les sens et les informations que chacun lui apporte séparément. L'importance relative de chaque sens par rapport aux autres, son pouvoir diagnostique, ne peut s'exprimer que dans les descriptions mêmes. Je vais donc rapporter à nouveau des signes des différentes maladies, mais en tenant compte du sens qui entre en jeu dans son dépistage.

La description de la couleur d'une lésion, de la forme, de la présence de desquamations, etc., indiquent par exemple l'utilisation des **yeux**. La peau offre à l'observateur attentif un arc-en-ciel de couleurs. Alibert et son peintre sont bien habiles à les reconnaître l'un après l'autre, à les différencier. Les planches en couleurs, leur beauté et leur utilité, témoignent donc de l'importance absolue du sens de la vision dans le dispositif d'Alibert. Les Ephélides représentent une palette particulièrement riche, car elles ne sont en effet que des décoloration de la peau :

« Les Ephélides que nous décrivons ont une figure sphérique comme celle des lentilles : leur couleur n'est pas toujours la même ; mais le plus souvent elle est brune, assez analogue à celle du café. »²

² Les Ephélides, p. 103

« La couleur des Ephélides hépatiques est d'un jaune plus ou moins prononcé, qui peut se comparer à celui de la rhubarbe ou du safran. Quelque fois c'est un jaune très-pâle, comme dans les feuilles mortes de certains arbres. »³

« L'Ephélide scorbutique est le plus souvent d'une couleur brune et terreuse ; quelquefois, cette couleur est analogue à celle du chocolat ; dans d'autres cas, elle est aussi noire que la suie. Lorsque la peau est continuellement altérée, les individus affectés rassemblent à des ramoneurs. Il peut néanmoins arriver que l'organe cutané conserve dans certaines parties de sa surface sa couleur naturelle. Les intervalles sains de la peau, qui sont quelque fois assez considérables et disséminés sur tout le corps, la font paroître comme tigrée, chamarrée ou mouchetée. La plupart de ces malades ont vraiment un aspect effrayant. Je consignerai ici l'observation d'un infortuné qui offroit un spectacle déplorable, et ressembloit à un zèbre. »⁴

Il est très frappant de constater la quantité de couleurs que la peau est capable de prendre en gravure, en allant des rouges-rougeâtres-roses, aux tonalités du jaune, plus ou moins clair, foncé, verdâtre, et d'ici en effet aux verts, aux bleus et enfin aux violets, aux gris clairs ou noirâtres, au blanc et au noir. Ces mêmes couleurs peuvent être appliqués aux matières qui coulent des lésions, et qui peuvent former des croûtes. En plus, les couleurs se mélangent, de façon à créer des vrais manteaux animaux, blancs et noirs, des dessins qui changent l'aspect général du sujet atteint. Il faut donc que l'observateur sache l'importance des nuances de couleur pour leur prêter une si grande attention. Les dessins prennent de plus formes et dimensions différentes. Les « yeux » d'Alibert doivent alors, dans les Cancroïdes, savoir « reconnaître » des formes cylindriques qui rappellent « l'aspect de ce vers oblongs, que les Naturalistes désignent sous le nom de dragonneaux, et qui serpentent dans le tissu cellulaire. »⁵. L'exemple plus étonnant pour ce qui regarde phénomènes de la forme est représenté par les Dartres, qui tracent sur le corps les images les plus diverses, y comprises des chiffres.

« Les Dartres se dessinent ordinairement sur le système dermoïde par des plaques ou des éruptions arrondies, et ce phénomène est digne de remarque. Les unes forment des cercles réguliers ; plusieurs sont ovales ou semi-lunaires : on en voit qui représentent des triangles, des crochets, et autres figures bizarres propres à étonner les observateurs. On distinguoit sur la peau d'une jeune femme que l'on traitoit à

³ Les Ephélides, p. 105

⁴ Les Ephélides, p. 107

⁵ Les Cancroïdes, p. 313

l'hôpital Saint-Louis, d'une Dartre furfuracée (Herpes furfuraceus circinatus), des chiffres si bien imitées, qu'ils faisoient une illusion complète à tous les regards. »⁶

Comment reconnaître toutes ces formes...sans les connaître ? Enfin, le regard doit être capable d'évaluer les dimensions, donc avoir déjà vu d'autres lésions par rapport auxquelles faire des comparaisons. Seulement un œil exercé à voir, qui « sait » à quoi faire attention, peut voire avec une telle précision de détails.

« Les excroissances du Pian fungoïde ne sont pas toutes du même volume; il y en est qui restent long-temps très-petites, et qui ne sont pas plus considérables que des grains de raisin ou des lentilles ; d'autres sont aussi volumineuses que des morilles, ou que ces fruits rouges et sillonnés du solanum lycopersicon, que l'on désigne ordinairement dans l'économie domestique sous le nom de tomates ou pommes d'amour. »

Comme on peut remarquer, tous ces qualités visuelles ont une double représentation : elles ressortent des mots, mais aussi des images. Leur espace est double. Mais ceci ne veut pas dire que les autres sensations, non représentables directement en images, non montrables en planches, ne soient pas importants pour le pronostic de la maladie.

Alibert se confie beaucoup à son **odorat**, car les maladies de la peau présentent souvent une odeur désagréable. Alibert parle par exemple d'une « odeur lépreuse », analogue à celle qui se fait sentir dans la petite vérole confluente. L'odeur sert aussi à distinguer entre variétés diverses de Teigne, l'une offrant une odeur de lait ou fromage rancis, l'autre d'urine de chat. Si les Ephélides ne présentent normalement des manifestations odorifiques importantes, car : « *On a vu seulement, dans un petit nombre de cas, se manifester une odeur acide que les malades comparent à celle des végétaux en fermentation.* »⁷, au contraire l'odeur est très important pour d'autres maladies comme les Dartres, où la matière ichoreuse qui se produit sent la *farine échauffée ou du bois vermoulu*. Odeur semblable à celui de l'Ichtyose cornée pellagre, dont la sueur rappelle celle du pain moisi ou des vers à soie putréfiés. Au-dedans des Teignes au contraire on s'approche du règne animal car l'odeur qui émane des croûtes « *se rapprochait infiniment de celle de l'urine de chat ou de celle des appartements que les souris ont long-temps infectés de leur présence.* »⁸, lorsque la Teigne rugueuse sent le lait ou le fromage rancis. Les scrophules aussi produisent une odeur caractéristique, qui est impossible de ne pas reconnaître et qui rappelle celle de la viande fraîche de la boucherie. Comme pour les descriptions « visuelles », Alibert utilise des comparaisons pour évoquer dans le lecteur la

⁶ Les Dartres, p. 79

⁷ Les Ephélides, p. 105

⁸ Les Teignes, p. 2

sensation, olfactive en ce cas, que ces malades provoquent, et qui peut rentrer entre les critères diagnostiques. Si la planche peut aider le lecteur à se transporter en présence du malade, et à le voir face à soi, seulement le langage peut créer une « illusion » olfactive, tactile, etc.

Le vocabulaire d'Alibert doit donc comprendre des mots et des métaphores capables de reproduire son expérience vivante de la maladie, qui est olfactive et tactile autant que visuelle. Dans le cas des cancroïdes le **toucher** montre que les excrescences blanchissent pour un moment quand elles sont pressées. Dans un certain cas de lèpre tuberculeuse, Alibert fait remarquer que les durillons présents étaient perceptibles seulement en y passant dessus avec un doigt. Dans la scrophule vulgaire glanduleuse, en parcourant avec le doigt les ganglions, on croit sentir les grains d'un grand chapelet ou de oeufs de perdrix. Le toucher est donc un sens diagnostique de grande importance, qui permet de différencier les maladies, là où les yeux ne voient pas. La description des durillons de la Lèpre qui se révèlent seulement au toucher, et qui seulement après peuvent être « visualisés », comme les œufs de la scrophule glandulaire, rappelle au lecteur moderne la technique échographique, qui opère une transduction du signal pour donner une image visible.

L'**ouïe**, en association avec le tact, peut donc constituer un moyen pour révéler des caractéristiques propres à certaines maladies, caractéristiques non sujettes à la vue. Ceci ne veut pas dire qu'Alibert l'utilise à la manière de de Laënnec ou d'Auenbrugger, c'est à dire pour ausculter de l'extérieur l'état interne du corps. Alibert reste, comme la peau, à la surface du corps. Mais les écailles de la peau d'Edouard Lambert étaient si dures, roides et élastiques, qu'on ne pouvait pas passer la main sur ses membres sans produire un bruit très sensible. Et Alibert avait remarqué plusieurs fois que dans le cas des Ichthyoses, « *En exerçant le plus léger frottement avec la main, on produisoit un bruit très-sensible.* »⁹. La seule chose qui vient des profondeurs du corps est la voix, qui en effet fonctionne comme signe pathologique dans la Leontiasis. Données les destructions apportées par la lèpre à la physionomie, la voix ne peut en rester sauve, et elle devient en effet rauque, rugissante, menaçante et sépulcrale.

*« Ces sortes de lépreux ont une voix rauque et comme rugissante ; les oreilles prennent un accroissement prodigieux ; les yeux sont rouges, enflammés, scintillans : ils semblent imprimer la terreur et peindre la colère, etc. Tous ces accidents pathologiques donnent aux malades l'air et la physionomie terrible du lion. »*¹⁰

L'ouïe entre donc à double titre dans le diagnostic : d'une part il s'associe au toucher pour produire une image visuelle de l'écaille, de la lésion que l'œil n'aperçoit pas tout seul. De l'autre, la sensation sonore émerge de l'image dessinée, car le rougit s'accompagne directement

⁹ Les Ichthyoses, p. 182

dans l'imagination au visage léonin, fauve. Le dessin, l'image visuelle, montre ainsi un caractère total, dans sa capacité d'évoquer, avec quelques traits de pinceau, tout un personnage, avec sa physionomie, sa voix, son allure, un certain odeur, dégoûtant comme l'aspect physique.

Le **goût**, que les médecins ont toujours utilisé pour tester les urines, se révèle précieux pour Alibert pour contrôler la contagiosité de certaines maladies, comme le cancer. Alibert utilise alors un chien qui devait vivre dans l'enceinte de l'hôpital. Ce qui l'intéresse n'est pas « la saveur » de la lésion, mais plutôt les effets que celle-ci a sur un autre organisme. Le goût est donc inintéressant en soi, mais ses organes (la bouche) sont la porte d'entrée idéale pour les virus. Ce qui entre en cause est donc le **corps entier**, l'organisme vivant avec ses réactions comme instrument de test, de recherche, de reconnaissance.

« Première expérience. J'ai fait lécher, par un jeune chien, et pendant l'espace de deux mois, un Cancer considérable et occupant toute la lèvre inférieure, ainsi qu'une partie de la lèvre supérieure et de la joue, chez un homme âgé d'environ soixante ans, d'un tempérament bilieux et sanguin. Cet animal n'en a été point affecté, il n'a rien perdu de sa gaîté naturelle. [...] »

Deuxième expérience. On a appliqué deux morceaux de pain tendre sur deux ulcères cancéreux de la joue et du sein. On les a laissés pendant un laps de temps suffisant, pour qu'il fussent imbibés de l'humeur ichoreuse qui en découloit. Ensuite on les a donnés au chien, qui les a mangés avec avidité. [...] »

Troisième expérience. Nous avons recommandé au malade de faire avaler au même chien des lambeaux de chair cancéreuse qui étaient tombés de sa lèvre ulcérée. L'animal les a dévorés sans encourir aucun risque pour sa santé. Nous ajouterons même que ce mets lui a causé tant de plaisir, qu'il dédaignait ensuite le pain dont on faisait précédemment sa nourriture la plus habituelle. »¹¹

Alibert arrive jusqu'à tester sur soi-même ce qu'il appelle le virus cancéreux. Il n'est pas sûr des expériences conduites sur les animaux vivants, et il essaie donc de démontrer la fausseté de l'opinion circulante sur la contagiosité du cancer sur son corps. Ce qui nous illumine sur l'approche des scientifiques de cette époque avec le savoir et la recherche : non seulement un enthousiasme qui conduit quelque fois à la mort (célèbre le cas de Bichat), mais une **implication totale du corps** dans l'investigation. Le corps du scientifique est l'instrument essentiel de la recherche : un corps qui voit, entend, sent, goûte, touche sans réticence, un corps dans les capacités de connaissance duquel on a confiance. Alibert décide donc de s'inoculer au bras le virus, c'est-à-dire la matière ichoreuse extraite d'un cancer énorme du mamelon droit d'une

¹⁰ Les Lèpres, p. 133

femme mourante. Et dans la même matinée, M. Fayet, M Durand et M. Lenoble, deux étudiants, se font pratiquer 5 injections de la même matière. Une demi-heure après, tout le monde ressent une douleur comme une piqûre, la partie se gonfle et prend une couleur rouge ; du pus se forme. Le lundi successif, 24 octobre, Alibert procède à une nouvelle inoculation sur soi-même et sur Biett, l'élève chéri. Ce dernier réagit avec fièvre et gonflement des glandes lymphatiques. Le corps observateur est donc utilisé comme un vrai « instrument » au sens moderne. Le corps assume un rôle actif dans la connaissance, à travers ses sens, mais aussi sa globalité, ses réactions physiques générales grâce à l'auto-expérimentation : le corps de l'observateur est utilisé comme un « détecteur » pour ce qui n'est pas « visible ». Cet invisible a deux sens : le « vraiment invisible », c'est-à-dire ce qui passe pour d'autres sensations que le corps rend possibles ; mais aussi ce qui est « visible d'une manière confuse ». C'est alors l'œil entraîné, qui s'est exercé à voir, avec une méthode, qui permet de porter la clarté.

¹¹ Les Cancroïdes, p. 118



Alibert ne veut pas seulement que la médecine gagne le rang de science. Ce propos se mêle à la volonté de parler, à partir de la médecine, de l'homme en général. La médecine doit fournir les bases solides pour une Science de l'Homme qui sait comprendre physiologie et philosophie. Cette volonté se révèle dans l'intention d'Alibert d'élargir son discours de la pathologie de la peau à sa connaissance physiologique, et dans la description de la peau qui s'ensuit.

Dans le Discours Préliminaire, Alibert affirme que son étude de la pathologie conduit en réalité à une meilleure connaissance de la physiologie sur la peau. Il insiste beaucoup sur l'aperçu unique que l'étude de la pathologie cutanée lui a donné sur plusieurs arguments d'intérêt physiologique :

- le **fonctionnement** des parties diverses qui « *constituent cette merveilleuse enveloppe, ou qui correspondent plus ou moins avec elle* ». L'observation des Teignes et des Pliques par exemple a conduit à formuler des idées nouvelles quant aux fonctions des téguments de la tête et des cheveux ; celle des Dartres sur le tissu réticulaire et le corps papillaire ; les éruptions écailleuses sur la nature de l'épiderme, les scrofules sur les glandes et le système lymphatique ;
- les **sympathies** qui *font continuellement correspondre les différents systèmes de l'économie animale*. Ces sympathies qui ont lieu entre les organes du corps, se montrent particulièrement actives dans le cas de la peau, qui est en relation avec tous les systèmes et les fonctions. Pour cette raison ses altérations s'accompagnent de symptômes à d'autres niveaux, ou sont la manifestation superficielle de dérangements plus profonds.

« La connoissance approfondie de ces décolorations diverses [de la peau] m'a paru d'autant plus importante, qu'elle peut révéler des lésions intérieures et expliquer l'état pathologique du foie, de la rate, de l'utérus, etc. »¹

Les connexions plus importantes lient la peau aux organes du ventre et à ceux génitaux et au système respiratoire.

« La connexion la plus frappante est celle du système dermoïde avec les membranes muqueuses de l'estomac, dans les premiers paroxysmes de la petite vérole : ce dernier organe se contracte dans cet exanthème, et est violemment irrité par des nausées ou par des vomissements. »²

« L'appareil respiratoire n'est pas moins lié avec la peau, qui se couvre d'une efflorescence farineuse dans la troisième période de la Phtisie pulmonaire. »³

Il ne faut pas, enfin, ignorer la relation avec les parties génitales.

¹ Discours préliminaire, Section I, § XIII, p. v

² Discours préliminaire, Section V, § XXXV, p. xiv

³ Discours préliminaire, Section V, § XXXV, p. xiv

« Si l'on pouvait ignorer les sympathies du système dermoïde avec les parties génitales, il n'y auroit qu'à rappeler que l'infection syphilitique de ces parties, coïncide souvent avec les ulcérations de l'intérieur de la gorge. »⁴

- L'étendue du réseau de sympathies dont la peau fait partie, et qu'elle contribue à constituer, fait de cet organe le vrai **nœud de raccord** entre toutes les parties du corps. Cette position de la peau témoigne en premier lieu de sa place centrale dans l'économie animale. Puisque la peau est en relation avec toute l'organisation du corps avec des relations intimes et étendues, elle joue sûrement un rôle très important dans l'économie animale générale. Ceci est évident non seulement au niveau physiologique et pathologique (les influences réciproques et la participation de la peau aux maladies des autres organes, ou l'intéressement des autres organes dans les maladies de la peau), mais aussi au niveau anatomique. La peau est le lieu où se rencontrent les nerfs, les veines, les conduits lymphatiques.

« [...] plus est important le rôle que joue un organe dans l'économie animale, plus ses relations avec les autres organes sont intimes et étendues. La peau est l'aboutissant commun de tous les nerfs, de tous les vaisseaux artériels, veineux et lymphatiques ; elle est le foyer le plus actif de la sensibilité humaine, toutes les parties élémentaires du corps concourent à la former, chacune de ces parties lui imprime, pour ainsi dire, des propriétés de sa façon. »⁵

- Cette particularité anatomique et physiologique, donne à la peau la primauté dans l'accomplissement de deux fonctions incontournables : l'absorption-exhalation et le toucher.

« Aussi essentielle à l'individu que l'écorce l'est à l'arbre, elle sert à l'ornement et à la conservation de l'homme. Non-seulement l'exhalation et l'absorption lui sont départies, mais elle est l'instrument supérieur du toucher ; et, par ce double emploi dans l'économie animale, elle exerce à-la-fois la vie d'assimilation et la vie de relation, pour me servir du langage des Physiologistes. Aucun phénomène de l'organisme ne lui est, par conséquent, étranger. »⁶

La fonction de l'absorption suscite un vif intérêt dans les débats physiologiques de l'époque, avec la contribution importante des chimistes comme Lavoisier et Séguin. La sensibilité se constitue comme le lieu d'élection pour que la médecine relève la tâche philosophique de donner une explication unitaire, cohérente et non métaphysique de la nature de l'homme. L'étude de la peau peut contribuer beaucoup à la compréhension de la dynamique de la sensibilité et de

⁴ Discours préliminaire, Section V, § XXXV, p. xiv

⁵ Discours préliminaire, Section V, § XXXV, p. xiv

⁶ Discours préliminaire, Section I, § XV, p. vj

l'irritabilité, parce qu'elle est le système mieux organisé pour la sensation. La sensibilité est le pont qui conduit de la médecine à la Science de l'Homme. Je crois que cet argument ait contribué ultérieurement à convaincre Alibert de l'intérêt contenu dans un étude de la peau. La peau était « le bon organe » non seulement pour tester les nouvelles capacités scientifiques de la médecine, dans un champ peu exploré et très embrouillé, mais aussi pour s'occuper du fonctionnement et de la nature du corps entier.

C'est surtout dans l'appendice du livre, confiée à Vaquié, un élève d'Alibert, qu'on peut trouver des considérations sur les fonctions d'absorption et exhalation de la peau. Vaquié soutient que transpiration insensible et sueur sont deux moyens dont la nature nous dote pour éliminer les sécrétions qui pourraient nuire à l'économie animale et l'excès de chaleur. Pour cette raison elles diminuent chez le vieillard. Entre exhalation cutanée et chaleur animale, il y a donc une relation, comme démontré par les expériences de Santorius à Venise, de Lavoisier et Seguin, Dodart, Robinson, Sauvages, Gortel, Keil, Rye, Linnings, Edwards. Le fluide de la transpiration a été étudié par Thénard et Berzelius. Une troisième forme d'exhalation est celle sébacée ou folliculaire. L'absorption est la condition de la nutrition en général, et donc elle se vérifie aussi à l'intérieur du corps, à travers la membrane muqueuse. Niée par beaucoup de physiologistes, l'absorption est prouvée par les faits et des expériences irrécusables comme la diminution de la soif après avoir baigné le corps, l'augmentation des urines après un bain, l'odeur de soufre dans les urines après utilisation de pommades avec cette substance. C'est aussi en vertu de l'activité continuelle d'absorption qu'il semble difficile qu'une partie quelconque du corps puisse contracter une affection sans que celle-ci touche en quelque manière les téguments, qui l'enveloppent comme une double surface. Tout ce qui du dehors agit sur les organes internes doit passer par le téguments, aussi sans les affecter. L'enveloppe tégumentaire est l'intermédiaire de tout ce qui agit physiquement, pour le bien ou pour le mal, sur l'économie animale.

Alibert s'était prononcé sur l'argument déjà dans un article écrit avec Duméril et paru sur le Bulletin de la Société Philomathique : *Nouvelles expériences sur quelques médicaments purgatifs, diurétiques et fébrifuges appliqués à l'extérieur*. Les expériences avaient été conduites à la Salpêtrière, avec Pinel. Alibert n'y revient pas dessus dans la *Description des maladies de la peau*, mais montre constamment de faire usage de ces médicaments pour le traitement extérieur. Il montre aussi de s'intéresser aux problèmes d'ordre physiologique et hygiénique que la respiration met en cause. Du reste, Alibert avait probablement assisté aux expériences sur la respiration et l'asphyxie que Bichat avait tenu au cours des séances du floréal an V à la Société

d'Emulation⁷. Dans les cas de lèpre, Alibert remarque que les végétations croûteuses qui couvrent le corps altèrent la peau dans ses fonctions profondes.

« Elle devient rugueuse, raboteuse, inégale, acquiert une consistance épaisse et quelquefois lardacée ; la peau du visage sur-tout s'altère à un point extraordinaire : elle prend une couleur bronzée, cuivreuse et livide. Pallas a vu des lépreux dont le visage étoit devenu violet. On sent que de pareils désordres doivent rendre les téguments imperméables, et interrompre l'exercice de la transpiration. Les obstacles que trouve alors la fonction des exhalans, doit influencer sur la nature de l'exhalation pulmonaire qui, le plus souvent, est pestilentielle. »⁸

La peau entre à titre complet dans le problème de l'hygiène. Alibert reconnaît le rôle de la malpropreté dans le développement des maladies cutanées, et considère cette condition comme l'une des causes extérieures. Il recommande les bains fréquents, le changement du linge, la propreté des ambiances où on vit. Ce sont des recommandations qui se répandent à cette époque.

« Troisième observation. Un mendiant, qui couchoit dans les granges, dans les écuries et dans tous les lieux mal-sains, n'avoit point changé de linge depuis plus de huit mois : quand il se présenta à l'hôpital Saint-louis on lui ôta ses vêtements pour lui administrer les soins de la propreté ; sa peau s'étoit noircie comme celle d'un ramoneur. Cette même peau étoit raboteuse, et granulée dans plusieurs points de sa surface ; elle offroit l'aspect du maroquin, ou de la peau d'un quadrupède qui auroit été desséché au soleil. »⁹

Ces deux remarques témoignent que la **perméabilité** est une des caractéristiques majeures de la peau, ou du moins une des qualités de l'enveloppe cutanée dont on s'intéresse le plus autour de la fin du XVIII-XIX siècle.

La peau se configure ainsi comme une **surface de passage et communication** entre dedans et dehors, et non seulement comme un enveloppe séparateur et protecteur. Une impression qui est fortifiée par une autre grande fonction de la peau: la sensibilité. On peut dire que chacun de ses points a sa façon de ressentir le plaisir et la douleur. C'est encore à Vaquié qui touche d'illustrer la sensibilité tactile de la peau. Le tact, qui dans la main reçoit finesse et énergie et devient toucher, préside à l'éducation de tous les autres sens. En effet les autres sens ne sont que des modes particuliers ou des nuances du toucher.

De plus, les modifications de l'état de sensibilité produites par le sexe, le tempérament et l'âge du sujet, le climat et les saisons influencent l'état de la peau et de ses maladies.

⁷ voir le *Bulletin de la Société Philomatique*, prairial an V (juin 1797), et la seconde partie de : Bichat : *Recherches sur la vie et sur la mort*, 1805

⁸ Les Lèpres, p. 130

La peau change avec les âges de la vie. Elle a, dit Alibert, comme les autres organes *des formes fugitives qu'elle revêt et quitte avec rapidité.* »¹⁰. Au niveau pathologique, l'enfance est le temps des Teignes, des Gourmes, des Varioles. Dans la puberté les affections sont plutôt de type inflammatoire et à caractère dépuratoire (érysipèle, boutons, ..), car le développement des organes génitaux provoque une montée d'énergie vitale. La peau exhale une odeur séminale. Dans l'âge mûr la peau est plus dure, moins sensible et donc elle subit les cors, les taches, les aspérités. La vieillesse porte une peau sèche et dure, adapte aux dartres et aux ulcères. En général les maladies se font au fur et à mesure moins virulentes, mais aussi moins traitables. Les âges déterminent la prévalence des maladies, en influençant la localisation plus prédisposée. A chaque âge est corrélée une partie du corps : enfance-tête, puberté-poitrine, âge mûr-abdomen, vieillesse-parties inférieures. Cette double relation de la virulence-traitabilité et de la localisation avec l'âge se résout dans la distribution des *forces toniques de l'économie animale*.

Pour ce qui regarde le sexe, Alibert unit sa voix aux caractérisations du corps féminin qui se multiplient dans la fin XVIII-début du XIX siècle (il suffit de penser à Roussel et à son *Traité du physique et du moral de la femme*, qui se présente avec l'Eloge de Roussel écrit par Alibert en tête). La femme souffre de maladies cutanées qui sont liées aux règles et à l'allaitement, donc aux événements caractéristiques de son sexe. Son système dermoïde est doué d'une sensibilité plus exquise et plus abreuvé de sucs que chez l'homme, ce qui détermine un penchant pour certaines affections plutôt que pour d'autres.

Les tempéraments communiquent leur empreinte aux maladies cutanées, aussi bien qu'aux autres altérations du corps. Le tempérament lymphatique, reconnaissable par la couleur blonde des cheveux et la blancheur de la peau, a la tendance à développer des efflorescences scarlattines, des dartres miliaires et des maladies affines. La dartre furfuracée est au contraire l'apanage des gens robustes et d'un tempérament bilieux-sanguin. Teint fleuri et peau rouge sont le signe d'une peau faible, qui se prête au prurigo, à la gale canine. Le tempérament se lie donc à la constitution physique des organes et à l'organisation du corps de l'individu.

« Les Ephélides lentiformes n'attaquent ordinairement que les individus dont le système lymphatique est radicalement et constitutionnellement affaibli. Ces sortes de malades ont même une habitude de corps qu'il n'est pas inutile de rappeler : communément, leur teinte est rouge et fleurie. Leur peau est très-blanche, très-fine, et d'une texture très-délicate. Leur cheveux sont roux : le plus souvent ils sont

⁹ Les Ephélides, p. 108

¹⁰ Discours préliminaire, Section II, § XVII, p. vj

d'un rouge ardent, en sorte que les causes qui influent sur la couleur des cheveux, paroissent également influer sur la production des Ephélides lentiformes. »¹¹

Pour ce qui regarde les conditions extérieures, chaque maladie a aussi sa saison et son climat propices. C'est une connaissance celle-ci, qui est très utile pour décider des traitements. Alibert soutient qu'il y a une observation qui n'a pas pu échapper à aucun médecin philosophe : « [...] chaque climat paroît spécialement favoriser le développement d'une maladie particulière, et la terre a peu d'endroits qui ne soient exposés à quelque calamité déplorable. Dans certains lieux c'est le tissu cellulaire qui est radicalement affecté ; dans d'autres lieux, c'est le système vasculaire sanguin, l'appareil respiratoire, ou les voies digestives, etc. »¹² Lèpre et Pians sont deux exemples de maladies influencées par le climat, parce qu'elles sont particulièrement répandues dans les climat chauds. Pour expliquer pourquoi les Pians atteignent seulement certains peuples de l'Afrique et non tous ceux qui y vivent, Alibert doit en tout cas ajouter au climat certaines causes organiques qui se manifestent avec la forme ronde et plate de la tête, les angles de la mâchoire saillants, la bouche grande, les lèvres épaisses, les cheveux fins et mous.

Le cadre des influences tracé par Alibert, permet de confirmer l'idée d'un **corps unitaire**, où les organes et les conditions physiques sont en rapport les uns avec les autres. Il se relie aux sympathies qui créent un réseau de connexion entre tous les états corporels de l'individu. La même unité et connexion comprend en soi même le double mouvement des passions de l'âme au corps et du corps aux passions de l'âme.

« Tout le monde sait que les chagrins contribuent singulièrement à produire par intervalles des Ephélides. J'ai vu fréquemment les malades qui éprouvoient cette espèce d'indisposition, la devoir à des peines qu'ils avoient essayées. Une trop grande contention de l'esprit, des études trop assidues, peuvent aussi troubler le système exhalant, et introduire un grand désordre dans ses fonctions. »¹³

Aussi la lèpre est susceptible aux événements des passions et aux impressions sensibles. Lordat avait décrit le cas d'une jeune fille qui avait développé une Lèpre après l'expérience effrayante d'une chute dans un puit. Souvent la Lèpre est conséquence de l'état d'esclavage. Alibert même a vus des femmes répondre avec des réactions physiques aux passions de l'âme :

« J'ai vu une femme dont la peau fut soudainement marquée d'une éruption papuleuse, par la simple annonce d'une nouvelle fâcheuse. »¹⁴

¹¹ Les Ephélides, p. 103

¹² Les Lèpres, p. 123

¹³ Les Ephelides, p. 111

¹⁴ Discours préliminaire, Section III, § XXX, p. xij

Marguerite Pavillon se présente à l'hôpital Saint-Louis avec une tumeur cancéreuse située à la partie latérale de la face. « *On appliqua des cataplasmes sur la tumeur. Soins superflus ! Marguerite étoit dévorée par le chagrin, à cause de l'invasion des Cosaques, dont elle redoutait la fureur.* »¹⁵ Alibert raconte enfin d'une femme qui avait accouché pendant les massacres révolutionnaires, et qui avait vu en cette occasion délicate, des gens qui portaient par les rues de Paris la tête d'un malheureux que le peuple avait immolé à sa vengeance. La fille qui était née ce jour là avait ensuite développé une Lèpre. Alibert atteste de cette façon la puissance d'une autre tradition : celle des monstruosité induites sur le fœtus par des événements ou des pensées dont la mère a eu expérience pendant la grossesse. Descartes aussi avait parlé des marques de la puissance de l'imagination maternelle, dans ses oeuvres de biologie.

Ainsi comme les affections de l'âme influencent les affections de la peau, ces dernières causent des états particuliers au niveau psychique. Les atteints de l.c.s. pleurent pour la moindre chose, et même sans cause connue. La c. v. s'accompagne d'un état mélancolique. En général avant que le mal éclate sur le système dermoïde, les malades sont atteints d'une morosité sombre et d'une accablante mélancolie, tant qu'ils ne peuvent triompher de l'état de tristesse qui les gagne. Dans les Ephélides, dans le cas où il y a aussi altération du foie, le malade prend un caractère inquiet qui le fait pencher vers les idées tristes et mélancoliques. La déviation sur le foie montre bien la double correspondance que lie le physique et le moral de l'homme, car Alibert décrit au même temps le cas d'une jeune femme très belle qui se remplissait de taches jaunes (donc liées au foie) à chaque fois qu'elle éprouvait une légère contrariété.

Cette **conception** « **unitariste** » du corps et de l' « âme-corps » fait que la maladie ne soit pas un événement isolé, d'un organe du corps, mais touche toujours plusieurs plans, jusqu'à associer les qualités pathologiques à l'état intellectuel et moral du sujet. Exemple la répartition des scrophules entre ville et campagne. Les scrophules « des villes » se caractérisent, au niveau moral, par une disposition particulière pour les travaux intellectuels et pour une rare sagacité. En absence d'une éducation adéquate ce penchant peut virer à la colère. Alors que les écrouelleux de la campagne (scrophule endémique) sont lentes, mornes, silencieux, ignorants, penchés à la superstition, avec une mine triste, les yeux mornes et inanimés, la couleur de la terre ou de la feuille morte et une maigreur qui rappelle le dessechement. Alibert parle de vrais morts vivants, qui lui rappellent les momies égyptiennes par contraste avec l'intelligence aiguë des scrophuleux de la ville.

¹⁵ Les Scrophules, p. 217

L'unité du corps dans la maladie

Entre les causes physiques et manifestes des maladies de la peau, Alibert indique : l'alimentation, l'air avec ses vicissitudes, le manque ou l'excès de mouvement, les travaux excessifs, les veilles immodérées, le défaut de propreté, la profession, la contagion, les insectes, les affections de l'âme, les coutumes des peuples, la disposition originelle. On peut classer ces causes en groupes.

En premier lieu, on peut séparer l'idée de la disposition originelle de celle des causes sociales ou externes en général. La prédisposition organique aux maladies comprend soit la constitution physique, telle qu'on la voit à propos de l'influence du tempérament, que l'hérédité. En tout cas il s'agit des maladies plus difficiles à traiter et à éviter. Pour déclencher le cancer de la peau est suffisante une chute, un coup, une contusion, s'il y a prédisposition organique. Alibert s'occupe peu de ces causes.

Il est au contraire très attentif à celles sociales et morales. L'attention au comportement alimentaire, social (les veilles), physique (le mouvement, les travaux divers) fait partie d'un intérêt très répandu à l'époque d'Alibert pour le régime de vie. Le mauvais régime trouble l'économie animale et ne tarde donc à se faire sentir sur l'enveloppe qui le contient. L'Ephélide hépatique persistante, par exemple, attaque principalement les hommes dont la vie est trop renfermée, trop appliquée et trop sédentaire. Dans le cas des scrophules, où Alibert admet n'y avoir aucun ressort thérapeutique, la seule chose à faire est suivre un régime de vie : s'alimenter avec une nourriture saine et facile à digérer, air salubre, l'exercice physique, monter à cheval, cultiver la natation, se fortifier à travers des travaux rustiques. « *Il faudrait d'autres habitudes, et surtout d'autres mœurs, pour s'en délivrer.* »¹⁶ Le rôle de la peau qui se met en évidence dans l'idée de l'hygiène de vie, est surtout un rôle diagnostic et « physiognomonique ». Les maladies de la peau, les modifications dans sa couleur, consistance, état, se portent comme **signes manifestes d'un dérèglement dans les comportements**. Les affections de la peau, comme beaucoup d'autres maladies, dénoncent donc une mauvaise conduite de vie, au sens moral ou au sens physiologique (deux sens qui coïncident souvent). Les yeux ternes, les fièvres, la faiblesse excessive, sont par exemple une marque évidente de l'activité masturbatoire dans le jeune homme, ainsi que les vapeurs sont souvent les indicateurs de mauvaises lectures ou fréquentations en jeunes femmes non mariées (c'est pour cette raison que le mariage est souvent compris entre les traitements, avec la suspension des plaisirs de la viande, du vin et de la chair). La peau est un lieu d'élection pour conduire cette herméneutique qui arrive à retracer les mauvais comportements, parce qu'elle se trouve toute exposée aux regards. Chacun, par

¹⁶ Les Scrophules, p. 232

exemple, peut remarquer la rougeur qui fait surface sur les joues de quelqu'un qui a honte, et donc lui arracher son secret. Alibert s'est occupé de cet aspect de la « lecture des symptômes » quand il a commenté l'oeuvre de Sue sur la Physiognomonique.

A travers l'idée de l'hygiène comme instrument de prévention à disposition du médecin, le régime se lie aux soins de la propreté. Alibert insiste beaucoup sur l'importance de prendre souvent des bains (l'hôpital Saint-Louis était doué de nombreuses salles d'eau), de changer le linge, d'habiter en lieux sains. La peau est naturellement l'organe du corps plus en danger face à la malpropreté, car elle enveloppe le corps. La peau est censé de protéger le corps des agressions qui viennent du dehors, en ce cas elle doit offrir une **barrière** aux dangers représentés par la souillure, typique des lieux pauvres, mais non exclusivement. L'Ephélide scorbutique noire est par exemple très répandue dans les *asiles de l'indigence et de la misère*. Ce sont les individus qui languissent dans les prisons, ou dans les lieux renfermés, humides ou malsains, qui en sont ordinairement atteints. Un exemple frappant est celui de la Lèpre. La Lèpre s'est toujours accompagnée des grand événements : les Croisades, les émigrations, les pèlerinages, les guerres, le mélange des nations entre elles. « *Les hommes qui sont habituellement mal nourris, qui vivent dans la saleté, l'indigence et les privations, sont aussi les plus sujets à la Lèpre ; mais on a vu ce fléau disparaître à mesure que la civilisation s'est perfectionnée.* »¹⁷ La conquête de la propreté, les linges propres, en Europe occidentale, ont donc beaucoup aidé à se débarrasser de ce fléau.

Les téguments protègent le corps aussi des coups, des blessures, du soleil, de la chaleur et du froid, des poisons. Mais ces mêmes causes provoquent des maladies sur l'enveloppe protecteur. Ses maladies remontent donc aussi aux vicissitudes de l'air et du climat et à la profession exercée, qui peut mettre en condition de se blesser ou d'attraper une maladie. Les paysans, les citadins qui quittent la ville pour aller à la campagne, et s'exposent aux rayons du soleil sont particulièrement sujets à l'Ephélide lentiforme solaire, lorsque les femmes qui s'échauffent les jambes avec des chaudiers, présentent souvent sur ces mêmes parties une Ephélide lentiforme ignéale. La scrophule rhumatique est répandue entre les gens qui habitent près de la mer, des lacs, des étangs, et qui exercent le métier de batelier, pêcheur, berger. Les aliments putréfiés causent.

Les causes de contagion sont moins sûres. Alibert exclut de la manière la plus absolue la contagion comme cause du Cancer, se prononce avec netteté sur le contage à travers les animalcules dits sarcoptères dans la Psioride pustuleuse, nomme les mouches-framboesia, très abondantes dans les pays chauds, comme cause possible du Pian, mais utilise souvent le mot

¹⁷ Les Lèpres, p. 122

« contagion » de façon incertaine, en acceptant souvent sa possibilité non démontrée. De la contagion, Alibert a une idée très souple, qui lui permet de la nier et affirmer au même temps. Chaque affection cutanée a sa voie de communication. A travers l'idée du contagion, la peau devient non seulement barrière de séparation et de protection, mais aussi siège du **passage**, du traversement envers l'intérieur du corps.

Toutes ces qualités (barrière de séparation et de passage, siège de signes) sont en relation avec l'idée de la peau comme **organe de surface**, qui se place entre corps et monde. Non seulement donc la peau est en relation avec tous les organes du corps, qui sont ainsi mises en connexion, mais elle est au centre de la relation entre ce corps et son monde.

C'est pour cette raison que la peau est si réceptive envers non seulement le climat, mais aussi le contexte géographique et anthropologique plus général de la zone habitée. *« Il est intéressant de voir les températures si variées du globe terrestre influencer si puissamment sur les ressorts de la vie, et offrir l'empreinte d'une nature tantôt foible, tantôt énergique. C'est dans les climats chauds qui abonde principalement la dégénération du tissu cellulaire. Il semble que sous un ciel brûlant, ce tissu soit spécialement accessible aux atteintes morbifiques les plus graves. La patrie de la Lèpre doit être celle du Pian et d'une foule d'infirmités analogues. »*¹⁸ Quand Alibert mentionne le rôle de certaines typologies d'alimentation, d'habitudes, de mœurs, de coutumes, il met en jeu la relation du corps du sujet avec le monde qui l'entoure. Ce monde n'est pas limité aux conditions atmosphériques et physiques, mais comprend le contexte humain. Alibert place donc le corps au milieu du monde physique et humain, en échange continu avec son entourage. L'Icthyose nacrée occupe les zones proches à la mer, où l'alimentation est constituée de poisson, peut-être peu frais. L'Icthyose pellagre au contraire se répand dans la campagne marécageuse de la Lombardie. *« La nourriture des Nègres contribue sans aucun doute à la propagation du Pian. Ceux de Guinée usent d'un pain fait avec le maïs grossièrement pulvérisé et broyé. L'art d'apprêter les aliments est même chez eux dans une telle imperfection, qu'ils préparent des nourritures aussi dégoûtantes qu'indigestes avec des feuilles d'arbres bouillies jusqu'à la consistance d'un brouet clair, gluant et visqueux. »*¹⁹ Pour ne pas parler des crabes avec un excès de poivre noir, de l'usage des épices, des poissons pourris, de la viande des rats, des serpents, des crocodiles, des sauterelles. On assure même que dans les tourments de la faim, ils arrivent à se nourrir des cadavres de leurs semblables, chose que les bêtes féroces mêmes refusent. Ce n'est donc pas l'alimentation en tant que pourrie ou malsaine qui intéresse Alibert ici, mais la coutume alimentaire qui caractérise certains peuples. Le discours est de type anthropologique et non médical au sens étroit, et en effet il conduit Alibert à considérer

¹⁸ Les Pians, p. 154

l'influence des races : « *Les Nègres paroissent naître avec une disposition particulière à être affectés du Pian, comme les Blancs viennent au monde avec la disposition à contracter la petite vérole.* »²⁰ Si on retourne sur la Lèpre, on s'aperçoit que la malpropreté aussi n'était pas une cause simplement physique, mais sociale :

« On est généralement convaincu que cette affection est plutôt le résultat des mœurs et des habitudes des hommes, que du climat et des influences atmosphériques. Elle est née au milieu de la barbarie et du désordre des institutions sociales. C'est la corruption des peuples qui a perverti toutes les lois de l'hygiène publique. »

L'hygiène est un fait public, social, lié aux mœurs des peuples. Il ne faut pas s'étonner si les mœurs sont indiqués à l'origine de certaines affections, comme la Syphilide. La syphilide pourrait dépendre, pour son introduction en Europe, des conditions politiques, ou en tout cas de la décadence des mœurs. Sa propagation est une suite des voyages, des commerces, de l'industrie, des guerres, des victoires et des dominations des peuples de l'Europe. Cette affirmation se relie à Montesquieu, comme démontré par la référence aux mœurs et aux conditions politiques. Ce qui plus importe, c'est qu'elle montre comment l'homme « physique » est un produit de son ambiance et de ses habitudes, comme déjà montré dans l'attention pour le régime. La forme de vie, avec tout ce qu'elle comprend, du climat à l'alimentation, du mouvement aux soins de la propreté, du régime politique au comportement moral, façonne le corps de l'homme, détermine sa santé et sa maladie. La forme de vie fait donc partie des intérêts du médecin, qui peut, avec ses connaissances, fournir un cadre complet de l'homme et de sa nature. Le médecin se fait anthropologue parallèlement au fait que le corps humain qu'il étudie entretient un échange continu avec le monde. Alibert nous donne une image du corps comme lieu où cet entrelacement se montre avec évidence, surtout dans les cas pathologiques.

Ces considérations entrent en cause aussi pour les remèdes qu'on peut opposer aux maladies. La Syphilide est la seule maladie pour laquelle Alibert peut vanter l'efficacité d'un traitement « pharmacologique » : ce sont les remèdes à base de mercure, les mercuriales, qui ont rapporté beaucoup de succès sur les lésions des maladies vénériennes.

Dans les autres cas, aussi si Alibert se presse à expérimenter et commenter les remèdes en vogue, et à présenter toujours des traitements externes et internes utiles, ce qu'on cherche faire est surtout favoriser l'expulsion du « virus ». Dans les Ephélides, par exemple, où le système exhalant est probablement endommagé, on procède avec des remèdes qui favorisent la sueur, mais aussi avec des diurétiques et des lassatifs. Aussi les remèdes externes sont censés produire une majeure transpiration : il s'agit de bains, exercices physiques, frictions, pommades qui

¹⁹ Les Pians, p. 163

redonnent tonus à la peau flétrie. Dans les Pians, l'indication thérapeutique urgente est celle de pousser la matière du Pian vers la périphérie cutanée avec des sudorifiques. Quand l'éruption des pustules est complète, alors on peut intervenir avec des mercuriales, qui sont administrés contre presque toutes les maladies cutanées.

La conception de la maladie comporte l'idée que quelque chose qui ne fait pas partie du corps, indiqué avec le terme très générique de « virus » ou d'« irritation morbifique ». D'autres fois il parle explicitement d'une substance ennemie. Il s'agit d'un agent qui est en train d'agir à la surface ou dans les profondeurs du corps même et qu'il faut expulser. Pour cette raison les traitements plus utiles sont souvent sous forme d'emplâtres vésicants qui portent la maladie à coction complète et ne se limitent pas à faire disparaître les symptômes. Alibert adopte pour la peau les principes qui guident le traitement des maladies du corps, dans une époque qui ne connaît pas encore de remèdes efficaces et qui donc se confie aux saignées, aux diurétiques, lassatifs, pour faire sortir le mal du corps, ou quand même pour le desengorger de ce qui le sature.

L'idée de maladie n'est donc pas limitée aux symptômes qui la manifestent. Derrière ces signes visibles, se cache la vraie nature de la maladie. C'est à cette nature qu'il faut adresser les traitements et non aux symptômes variables et mobiles. Au contraire, la disparition des symptômes qui ne se conjugue pas à une guérison complète de l'irritation morbifique peut causer de pires dégâts. L'observation attentive et la classification rigoureuse des maladies remplit le but pratique de distinguer les maladies de façon suffisante à appliquer en chaque cas le remède qui lui correspond. En dépit de ça, Alibert ne conseille pas l'utilisation des médicaments spécifiques, mais suggère que le but du traitement est de rendre au système dermoïde l'énergie physique dont il jouit dans l'état de santé, rétablir ses relations avec les autres systèmes de l'économie vitale, en émettant en harmonie toutes ses fonctions.

La maladie reste une entité incertaine, a-spécifique, comme démontré par le fait qu'elle bouge dans les corps, passe du dedans au dehors et du dehors au dedans. Ceci se vérifie en particulier quand l'issue propre à la coction et expulsion de la maladie se trouve fermée. Un exemple est le rapport des maladies de la peau avec les sécrétions et les excréments habituels, telles les règles des femmes ou les hémorroïdes des hommes (qu'Alibert considère comme la manifestation d'un même phénomène : les hémorroïdes sont d'une certaine manière les règles des hommes en tant qu'issue pour des fluides en excès). Les Ephélides hépatiques font souvent surface avant les règles des femmes ou avant les hémorroïdes des hommes. L'empêchement à la

²⁰ Les Pians, p. 162

sortie de ces excréments par la voie habituelle peut produire un ravagement du système dermoïde. Par exemple, la suppression des règles peut remplir le visage de papules.

« [...] il s'opèrent néanmoins des refoulements et des transports manifestes de l'irritation morbifique, lorsqu'une issue quelconque lui est fermée. »²¹

La possibilité de son déplacement au-dedans du corps, exprime le fait qu'Alibert ne pense pas encore la maladie comme une entité stable, liée à des tissus ou à des organes, ce qui est en train d'être affirmé par la courante anatomo-clinique. C'est peut-être pour cette raison si bien qu'Alibert tient à décrire les autopsies cadavériques qu'il a effectué pour chaque maladie, l'ouverture de la « boîte noire » du corps n'apporte pas une contribution décisive au diagnostic. Alibert ouvre par exemple le cadavre d'un malade qu'il a soigné pour son Ichtyose. Tailleur de pierres, le malade avait passé grande partie de sa vie avec cette affection cutanée. A un certain moment une touse sèche se présente, avec expectoration d'une matière puriforme, émaciations progressive, état fébrile tous les soirs, manque d'appétit. Le sujet meurt après neuf mois, et Alibert trouve le poumon droit raboteux à l'extérieur, rempli à l'intérieur d'une infinité de tubercules miliaires, en suppuration. Le cœur est très volumineux et aminci dans ses parois. A ce point Alibert se demande si l'anévrisme du cœur avait quelque rapport avec l'état de l'épiderme. Il ne considère pas les poumons, ni donne l'idée de savoir quel type de rapport pourrait y être, sauf une générique sympathie.

Dans le processus d'expulsion, la peau reçoit donc un rôle clé, car elle se trouve à la surface du corps, donc à la porte d'entrée comme de sortie. Les « irritations morbifiques » qui affectent le dedans, doivent passer par la peau pour quitter le corps. De la même manière, les éruptions qui couvrent la peau peuvent quitter cette surface, mais elles risquent de prendre la voie qui conduit à l'intérieur.

« Une ouvrière en linge avoit une Teigne furfuracée, dont elle parvint à se délivrer par des lotions réitérées d'eau de saturne. Elle devint aveugle. Depuis cette époque, son triste état s'est un peu amélioré par les purgatifs. »²²

C'est aussi pour cette raison qu'Alibert refuse l'utilisation de remèdes trop vigoureux contre les maladies de la peau (en accusant de leur utilisation les praticiens ambulants). Il soutient qu'il faut toujours suivre l'œuvre de la nature, soit au sens qu'il faut observer sa façon d'agir et l'imiter, soit au sens qu'il ne faut pas trop forcer sa main dans la guérison des affections cutanées. La nature indique par exemple l'utilité du rôle préventif des bains et de l'hygiène, en montrant combien les quadrupèdes se lèchent pour se nettoyer. Elle indique aussi que les maladies sont plus ou moins curables en relation avec la cause de la maladie : si la maladie est

²¹ Discours préliminaire, Section V, § XXXVI, p. xvij

héréditaire, la résistance à la cure est très grande, car il faudrait changer entièrement l'état physique habituel de l'individu. Il est difficile aussi de soigner les maladies qui viennent d'une disposition du système lymphatique ou de causes anciennes, lorsque il est plus simple avec les causes externes, telles les lésions, la contagion, les insectes. De la même manière, la nature enseigne qu'une éruption externe permet de garder ou rétablir un équilibre interne. Elle est une des modalités de la coction de l'irritation morbifique. Si on arrête ce processus de coction en surface, le virus peut rentrer au-dedans et affecter les nombreux organes liés à la peau.

« Il semble donc qu'au milieu de cette association admirable des systèmes organiques, l'équilibre ne se maintienne que lorsque les uns servent, pour ainsi dire, d'émonctoire aux autres ; la peau sur-tout est l'organe que la nature a choisi de préférence pour l'accomplissement des crises qui suivent la solution des maladies chroniques. »²³

Comme suggéré aussi par l'utilisation du mot « coction », le contexte de cette précaution est celui hippocratique. Les textes attribués à Hippocrate parlent du risque de renvoyer à l'intérieur les substances morbifiques, et du caractère positif des substances ou des actions thérapeutiques qui induisent une purgation de l'organisme. Le corps doit porter sa maladie à coction, avec l'aide de la nature qui doit être suivie et non contrastée. La maladie a ses phases, une croissance, un acmé, une décroissance qui, dans les meilleurs cas, suit la coction complète advenue pendant la crise de l'acmé. Contraster l'action de la nature avec des remèdes qui empêchent le développement des phases risque de déplacer le morbus dans le corps, sans le faire sortir et, peut-être, en affectant des organes plus fondamentales. Les médecins hippocratiques voyaient de bon œil le pus et les infections de surface, parce qu'elle démontraient que la coction était en acte et parce qu'elles permettaient d'expulser la maladie. Il redoutaient les maladies de la peau pour leur pouvoir de se reverser à l'intérieur. Alors que la comparse d'une éruption cutanée pendant une « maladie interne » était d'aide à la guérison.

Ainsi, Alibert considère beaucoup des maladies de la peau qu'il décrit comme des **dépuratoires**. Le médecin doit considérer le rôle avantageux joué par la majeure partie des maladies en regard de la conservation humaine.

« Semblables aux orages de l'univers, qui purgent l'atmosphère en la troublant, elles sont envisagées, par le Pathologiste éclairé, comme des ferments purificateurs, qui délivrent les corps vivants de quelque substance ennemie. »²⁴

Ceci est vrai en particulier pour les maladies de la peau, car :

²² Discours préliminaire, Section V, § XXXVI, p. xvij

²³ Discours préliminaire, Section VI, § XLIII, p. xix

²⁴ Discours préliminaire, Section VI, § XLIII, p. xviii

« La peau devinet donc, dans plusieurs circonstances, un centre de fluxion, qui fixe en quelque sorte le destin de l'économie entière. »²⁵

Alibert cite nombreux exemples. Un homme a été libéré de son aliénation mentale par la comparse d'une Dartre squameuse. Ou encore : un homme très riche qui souffrait d'une goutte violente, perd tous ses biens à cause de la Révolution. Suite à ces événements sa peau se recouvre d'une éruption écailleuse, et il cesse de souffrir des vieux symptômes. La tentative de guérir l'affection cutanée provoque le retour des tuméfactions du ventre et une anxiété suffocante, et est donc arrêté tout de suite. Si une maladie cutanée peut prendre sur soi les troubles d'une autre maladie, le même déplacement peut se produire dans le cas où on cherche de soigner la peau aux dépenses des autres organes du corps.

Le thème de la purification et la conception de la peau comme organe de la fluxion dépuratrice par excellence, renvoie à la lèpre et à son imaginaire. Il cache une conception de la **maladie cutanée comme impureté**, physique et morale.

« Les femmes qui, dans cette circonstance [atteintes de Lèpre], cèdent à la fogue de leur tempérament, doivent être ce qu'il y a de plus impur. »²⁶

Alibert cite deux fois l'acception traditionnelle de la lèpre en tant que punition divine. Il raconte l'histoire de cette calamité ancienne, chez les Grecs, les Perses et les autres peuples de l'antiquité, quand on expulsait les malades aux premiers symptômes. Le lieu où cette maladie est mieux décrite est la Bible : insensibilité de la peau, décoloration, chute des cheveux. En particulier Alibert cite le cas de Job, le pharaon roi d'Egypte frappé de la Lèpre par Dieu pour venger le sang des juifs ; et la guérison miraculeuse de l'infortuné de Naaman, chef des troupes de Lyrie, qui avait demandé aide au prophète Elisée. Venue d'Orient (Arabie et Egypte) pour contaminer la Grèce et l'Asie, la Lèpre a rejoint l'Italie au temps où les Romains soumièrent l'Orient et enfin l'Europe toute. M. Valentin soutient que la Provence était l'une des régions les plus atteintes : toutes les villes possédaient des hôpitaux et infirmeries pour ce genre particulier de malades. Comme le dira Foucault : *« L'hôpital où on renferme aujourd'hui les insensés, étoit jadis consacré aux lépreux : on contraignoit tous les malades à s'y renfermer. »²⁷* Alibert nomme en particulier l'ordre des Hospitaliers auxquels était confié le soin des lépreux sous Philippe I. Ordre très particulier qui, comme Alibert le dit, d'une part assiste les malheureux et de l'autre fait justice des infidèles, en rejetant, d'une part comme de l'autre, le mal au dehors et en purifiant l'intérieur de la communauté.

²⁵ Discours préliminaire, Section VI, § XLIII, p. xviii

²⁶ Les Lèpres, p. 143

²⁷ Les Lèpres, p. 122

La lèpre a en effet toujours recueilli dans son imaginaires les deux qualités opposés de l'impur et de la purification. Dans le Lévitique, la tsara'ath, traduite comme Lepra dans la version grecque et dans celle vulgate, est la maladie sacrée par excellence. En tant que maladie de Myriam, sœur rebelle de Moisé, de Gisia, servant voleur et faux, des lépreux ambulants qui demandent à Jésus de les guérir, la lèpre est la marque visible de l'impureté intérieure. Au même temps Giobbe reçoit la lèpre comme voie pour la rédemption et élévation, et Lazzaro voyage vers le paradis avec ses pustules lépreuses, lorsque le riche le regarde des infères. Au Moyen Age cette ambivalence donnera lieu à une double figure du lépreux, qui se matérialise dans les figures de Constantin et de Saint Julien des Hospitaliers. Gregoire de Tours raconte que Constantin était devenu lépreux suite à ses persécutions contre le chrétiens, et guéri après avoir reçu le baptême. Saint Julien au contraire avait accueilli un lépreux dans son propre lit, en y reconnaissant le Christ et était donc tombé malade pour charité.

Au siècle d'Alibert, la Lèpre est encore un bon représentant pour cet imaginaire double de la maladie qui souille et nettoie au même temps. D'une certaine manière, en champ médical aussi, cet imaginaire s'élargit aux autres affections de la peau, qui ressortent d'une infections morbifique qui infeste la peau, mais qui accomplissent aussi une fonction très importante en tant qu'émonctoires qui maintiennent l'équilibre de l'économie animale générale.

Appendice I. Structure de l'œuvre

*De toutes les parties intéressantes dont traite notre art, aucune sans doute n'a été plus négligée que celle dont je m'occupe.*²⁸

Le texte s'ouvre avec un DISCOURS PRELIMINAIRE qui résume le contenu de l'œuvre et de l'approche adoptée par Alibert. Dans la I Section (*Coup d'œil général sur les Maladies qui sont le sujet de cet Ouvrage*), Alibert présente l'ouvrage en soulignant la nouveauté du sujet traité, notamment négligé par les médecins (§ I, II). Il déclare sa dette envers l'hôpital Saint-Louis (§ III), qui lui a permis d'observer les nombreuses variétés de maladies cutanées existantes, et donc d'entamer ce chemin. Alibert indique en outre la nécessité de se fabriquer une méthode (§VI) capable de se sauver du chaos des manifestations et du décours de la pathologie cutanée (IV, V), mais aussi de la physiologie de la peau, qui participe de toutes les fonctions du corps (§ XV). Ce travail d'analyse aboutit à une description de toutes les maladies de la peau qui se base sur une différenciation fine et sur des regroupements basés sur les affinités et les analogies. Ces groupes sont : les Teignes (§VI), les Pliques (§VII), les Dartres (§VIII), les fléaux comme la Lèpre, l'Eléphantiasis, le Pian (§XIX) ; après Alibert passe à l'Ictiosis, qui forme des tumeurs mais qu'il faut distinguer du Cancer (§X) ; d'ici il continue avec les affections qui présentent des excroissances, comme les verrues, les loupes, les callosités, qui n'altèrent pas les fonctions vitales (§ XI), et la Gale (§ XII), qu'il faut différencier du Prurigo, des irritations et des éruptions prurigineuses. Autre groupe, celui des décolorations de tous genres (avec variété de couleurs, formes, localisations, démarche), et qui souvent ternissent l'éclat de la peau, comme l'Ictère, le Scorbut (§ XIII). Enfin Alibert invite à différencier les exanthèmes aigus (§ XIV).

La II Section (*Des modifications que l'âge, le sexe, le tempérament, les saisons et le climat impriment aux maladies de la peau*) considère les arguments traditionnels sur l'influence de certaines conditions sur les maladies du corps. Alibert décrit les différences d'âge (§ XVII), sexe (§ XVIII), type physique (§XIX), atmosphère (§XX), climat (§XXI), comme des facteurs de différenciation de la peau et donc des maladies qu'elle peut contracter. Ces conditions sont les mêmes qu'on retrouve soit dans les œuvres hippocratiques, que dans les traités de l'époque d'Alibert qui pointent sur les rapports entre le physique et le moral de l'homme. En effet cette Section est une sorte d'ajout au texte, qui indique une autre raison d'intérêt dans l'étude des maladies de la peau (§ XVI). Ainsi, Alibert affirme que son étude est intéressante non seulement

²⁸ Discours préliminaire, Section I, §I, pag. i

du point de vue strictement pathologique (la description des maladies de la peau) ou pratique (le traitement), mais aussi physiologique, car il éclaire le fonctionnement de la peau en relation avec le reste du corps et les conditions qui l'influencent (§ XV, § XVI).

La III Section (*Des causes diverses qui contribuent au développement des Maladies de la peau*) s'adresse aux causes physiques et manifestes qui sont à l'œuvre dans les maladies cutanées et au-delà : l'alimentation (§XXII), l'air avec ses vicissitudes (§XXIII), le manque ou l'excès d'exercice et de mouvement (§ XXIV), les travaux ou les veilles immodérées (§ XXV), le défaut de propreté (§ XXVI), le type de profession exercée (§ XXVII), la contagion (§XXVIII), les insectes (§ XXIX), les affections de l'âme (§ XXX), les mœurs et les conditions politiques des peuples (§ XXXI), la disposition originelle (§ XXXII). L'œuvre de ces causes, ainsi que le rôle des conditions d'influence, sont rappelées en cause pendant l'exposition des diverses maladies.

La IV Section (*Des Phénomènes physiologiques que peut révéler l'étude des Maladies de la peau*) reprend l'affirmation sur l'utilité pour la physiologie de l'étude de la pathologie de la peau (§ XXXIII). Cette étude peut révéler : les fonctions de la peau et la dynamique de la sensation et de l'irritabilité (§XXXIV), dès que la peau est le système mieux organisé pour la sensation ; les sympathies entre les systèmes de l'économie animale, dès que la peau, comme on l'a déjà vue à la fin de la première section, est en connexion avec tous les organes du corps (§ XXXV), en particulier avec l'estomac, l'appareil respiratoire, les parties génitales ; enfin la relation des maladies de la peau avec les sécrétions et les excréments habituelles (§ XXXVII). La considération de ces correspondances permet de comprendre le rôle purificateur des maladies cutanées, donc le danger impliqué dans leur rétention (§XXXVI) et les conditions pour le traitement.

La V Section est en effet dédiée au traitement (*Considérations générales sur les procédés curatifs appliqués au Traitement des Maladies de la peau*). Le traitement doit s'adresser à la source du mal (§XXXVIII), et non seulement aux causes sans nombre et « accidentelles », et suivre l'exemple de la nature. Il faut toujours imiter l'action de la nature dans la maladie ou la guider, et non la contredire. Les médicaments ne seront alors directs à faire disparaître les symptômes, parce que les maladies de la peau en particulier ont un rôle dans la conservation de l'homme, en le purifiant des substances ennemies qui peuvent troubler l'économie entière de l'organisme (§ XLIII). La peau en particulier est l'organe émonctoire par excellence du corps. Les traitements auront à faire avec les dérangements de l'énergie vitale, qui est toujours à la source des maladies (§XLIV). La nature indique alors le parcours des affections cutanées, car la naissance et le développement des maladies suivent des lois constantes. Il n'en

va pas de même pour la résolution, et c'est ici que le médecin peut intervenir (§ XLI, § XLII). La nature dit que les maladies les plus difficiles à guérir sont celles héréditaires, ensuite celles qui viennent des causes anciennes ou des dispositions cachées du système lymphatique, les plus simples étant celles qui viennent de causes externes (§ XL). La nature enseigne aussi l'utilité préventive de bains fréquents, et en donne exemple avec les quadrupèdes qui se lèchent pour se nettoyer (§XXXIX).

Dans la VI Section (*Exposition sommaire de la Méthode que j'ai suivie dans la confection de cet ouvrage*) Alibert termine son introduction en rappelant la nécessité d'utiliser la méthode des Sciences Naturelles pour dissiper le chaos produit par une matière si vaste et produire un ordonnement, si bien que encore embryonnaire (§ XLV, § XLVI). L'authenticité des tableaux fournis est augmentée par la présence dans l'ouvrage de nombreuses (51, en couleurs, gravées par Couché) planches des maladies de la peau. Le but étant celui de faire de la médecine descriptive une science, non conjecturale, mais certaine, comme les sciences physiques et naturelles (§ XLVII). Le travail de classification n'est pas encore terminé et, en remerciant l'hôpital Saint-Louis, Alibert invite d'autres médecins à poursuivre son travail et en général à investiguer avec cet esprit toujours d'autres domaines (§ XLVIII, § XLIX, § L).

Au DISCOURS PRELIMINAIRE succèdent les chapitres des maladies ordonnées et décrites :

LES TEIGNES, LES PLIQUES, LES DARTRES, LES EPHELIDES, LES CANCROÏDES, LES LEPRES, LES PIANS, LES ICTHYOSES, LES SYPHILIDES, LES SCROPHULES, LES PSORIDES, sont les genres qui composent la classification selon Alibert. Chaque chapitre est organisé de la même manière ; par exemple dans LES PLIQUES :

- CONSIDERATIONS GENERALES SUR LES PLIQUES, où Alibert fait une brève histoire des conceptions plus ou moins correctes de la maladie, en donne une définition-description qui répond à son statut de genre nosographiquement distinct des autres maladies de la peau et enfin présente les espèces particulières qu'on peut différencier dans genre. Le nom des espèces est donné en français et en latin et donne le caractère de différenciation. Par exemple: Plique multiforme (*Plica caput medusae*), Plique à queue ou solitaire (*Plica longicauda*), Plique en masse (*Plica cespitosa*).
- I PARTIE DES FAITS RELATIFS A L'HISTOIRE PARTICULIERE DES PLIQUES, divisées par espèce (ESPECE PREMIERE, ESPECE DEUXIEME, etc.). Pour chaque espèce Alibert reporte le nom français et latin et le numéro de la planche qui la représente (par exemple : Plique multiforme. *Plica caput-medusae*. Pl. VI et VII). Il en donne une définition-

description concise, et éventuellement en indique les sous-variétés (Plique multiforme en lamières, plique multiforme en vrilles). Après il donne une description plus détaillée et minutieuse de l'aspect extérieur (y compris l'odeur qui émane des lésions) et des caractères distinctifs de chaque espèce dans le *Tableau de la Plique multiforme*. Enfin il fait suivre les *Observations sur la Plique multiforme*, où il donne une description des cas réels de Plique multiforme qu'il a pu observer à l'hôpital Saint-Louis. Dans ces descriptions Alibert comprend aussi la marche de la maladie, le tempérament sur lequel elle s'attache, les conditions dans lesquelles elle est apparue, l'âge, le sexe, les conditions morales du malade. Il est à souligner que les planches ne correspondent pas toujours aux cas décrits. Certaines fois, là où la planche représente une femme, aucun cas de femme ne compare dans les observations ; où dans le cas de maladies rares dans nos régions, Alibert décrit des malades noirs et fait graver des hommes blancs.

- II PARTIE DES FAITS RELATIFS A L'HISTOIRE GENERALE DES PLIQUES. Après avoir décrit les cas singuliers et les observations particulières qui sont à l'origine de tout travail rigoureux, Alibert peut passer, selon sa conception méthodologique, aux considérations générales sur les Pliques. L'exposition suit donc la méthode de l'analyse qui commande de commencer avec l'observation des faits spécifiques pour passer ensuite aux généralisations. Cette partie se divise en articles. Par exemple : ARTICLE I : *Des phénomènes généraux qui caractérisent la marche des Pliques*, ARTICLE II : *Des rapports d'analogie entre la Plique et les autres Maladies*, ARTICLE III : *Des causes organiques qui influent sur le développement des Pliques*, ARTICLE IV : *Des causes extérieures qu'on croit propres à favoriser le développement des Pliques*, ARTICLE V : *Considérations physiologiques sur les fonctions des cheveux et des poils dans l'économie animale, utilité de ces considérations pour l'intelligence des Phénomènes de la Plique*, ARTICLE VI : *Des résultats fournis par l'Autopsie cadavérique des sujets qui ont succombé à la Plique ou qui sont morts pendant l'existence de cette affection*, ARTICLE VII : *Des résultats fournis par l'analyse chimique des cheveux et de la matière de la Plique*, ARTICLE VIII : *Considérations sur les méthodes employées pour la guérison des Pliques*, ARTICLE XIX : *Du traitement interne employé pour la guérison des Pliques*, ARTICLE X : *Du traitement externe employé pour la guérison des Pliques*.

Alibert prend toujours en considération la marche, les causes organiques et externes (c'est-à-dire d'une part, les conditions comme l'âge, le sexe, le tempérament, de l'autre la contagion, les conditions de vie, les aliments, les événements particuliers,..), les résultats de l'autopsie et de l'analyse chimique, les traitements en usage (qui sont souvent critiqués parce qu'ils

sont pensés pour faire disparaître les symptômes, mais sans considérer les causes), ceux conseillés.

Viennent enfin QUELQUES RECHERCHES FAITES A L'HOPITAL SAINT-LOUIS SUR LA PEAU, CONSIDEREE DANS SES RAPPORTS ANATOMIQUES, PHYSIOLOGIQUES ET PATHOLOGIQUES, REDIGES SOUS LES YEUX DE M. ALIBERT PAR LE DOCTEUR FELIX VAQUIE. Cette partie, comme le dit le titre, appartient à Felix Vaquié, élève d'Alibert, et aurait été rédigée sous sa direction. Elle contient en effet plusieurs références à l'œuvre du maître pour ce qui regarde la pathologie, mais montre aussi une bonne connaissance des recherches sur la peau conduites en physiologie, en chimie, et aussi en embryologie. L'appendice est divisée en chapitres, et ceux-ci en articles. Elle se contente de donner un aperçu sur les recherches les plus intéressantes et les développements que la science de la peau est susceptible de connaître.

Les chapitres I (DES TEGUMENS EN GENERAL), II (DE LA STRUCTURE DE LA PEAU), III (DU DERME ET DES ELEMENTS QUI EN FONT PARTIE), sont dédiés à l'anatomie de la peau, composée de deux feuillets : le derme et l'épiderme, et comprenant les poils et les ongles. Valquié insiste beaucoup, comme Alibert, sur la multiplicité de formes prises par la peau humaine : couleur, plis (rides), consistances diverses selon les endroits, en particulier à la limite avec l'intérieur du corps. Cette variété est mise en rapport avec la multiplicité d'aspects de l'enveloppe des animaux, pour en montrer l'utilité.

Les chapitres IV (DES FONCTIONS DEPARTIES AUX DIVERS ELEMENTS DE L'ENVELOPPE TEGUMENTAIRE) et V (DES USAGES PARTICULIERS A CHAQUE ELEMENT DE L'ENVELOPPE TEGUMENTAIRE), regardent la physiologie de la peau. La peau est un système de mise en contact et de séparation-protection en relation avec les corps de la nature. Ceci remonte à sa fonction d'organe de sensibilité et d'organe de surface. La peau permet de connaître les qualités nuisibles ou favorables des objets et de se garantir de leurs atteints. Elle représente, avec la vue, la voie plus importante pour les sensations qui arrivent au corps, tant plus si on considère que ses plis et ses membranes muqueuses entrent dans la constitution des autres sens. Les deux fonctions propres de la peau sont le toucher et l'exhalation-absorption. Toutes ses parties y contribuent.

Or, « *le tact est la source des facultés et des fonctions qui établissent la suprématie intellectuelle de l'homme.* »²⁹ Dans la main, le tact encore général et vague, reçoit finesse et énergie et devient toucher. Ce sens préside à l'éducation de tous les autres. En effet les autres

²⁹ p. 267

sens ne sont que des modes particuliers ou des nuances du toucher. Son importance est telle que quand le toucher et le tact sont limités par la perte de souplesse de la peau dans la vieillesse, l'homme devient indifférent à tout ce qui est extérieur (article I : DU TOUCHER).

La transpiration insensible et la sueur sont deux moyens dont la nature nous dote pour éliminer les sécrétions qui pourraient nuire à l'économie animale et l'excès de chaleur. Pour cette raison elles aussi diminuent chez le vieillard. Entre exhalation cutanée et chaleur animale, il y a donc une relation (l'auteur connaît les expériences de Santorius à Venise, de Lavoisier et Seguin, Dodart, Robinson, Sauvages, Gortel, Keil, Rye, Linnings, Edwards ; le fluide de la transpiration a été étudié par Thénard et Berzelius). Une troisième forme d'exhalation est sébacée ou folliculaire. Les vaisseaux exhalas, admis par Bichat et Chaussier et d'autres anatomistes, ne sont pas démontrables, et sont aussi conjecturales que l'idée de Hunter que l'exhalation se fait par les pores et les interstices naturels (article II DE L'EXHALATION CUTANEE). L'auteur défend aussi l'absorption cutanée, à propos de laquelle Alibert s'était déjà prononcé dans sa jeunesse, niée par beaucoup de physiologistes, aussi prouvée par les faits et les expériences irrécusables : soif diminuée après avoir baigné le corps, augmentation des urines après un bain, odeur de soufre dans les urines après utilisation de pommades avec cette substance, ... (article III : DE L'ABSORPTION CUTANEE). Comme l'exhalation est une forme de respiration, l'absorption est la condition de la nutrition en général, et donc elle se vérifie aussi à l'intérieur du corps, à travers la membrane muqueuse (article IV : DE L'ABSORPTION CUTANEE, COMPAREE A L'ABSORPTION DES MEMBRANES MUQUEUSES).

Les chapitres VI et VII, viennent enfin à la pathologie (DE L'ETAT PATHOLOGIQUE DE L'ENVELOPPE TEGUMENTAIRE EN GENERAL) et aux capacités de guérison du corps (DES PERTES DE SUBSTANCE QUE PEUT SUBIR L'ENVELOPPE TEGUMENTAIRE, article I : DE LA CICATRISATION DES TISSUS TEGUMENTAIRES, article II : DE L'ORGANISATION ET DES PROPRIETES DU TISSU QUI FORME LES CICATRICES). Vaquié affirme, sur la scie d'Alibert, la connexion de la peau avec les organes qu'elle enveloppe doublement (si on considère les membranes muqueuses). Tout ce qui du dehors agit sur les organes internes doit passer par le téguments, aussi sans les affecter. L'enveloppe tégumentaire est l'intermédiaire de tout ce qui agit physiquement, pour le bien ou pour le mal, sur l'économie animale. Valquié affirme, encore comme Alibert que les altérations de la peau sont trop nombreuses et variées. Il faut donc utiliser un critère de différenciation pour les ordonner. Par exemple : vices par défaut et vices par excès (article I : DES VICES PRIMITIFS OU CONGENITAUX DES TEGUMENS). Les articles suivants sont dédiés aux altérations de texture (article II : DES ALTERATIONS DE TEXTURE DE L'ENVELOPPE

TEGUMENTAIRE, article III : DE L'ALBINISME, article IV : DES EXANTHEMES EN GENERAL, article V : DES EXANTHEMES AIGUS OU MALADIES ERUPTIVES, article VI : DU SIEGE DES MALADIES ERUPTIVES, article VII : DU SIEGE DES MALADIES ERUPTIVES).

Valquié confirme, comme Alibert, que dès la formation de l'embryon, la peau devient donc « *le domaine le plus vaste pour le médecin.* »

Appendice II. Les maladies de la peau : groupes, espèces et variétés

LES TEIGNES

Espèce I : TEIGNE FAVEUSE. *TINEA favosa*. Planche I

Espèce II : TEIGNE GRANULEUSE. *TINEA granulata*. Planche II

Espèce III : TEIGNE FURFURACEE. *TINEA furfuracea*. Planche III

Espèce IV : TEIGNE AMIANTACEE. *TINEA asbestina*. Planche IV

Espèce V : TEIGNE MUQUEUSE. *TINEA mucuflua*. Planche V

LES PLIQUES

Espèce I : PLIQUE MULTIFORME. *PLICA caput-medusae*. Planches VI et VII

Var. I : PLIQUE MULTIFORME EN LANIERES. *PLICA caput-medusae lacinata*

Var. II : PLIQUE MULTIFORME EN VRILLES. *PLICA caput-medusae cirrhata*

Espèce II : PLIQUE A QUEUE OU SOLITAIRE. *PLICA longicauda*. Planche IX

Var. I : PLIQUE A QUEUE OU SOLITAIRE LATERALE. *PLICA longicauda lateralis*.

Var. II : PLIQUE A QUEUE OU SOLITAIRE FUSIFORME. *PLICA longicauda fusiformis*.

Var. III : PLIQUE A QUEUE OU SOLITAIRE FALCIFORMIS. *PLICA longicauda falciforme*.

Var. IV : PLIQUE A QUEUE OU SOLITAIRE EN MASSUE. *PLICA longicauda clavaeformis*.

Espèce III : PLIQUE EN MASSE. *PLICA cespitosa*. Planche VIII et X

Var. I : PLIQUE EN MASSE MITRIFORME. *PLICA cespitosa calyptraeformis*.

Var. II : PLIQUE EN MASSE GLOBULEUSE. *PLICA cespitosa globiformis*.

LES DARTRES

Espèce I : DARTRE FURFURACEE. *HERPES furfuraceus*. Planches XI et XII.

Var. A : DARTRE FURFURACEE VOLANTE. *Herpes furfuraceus volitans*.

Var. B : DARTRE FURFURACEE ARRONDIE. *Herpes furfuraceus circinatus*.

Espèce II : DARTRE SQUAMMEUSE. *HERPES squammosus*. Planches XIII, XIV et XV.

Var. A : DARTRE SQUAMMEUSE HUMMIDE. *Herpes squammosus madidans*.

Var. B : DARTRE SQUAMMEUSE ORBICULAIRE. *Herpes squammosus orbicularis*.

Var. C : DARTRE SQUAMMEUSE CENTRIFUGUE. *Herpes squammosus centrifugus*.

Var. D : DARTRE SQUAMMEUSE LICHENOÏDE. *Herpes squammosus lichenoïdes*.

Espèce III : DARTRE CRUSTACEE. *HERPES crustaceus*. Planches XVI, XVII, et XVIII.

Var. A : DARTRE CRUSTACEE FLAVESCENTE. *Herpes crustaceus flavescens*.

Var. B : DARTRE CRUSTACEE STALACTIFORME. *Herpes crustaceus procumbens*.

Var. C : DARTRE CRUSTACEE EN FORME DE MOUSSE. *Herpes crustaceus mussiformis*.

Espèce IV : DARTRE RONGEANTE. *HERPES exedens*. Planche XIX.

Var. A : DARTRE RONGEANTE IDIOPATHIQUE. *Herpes exedens idiopathicus*.

Var. B : DARTRE RONGEANTE SCROPHULEUSE. *Herpes exedes scrophulosus*.

Var. C : DARTRE RONGEANTE VENERIENNE. *Herpes exedens siphiliticus*.

Espèce V : DARTRE PUSTULEUSE. *HERPES pustulosus*.

Var. A : DARTRE PUSTULEUSE MENTAGRE. *Herpes pustulosus mentagra*.

Var. B : DARTRE PUSTULEUSE CUOPEROSE. *Herpes pustulosus gutta-rosa*.

Var. C : DARTRE PUSTULEUSE MILIAIRE. *Herpes pustulosus miliaris*.

Var. D : DARTRE PUSTULEUSE DISSEMINÉE. *Herpes pustulosus disseminatus*.

Espèce VI : DARTRE PHLYCTENOÏDE. *HERPES phlyctenoïdes*. Planches XXIII et XXIV.

Var. A : DARTRE PHLYCTENOÏDE CONFLUENTE. *Herpes phlyctenoïdes confluens*.

Var. B : DARTRE PHLYCTENOÏDE EN ZONE. *Herpes phlyctenoides zonaeformis*.
Espèce VII : DARTRE ERYTHEMOÏDE. *HERPES erythemoïdes*.

LES EPHELIDES

Espèce I : EPHELIDE LENTIFORME. *EPHELIS lentigo*. Planche XXVI

Var. A : EPHELIDE LENTIFORME SOLAIRE. *EPHELIS lentigo solaris*.

Var. B : EPHELIDE LENTIFORME IGNEALE. *EPHELIS lentigo ignealis*.

Espèce II : EPHELIDE HEPATIQUE. *EPHELIS hepatica*. Planche XXVI

Var. A : EPHELIDE HEPATIQUE PERSISTANTE . *EPHELIS hepatica persistens*.

Var. B : EPHELIDE HEPATIQUE FUGITIVE. *EPHELIS hepatica fugitiva*.

Espèce III : EPHELIDE SCORBUTIQUE. *EPHELIS scorbutica*. Planche XXVI bis.

Var. A : EPHELIDE SCORBUTIQUE NOIRE. *EPHELIS scorbutica nigro-maculata*.

Var. B : EPHELIDE SCORBUTIQUE PANACHEE. *EPHELIS scorbutica variegata*.

LES CANCROÏDES planche XXVII

LE CANCER DE LA PEAU planche XXVIII

LES LEPRES

Espèce I : LEPRE SQUAMMEUSE. *LEPRA squamosa*. Planche III

Var. A : LEPRE BLANCHE. *Lepra Alphas vel Leuce*.

Var. B : LEPRE NOIRE. *Lepra melas*.

Var. C : LEPRE TYRIENNE. *Lepra tyria*.

Espèce II : LEPRE CRUSTACEE. *LEPRA crustacea*. Planche XXXI

Var. A : LEPRE CRUSTACEE VULGAIRE. *Lepra crustacea ulgaris*

Var. B : LEPRE CRUSTACEE SCORBUTIQUE. *Lepra crustacea scorbutica*.

Var. C : LEPRE CRUSTACEE MAL-MORT. *Lepra crustacea, Malum-mortum*.

Var. D : LEPRE CRUSTACEE SYPHILITIQUE. *Lepra crustacea syphilitica*.

Espèce III : LEPRE TUBERCULEUSE. *LEPRA tuberculosa*. Planches XXXII, XXXIII, XXXIV

Var. A : LEPRE TUBERCULEUSE LEONTINE. *Lepra tuberculosa leontiasis*.

Var. B : LEPRE TUBERCULEUSE ELEPHANTINE. *Lepra tuberculosa elephantina*.

LES PIANS

Espèce I : PIAN RUBOÏDE. *FRAMBOESIA batoïde*. Planche XXXV

Espèce II : PIAN FUNGOÏDE. *FRAMBOESIA mychoïdes*. Planche XXXVI

LES ICTHYOSES

Espèce I : ICTHYOSE NACREE. *ICTHYOSIS nitida*. Planche XXXVII

Var. A : ICTHYOSE NACREE CYPRINE. *Ichthyosis nitida ciprinea*.

Var. B : ICTHYOSE NACREE SERPENTINE. *Ichthyosis nitida serpentina*.

Espèce II : ICTHYOSE CORNEE. *ICTHYOSIS cornea*. Planche XXXVIII

Var. A : ICTHYOSE CORNEE EPINEUSE . *Ichthyosis cornea spinosa*.

Var. B : ICTHYOSE CORNEE UNGULEUSE. *Ichthyosis cornea unguulosa*.

Var. C : ICTHYOSE CORNEE ARIETINE. *Ichthyosis cornea arietina*.

Espèce III : ICTHYOSE PELLAGRE. *ICTHYOSIS pellagra*. Planche XXXIX

Var. A : ICTHYOSE PELLAGRE VULGAIRE . *Ichthyosis pellagra vulgare*.

Var. B : ICTHYOSE PELLAGRE ORBICULAIRE. *Ichthyosis pellagra orbicularis*.

LES SYPHILIDES

Espèce I : SYPHILIDE PUSTULEUSE. *SYPHILIS pustulosa*. Planches XL, XLI, XLII, XLIII, XLIV.

Var. A : SYPHILIDE PUSTULEUSE SQUAMMEUSE OU PLATE. *Syphilis pustulosa squamosa vel compressa*.
Planche XLII

Var. B : SYPHILIDE PUSTULEUSE CRUSTACEE. *Syphilis pustulosa crustacea*. Planche XL.

Var. C : SYPHILIDE PUSTULEUSE EN GRAPPE. *Syphilis pustulosa racemiformis*. Planche XLI.

Var. D : SYPHILIDE PUSTULEUSE MERISEE. *Syphilis pustulosa cerasiformis*. XLIV.

Var. E : SYPHILIDE PUSTULEUSE LENTICULAIRE. *Syphilis pustulosa lenticularis*. Planche XLIII.

Var. F : SYPHILIDE PUSTULEUSE MILIAIRE. *Syphilis pustulosa miliaris*.

Var. G : SYPHILIDE PUSTULEUSE ORTIEE. *Syphilis pustulosa urticata*.

Var. H : SYPHILIDE PUSTULEUSE SERPIGINEUSE. *Syphilis pustulosa serpiginosa*.

Espèce II : SYPHILIDE VEGETANTE. *SYPHILIS vegetans*. Planche XLV :

Var. A : SYPHILIDE VEGETANTE FRAMBOISEE. *Syphilis vegetans framboesia*.

Var. B : SYPHILIDE VEGETANTE EN CHOUX-FLEURS. *Syphilis vegetans cauliflora*.

Var. C : SYPHILIDE VEGETANTE EN CRETE. *Syphilis vegetans crista-galli*.

Var. D : SYPHILIDE VEGETANTE EN PORREAUX. *Syphilis vegetans porriginosa*.

Var. E : SYPHILIDE VEGETANTE VERRUQUEUSE. *Syphilis vegetans verrucosa*.

Var. F : SYPHILIDE VEGETANTE EN CONDYLOME. *Syphilis vegetans condyloma*.

Espèce III : SYPHILIDE ULCEREE. *SYPHILIS exulcerans*.

Var. A : SYPHILIDE ULCEREE SERPIGINEUSE. *Syphilis exulcerans serpiginosa*.

Var. B : SYPHILIDE ULCEREE PERSISTANTE. *Syphilis exulcerans persistens*.

Var. C : SYPHILIDE ULCEREE EN RHAGADES. *Syphilis exulcerans fissata*.

LES SCROPHULES

Espèce I : SCROPHULE VULGAIRE. *SCROPHULA vulgaris*. Planches XLVI, XLVII ; XLVIII.

Var. A : SCROPHULE VULGAIRE GLANDULEUSE. *Scrophula vulgaris glandulosa*.

Var. B : SCROPHULE VULGAIRE ARTICULAIRE. *Scrophula vulgaris articularis*.

Var. C : SCROPHULE VULGAIRE CUTANEE. *Scrophula vulgaris cutanea*.

Var. D : SCROPHULE VULGAIRE CELLULEUSE. *Scrophula vulgaris cellularis*.

Var. E : SCROPHULE VULGAIRE VASCULEUSE. *Scrophula vulgaris vasculosa*. Planche XLVII.

Espèce II : SCROPHULE ENDEMIQUE. *SCROPHULA endemica*. Planche XLIX.

Var. A : SCROPHULE ENDEMIQUE RHUMATISMALE. *Scrophula endemica rheumatica*.

Var. B : SCROPHULE ENDEMIQUE RACHITIQUE. *Scrophula endemica rachitica*.

Var. C : SCROPHULE ENDEMIQUE CRETINIQUE. *Scrophula endemica cretinica*.

LES PSORIDES

Espèce I : PSORIDE PUSTULEUSE. *PSORIS pustulosa*. Planches 50 et 51.

Var. A : PSORIDE PUSTULEUSE PURULENTE OU VULGAIRE. *Psoris pustulosa*.

Var. B : PSORIDE PUSTULEUSE SERIEUSE OU CANINE. *Psoris serosa*.

Espèce II : PSORIDE PAPULEUSE. *PSORIS papulosa*. Planche 52.

Var. A : PSORIDE PAPULEUSE FORMICANTE. *Psoris papulosa formicans, prurigo formicans*.

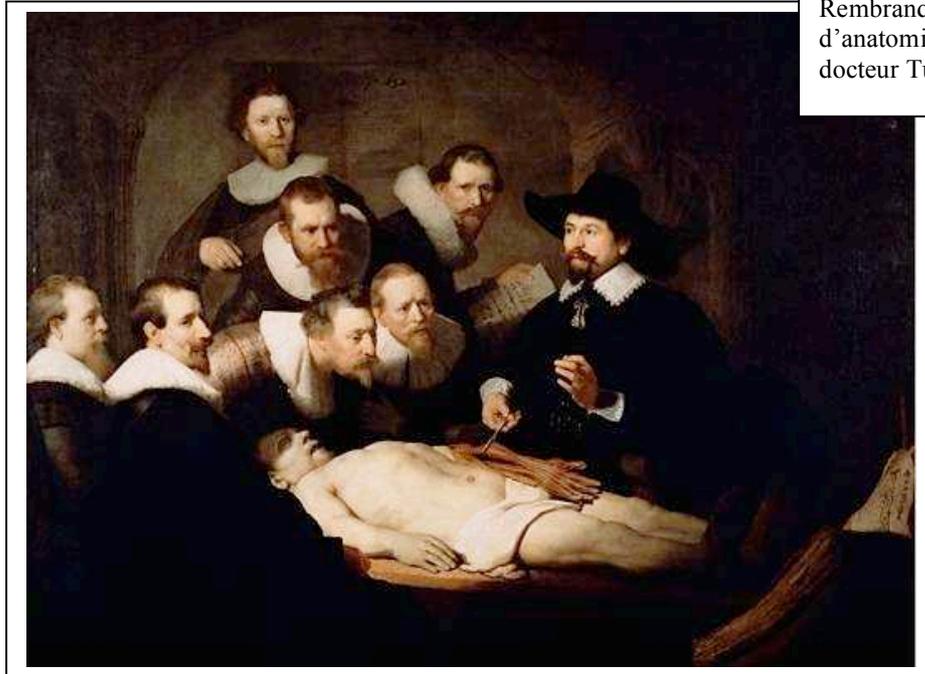
Var. B : PSORIDE PAPULEUSE PEDICULAIRE. *Psoris papulosa pedicularis, prurigo pedicularis*.

Espèce III : PSORIDE CRUSTACEE. *PSORIS crustacea*. Planche 53.

Var. A : PSORIDE CRUSTACEE CHRONIQUE. *Psoris crustacea cronica*.

Var. B : PSORIDE CRUSTACEE AIGUE. *Psoris crustacea acuta*.

CONCLUSIONS : SCIENCE ET REPRESENTATION DU CORPS



Rembrandt: La leçon
d'anatomie du
docteur Tulp

Le but spécifique de mon mémoire était de montrer, à travers la présentation de la vie et des textes de Jean-Louis Alibert, une manière de **voir, représenter et décrire le corps humain**, et en particulier la **peau**. Et en même temps, de réussir à conduire une **réflexion philosophique sur le rapport entre corps, esthétique et science**, par rapport à la problématique des **instruments** du savoir.

J'ai en premier lieu présenté le projet qui a guidé ma recherche, et expliqué l'intérêt, pour l'histoire de la médecine, l'histoire de la pensée occidentale sur le corps et la philosophie, d'étudier la dermatologie de Jean-Louis Alibert. Ensuite, j'ai donné un aperçu sur la vie d'Alibert et le contexte social, philosophique, scientifique et institutionnel au-dedans duquel il a opéré. En particulier, je voulais présenter la philosophie, les activités et les institutions où ont opéré les Idéologues, mais aussi la situation de la médecine et des hôpitaux à la fin du XVIII siècle et au début du XIX. Ceci m'a servi aussi pour analyser en détail la première œuvre qu'Alibert a dédié à la peau : *La Description des maladies de la peau* (1806-1814). J'ai préféré ne pas la résumer, vu l'ampleur des thèmes visés et intéressants, pour éviter de perdre de vue mon intérêt spécifique. Un tableau en appendice fournit un résumé de la classification qui y est présentée et des arguments qui sont affrontés. J'ai donc porté mon attention sur les instruments qu'Alibert utilise dans la description des maladies de la peau pour accomplir la tâche

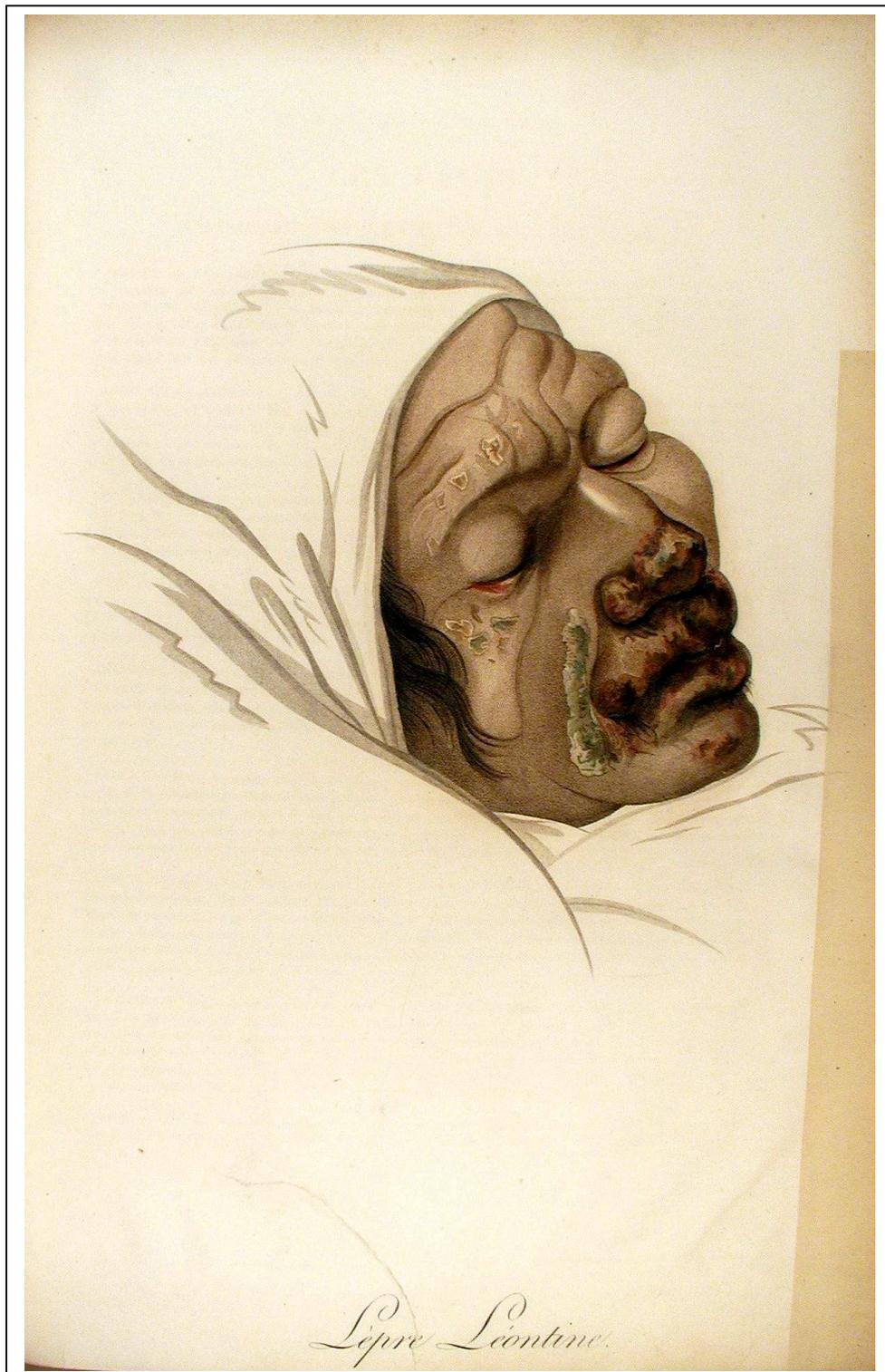
philosophique et scientifique qu'il s'est donné : ordonner la pathologie cutanée à travers une méthode exacte et rigoureuse, propre aux sciences naturelles, et inspirée de l'analyse condillacienne. Ces instruments comprennent son propre corps d'observateur incarné, les gravures de Tresca, un langage très riche et emprunté d'une part des modèles grecs et de l'autre de la botanique. Le modèle botanique se fait encore plus présent au moment de fournir une vraie classification des dermatoses : Alibert dessine un « Arbre des dermatoses », où l'élément esthétique reste prépondérant. L'œuvre de dermatologie d'Alibert est en connexion avec les investigations sur la sensibilité, les rapports entre physique et moral, l'unité du corps, conduites par les physiologues et par les philosophes du XVIII et du XIX siècle, et aussi avec l'intérêt des chimistes, des hygiénistes et des médecins pour les fonctions vitales d'absorption et exhalation. Grâce à ce vaste réseau de connexions, la peau s'offre à Alibert comme modèle utile pour penser le corps. Ce sont ses qualités de perméabilité, de mise en contact, et en même temps de protection et séparation, qui frappent les esprits philosophiques et médicaux, et qui font qu'elle devient l'organe de la relation avec le monde par excellence. La peau est le lieu du corps où le corps montre ses fonctions de relation. La peau est en connexion avec tous les autres organes du corps, elle contribue donc de façon essentielle à le constituer comme une unité, qui comprend les fonctions physiques, intellectuelles et morales comme une seule activité qui se diversifie sans produire de dichotomies (âme-corps, centre-périphérie, dedans-dehors).

Je crois qu'un projet de recherche plus ample pourrait se réaliser à partir de ces prémisses. On peut suivre les routes de ces approfondissements en regardant à la bibliographie commentée qui suit la présentation de ce projet de recherche. La bibliographie est censée exposer les textes qui ont accompagné ma réflexion et l'élaboration de mon projet pour ce mémoire. Mais elle est aussi une guide pour retracer des textes qu'il serait utile lire pour poursuivre mon travail. Elle inclut des textes généraux sur l'histoire et la philosophie des sciences et de la médecine, et des textes plus spécifiques sur l'histoire des sciences naturelles, de la médecine et de la philosophie dans le tournant du XVIII et XIX siècle. J'ai approfondi le côté philosophique avec la lecture des figures qui comptent le plus dans les débats, y compris dans les débats médicaux : Diderot, Condillac, Locke, Cabanis. Les textes plus propres à paraître dans ma recherche sont indiqués. Tous ces textes ont contribué soit à l'élaboration du projet, soit à la compréhension de l'œuvre d'Alibert et à son analyse. Je donne naturellement aussi une bibliographie secondaire et primaire d'Alibert, que j'espère complète et que j'ai traitée soit de mes recherches sur le web et dans les bibliothèques de Paris (BIUM, BNF), soit des textes des biographies d'Alibert que j'ai consulté.

Mais l'analyse de l'œuvre d'Alibert a surtout constitué pour moi, une occasion pour à réfléchir sur le statut des instruments de la science, leur rôle « créatif », et l' « incarnation du corps connaissant ». A travers Alibert j'ai pu constater qu'en médecine le corps observé et le corps observateur ne sont pas deux donnés naturels innocents et non-problématiques. Alibert, de fait, utilise les planches anatomiques dessinées et gravées à la manière de vrais essais scientifiques, supposés fournir une description exacte de la réalité de la maladie, mais sans oublier la puissance esthétique de l'image, qui fonctionne aussi comme modèle et résumé des faits divers observés. A la même manière, d'après Alibert, le langage du scientifique doit être capable de fonctionner comme le pinceau du peintre, et donc de donner une représentation de la réalité à travers des images et des métaphores qui ne renoncent pas au pouvoir créatif de la dimension esthétique. Ce dépliement esthétique se lie, au niveau de l'observation, à une utilisation massive du corps en tant qu'instrument de connaissance. Alibert fournit donc un modèle où dessin, langage figuré et corps s'offrent en tant qu'instruments du savoir scientifique. Ce type de déploiement d'images, dessins et comparaisons pose des questions sur la manière de procéder de la science, dans sa pratique démonstrative et de recherche. Surtout l'œuvre d'Alibert ouvre une perspective et offre des matériaux sur l'utilisation de ces instruments de représentation esthétique en médecine, où la thématique épistémologique de la construction-découverte de l'objet s'associe à la question éthique et politique de la diffusion de certaines images du corps. Je n'ai pas vraiment analysé les dessins et les gravures des textes d'Alibert, ceux de la *Description des maladies de la peau* non plus. J'ai dit qu'un travail attentif sur les gravures pourrait s'accompagner d'une confrontation avec d'autres techniques de représentation du corps, de la peau en particulier, comme la photographie et la cire, ou d'autres formes de description linguistique. Ces instruments ont un rôle actif dans la formation de l'image du corps observé, et ils fournissent d'une certaine manière son identité au corps de l'observateur. Le corps, observé et observateur, naît à l'intérieur des activités, discursives ou tacites, en acte dans son observation et sa description. L'œuvre d'Alibert revêt donc un intérêt de type philosophique pour la réflexion sur le corps et la connaissance.

Cette réflexion est en grande partie encore à faire. Il serait intéressant de conduire une étude sur quelques formes de représentation de la peau et de sa constitution comme objet ou instrument ou produit technologique ou symbole, pour montrer ce qu'elles ont de spécifique, et quelle forme prend le corps représenté à chaque fois. Ce type de travail prévoit la participation d'une équipe très variée de spécialistes, soit des médecins, soit des historiens, des philosophes et des sociologues des sciences et des techniques, mais aussi des experts de la représentation

artistique, et d'anthropologues, psychanalystes, etc., c'est à dire des figures qui, d'une manière ou de l'autre ont touché le thème de la peau.



BIBLIOGRAPHIE GENERALE

- Abbri, F., Mazzolini, R. (a cura di), *Storia delle scienze, Natura e vita*, Torino, Einaudi, 1991
- ◇ *Account of the Parisian institutions for medical education*, The Lancet, 17 oct. 1835
- Ackerknecht, E. T., *Médecine at the Paris Hospital 1794-1848*, Baltimore, The John Hopkins Press, 1967
- Affre, H., *Biographies aveyronnaises*, art. Alibert, Rodez, 188
- Alfarcic, A., *J. L. Alibert. Fondateur de la dermatologie en France. Sa vie. Son œuvre. 1768-1837*, Paris, Librairie J.-B. Baillière et fils, 1917
- ◆ Alibert, J.-L., *Analyse de l'ouvrage : Nouveaux Eléments de physiologie, par Anthelme Richerand*, Journal général de médecine, 6^{ème} année, t. XII, p. 133
- ◆ Alibert, J.-L., *Analyse de l'ouvrage : Pharmacia elementa, chemiae recentioris fundamentis innixa, par François Charbonell*, Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc., an IX, t. I, p. 92
- ◆ Alibert, J.-L., *Analyse de l'ouvrage : Nosographie philosophique, ou la Méthode de l'analyse appliquée à la Médecine, par P. H. Pinel*, Magasin Encyclopédique, 4^{ème} année, t. IV, an VII-1798, p. 1
- ◆ Alibert, J.-L., *Analyse de l'ouvrage : Nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux, par J.-P. Barthez*, Magasin Encyclopédique, 4^{ème} année, t. I, an VI-1798, p. 145 et 433
- ◆ Alibert, J.-L., *Analyse de l'ouvrage : Œuvres chirurgicales de P.-J. Desault, chirurgien en chef du grand hospice d'humanité, ci-devant l'Hôtel-Dieu de Paris, ou Tableau de sa doctrine et de sa pratique dans le traitement des maladies externes, ouvrage publiée par Xavier Bichat, son élève*, Magasin Encyclopédique, 3^{ème} année, t. V, an VI-1797, p. 316
- ◆ Alibert, J.-L., *Analyse de l'ouvrage: Histoire de la Société de Médecine, année MDCCLXXXIX, avec les Mémoires de Médecine et de Physique médicale pour la même année, tome dixième, publié par l'Ecole de Médecine de Paris*, Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc., an IX, t. I, p. 74
- ◆ Alibert, J.-L., *Analyse de l'ouvrage: Nosographie chirurgicale, par Anthelme Richerand*, Journal général de Médecine, an XIII-1805, t. XXIII, p. 434; et 1806, t. XXVII, p. 425
- ◆ Alibert, J.-L., *Analyse de l'ouvrage: Tableau du règne végétal, selon la méthode de Jussieu, par E. P. Ventenat*, Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc., an IX, t. I, p. 238
- ◆ Alibert, J.-L., *Analyse des fascicules de l'ouvrage : Description des plantes nouvelles et peu connues, cultivées dans le jardin de J.-M. Cels, avec fig., par E. P. Ventenat*, Magasin

Encyclopédique, 6^{ème} année, an IX-1801, t. V, p. 294, 7^{ème} année, an IX-1801, t. I, p. 86, t. II p. 308, t. IV, p. 289, t. V, p. 482, an XI-1803, t. VI, p. 496

- ◆ Alibert, J.-L., *Analyse des fascicules de l'ouvrage : Description des plantes nouvelles et peu connues, cultivées dans le jardin de J.-M. Cels, avec fig., par E. P. Ventenat*, Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc., an IX, t. I, pp. 92 et 576, t. II, p. 587
- ◆ Alibert, J.-L., *Analyse du Mémoire sur la péripneumonie chronique, ou Phtisie pulmonaire qui affecte les vaches laitières de Paris et des environs, avec les moyens curatifs et préservatifs de cette maladie, et des observations sur l'usage du lait et de la viande des vaches malades, par J. B. Huzard*, Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc., an IX, t. I, p.85
- ◆ Alibert, J.-L., *Analyse du Mémoire sur les douleurs de l'enfantement, par le Cen Guilhermont*, Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc., an IX, t. I, pp. 94
- ◆ Alibert, J.-L., *Analyse du troisième fascicule de l'ouvrage : Description des plantes nouvelles et peu connues, cultivées dans le jardin de J.-M. Cels, avec fig., par E. P. Ventenat*, Journal général de médecine, 1801, t. XI, p. 228
- ◆ Alibert, J.-L., *Analyse du compte rendu à la classe des Sciences Mathématiques et Physiques de l'Institut National, des premières expériences faites en floréal et prairial de l'an V, par la commission nommée pour examiner et vérifier les phénomènes du galvanisme*, Magasin Encyclopédique, 4^{ème} année, t. IV, an VII-1798, p. 433
- ◆ Alibert, J.-L., *Analyse du livre: Philosophie médicale, ou Principes fondamentaux de la science et de l'art de maintenir la santé de l'homme, par le docteur Lafon*, Magasin Encyclopédique, 2^{ème} année, t. III, an IV-1796, p. 10
- ◆ Alibert, J.-L., *Analyse du mémoire de Polidori intitulé : Memoria di Luigi Eustachio Polidori, sopra un tifo contagioso curato da esso per ordine de governo toscano, Pisa, 1798, Nella stamperia di Tanieri Prosperi*, Magasin Encyclopédique, 4^{ème} année, t. IV, an VII-1798, p. 1
- ◆ Alibert, J.-L., *Clinique de l'hôpital Saint-Louis, ou Traité complet des maladies de la peau, contenant la description de ces maladies et leurs meilleurs modes de traitement, 1 vol. grand in folio, avec 63 planches gravées, coloriées et retouchées en pinceau, Paris, Cormon et Blanc, 1833 ; traduit en italien par Levi : Clinica del parigino spedale de San Luigi, o Trattato completo delle malattie della pelle, contenente la descrizione di queste infermità e i loro migliori metodi curativi, in folio, Venezia, 1835*

- ◆ Alibert, J.-L., *Compte rendu des Séances de l'Ecole de médecine de Paris, du 21 vendémiaire an VIII, pour l'ouverture des cours et la distribution des prix de l'école pratique*, Magasin Encyclopédique, 4^{ème} année, t. V, an VIII-1799, p. 354
- ◆ Alibert, J.-L., *Considérations philosophiques sur les odeurs et sur leur emploi comme médicaments*, Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. I, an VI-1798, p. 44
- ◆ Alibert, J.-L., *Considérations physiologiques sur le fruit du coignassier*, avec 6 figures, Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. I, an VI-1798, p. 257 ; paru aussi, sans figures, dans : Magasin Encyclopédique, III année, t. VI, an VI-1798.
- ◆ Alibert, J.-L., *Considérations sur les causes secrètes des épidémies, faits qui tendent à prouver le peu d'influence qu'exerce l'air atmosphérique sur leur production et leur développement*, Revue médicale française et étrangère, 1832, t. IV, p. 196
- ◆ Alibert, J.-L., *Considérations sur les causes secrètes des épidémies*, Revue médicale française et étrangère, 1832, t. III, p. 230 et 387
- ◆ Alibert, J.-L., *De l'influence des causes politiques sur les maladies et la constitution physique de l'homme*, Magasin Encyclopédique, I année, t. V, an IV (1795), p. 208
- ◆ Alibert, J.-L., *De la maladie cutanée communément désignée par les nosographes sous le nom de Goutte-rose (varus gutta-rosea)*, Journal des connaissances médicales, 10 déc. 1833, t. I, p. 129
- ◆ Alibert, J.-L., *Description des maladies de la peau observées à l'Hôpital Saint-Louis, et exposition des meilleures méthodes suivies pour le traitement*, 1 vol. grand in folio, avec 53 planches en couleurs, Paris, Barrois l'aîné et fils Libraires, 1806-1814 ; même édition : Paris, J.-P. Aillaud Libraire-Editeur et G.-F. Panckoucke, 1825 ; traduit en allemand par Müller : *Beschreibung und Abbindung der Haut-Krankheiten, welche im hospital St-Louis beobachtet worden sc. Aus des Französisch von E. F. U. Müller*, Gr. in 8°, Tubingue, 1834 (première livraison publiée à Tubingue en 1806) ; 2^{ème} éd. enrichie d'appendices par l'éditeur, 2 vol. gr. in 4°, avec planches en couleur, Bruxelles, Auguste Wahlen, 1825. La même édition a paru sans planches et un volume de planches en couleurs a été publié séparément
- ◆ Alibert, J.-L., *Discours sur les rapports de la médecine avec les sciences physiques et morales*, Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. II, an VII-1799, p. 1
- ◆ Alibert, J.-L., *Dissertation pour servir de réponse au mémoire du docteur Valli sur la vieillesse*, par J. L. Alibert, élève en médecine à l'Ecole de Santé de Paris, de la Société Médicale d'Emulation, de la Société de Médecine de Bruxelles, etc. Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. I, an VI (1798), p. 201 ; aussi dans : Magasin Encyclopédique, II année, t. V, an V-1797, p. 448

- ◆ Alibert, J.-L., *Dissertation sur les fièvres pernicieuses, ou ataxiques intermittentes*, présentée et soutenue à l'École de médecine de Paris, le 28 brumaire an VIII de la République Française, Paris, chez Richard, Caille et Ravier, Libraires, an VIII-1799 ; 2^{ème} éd. : *Dissertation sur les fièvres pernicieuses ou ataxiques intermittentes*, in 8°, avec 5 gravures, Paris, chez Richard, Caille et Ravier, an IX-1801 ; 3^{ème} éd. revue, corrigée et augmentée : *Traité des fièvres pernicieuses ou ataxiques intermittentes*, in 8° avec 5 gravures, Paris, chez Crapart, Caille et Ravier, an XII-1804 ; traduction anglaise avec introduction, notes explicatives et appendice par Charles Carlswell, 1 vol. in 4°, Philadelphia, 1807 ; 4^{ème} éd. revue, corrigée et augmentée : *Traité des fièvres pernicieuses intermittentes*, in 8°, avec 6 gravures, Paris, chez Caille et Ravier, 1809 ; 5^{ème} éd., in 8°, Paris, 1820
- ◆ Alibert, J.-L., *Du pouvoir de consolation sur l'homme souffrant*, Magasin encyclopédique, II année, t. V, an V (1797), p. 300
- ◆ Alibert, J.-L., *Du pouvoir de l'habitude dans l'état de santé et de maladie*, Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. I, an VI-1798, p. 396
- ◆ Alibert, J.-L., *Du varus sébacé (Varus sebaceus) et de son traitement*, Journal des connaissances méd. 10 oct. 1833, t. 1, p. 66
- ◆ Alibert, J.-L., *Du varus sébacé (Varus sebaceus) et de son traitement*. Gazette des hôpitaux, 22, juillet, 1832
- ◆ Alibert, J.-L., *Edition deuxième et posthume du livre Système physique et moral de la femme, par P. Roussel, précédé de l'Eloge historique de l'auteur*, in 8°, Paris, Crapart, Caille et Ravier, an XI-1803 ; 3^{ème} éd., *Système physique et moral de la femme, suivi du Système physique et moral de l'homme et d'un Fragment sur la sensibilité, par P. Roussel, précédé de l'Eloge historique de l'Auteur*, Paris, Crapart, Caille et Ravier, an XIII-1805 ; 4^{ème} éd., Paris, 1808 ; 5^{ème} éd, Paris, 1809 ; 6^{ème} éd., ornée de 2 gravures et augmentée, in 8°, Paris, Caille et Ravier, 1813
- ◆ Alibert, J.-L., *Edition du Traité des pertes de sang chez les femmes enceintes et des accidents relatifs aux flux de l'utérus, qui succèdent à l'accouchement, du docteur André Pasta, de Bergame, traduit de l'italien avec des notes*, 2 vol. in 8°, Paris, Richard, Caille et Ravier, an VIII ; 2^{ème} éd., 2 vol., in 8°, Paris, 1820
- ◆ Alibert, J.-L., *Eloge historique de Lazzare Spallanzani*, Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. III, an VIII-1799, p. 1
- ◆ Alibert, J.-L., *Eloge historique de Louis Galvani*, Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. IV, an IX-1800, p. 1. Edité avec dédicace et avant-propos, en brochure in 8°, Paris, chez, Richard, Caille et Ravier, an X

- ◆ Alibert, J.-L., *Eloges historiques de Roussel, Spallanzani et Galvani, composés pour la Société Médicale de Paris, suivis d'un discours sur les rapports de la médecine avec les sciences morales et physiques*, in 8°, Paris, Crapart, Caille et Ravier, 1806
- ◆ Alibert, J.-L., *Epître à Sophie sur quelques ridicules*, Almanach des Muses, an VII, p. 83
- ◆ Alibert, J.-L., *Fragment d'un poème sur l'Emulation, lu à la dernière séance publique de la Société littéraire d'Emulation, au ci-devant Musée de Paris*, Magasin Encyclopédique, III année, T. II, an V-1797, p. 110
- ◆ Alibert, J.-L., In Dictionnaire des sciences médicales en 60 vol. (1812-1822), articles : *Achore, Alphos ou alphas, Aminatacée (Teigne), Couperose, Croûte de lait), Dartres, Eaux minérales, Ephélide, Framboesia, Lèpre, Phiasis* (en collaboration avec J.-B. Janin), *Prurigie ou prurigo, Teigne*
- ◆ Alibert, J.-L., *L'art de formuler*, 1 vol., in 8°, Paris, 1818 ; publié en 1 vol. grand in 4° , Paris, J.-P. Aillard, 1828
- ◆ Alibert, J.-L., *La dispute des fleurs*, Muses provinciales, ou Recueil des meilleures productions du génie des poètes des provinces françaises, in 12, Parsi, 1788, p. 43
- ◆ Alibert, J.-L., *Lectures on some diseases of the skin, delivered at the hospital Saint-Louis*, The Lancet, 10 août, 17 août, 14 sept. 1833
- ◆ Alibert, J.-L., *Lettre au citoyen A. L. Millin, rédacteur du Magasin Encyclopédique des Sciences, des Lettres et des Arts, sur la seconde édition de la Jérusalem délivrée, traduite en vers français par le citoyen Baour-Lormian*, Magasin Encyclopédique, 2^{ème} année, t. V, an V-1797, p. 505
- ◆ Alibert, J.-L., *Lettre sur un cas de litotripsie, pratiquée en 1800 par B. Rodriguez*, Journal des connaissances médico-chirurgicales, 15 sept. 1833, t. I, p. 11
- ◆ Alibert, J.-L., *Mémoire sur l'usage économique et médical du fruit du coignassier*, Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. I, an VI -1798, p. 506
- ◆ Alibert, J.-L., *Monographie des dermatoses, ou description des maladies de la peau, de leurs causes et de leurs méthodes de traitement*, 2 vol. grand in folio, Paris, Daynac, 1832 ; même éd. avec le titre : *Monographie des dermatoses , ou Précis théorique et pratique des maladies de la peau*, 1 vol. grand in 4°, avec gravure de l'hôpital Saint-Louis et grande planche de l'Arbre des dermatoses, Paris, Daynac, 1832 ; 2^{ème} éd., 2 vol. grand in 4°, avec planche de l'Arbre des dermatoses, Paris, Daynac, 1834 ; parue sous le même titre, 1 vol. in 4°, avec nouvel avant-propos de Daynac, note de Duchesne –Duparc sur la méthode naturelle, planche de l'Arbre des dermatoses, gravure de l'hôpital Saint-Louis et d'autres 18 planches coloriées, Paris, Germer Baillère, 1835 ; aussi en 2 vol. papier vélin ; traduite en

allemand par Bloest : *Vorlesungen über Erkrankungen, der Haut, von Alibert, herausgeben, von Daynac in Paris*, 2 vol., Leipzig, 1837

- ◆ Alibert, J.-L., *Nosologie naturelle ou les maladies du corps humain distribuées par familles*, t. I, grand in 4°, avec 23 planches en couleurs, Paris, Caille et Ravier, 1817
- ◆ Alibert, J.-L., *Note sur l'ipécacuanha (callicocca hipecacuanha) adressée aux rédacteurs du Journal de Médecine*, Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc., Brumaire, an XIII, t. IX, p. 145
- ◆ Alibert, J.-L., *Note sur la Carate (pannus carateus) ou tache endémique des Cordillières*, , Revue médicale française et étrangère, 1829, t. III, p. 228
- ◆ Alibert, J.-L., *Note sur la coïncidence des épidémies humaines avec celles des poissons*, Revue médicale française et étrangère, 1833, t. II, p. 37
- ◆ Alibert, J.-L., *Note sur la Kéloïde*, avec une planche en couleurs, Journal des connaissances médico-chirurgicales, 15 sept. 1835, t. III, p. 33
- ◆ Alibert, J.-L., *Note sur la pustule d'Alep (pyrophlyctis endemica)*, Gazette médicale de Paris, 6 sept. 1832
- ◆ Alibert, J.-L., *Note sur la Pyrophlyctide endémique ou pustule d'Alep*, , Revue médicale française et étrangère, 1829, t. III, p. 62
- ◆ Alibert, J.-L., *Note sur le caoutchouc ou résine élastique*, Bulletin des sciences médicales, 1807, p. 49
- ◆ Alibert, J.-L., *Note sur le genre d'affection lépreuse désignée par les Anciens sous le nom de Leuce, et observations nouvelles à ce sujet*, , Revue médicale française et étrangère, 1829, t. III, p. 438
- ◆ Alibert, J.-L., *Note sur le genre Spiloplaxia (malum mortuum de quelques pathologistes), et faits particuliers qui s'y rapportent*, , Revue médicale française et étrangère, 1829, t. IV, p. 169 ; aussi in L'Abeille Médicale, janv. 1830
- ◆ Alibert, J.-L., *Note sur un exanthème miliaire manifesté pendant l'épidémie cholérique*, Gazette médicale de Paris, 15 sept. 1832
- ◆ Alibert, J.-L., *Note sur une maladie cutanée généralement indiquée sous le nom de Varus mentagra*, Journal des connaissances médico-chirurgicales, 15 mai 1834, t. I, p. 289
- ◆ Alibert, J.-L., *Notice sur la kéloïde. Maladie qui se rapproche de la dartre et du cancer*, Jour. des Sciences Médicales., mai 1816
- ◆ Alibert, J.-L., *Notice sur l'hôpital Saint-Louis*, Revue médicale française et étrangère, 1829, t. II, p. 560 ; reproduite avec des modifications en tête aux diverses éditions de la Monographie des dermatoses

- ◆ Alibert, J.-L., *Notice sur la colique de Madrid observée et décrite par le docteur Luzuriaga*, Magasin Encyclopédique, 4^{ème} année, t. II, an VI-1798, p. 302
- ◆ Alibert, J.-L., *Notice sur les psorides papuleuse et crustacée*, Nouvelle Bibliothèque médicale, 1827, t. I, p. 40
- ◆ Alibert, J.-L., *Nouveaux éléments de thérapeutique et de matière médicale, suivis d'un Nouvel essai sur l'art de formuler*, 2 vol., in 8°, Paris, chez Crapart, Caille et Ravier, an XII-1804 ; 2ème éd. revue, corrigée et augmentée : *Nouveaux éléments de thérapeutique et de matière médicale, suivis d'un Nouvel essai sur l'art de formuler, et d'un Précis sur les eaux minérales les plus usitées*, 2 vol., in 8°, Paris, chez Crapard, Caille et Ravier, 1808; 3ème éd. revue, corrigée et augmentée : *Nouveaux éléments de thérapeutique et de matière médicale, suivis d'un Nouvel essai français et latin sur l'art de formuler*, 2 vol., in 8°, Paris, chez Caille et Ravier, 1813 ; 4ème éd. revue, corrigée et augmentée : *Nouveaux éléments de thérapeutique et de matière médicale*, 2 vol., in 8°, Paris, chez Caille et Ravier, 1817 ; 5ème éd. revue, corrigée et augmentée : *Nouveaux éléments de thérapeutique et de matière médicale*, 3 vol., in 8°, Paris, chez Béchét jeune, 1826
- ◆ Alibert, J.-L., *Nouvelles considérations sur la pustule d'Alep (pyrophlyctis endemica)*, Journal des connaissances médicales, 10 sept. 1833, t. I, p. 33
- ◆ Alibert, J.-L., *Observation d'une lèpre tuberculeuse* (en collaboration avec J.-B. Janin), 1 planche, Journal complémentaire du Dictionnaire des Sciences Médicales, t. II, 1818, p. 159
- ◆ Alibert, J.-L., *Observation sur un ouvrage du citoyen Sue, médecin, qui a pour titre : Essai sur la physiognomonie des êtres vivants, considérée depuis l'homme jusqu'a la plante*, Magasin Encyclopédique, 3^{ème} année, t. II, an V-1797, p. 203
- ◆ Alibert, J.-L., *Observations et expériences sur quelques médicaments purgatifs, diurétiques et fébrifuges, appliqués à l'extérieur*, Mémoires de la Société médicale d'Emulation, t. I, an VI-1798, p. 180 ; paru aussi dans : Magasin Encyclopédique, III année, t. V, an VI-1798, p. 161 ; et dans : Bulletin des Sciences de la Société Philomathique de Paris, nivôse, an VI
- ◆ Alibert, J.-L., *Observations sur le genre Achroma (vitiligo alba de quelques auteurs du moyen âge)*, Journal des connaissances médico-chirurgicales, 15 juillet 1834, t. I, p. 334
- ◆ Alibert, J.-L., *Physiologie des passions ou Nouvelle doctrine des sentiments moraux*, 2 vol., in 8°, 9 gravures, Paris, chez Béchét jeune, 1825. 2^{ème} édition revue, corrigée et augmentée, 2 vol. in 8°, 13 gravures, Paris, chez Béchét jeune, 1826. Traduite en espagnol et en allemand : *Fisiologias de los passiones ò teoria de los sentimientos morales, per J.-L. Alibert. Traducida del frances al español por C. A.*, 2 vol., in 12°, avec préface du traducteur et sans gravures, Bordeaux, 1826 ; *Physiologie der Leidenschaften, oder Neue Theorie der*

moralischen Empfindungen. Nach der Französisch bearbeitet von K. H. Scheidler, gr. in 8°, Weimar, 1826. 3^{ème} éd. revue et augmentée de *Considérations morales sur le sentiment de l'amour, Quelques réflexions sur la jalousie dans ses rapports avec le sentiment de l'amour*, et de trois nouvelles gravures, 2 vol. in 8°, 17 gravures, Paris, Béchét jeune, 1837; 4^{ème} éd. incomplète, avec nouvelles gravures, 4 vol. brochés in 18, Paris, Librairie des villes et des campagnes, 1861

- ◆ Alibert, J.-L., *Planche représentant un Favus universel*, Journal des Connaissances médicales, 1833, t. I, p. 129 ; explication de la planche p. 160
- ◆ Alibert, J.-L., *Précis historique sur les eaux minérales les plus usitées en médecine, suivi de quelques renseignements sur les eaux minérales exotiques*, 1 vol. in 8°, Paris, chez Béchét jeune, 1826 ; reproduit dans la 5^{ème} éd. des *Nouveaux éléments de thérapeutique et de matière médicale*
- ◆ Alibert, J.-L., *Précis théorique et pratique sur les maladies de la peau*, 2 vol. in 8°, Paris, Caille et Ravier, 1810-1818; traduit en italien: *Compendio teorico-pratico sulle malattie della pelle, del professore Alibert*, t. 1, in 8°, Firenze, Guglielmo Piatti Editore, 1812 ; 2^{ème} éd. précédée d'une dédicace au duc de Lévis, d'un Avertissement et d'un Avant-propos, 2 vol. in 8°, Paris, Caille et Ravier, 1822
- ◆ Alibert, J.-L., *Quelques considérations sur le farcin (ganglione chronique)*, Revue médicale française et étrangère, 1837, t. I, p. 74
- ◆ Alibert, J.-L., *Quelques considérations sur le prurigo formicans*, Annuaire médico-chirurgical des Hôpitaux et des Hospices civils de Paris, Paris, 1819 ; aussi in Nouvelle Bibliothèque médicale, 3^{ème} année, t. VIII, Paris, 1825, p. 5
- ◆ Alibert, J.-L., *Quelques recherches sur la chéloïde*. Mémoires de la Société Médicale d'Emulation, t. VIII, 1817, p. 744
- ◆ Alibert, J.-L., *Quelques réflexions sur la valeur des systèmes dans l'étude des sciences*, Magasin Encyclopédique, III année, t. IV, an V (1797), p. 460. Edité à part dans une brochure in 8°
- ◆ Alibert, J.-L., *Quelques réflexions sur les poèmes médicaux*, Magasin Encyclopédique, 3^{ème} année, t. I, an V-1797, p. 526; aussi en brochure in 8°
- ◆ Alibert, J.-L., *Résumé des leçons du professeur J.-L. Alibert sur les maladies de la peau*, par Beaugrand, Journal des connaissances médico-chirurgicales, 1834, 15 juin, t. I p. 332, 15 août, t. II, p. 3, 15 oct., t. II, p. 67, 15 déc., avec deux planches, t. II, p. 129

- ◆ Alibert, J.-L., *Suite des considérations sur les causes secrètes des épidémies*, Revue médicale française et étrangère, 1833, t. I, p. 11
- ◆ Alibert, J.-L., *Sur le varus miliaire et sur le varus orgéolé (groupe des dermatoses dartreuses)*, Journal des connaissances médico-chirurgicales, 15 juillet 1834, t. I, p. 353
- Antoine-Laurent de Jussieu, *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita, juxta methodum in Horto Regio parisiensi exaratam, anno 1774*, Paris, 1789
- Anzieu, D., *Le moi-peau*, Paris, Bordas, 1985
- Astruc, P., *Genèse et débuts de la Société Médicale d'Émulation*, in *Semaine médicale des hôpitaux de Paris, 15-10-1936*
- ◇ Auspitz, H., *System der Hautkrankheiten*, Wien, 1881
- Azouvi, F., (sous la direction de), *L'institution de la raison. La révolution culturelle des Idéologues*, Editions de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1992
- Barnes, B., *Interests and the growth of knowledge*, Boston, Routledge and Kegan Paul, 1977
- ◇ Bateman
- Baumès, *Fondements de la science méthodique des maladies*, 1801
- Bernard, C., *Rapport sur le progrès et la marche de la Physiologie générale en France*, Paris, Imprimerie Impériale, 1867
- ◎ Besterman, T., *A world bibliography of bibliographies and of bibliographical catalogues, calendars, abstracts, digests, indexes, and the like*,
- Bhaskar, R., *A realistic theory of science*, New York, Hemantries Press, 1978
- Bichat, X., *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, Paris, Brosson et Gabon, 1801
- *Biographies médicales et scientifiques – XVIII siècle, Xavier Bichat (1777-1802)*, par Maurice Genty, Paris, Les Editions Dacoste, 1972
- Bloor, *Knowledge and social imagery*, Boston, Routledge and Kegan Paul, 1976
- Boissier de Sauvage, F., *Classes nouvelles des maladies*, Paris, 1731
- Boissier de Sauvage, F., *Nosologia methodica sistens morborum classes, genera et species, juxta Sydenhami mentem et botanicorum ordines*, Amsterdami, 1763
- Bourdon, *Dictionnaire de la conversation*, article ALIBERT
- Braidotti, R., *Soggetto nomade*, Roma, Donzelli, 1995
- Brodier, L., *J. L. Alibert. Médecin de l'hôpital Saint-Louis (1768-1837)*, Paris, Librairie A. Maloine et fils, 1923
- Brodier, L., *L'enseignement d'Alibert*, Paris, 1914

- Busquet, H., *Biographies médicales*, n°1, 1927
- Bynum, W. F., Article sur *Alibert, Jean-Louis*, in *Kos, Liber Amicorum. Repertorio biografico di storia della medicina e delle scienze naturali*. Suppl. a Kos n°2, marzo 1984, Milano, Franco Maria Ricci Editore
- Cabanis, G., *Choix de textes et Introduction par G. Poyer*, Paris, Louis Michaud Editeur
- Cabanis, G., *Rapports entre le physique et le moral*, Paris, 1802
- Canguilhem, G., *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1994 (7^{ème} éd. augmentée. 1^{ère} éd. 1964)
- Canguilhem, G., *La connaissance de la vie*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1998 (2^{ème} éd. revue et augmentée. 1^{ère} éd. 1965)
- Canguilhem, G., *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF, 1999 (8^{ème} éd. 1^{ère} éd. 1966)
- Caussier et Adelon, article *Peau*, in *Dictionnaire des sciences médicales en 60 vol.*, t. XXXIX, Paris, 1819
- Chaussier, *Table générale des méthodes nosologiques, ou classification des maladies*, Paris, 1799-1815
- Collins, H., *Changin order. Replication and induction in scientific practice*, London and Beverly Hills, Sage, 1985
- Collins, H., Pinch, T., *Frames of meaning*, Boston : Routledge and Kegan Paul, 1982
- Condillac, E. B. de, *Essai sur l'origine des connaissances humaines [1746]*, Paris, Editions Alive, 1998
- Condillac, E. B. de, *Traité des sensations. Traité des animaux [1754. 1755]*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1988
- Corsi, P., *Lamarck*, Paris, Editions du CNRS, 2001
- Corsi, P., *Models and analogies for the reform of natural history. Features of the french debate, 1790-1800*, Firenze, Leo Olschki Editore, 1982
- ◉ Corsi, P., Weindling, P. (ed.), *Information sources in the history of science and medicine*, London, Boston, Durban, etc., Butterworth scientific, 1983
- ◉ Cosmacini, G., *L'arte lunga. Storia della medicina dall'antichità ad oggi*, Roma-Bari, Laterza, 1997
- Dagognet, F., *La peau découverte*, Le Plessis-Robinson, Les Empêcheurs de penser en rond, 1993
- ✧ Darier, F. J., *Nouvelle pratique dermatologique*, Paris, 1936
- Dauvergne, *Nomenclature et classifications dermatologiques. Annales de Dermatologie et de Syphiligraphie*, t. VI, 1874-75, p. 243

- Dhombres, J., *Culture scientifique et poésie aux alentours de la Révolution Française*
- Dhombres, J., *Entre objectivité et allégorie, la poésie de jubilation scientifique. Un genre culminant avec les Idéologues et avec eux disparu*
- Dhombres, J., *Portrait du « bon savant » au XVIII^e siècle. Façonnage académique de la gloire et représentation de la science comme être au monde*
- Dhombres, J., *Lettres et sciences. La cohabitation à l'Ecole Normale*, in Julia, (éd.), *L'Ecole Normale de l'an III*, à paraître
- Dhombres, J. Et N., *Naissance d'un nouveau pouvoir : sciences et savants en France 1793-1824*, Paris, Payot, 1989
- *Dictionnaire des biographies*, sous la direction de Pierre Grimal, tome 1^{er}, ALIBERT, Jean-Louis-Marc, par Pierre Astruc, Paris, PUF, 1958
- *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, sous la direction de A. Dechambre, tome II, Alibert (Jean-Louis), par E. Beaugrand, Paris, Victor Masson et fils et P. Asselin, Sr. de Labé, 1865
- *Dictionnaire historique des médecins*, sous la direction de M. Dupont, Paris, Larousse, 1999
- Diderot, D., *Entretien entre Diderot et D'Alembert, Le rêve de D'Alembert, Suite de l'entretien [1769]*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965
- Doigny, *Histoire de l'hôpital Saint-Louis depuis sa fondation jusqu'au XIX^e siècle*, in *Thèses Inaugurales*, Paris, 1911
- Duchesne-Duparc, L. V., *De l'efficacité du traitement anti-cholérique d'Alibert à l'hôpital Saint-Louis pendant l'épidémie de 1832, suivi de considérations pratiques sur les soins particuliers qu'exige la convalescence des cholériques, et de l'exposé des moyens propres à combattre l'influence épidémique*, Paris, Imprimerie de A. Blondeau, 1849
- ✧ Duchesne-Duparc, L. V., *Examen complet des doctrines médicales qui ont dominé jusqu'ici l'étude des maladies de la peau, suivi de l'exposé des opinions de l'auteur sur la classification et le traitement de ces affections*, Paris, Masson, 1846
- ✧ Duchesne-Duparc, L. V., *Nouveau manuel des dermatoses ou maladies de la peau, classées d'après la méthode de M. le professeur Alibert, avec la synonymie de Willan et la concordance des différentes méthodes employées par nos meilleurs auteurs, suivi d'un formulaire pour la préparation des médicaments employés à l'hôpital Saint-Louis*, Paris, Labé, 1837
- Duhem, P., *La théorie physique*, Paris, Vrin, 1993 (reprint de la 1^{ère} éd. du 1914)
- Dupuy, V.P., *L'Ecole Normale de l'an III*, in *Le Centenaire de l'Ecole Normale*, Paris, 1895
- Duret, *Tableau d'une classification générale des maladies*, Paris, 1815

- *Encyclopaedia anatomica, Museo La Specola Florence*, Köln, Benedikt Taschen Verlag, 1999
- *Encyclopédie Méthodique*, dirigée par Vicq d'Azyr, 124 vol. in 4°, Paris, chez Panckoucke, 1782-1791
- Erlen, J., *The history of the health care sciences and health care, 1700-1980 : a selective annotated bibliography*, New York, London, Garland, 1984
- Ewing, W. A., *Imaging the human body*, London, Thames & Hudson Ltd., 1996 (éd. franç. *Au cœur du corps*, Paris, Editions Thames & Hudson, 1997).
- Feulard, H., *Histoire de la fondation de l'hôpital Saint-Louis*, in *Annales de dermatologie et de syphiligraphie*, 1885
- Fielding, H., Garrison, Morton, *Morton's medical bibliography : an annotated check-list of texts illustrating the history of medicine*, 5th edition by J. Norman, Aldershot, Scolar press, 1991
- Fosseyeux, M., *L'Hôtel-Dieu de Paris au XVII et XVIII siècle*, Paris, 1912
- Foucault, M., *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, PUF, 1963
- Foucault, M., *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975
- Garfinkel, H., Lynch, M., Livingston, E., *The work of a discovering science construed with materials from the optically discovered pulsar*, *Philosophy of the Social Sciences*, 11 (2) : 131-158, 1981
- Gargani, A. G., *Il filtro creativo*, Roma-Bari, Laterza, 1999
- Gargani, A. G., *Il sapere senza fondamenti*, Torino, Einaudi, 1975
- Gilman, S., *Disease and representation : Images of illness from madness to AIDS*, Cornell University Press, 1988
- Goodman, N., *Ways of worldmaking*
- Goudal, V. E., *Histoire du Collège de Villefranche-de-Rouergue*, Villefranche, 1908
- Gremer, M., *Cognition and social construction in laboratory science*, *Society for Social Studies in Science Review*, 1 (3) : 2-16, 1983
- Grmek, M. (sous la direction de), *Histoire de la pensée médicale en Occident*, 3 vol., Paris, Editions du Seuil, 1995-1999
- Gusdorf, G., *Les sciences humaines et la pensée occidentale, La conscience révolutionnaire. Les Idéologues*, Paris, Payot, 1978
- Hacking, I., *Representing and intervening : introductory topics in the philosophy of natural science*, New York, Cambridge University Press, 1983
- Hanson, N., *Patterns of discovery*, Cambridge, Cambridge University Press, 1958

- Haraway, J. D., *Cyborg Manifesto*, New York, Routledge, 1991 (éd. italienne avec introduction de R. Braidotti, *Manifesto cyborg*, Milano, Feltrinelli, 1995)
- Haraway, D., *Primate visions*, California University Press, 1990
- Hardy, *Documents pour servir à l'histoire de l'hôpital Saint-Louis*, dans : *Annales de dermatologie et de syphiligraphie*, 25-11-1885
- Hoffmann, P. *La femme dans la pensée des Lumières*, Paris, Ophrys, 1977
- ◇ Jackson, R., *Historical outline of attempts to classify skin diseases*, *Canad. Med. Ass. Jour.*, 1977, 116 : 1165-1168
- Jordanova, L., *Sexual visions : images of gender and medicine between XVIII and XX centuries*, University of Wisconsin Press, 1993
- Joseph Tournefort, *Institutiones rei herbariae*, 1694
- *Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, etc.*
- *Journal des connaissances médico-chirurgicales*
- ◇ Kaposi, M., *Pathologie und therapie der Hautkrankheiten in Vorlesungen*, Wien, 1879
- Knorr-Cetina, K., Mulkay, M. (eds.), *Science observed : perspectives on the social study of science*, London, Sage, 1993
- Knorr-Cetina, K., *The manufacture of knowledge : an essay on the constructivist and contextual model of science*, New York : Pergamon, 1981
- L.M. Gibert, *Traité pratique des maladies de la peau et de la syphilis*. Préface de la 3^{ème} éd., Paris, 1860
- *La médecine et les Idéologues* du *Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine*, dont par exemple l'article de Delaunay, P., *L. J. Moreau de la Sarthe*, t. 14, 1920
- Lacaze : *Idée de l'homme physique et moral*, Paris, 1755
- Lafaurie, J.-J., *Quelques remarques sur la classification des maladies de la peau*, *Union médicale*, 1854, p. 190
- Lavoisier, A. L., *Expériences sur la respiration des animaux. Mémoire sur la chaleur. Altération qu'éprouve l'air respiré. Premier mémoire sur la respiration des animaux, Premier mémoire sur la transpiration des animaux*, Paris, Masson, 1892
- Lavoisier, Seguin, *Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'an 1790, Registres de l'Académie des Sciences*, 1797
- Law, J., Williams, J., *Putting facts together : a study on scientific persuasion*, *Social Studies of Science* 12 (4) : 535-558, 1982
- Lemire, M., *Artistes et mortels*, Paris, Editions Raymond Chabaud, 1990

- ◉ *Les biographies médicales. Notes pour servir à l'histoire de la médecine et des grands médecins*, Paris, 1927-1928, 1937-1939
- Linné, *Philosophia botanica*, 1751
- Locke, J., *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, trad. de la 5^{ème} éd. anglaise de l'*Essay on human undestanding*, par Coste, à Amsterdam et Leipzig, chez J Schreuder & Pierre Mortier le jeune, 1755, édité par E. Naert, Paris, Librairie philosophique Vrin, 1998
- ◇ Lorry, A. C., *Tractatus de morbis cutaneis*, Paris, 1777
- Lynch, M., *Art and artifact in laboratory science*, Boston, Routledge and Kegan Paul, 1985
- Lynch, M., Woolgar, S., *Representation in scientific practice*, Cambridge, Mass., The MIT Press, 1990
- Mach, E., *Die Analyse der Empfindungen und das Verhältnis des Physischen zum Psychischen*, Jena 1902
- Mach, E., *Die Mechanik in ihrer Entwicklung historisch-kritisch dargestellt*, Liepzig, 1883
- Mach, E., *Erkenntnis und Irrtum. Skizzen zur Psychologie der Forschung*, Leipzig, 1926
- ◇ Mann, R. J., *Readers of the skin, 1572 to 1816*, Mayo Clin Proc., 1973, 48 : 219-221
- McDougall, J., *Theaters of the body*, London, Free Associated Books, 1989
- *Mémoires de Mme de Chastenay*
- *Mémoires de Mme de Genlis*
- ◇ Mercuriale, G., *De morbis cutaneis*, Venezia, 1572
- Merleau-Ponty, M., *La phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945
- Merleau-Ponty, M., *La structure du comportement*, Paris, PUF, 1942
- Merleau-Ponty, M., *Le primat de la perception*, Lagrasse, Verdier, 1996
- Merleau-Ponty, M., *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964
- Michel Adanson, *Familles naturelles des plantes*, 1763
- Millin, L., *Analyse du deuxième fascicule de la Description des maladies de la peau, Magasin Encyclopédique*, 1806, t. VI, p. 455
- ◉ Moore, G., *A guide to de litterature of the history of medicine*, Toronto, University of Toronto Library, 1978
- Moravia, S., *Il tramonto dell'Illuminismo* (1968), Roma-Bari, Laterza, 1986
- Moravia, S., *La Scienza dell'uomo nel Settecento*, Roma-Bari, Laterza, 1970
- Moravia, S., *Il pensiero degli Idéologues. Scienza e filosofia in Francia*, Firenze, La Nuova Italia, 1974
- *Nemesis Médicale illustrée*, recueil de satires par F. Fabre
- *Notice sur l'hôpital Saint-Louis*, in *Révue Médicale française et étrangère*, 1829, t. 2, p. 560

- *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter*, sous la direction de M. le dr. Hoefer, tome 2^{ème}, Alibert, Jean Louis, baron, Paris, Mm. Firmin Didot Frères, 1855
- Pariset, *Discours prononcé aux funérailles d'Alibert*, in : E. F. Dubois : *Histoire des Membres de l'Académie Royale de médecine, ou Recueil des éloges lus dans les séances publiques de l'Académie Royale de Médecine*, Paris, J.-B., Ballière, 1845
- Picavet, F, *Les Idéologues : essai sur l'histoire des idées et théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc., , en France, depuis 1798*, Paris, Felix Alcan, 1891
- Pickering, *Constructing quarks*, Chicago, University of Chicago Press, 1984
- Pinel, P., *Nosographie philosophique ou la méthode de l'analyse appliquée à la médecine*, Paris, 1798.
- Pinel, P., *La Médecine clinique rendue plus précise et plus exacte par l'application de l'analyse, ou Recueil et résultats d'observations sur les maladies aiguës, faites à la Salpêtrière*, Paris, 1815
- Plater, F., *Praxeos medicae*, tomi III, Basileae, 1602-1608
- Poumiès de la Siboutie, *Souvenirs d'un médecin de Paris*, 2^{ème} éd., Paris, 1910
- Pratbernon, *Esquisse d'une méthode nosologique*, Paris, 1814
- ◇ Pusey, W. A., *The history of dermatology*, Springfield, Thomas, 1933
- Quine, W. V. O., *From a logical point of view*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1961
- ◇ Rayer, P. F. O., *Traité théorique et pratique des maladies de la peau*, Paris, 1826-1827
- Réveillé-Parise, *J.-L. Alibert*, Gazette Médicale de Paris, 30 mars 1839
- Richerand, *Nosographie chirurgicale*, Paris, Crapart, Caille et Ravier, 1805
- Robert Morison, *Plantarum umbrelliferarum Distributio nova*, Oxford, 1672
- Rolleston, J. D., *Baron Alibert (1768-1837), his life and work*, Br. Jour. Dermatol., 1938, 50 : 83-90
- Rorty, R., *Consequences of pragmatism*, 1982
- Rorty, R., *Contingency, irony and solidarity*, New York, Cambridge University Press, 1989
- Rorty, R., *Objectivisme, relativisme et vérité*, Paris, PUF, 1994
- Rorty, R., *Philosophy and the mirror of the nature*, 1979
- Rossi, P. (a cura di), *Gli illuministi francesi*, Torino, Loescher Editore, 1962
- ◎ Rossi, P., *Storia della scienza moderna e contemporanea*, Torino, UTET, 1988
- ◇ Sabouraud, R., *Traité des maladies du cuir chevelu*, Paris, 1902-1929

- ▣ Seguin, *Sur les vaisseaux absorbants et exhalants*, in *La médecine éclairée par les sciences physiques*, t.3
- ▣ Spallanzani, L., *Mémoires sur la respiration*, traduits en français d'après son manuscrit inédit par Jean Senebier, Genève, Paschopud, 1803
- Starobinski, J., *Histoire de la médecine*, Switzerland, Editions Rencontre et Eik Nitsche International, 1963
- ▣ Swediaur, *Novum Nosologiae methodica systema*, Paris, 1812
- ▣ Sydenham, T., *Médecine pratique de Sydenham*, avec des notes, traduction française de la dernière édition anglaise par A. F. Jault, Paris, 1784
- ▣ *The quick and the dead : Artist and anatomy*, University of California Press, 1993
- ▣ Tibbetts, P., *In defense of relativism and the strong programme*, British journal of Sociology, 36 (3) : 471-476, 1985
- ▣ Tibbetts, P., *The sociology of scientific knowledge : the constructivist thesis and relativism*, Philosophy of the Social Science, 16 (1) : 39-57, 1986
- ▣ Tourdes, J., *Lettre sur les médicaments administrés à l'extérieur de la peau dans les maladies internes*, Pavie, Heritiers de Pierre Galeazzi, an VI
- ◇ Tourner, D., *Treatise on the diseases incident in the skin*, London, 1714
- Tubiana, M., *Histoire de la pensée médicale. Les chemins d'Esculape*, Paris, Flammarion, 1995
- ◇ Unna, P. G., *Die Histopathologie der Hautkrankheiten*, Berlin, 1894
- Vial, R., *La chronologie de l'histoire de la médecine*, Paris, J.-P. Gisserot, 1995
- ◇ von Hebra, F., *Versuch einer auf pathologische Anatomie gegründeten Eintheilung der Hautkrankheiten*, Wien, 1845; *Atlas der Hautkrankheit*, Wien, 1856 à 1876
- ◇ von Plenck, J. J., *Doctrina de morbis cutaneis*, Wien, 1776
- *Walford's guide to reference material*
- Wellcome institut of the history of medicine, *Subject catalogue of the history of medicine and related sciences*, München, Kraus international publications, 1980
- ◇ Willan, R., *On cutaneous diseases*, London, 1808
- ▣ Wittgenstein, L., *Philosophische Untersuchungen*, Oxford, Basil Blackwell, 1953
- ▣ Woolgar, S., *Interests and explanations in the Social Studies of Science*, Scaoil Studies of Science, 11, 365-394, 1981
- ▣ Woolgar, S., Latour, B., *Laboratory life*, Princeton, Princeton University Press, 1986
- Zanobio, B, Armocida, G., *Storia della medicina*, Milano, Masson, 1997

ARCHIVES, REVUES, MEMOIRES, BULLETINS, COMPTES RENDUS DES SOCIETES

- *Archives de Villefranche*
- *Archives des Pénitents Noirs de Rouergue*
- *Bulletins de Science de la Société Philomathique*
- *Gazette des hôpitaux*
- *Gazette de Santé*
- *Gazette médicale de Paris*
- *La décade philosophique, littéraire et politique, par la société des gens de lettres, an II- sept. 1807, 54 vol. Paris. En 1807 la revue se transforme en *Mercure de France**
- *La Lancette française*
- ▣ *La Médecine éclairée par les sciences physiques, ou Journal des découvertes relatives aux différentes parties de l'art de guérir, rédigée par M. Fourcroy, 4 vol. et un prospectus in 8°, Paris, Buisson, 1791-1792*
- ▣ *Le Spectateur politique et littéraire*
- *Magasin Encyclopédique*
- *Mémoires la Société Médicale d'Emulation*
- *Mémoires de l'Institut National*
- *Revue médicale française et étrangère*
- *The Lancet*

SITES INTERNET

<http://catalogue.bnf.fr>

<http://lcweb.loc.gov/>

www.bium.univ-paris5.fr

www.bl.uk/

www.bncf.firenze.sbn.it/

www.chez.com/sfhd.index/htm

www.ubka.uni-karlsruhe.de/kvk.html

www.wellcome.ac.uk/en/1/lib.html



Cancer!